This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

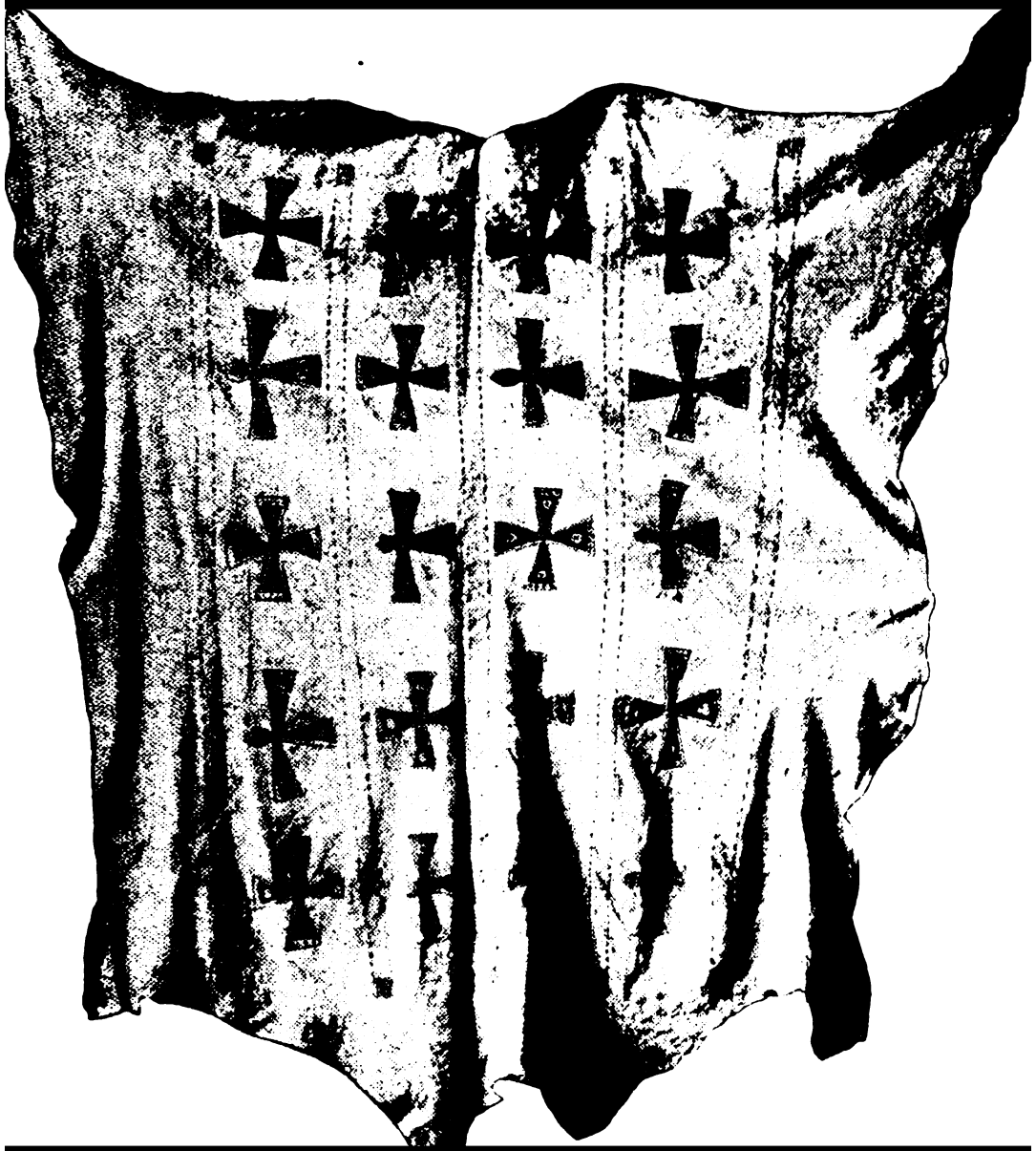
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



Compte rendu de la dixième session

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

COMPTE RENDU

DU

CONGRÈS INTERNATIONAL

DES AMÉRICANISTES.

10ME SESSION — STOCKHOLM 1894.

Digitized by Google

Digitized by Google

CONGRÈS INTERNATIONAL

DES

AMÉRICANISTES

COMPTE RENDU

DE LA

DIXIÈME SESSION.

STOCKHOLM 1894.

STOCKHOLM
IMPRIMERIE IVAR HÆGGSTRÖM
1897.

Digitized by Google

221/29

Harvard Depository
L. Soc. 150.3

DEC '93

Digitized by Google

AVANT-PROPOS

Des circonstances imprévues et tout-à-fait indépendantes de notre volonté ont retardé jusqu'ici la publication de ce Compte rendu.

Tout d'abord, le Secrétaire général du Congrès, mon excellent ami le Dr Carl Bovallius, a été appelé inopinément à reprendre ses travaux d'exploration dans l'Amérique centrale, et avant son départ pour le Nouveau Monde il n'a pas réussi à réunir tous les matériaux nécessaires pour mener à bonne fin la publication des travaux du Congrès. Aussi m'a-t-il chargé, avec l'assentiment de M. le Baron G. Tamm, président d'honneur de la Xe session, de prendre en main ce Compte rendu. Ce n'est pas sans une légitime appréhension que j'ai assumé cette lourde tâche, d'autant plus qu'un séjour à l'étranger en août 1894 m'avait empêché de prendre personnellement part au Congrès de Stockholm. Mais la vieille amitié qui m'unit au Dr Bovallius et mon vif intérêt pour les études américanistes, auxquelles je me livre depuis plusieurs années, m'ont fait céder aux instances du secrétaire général, et il est parti en comptant sur moi.

Sans tarder, je me suis mis en relations avec les savants qui ont participé au Congrès pour la revision des communications ou discours reproduits par la sténographie ou pour

Digitized by Google

la correction si malaisée en certains cas des épreuves; mais il a été bien difficile sinon impossible parfois de retrouver toutes les adresses, ou bien les correspondants étaient eux-mêmes en voyage dans l'un ou l'autre continent, de sorte que les réponses se sont fait longtemps attendre: plusieurs même ne me sont pas encore parvenues ... Le Compte rendu s'en ressentira sans doute, mais j'ose compter sur l'indulgence des membres du Congrès pour pardonner les lacunes ou les erreurs qu'il a été impossible d'éviter dans un ouvrage de ce genre.

En terminant, je me fais un devoir de rendre un juste tribut de reconnaissance aux secrétaires étrangers du Congrès, MM. Muellendorff et Schulthess, qui ont bien voulu m'assister dans ma tâche, et à M. le Dr Stolpe qui m'a prêté aussi son précieux concours pour la revision et des manuscrits et des épreuves.

Stockholm, Octobre 1897.

ÅKE SJÖGREN,

Secrétaire Général par intérim du Congrès.

Digitized by Google

Par décision du congrès international des américanistes, tenu à Huelva en 1892, la ville de Stockholm a été désignée pour être le siège de la Xme session du 3 au 8 août 1894.

Digitized by Google

Digitized by Google

PROTECTEUR.

S. M. OSCAR II, ROI DE SUÈDE ET DE NORVÈGE.

Comité d'organisation.

Président.

M. le baron GUSTAVE TAMM.

Vice-président.

M. le baron A.-E. NORDENSKIÖLD.

Trésorier.

M. ALBERT STARCK.

Secrétaire.

M. CARL BOVALLIUS.

Membres délégués.

M. E.-W. DAHLGREN.
M. HANS HILDEBRAND.
M. OSCAR MONTELIUS.
M. GUSTAVE NORDENSKIÖLD.
M. GUSTAVE RETZIUS.
M. HJALMAR SJÖGREN.
M. HJALMAR STOLPE.
M. WILH. WALLDÉN.

Attachées au Bureau.

Mlle MARIE-LOUISE DE STUART.
Mlle MÄRTHA KINELL.
M. M. AMÉEN.
M. AGI LINDEGREN.
M. SVEN SCHOLANDER.
M. O. DE CRONEBORG.
M. KARL HILDEBRAND.
M. A. NORDLINDH.
M. KARL DE SKOGMAN.

Digitized by Google

Délégués des Gouvernements.

M. le Dr. Anatole Bamps, délégué du gouvernement de la Belgique.
M. Eug. Dognée, délégué du gouvernement de la Belgique.
M. le marquis de Prat de Nantouillet, délégué du gouvernement de l'Espagne, ministre plénipotentiaire.
M. Ferguson, délégué du gouvernement des États-Unis, ministre plénipotentiaire.
M. Désiré Charnay, délégué du gouvernement de la France.
M. Gustave Baz, délégué du gouvernement du Mexique, chargé d'affaires.
M. de Castro Feijó, délégué du gouvernement du Portugal, chargé d'affaires.
M. le Dr. Albert Voss, délégué de gouvernement de la Prusse.
M. le Dr. Ed. Seler, délégué du gouvernement de la Prusse.

Délégués des Sociétés Savantes.

Allemagne.

M. W. Schönlank, consul général à Berlin, délégué de la Société de Géographie de Berlin.

Brésil.

M. Leiber, consul, délégué de l'Institut Archéologique et Géographique de Pernambuco.

Espagne.

M. Segui y Sala, délégué de la Société de Géographie de Madrid.

Etats-Unis.

M. le duc de Loubat, délégué de la Société de Géographie du Pacifique.

Mexique.

M. O. Heilborn, consul, délégué de la Société de Géographie du Mexique.

Portugal.

M. R. Schumburg, consul, délégué de la Société de Géographie de Lisbonne.

Digitized by Google

Liste des membres.

Allemagne.

M. le Dr. ANDREE, RICHARD, *Braunschweig.*
M. le Dr. ARNHEIM, F., *Berlin.*
M. le Dr. BASTIAN, A., conseiller intime, directeur du Musée d'ethnographie, *Berlin.*
M. BECKER, PH. J., *Darmstadt.*
M. BÜTOW, H., conseiller intime, *Berlin.*
Mme BÜTOW, MARIE, *Berlin.*
M. le Dr. CONTZEN, directeur du Gymnase, *Essen.*
M. le Dr. CREDNER, R., professeur, *Greifswald.*
M. le Dr. EHRENREICH, PAUL, *Berlin.*
M. FÖRSTEMANN, E., professeur, conseiller intime, directeur de la Bibliothèque royale, *Dresden.*
M. le Dr. GREMPLER, conseiller intime, *Breslau.*
M. HANSEMANN, A., VON, conseiller intime, *Berlin.*
M. le Dr. HELLMANN, G., professeur, *Berlin.*
M. le Dr. JOEST, WILH., professeur, *Berlin.*
M. KÜHL, W.-H., *Berlin.*
M. KÜNNE, CARL, *Charlottenburg.*
M. le Dr. LEWIN, L., conseiller intime, *Berlin.*
M. LÜDERS, C.-W., directeur du Musée d'Ethnologie, *Hamburg.*
M. MEITZEN, A., conseiller intime, *Berlin.*
M. METZ, ERNST, directeur du Tribunal contentieux, *Cöln.*
M. MUELLENDORFF, PROSPER, rédacteur, *Cöln.*
M. le Dr. POLAKOWSKY, H., *Berlin.*
M. le Dr. RANKE, JOH., professeur, *München.*
M. le Dr. REISS, W., conseiller intime, *Thüringen.*
M. le Dr. SCHELLHAS, P., *Berlin.*
Mlle SCHELLHAS, ELSA, *Berlin.*
M. le Dr. SCHEPPIG, R., professeur, *Kiel.*
M. le Dr. SCHMIDT, EMIL, professeur, *Leipzig.*
M. le Dr. SCHWARTZ, WILH., professeur, *Berlin.*
M. SCHÖNLANK, W., consul général, *Berlin.*
M. le Dr. SELER, EDV., délégué du gouvernement, *Steglitz.*
Mme SELER, CÄCILIE, *Steglitz.*
M. le Dr. SPLIETH, W., *Kiel.*
M. le Dr. VON DEN STEINEN, KARL, professeur, *Berlin.*
M. le Dr. STREBEL, H., *Hamburg.*

Digitized by Google

M. TELGE, PAUL, *Berlin.*
M. le. Dr. VIRCHOW, R., professeur, conseiller intime, président de la Société d'anthropologie d'Allemagne et de la Société d'anthropologie de Berlin, *Berlin.*
Mme VIRCHOW, *Berlin.*
Mlle VIRCHOW, HANNA, *Berlin.*
M. le Dr. VOSS, ALBERT, directeur du Musée préhistorique, délégué du gouvernement, *Berlin.*

Angleterre.

Mlle ARMSTRONG, *London.*
Mlle DOVE, M.-M., *London.*
M HUNTER, W.-G., *London.*
Mme HUNTER, SARAH, *London.*
Mme KNOX, *London.*
M. le Dr. MUNRO, ROBERT, *Edinburgh.*
Mlle SIM, M.-V., *London.*

République Argentine.

M. le Dr. BERG, C., professeur, directeur du Musée National, *Buenos Aires.*
M. PENDOLA, AUGUSTIN, bibliothécaire, *Buenos Aires.*

Autriche.

M. HEGER, FRANZ, conservateur du Musée d'ethnographie, *Wien.*

Belgique.

M. BAMPS, ANATOLE, délégué du gouvernement, *Grand Bigard.*
M. DOGNÉE, EUGÈNE, délégué du gouvernement, *Liège.*

Brésil.

INSTITUTO ARCHEOLOGICO-GEOGRAFICO, *Pernambuco.*
M. BRIGUIER, *Rio Janeiro.*

Chili.

M. le Dr. PHILIPPI, R.-A., *Santiago.*

Costa Rica.

M. ALFARO, ANASTASIO, directeur du Musée National, *San José.*
M. PERALTA, MANUEL M. DE, ministre plénipotentiaire en France, Angleterre et Espagne.
M. le Dr. THIEL, BERNARDO AUGUSTO, évêque, *San José.*

Digitized by Google

Danemark.

M. Bahnson, Kristian, *Copenhague.*
M. d'Irgens-Bergh, Alfred A.-H., capitaine, *Copenhague.*
M. d'Irgens-Bergh, Waldemar, inspecteur du Musée National, *Copenhague.*

Espagne.

M. le Marquis de Prat de Nantouillet, ministre plénipotentiaire, délégué du gouvernement.
Mlle Souzo, de.
M. Béltran y Rozpide, Ricardo, *Madrid.*
M. Segui y Sala, Julio, *Madrid.*
M. Tribaldos, Eugenio, *Madrid.*

États-Unis d'Amérique.

American Geographical Society, *New York.*
M. le Dr. Brinton, D.-G., *Media, Penn.*
M. Ferguson, ministre plénipotentiaire, délégué du gouvernement.
Mlle Ferguson, *Stockholm.*
M. Ferguson, S.-W., *Stockholm.*
M. Ferguson, J.-S., *Stockholm.*
Geographical Society of the Pacific, *San Francisco.*
M. How, John, *New-York.*
M. Hedström, E.-L., *New-York.*
Mme Hedström, *New-York.*
M. le duc de Loubat, *Paris.*
Mme Mc Kay, *Washington.*
M. Mercer, H.-C., *Doglestown.*
M. Newman, Edv. G., *New York.*
Mme Newman, Edv. G., *New York.*
Mme Nuttall, Zélia, *Dresden.*
M. O'Neil, Thomas B., consul, *Stockholm.*
Mme O'Neil, *Stockholm.*
Mlle Roberts, *New York.*

Finlande.

M. le Dr. Heikel, Axel, *Helsingfors.*

France.

M. Adam, Lucien, président de chambre à la cour de Rennes.
M. Baye, J. de, baron, *Paris.*

Digitized by Google

M. le prince BONAPARTE, ROLAND, *Paris.*
M. BOUTROUE, ALEXANDRE, *Paris.*
M. CHARNAY, DÉSIRÉ, délégué du gouvernement.
M. CORDIER, HENRI, professeur, *Paris.*
M. CREPY, PAUL, *Lille.*
M. CROIZIER, marquis, DE, *Paris.*
M. DOUAY, LÉON.
M. GAFFAREL, PAUL, doyen de la faculté des lettres, *Dijon.*
M. le Dr. HAMY, E.-T., directeur du musée d'ethnographie, *Paris.*
M. le Dr. JORDELL, *Paris.*
M. LAMM, P., *Paris.*
Mme LAMM, P., *Paris.*
M. MARCEL, GABRIEL, bibliothécaire, *Paris.*
Mme MARGERIE, E. DE, *Paris.*
M. PINART, A. L., *Paris.*

Hongrie.

M. le Dr. KELÉN, STEPHAN, *Buda-Pesth.*

Italie.

M. BELOTTI, CHR., *Milano.*
M. le Dr. BOLOGNESE, STEFANO, *Naples.*
Mlle KRAHNSTÖVER, LUISA, *Florence.*
Mlle KRAHNSTÖVER, MARCELLA, *Florence.*
M. CORA, GUIDO, professeur, *Turin.*
M. SOMMIER, STEFANO, *Florence.*

Mexique.

M. BAZ, GUSTAVE, chargé d'affaires en France, délégué du gouvernement.

Nicaragua.

M. PECTOR, DÉSIRÉ, consul général, *Paris.*

Norvège.

M. le Dr. NIELSEN, YNGVAR, professeur, *Christiania.*

Pérou.

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LIMA.

Digitized by Google

Portugal.

La Société de Géographie, *Lisbonne.*
M. de Castro Feijò, chargé d'affaires, délégué du gouvernement.
M. le chev. da Silva, J., *Lisbonne.*

Suisse.

M. Saussure, Henri de, *Genève.*

Venezuela.

M. le Dr. Ernst, A., professeur, *Caracas.*

Suède.

M. Abenius, C., major.
Académie royale des belles-lettres, d'histoire et des antiquités.
M. Almgren, O., négociant.
M. Almgren, O., licencié ès lettres.
M. Alrutz, A.-O., ingénieur en chef.
M. Améen, Malte, vice-consul.
Mme Améen, M.
M. le Dr. Andersson, Aksel, bibliothécaire.
M. Backman, Axel, directeur.
M. Bagge, Adolf, régent de la banque.
M. Beijer, G., éditeur.
M. Berg, Victor, négociant.
M. Berggren, J.-E., professeur.
M. Bernström, John, directeur.
M. Bersén, Rob., consul général.
M. Betzen, V.-L. von, propriétaire.
M. le Dr. Bitter, A., évêque.
M. Björnstjerna, O.-M., de, major général.
M. le Dr. Blomberg, Anton.
M. Boberg, Ferdinand, architecte.
Mme Boberg, Anna.
M. Bohman, Knut, consul.
M. Bolinder, C.-A.-E., directeur.
M. Bovallius, B.
M. le Dr. Bovallius, C., secrétaire général du Congrès.
M. Bovallius, R.-M., ancien directeur des archives de l'État.
M. Bovallius, R., juge substitut au tribunal de 1re instance.
M. Boyesen, Otto H., consul.

Digitized by Google

M. Bukowski, H., antiquaire.
M. Burman, Axel, directeur.
M. Bäckman, John, directeur.
Mlle Cederblom, Gerda.
M. Croneborg, Otto de, juge substitut au tribunal de 1re instance.
M. Cronqvist, Werner, professeur.
M. Dahlgren, E.-W., bibliothécaire.
Mme Dahlgren, Léontine.
Mlle Dahlgren, Eva.
M. Davidson, M. } propriétaires de Hasselbacken.
M. Davidson, Ernst }
M. Earll, C.-J.
M. le Dr. Ekhoff, Emil.
M. Ehrenheim, P.-J. von, Grand Chancelier des Universités, ancien conseiller d'État.
M. Ehrenswärd, Alb. de, comte.
M. Ekengren, W., courtier de la Bourse.
M. Enblom, Rudolf, architecte.
M. le Dr. Enebuske, Cl.-J.
M. le Dr. Fehr, Isak, professeur.
M. Fleetwood, R. de, baron.
M. Frænckel, G.-D., négociant.
M. Gilljam, G. F., ministre des cultes et de l'instruction publique.
M. le Dr. Grandinson.
M. Gripensköld, N., de, conseiller à la Cour d'appel.
M. Hagberg, P., juge substitut au tribunal de 1re instance.
M. Hartman, C.-W., naturaliste voyageur.
M. le Dr. Hazelius, Artur, fondateur et directeur du Musée nordique et de Skansen.
M. Heckscher, E., directeur de banque.
M. Hildebrand, Hans, antiquaire du royaume de Suède.
M. Hildebrand, Karl, licencié ès-lettres.
M. Heilborn, O., consul.
M. Jahnsson, Jean.
M. Keyser, consul.
M. Kiellman-Göranson, I., pasteur.
M. le Dr. Kinberg, J.-G.-H., professeur.
Mme Kinell, Sophie.
Mlle Kinell, Märtha.
M. Kjerrman, F., rédacteur.
Mme Kleman.

Digitized by Google

M. le Dr. KLINT, A.
M. KRUUSE, H.-M. DE, baron, ingénieur.
M. KYLBERG, CLAËS.
M. LAGERGREN, C. DE, marquis.
Mme LAGERGREN, DE, marquise.
M. LAGERHOLM, J.-F., directeur.
M. LARSSON, E.-F., négociant.
Mme LARSSON, FLORENTINE.
Mlle LAURIN, E.
M. LEFFLER, ARTUR, ingénieur.
M. LEIJONHUFVUD, GUSTAVE DE, baron, capitaine.
Mme LEIJONHUFVUD, A. DE, baronne.
M. LEWENHAUPT, A. DE, comte.
S. EXC. LEWENHAUPT, C. DE, comte, ministre des affaires étrangères.
M. LIEPE, H.-L.
M. LILLJEKVIST, E.-F., architecte.
M. LINDBERG, GEORGE, ingénieur.
M. LINDELL, PEHR, ingénieur.
M. LINDEROTH, JOHN, fabricant.
M. LINDEGREN, AGI, architecte.
M. LINDSTRÖM, ALB., professeur.
M. LINDVALL, C.-A., ingénieur en chef.
M. LUNDBERG, ADOLF, consul.
M. le Dr. LUNDBERG, N.
Mlle LÖFVING, CONCORDIA.
M. MATTSON, G.-O., négociant.
M. MELANDER, A.-E., architecte.
M. le Dr. MONTAN, E.-W., professeur.
M. le Dr. MONTELIUS, O., professeur.
M. NELSON, JOHN, négociant.
M. NERMAN, GUSTAF, major.
M. NOBEL, ALFR., ingénieur.
M. le Dr. NORDENSKIÖLD, A.-E., baron, professeur.
M. NORDENSKIÖLD, G., licencié ès-sciences.
Mme NORDENSKJÖLD, G.
M. NORDENSKJÖLD, O., capitaine de frégate.
M. NORDIN, FRED., directeur.
M. NORDLINDH, ARVID, bachelier ès-lettres.
M. le Dr. NYSTRÖM, A.
M. OLIVECRONA, K. DE, conseiller à la Cour suprême.
M. PAYKULL, G. VON, baron.

Digitized by Google

M. le Dr. PIEHL, K., professeur.
M. PLATEN, C. VON.
M. PETRÉ, HJALMAR.
Mme PETRÉ.
M. RENHOLM, G., rédacteur.
M. le Dr. RETZIUS, GUSTAF, professeur.
Mme RETZIUS, ANNA.
M. RHODIN, HERMAN, consul.
M. RUBENSON, SEMMY, directeur de la police.
M. RÖHSS, AUG., négociant.
M. SACHS, JOSEF-E., négociant.
M. SANDEBERG, HERMAN, lieutenant.
M. le Dr. SALIN, BERNHARD.
M. le Dr. SANTESSON, BERNDT.
M. SCHOLANDER, SVEN, artiste.
M. SCHULTHESS, F., professeur.
M. SCHUMBURG, ROBERT, consul.
M. SEDERHOLM, BERTIL, consul.
M. SELANDER, A.-B., consul.
M. le Dr. SELANDER, E.
Mme SELANDER, G.
M. SILFVERSPARRE, O. DE, comptable du directoire de la noblesse.
M. le Dr. SJÖGREN, HJ., professeur.
Mme SJÖGREN, ANNA.
Mlle SJÖGREN, GABRIELLA.
M. SKOGMAN, C. DE, juge substitut au tribunal de 1re instance.
M. SMITT, J.-W., consul général.
M. STAAFF, PER, rédacteur.
M. STARCK, ALBERT, consul.
M. le Dr. STOLPE, HJALMAR.
Mme STOLPE, EMMY.
Mlle STOLPE, ESTRID.
M. STRIDSBERG, ERNST, ingénieur.
M. STRÖM, C.-F. AF, conseiller de commerce.
M. STUART, J.-M., DE, secrétaire en chef de l'ordre de la noblesse.
Mlle STUART, M.-L., DE.
M. SWARTZ, CARL.
Mme ANNA SWEDENBORG.
M. SYDOW, F. VON, capitaine du port de Stockholm.
M. TAMM, G., baron, grand gouverneur de la Ville de Stockholm, président du congrès.

Digitized by Google

Mme TAMM, E., baronne.
Mlle TAMM, E.
M. TAUBE, B., Baron, archiviste.
M. THIEL, ARTHUR.
M. WALLDÉN, W., membre de la Diète.
Mme WALLENBERG, ANNA.
M. WALLENBERG, GUST., capitaine.
M. WALLENBERG, K.-A., directeur de banque.
M. WALLENSTEEN, J. A., conseiller à la cour des Comptes.
M. WENNERSTRÖM, GUST., négociant.
M. WERNER, FEODOR, capitaine.
M. WESTFELT, A.-U., ingénieur.
M. WESTMAN, HENRI, lieutenant.
M. WIKLANDER, OSCAR.
M. WIKSTRÖM, P.-M., négociant.
M. le Dr. WISING, P.-J., professeur.
M. WÄSSEL, C.-A., juge substitut de tribunal de 1re instance.
M. ZETHRÆUS, FR., directeur.
M. ÅKERMAN, RICH., directeur général.
M. OSTBERG, P., ingénieur.
M. ÖSTERGREN, AUG., ministre de la justice.

Digitized by Google

Digitized by Google

SÉANCE D'INAUGURATION

le vendredi 3 Août à onze heures

dans la Grande Salle du Palais de la Noblesse.

M. le Baron GUSTAVE TAMM, Grand gouverneur de la Ville de Stockholm, président du comité d'organisation du congrès, ouvre la séance en prononçant le discours suivant:

Mesdames et Messieurs,

J'ai l'honneur de vous saluer au nom de Sa Majesté le Roi, qui, savant lui-même, a consenti à se charger du protectorat du Xème Congrès des Américanistes.

Je vous souhaite la bienvenue au nom de la ville de Stockholm, qui se réjouit de voir réunis dans ses murs les illustres savants qui représentent la science Américaniste; je vous la souhaite au nom du comité d'organisation qui, en faisant la revue des forces qui auront à coopérer pour le but du Congrès, s'en promet les meilleurs résultats.

Nous présentons nos humbles remerciements aux gouvernements qui ont honoré le lieu de réunion en nommant des délégués officiels, nous sommes reconnaissants aux sociétés scientifiques qui en se faisant représenter au Congrès contribueront à son succès, nous remercions les membres du Congrès d'avoir bien voulu quitter leurs foyers et leurs familles pour se rendre dans ce pays lointain qui ne peut leur offrir qu'une réception cordiale et le témoignage de sa vive admiration.

Ce palais de la Noblesse suédoise et cette salle ont retenti jadis des délibérations qui ont décidé du sort de ce pays, mais les temps ont changé depuis lors. La noblesse a fait le sacrifice de ses privilèges et ses descendants se sont placés dans les rangs des autres citoyens, tous égaux. Gardant toujours leur intérêt

Digitized by Google

pour tout ce qui est noble et beau, pour tout ce qui est art et science, elle est heureuse d'offrir l'hospitalité à cette illustre assemblée.

Un souverain des plus puissants a dit que jamais le soleil ne se couchait dans ses provinces, et il avait raison, lorsqu'il ne considérait que l'étendue de son empire; mais il ne pouvait empêcher qu'un pouvoir passager et destructible ne fût renversé et que la nuit exilée ne reprît sa place.

On peut dire à plus juste titre que la clarté répandue par la science ne s'éteindra jamais, car son règne embrasse tout le monde et ses rayons brilleront toujours.

Il arrivera peut-être qu'une ombre temporaire viendra obscurcir quelques provinces de ce règne, mais les rayons du soleil traverseront le brouillard, et la vérité en sortira pure et féconde.

Que les théories changent, que les systèmes prennent des formes nouvelles, que les cendres de mondes oubliés soient dispersées, cela ne nous effraye pas, car nous voulons marcher et nous continuerons à marcher *ex tenebris per umbras ad lucem.*

Après ces paroles, vivement applaudies par l'assemblée, M. le baron Tamm invite les membres du Congrès à procéder à l'élection du bureau.

Sont élus par acclamation:

Présidents d'honneur.

M. le baron Gustave Tamm, Grand gouverneur de la Ville;
M. le professeur Rudolf Virchow;
M. le professeur, baron A.-E. Nordenskiöld;

Vice-présidents.

M. le duc J.-F. de Loubat.
Mgr le prince Roland Bonaparte;
M. le Dr Stefano Sommier, et
M. Julio Segui y Sala;

Secrétaire général.

M. le Dr Carl Bovallius;

Secrétaires étrangers.

M. Pr. Muellendorff, rédacteur.
M. F. Schulthess, professeur.

Digitized by Google

Conseil général.

M. le Dr. Karl von den Steinen, *Allemagne.*
M. le Dr. Robert Munro, *Angleterre.*
M. Franz Heger, *Autriche.*
Mme Zélia Nuttall, *Etats-Unis.*
M. Lucien Adam, *France.*
M. Chr. Belotti, *Italie.*
M. Heilborn, *Mexique.*
M. Désiré Pector, *Nicaragua.*
M. le chev. J. da Silva, *Portugal.*
M. Henri de Saussure, *Suisse.*
M. le Dr. A. Ernst, *Venezuela.*

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIÈRE SÉANCE ORDINAIRE

le vendredi 3 août à midi.

M. le Baron NORDENSKIÖLD occupe le fauteuil de la présidence, et donne la parole à

M. le professeur OSCAR MONTELIUS pour la communication suivante:

Die Kulturentwicklung Amerikas im Vergleich mit derjenigen der alten Welt.

Eine Frage von ganz besonderem allgemeinen Interesse ist die, ob die menschliche Kultur sich in Amerika, vor der Ankunft der Europäer, in derselben Weise entwickelt hat wie hier in der alten Welt. Eine andere Frage von nicht geringerer Wichtigkeit ist, ob diese Ähnlichkeit, falls sie existirt, durch einen Einfluss von Europa oder Asien erklärt werden kann, oder ob wir mit einer selbständigen Entwicklung zu rechnen haben.

Fangen wir mit der ersten Frage an, so finden wir, dass die grossen Fortschritte der Kultur einander in derselben Ordnung in Amerika gefolgt sind wie in der übrigen Welt.

In Amerika, wie in Europa, lebte der Mensch zuerst während einer unabsehbar langen Zeit auf der niedrigen Stufe, die man das ältere Steinalter zu nennen pflegt. Von ungeschliffenen Steinen, von Holz, Knochen und Horn verfertigte er seine einfachen Werkzeuge und Waffen. So folgte in Amerika, wie in der alten Welt, eine andere, tausende von Jahren dauernde Periode, das jüngere Steinalter, mit

Digitized by Google

einer etwas höheren Civilisation, mit gut gearbeiteten, oft geschliffenen Werkzeugen und Waffen von Feuerstein, Obsidian und anderen Gesteinen.

In Amerika wie hier machte man eines schönen Tages die ausserordentlich wichtige Erfahrung, dass einige Steine noch besseres Material als Feuerstein und Obsidian abgeben können; aus anderen konnte man sich schöne Schmucksachen verfertigen. Die ersten Metalle wurden entdeckt. Es waren, ganz wie in der alten Welt, Kupfer, Gold und Silber. Das Kupferalter war jedoch in Amerika nicht so allgemein verbreitet wie in Europa; in weiten Gegenden dauerte die Steinzeit fort bis in die Columbische Zeit, und noch heutzutage leben amerikanische Völker auf der Stufe der Steinzeit[1].

In den an nativem Kupfer reichen Gegenden der grossen Seen Nordamerikas behandelte man das Kupfer ganz wie die anderen Steine: man bearbeitete es mit Steinhämmern, ohne es zu schmelzen. In Mexiko und Peru hat man doch das Kupfer zu schmelzen und zu giessen gelernt, wie im Orient und in Europa.

Die Ähnlichkeit mit der alten Welt geht aber noch weiter. Wie hier hat man auch in Mexiko und Peru die Erfindung der Bronze gemacht. Man hat herausgefunden, dass der Zusatz eines anderen Metalles das Kupfer in hohem Grade verbessere, und dies andere Metall ist in Amerika wie im Orient und in Europa das Zinn gewesen, das mit dem Kupfer legirt die Bronze bildet. In beiden Theilen der Welt hat man auch die Erfahrung gemacht, dass ungefähr 10 % Zinn eine ausgezeichnete Bronze giebt[2].

Zwar hat man behauptet, dass die vorcolumbischen Völker in Amerika nur das ungemischte Kupfer, nicht die Bronze gekannt hätten. Dies ist doch nicht richtig. Gleich-

---

[1] In einigen Gegenden, wo man noch auf dieser Stufe lebt, können wir nicht einmal von einer Steinzeit reden, weil man kaum versteht Werkzeuge und Waffen aus Stein zu verfertigen. K. von den Steinen, *Unter den Naturvölkern Zentral-Brasiliens* (Berlin 1894), S. 203.

[2] »Die mexikanischen Bronzen enthalten im Durchschnitte 9—10 % Zinn«; R. Andree, *Die Metalle bei den Naturvölkern* (Leipzig 1884). S. 150. — In Peru scheint der Zinngehalt in den Bronzen oft niedriger gewesen zu sein. A. a. O., S. 157.

Digitized by Google

zeitige Nachrichten und zahlreiche Funde[1] beweisen nämlich, dass man wirklich in Mexiko wie in Peru die Zinnbronze vor der Ankunft der Europäer gehabt hat. Unter den Nachrichten aus der Zeit der Eroberung will ich hier nur eine erwähnen. Als die Spanier zuerst nach Mexiko kamen, sammelten sie eine Menge von Metalläxten, weil sie glaubten, dass diese Äxte von Gold wären; endlich fanden sie aber, dass es nur »Kupfer» war[2].

Kupfer kann aber nicht leicht mit Gold verwechselt werden. Dagegen hat die Zinnbronze eine Farbe die sehr goldähnlich ist.

Cortez entdeckte auch die von den Eingebornen bearbeiteten Zinngruben[3].

Die grosse Zahl von Kupfersachen und die relative Seltenheit der Bronzen scheinen indessen dafür zu sprechen, dass die Bronzezeit in Amerika nicht *sehr* lange, jedenfalls nicht Jahrtausende lang gedauert haben kann.

Wir haben gesehen, dass die grossen Perioden der älteren Entwicklung dieselben in Amerika wie im Orient und in Europa gewesen sind: ältere Steinzeit, jüngere Steinzeit, Kupferzeit, Bronzezeit. Hier hört jedoch die Ähnlichkeit auf. In der alten Welt war man Jahrtausende vor Columbus schon bedeutend weiter. Hier hatte man in der grauen Vorzeit die wichtige Entdeckung des Eisens gemacht, was im vorcolumbischen Amerika *nicht* der Fall war, obwohl Eisenerze dort ebenso allgemein wie bei uns vorkommen. Zwar haben einige Forscher behauptet, dass die Einwohner der grossen Kulturländer Amerikas schon vor der Ankunft Columbus' Eisen gebraucht haben. Die bestimmten Aussagen der Eroberer und, so viel ich weiss, alle dort gemachten Funde beweisen doch, das dies Metall erst durch die Europäer eingeführt wurde.

Die Entwicklung ist folglich in Amerika viel langsamer vor sich gegangen als in der alten Welt. Die verhältnissmässig hohe Civilisation der Bronzezeit hat dort viel später

[1] Andree, a. a. O., S. 150, 154, 157. — L. Beck, *Die Geschichte des Eisens,* I (Braunschweig 1884), S. 358. — D. Wilson, *Prehistoric Man* (London 1876), I, S. 235, 254.

[2] D. Wilson, a. a. O., S. 237.

[3] Andree, a. a. O., S. 150.

Digitized by Google

angefangen als hier und viel später ihren Abschluss gefunden. Das Ende der Bronzezeit fällt nämlich in Amerika 1500 Jahre *nach* Christo und im Orient 1500 Jahre *vor* Christo, — ein Unterschied von drei Jahrtausenden.

Erst in der neuesten Zeit ist Amerika rascher als Europa auf dem Wege der Erfindungen vorgegangen.

Die Analogien, welche beim Vergleiche der beiden Welttheile zu finden sind, beschränken sich aber nicht auf die genannten grossen Züge. Manche andere sind noch zu verzeichnen.

Im vorcolumbischen Amerika wie in der alten Welt kannte man Ackerbau und Hausthiere. Es sind nicht immer dieselben Arten von Getreide gewesen welche man gebaut, nicht dieselben Arten von Thieren welche man domesticirt hat; in beiden Theilen der Welt hat man aber dieselben grossen Fortschritte gemacht, indem man gelernt hat den Acker zu bauen und Thiere zu zähmen.

Im vorcolumbischen Amerika wie in der alten Welt verstand man es zu spinnen und zu weben, auch hatte man die Kunst des Töpfers erfunden, und wusste die Töpfe zu bemalen. In beiden Theilen der Welt sind sogar viele Ornamente dieselben: die grossen Zickzacks, die Spiralen, die Mäander.

In den Kulturländern des vorcolumbischen Amerika wie in der alten Welt hatte man nicht nur gelernt grosse Staaten zu ordnen und grosse Städte zu bauen; man hatte auch bequeme, oft mit kolossalen Schwierigkeiten angelegte Chausseen, man hatte Wasserleitungen und ein gut eingerichtetes Postwesen wie es das christliche Europa erst nach den Tagen der Eroberung gehabt hat.

In dem vorcolumbischen Amerika wie in der alten Welt hatte man eine grossartige Architektur; man wusste Gewölbe zu schlagen, »echte» und »falsche», letztere durch Überkragung, man baute prachtvolle Tempel, — in Mexiko wie im Orient auf Stufenpyramiden. In beiden Theilen der Welt ist die Entwicklungsgeschichte des Wohnhauses dieselbe gewesen: zuerst runde Hütten, später längliche, abgerundete oder viereckige Häuser mit Walmdächern; beiderorts hatte man für religiöse Zwecke die runde Hausform beibehalten, auch seitdem die viereckige für menschliche Wohnungen die allgemeine geworden war. Wie Italien in den runden Tempeln

Digitized by Google

eine Erinnerung von der alten Form des Hauses hatte, so hatte es Amerika in den »Estufas»[1].

In dem vorcolumbischen Amerika wie in der alten Welt hatte man die Künste des Bildhauers und des Malers gelernt, da man die menschliche Figur in Reliefdarstellungen und in Statuen nachzubilden verstand; man konnte durch Bilderschrift und Hieroglyphen den kommenden Zeiten erzählen was man erlebt hatte. Die Schriftkunst machte die Wissenschaft möglich; leider hat der Fanatismus der Eroberer die altmexikanische Literatur fast vollständig vernichtet. Wir wissen doch, dass Geschichte und Astronomie getrieben wurden. Der Kalender bezeugt die astronomischen Kenntnisse der Azteken.

In dem vorcolumbischen Amerika wie in der alten Welt hat der Mensch es versucht in Verbindung mit den ewigen Mächten zu treten, und die Religion zeigt vieles analoge: in beiden Theilen der Welt hat man die Sonne als Gott verehrt, in beiden finden wir das »ewige», von Jungfrauen gepflegte Feuer und den Glauben, dass man die Götter durch Menschenopfer versöhnen könne.

Die Begräbnissgebräuche auf beiden Seiten des Atlantischen Meeres zeigen auch eine grosse Ähnlichkeit: man hat den Todten entweder bestattet oder verbrannt, man hat ihn mit allem dem versehen was er im Leben jenseits des Grabes sollte brauchen können.

In Amerika hatte man in den Tagen der spanischen Eroberung, wie wir es hier in Europa auch gehabt haben ein Sclaventhum, was immer eine relatif niedrige Kulturstufe bezeichnet. Und doch war die Civilisation der Kulturländer Amerikas bei der Ankunft der Europäer vollständig berechtigt sich an die Seite der damaligen europäischen Civilisation zu stellen; in vielen Beziehungen war jene sogar höher als diese.

Die andere Frage die uns beschäftigen sollte, war diejenige, ob die grosse Ähnlichkeit die wir in der Geschichte der beiden Theile der Welt gefunden haben durch einen Einfluss von Europa oder Asien erklärt werden kann, oder ob wir es mit einer selbständigen Entwicklung zu thun haben.

[1] G. Nordenskiöld, *The Cliff Dwellers of the Mesa Verde, Southwestern Colorado* (Stockholm 1893), S. 16, Taf. III, etc.

Digitized by Google

Ich möchte sagen, dass die Antwort, wie sie gegeben werden müsste, von demselben hohen Interesse sein würde. Falls ein Einfluss in jenen frühen Zeiten anzunehmen ist, ein Einfluss wovon die Geschichte bis jetzt nichts wusste, muss dies als etwas sehr interessantes betrachtet werden. Und falls die Entwicklung, welche so grosse Analogien zeigt, eine selbständige gewesen ist, so ist dies ebenso interessant.

Dass Amerika nicht vollständig von der alten Welt isolirt gewesen ist, scheint mir klar zu sein. Die Behringstrasse bildet jedenfalls eine Brücke, welche das nördliche Asien und das nördliche Amerika verbindet; und es ist ja nicht unmöglich, dass in längst vergangenen Zeiten andere Brücken existirt haben. Ein uralter Zusammenhang zwischen den Menschen, welche in Amerika und in der übrigen Welt lebten, kann wohl nicht geläugnet werden. Aber die Frage, welche uns jetzt beschäftigen sollte, ist eine andere: Die Fortschritte, deren Ähnlichkeit mit denjenigen im Orient und in Europa wir betrachtet haben, sind sie selbständig oder nicht?

Es ist wohl zu früh diese Frage heutzutage mit Bestimmtheit zu beantworten. Doch scheint es mir wahrscheinlicher, dass wir »Selbständig» antworten als einen Einfluss annehmen dürfen. Es kann nämlich kein isolirter Einfluss während einer gewissen Zeit gewesen sein; wir müssten eine durch Jahrtausende fortgesetzte Einwirkung annehmen um uns alle diese Analogien erklären zu können.

In den grossen Kulturländern Amerikas treffen wir zur Zeit der spanischen Eroberung ja nicht eine Kultur, die von der *gleichzeitigen* Kultur Chinas oder Europas influirt sein könnte. Jene amerikanische Civilisation zeigt freilich merkwürdige Analogien mit einer hiesigen, aber diese ist die *alte* ägyptische und orientalische. Die Bronzezeit-Kultur Mexikos und Perus 1500 Jahre *nach* Kristo kann doch nicht durch einen Einfluss von der Bronzezeit-Kultur Ägyptens 1500 Jahre *vor* Kristo erklärt werden.

Wir müssen also annehmen, dass die Kulturentwicklung Amerikas eine hauptsächlich selbständige gewesen ist. Dann ist es aber im höchsten Grade merkwürdig zu sehen, wie grosse Ähnlichkeit diese Entwicklung mit derjenigen in der

Digitized by Google

alten Welt zeigt, wie der Mensch dort wie hier es verstand dieselben Probleme in derselben Weise zu lösen.

M. le Dr Seler présente les observations suivantes:

Der Herr Vorredner erwähnte, dass die Eroberer Mexikos bei den indianischen Stämmen Äxte gesehen hätten, die sie ihrer glänzend gelben Farbe halber für Gold gehalten hätten, die aber in Wirklichkeit aus Bronze bestanden hätten. Unter den bis jetzt in Mexiko an das Licht gekommenen Altertümern sind bronzene Gegenstände nicht bekannt. Wohl aber eine Anzahl kupferne, schwere kupferne Beile und flache kupferne Messer, mit gekrümmter in den meisten Fällen geradezu halbmondförmiger Schneide. Die letzteren kommen hauptsächlich, vielleicht ausschliesslich, in den ehemals und noch heute von den zapotekischen Stämmen und ihren Verwandten bewohnten Gebieten vor, werden aber dort in so grossen Mengen angetroffen — centnerweise —, dass man sie dort gerade zu als das altindianische Gold bezeichnet. In demselben metallreichen Gebiete und zwar in der Mixteca, sollen nun in jüngster Zeit auch eine ganze Menge Bronze-Altertümer gefunden worden sein. Der Finder oder Besitzer, ein in *Tlaxiaco* ansässiger Mexikaner, hatte einem deutschen Geschäftsfreunde, Herrn Consul Dorenberg in Leipzig davon Mitteilung gemacht und ihm eine Photographie der Stücke geschickt, die Herr Dorenberg so freundlich war, dem Königlichen Museum für Völkerkunde in Berlin zur Kenntnissnahme zu übersenden. Auf besondere Anfrage erhielten wir die Auskunft, dass diese Stücke in einem Grabe in der Nähe des *Pueblo del Sapote,* im Distrikt von Jamiltepec, d. h. also nahe der pacifischen Küste gefunden seien. Die Stücke von denen wir in Berlin die Photographie sehen konnten waren aber augenscheinlich nicht die einzigen, die in der Zeit auftauchten. Eine Anzahl anderer waren nach Oaxaca geschickt und dort ausgestellt worden. Diese sollten nun aus der Nähe von *Tlaxiaco* selbst stammen. In dem Periódico oficia ldel Estado de Oaxaca wird darüber folgendes berichtet:

»Procedentes de una gruta del Distrito de Tlaxiaco han llegado à esta ciudad varios ejemplares que representan personages antiguos. Estas pequeñas estátuas han sido hal-

Digitized by Google

ladas por varios indigenas al hacer excavaciones en aquel lugar, y revelan el grado de cultura alcanzado por nuestros antepasados en las artes y como conocian el sistema de producion de metales, pues el vaciado es perfecto y bien acabado. Unas estátuas representan personajes sentados al estilo oriental y otras en cuclillas, apoyadas sobre un plinto con las manos abajo de las rodillas; seguramente son retratos de reyes y sacerdotes mixtecas, pues unas tienen en la capa y otras en la dalmática varios geroglificos que parecen ser letras del alfabeto mixteco por la sencillez de la figura. Algunas aparecen con bezote en los lábios y otras con un *yacacuaztli*. Existe una particularidad digna de notarse en estas piezas, y es que están *barnizadas de negro* para resguardar de la oxidacion al metal de que están com puestas. Por los signos, tocado ropaje y arte, son de gran importancia para la arqueologia mexicana estos objetos, únicós que conocemos de metal amarillo parecido al oro y que pertenecen á la antigua raza mixteca».

Es wäre merkwürdig, aber vielleicht nicht gerade besonders auffällig, dass, nachdem solche Gegenstände vorher gänzlich unbekannt waren, dieselben auf einmal in grösserer Zahl und an verschiedenen Orten auftauchen. Und Tlaxiaco ist der Ort, wo — auch in jüngster Zeit — die merkwürdigen geschnitzten Wurfbretter angetroffen worden sind, die ich in dem Internationalen Archiv für Ethnographie (Band III, p. 137 ff.) beschrieben habe. Wir dürfen aber nicht vergessen, dass Zweifel an der Echtheit der Stücke aufgetaucht sind. Man muss daher mit dem Urteil zurückhalten, bis man nicht mehr bloss nach Photographieen zu urteilen braucht, sondern die Stücke selbst sehen und prüfen kann.

Digitized by Google

M. le Dr Seler a la parole pour la communication suivante:

Über die sociale Stellung des Khapak Inca.

Vor etwas über vierzig Jahren gab in Paris der peruanische Geistliche Dr D. Justo Sahuaraura Inca, dessen Familie sich der Abkunft von der alten einheimischen Dynastie der Inca rühmt ein Buch heraus, das mit 16 Abbildungen inkaischer Fürsten geschmückt ist, und das den Titel trägt: »Recuerdos de la Monarquia peruviana».

Das ist in der That die allgemeine Vorstellung, die seit den Tagen der Conquista die geschichtlichen Darstellungen beherrscht. Die spanischen Könige, die sich auf Grund des Rechts der Eroberung als die legitimen Nachfolger der Inca Herrscher betrachteten, leiteten aus dieser Vorstellung das Recht ab, über die Personen und das Leben, das Gut und Land der Eingebornen nach Willkür zu verfügen. Die Historiker — und unter ihnen vor allem der Inca Garcilaso, der selbst, durch seine Mutter, von dem alten peruanischen Herrschergeschlechte abstammte, — rühmten die Weisheit der Fürsten, die *vorbedachter Massen,* durch ihre weisen Bestimmungen und Gesetze, den Zustand der Dinge geschaffen hätten, den die Spanier in dem alten Peru bewunderten, die Völker aus der Barbarei zur Kultur, aus stupiden und abergläubischen Religionsgebräuchen zu einer geläuterten und reinen Gottesverehrung geführt hatten. Wie vieles an dieser Darstellung übertrieben und falsch ist, hat man längst erkannt. Aber die Grundvorstellung besteht noch heute ganz allgemein, dass das alte Inca Reich eine *Monarchie* gewesen sei, eine Art »Despotisme éclairé», das lebendig gewordene Muster eines Zustandes, der heute von vielen Politikern erstrebt wird, und den wir als *Staatssocialismus* zu bezeichnen gewohnt sind.

Geht man der Sache indess näher auf den Grund, so ergeben sich zunächst zwei Thatsachen, die der Sache von vornherein ein ganz anderes Gesicht geben. Die eine ist, dass die Inca durchaus nicht die einzigen Herren im Lande waren, dass neben ihnen überall lokale Häuptlinge, Klein-

Digitized by Google

Könige, bestanden — *curaca* im Khechua genannt —, die zwar durch die Inca vorläufig in ihren Rechten und in ihrem Einfluss wesentlich beschränkt worden waren, insofern als sie ebenfalls in ein Abhängigkeitsverhältniss zu dem ihnen übergeordneten Herrscher des Gesamtreichs, dem Khapax Inca von Cuzco, gesetzt waren, die aber innerhalb ihres kleinen Gebiets, wenn auch unter der Controlle des Inca und seiner Stellvertreter und Beamten ungefähr eine gleiche Herrschaft ausübten, wie es die Inca in ihrem Stammgebiet thaten. Die zweite Thatsache ist, dess die eigentümliche Gemeindeordnung, die mit Vorliebe als besondere Äusserung der Regierungsweisheit der Inca gepriesen wird, die Ordnung, derzufolge das Land zu gleichen Teilen unter die Gemeindemitglieder verteilt wurde, sämtliche Einwohner eines Dorfes gehalten waren, das, was zu gemeinen Zwecken nötig war, in gemeinsamer Arbeit zu erzeugen; dass jeder gebunden war, dem andern im Hausbau und andern grösseren Arbeiten zu helfen; dass alle, je nach ihrem Alter und ihrer Kraft zur Arbeit verpflichtet waren; dass der Dorfschulze die Arbeit verteilte und die Dorfinsassen des morgens zur Arbeit rief; dass die alten und schwachen von der Gemeinde unterhalten wurden, und dass auch für die fremden Gäste überall in den Dörfern gesorgt wurde; dass auch die Eheschliessungen u. dgl. unter der Controlle der Dorfschulzen und der lokalen Häuptlinge standen; dass diese Häuptlinge verpflichtet waren, zu gewissen Zeiten Schankfeste und öffentliche Bewirtungen eintreten zu lassen; — kurz, dass alle diese »leyes de los Incas»[1], wie sie Garcilaso u. A. nennen, älter als die Inca-Eroberung und älter als die Inca Dynastie sind. Es ist die primitive Form des Gemeindewesens, wie sie in gleicher oder ähnlicher Gestalt überall auf dem amerikanischen Continent vorhanden war, und wie sie in ähnlicher Weise zum Teil auch in den alten deutschen Markgenossenschaften und den slawischen Dorfschaften bestand[2]. Die Inca haben diesen Zustand nicht geschaffen, sie fanden ihn vor und hüteten sich wohl ihn anzutasten. Sie begnügten sich damit, durch Anlegung von Strassen und Brücken, durch Errichtung von Magazinen und Tributeinsammlungsstationen und durch Ansiedelung fremder

[1] Comentarios Reales I. 5, 11.

[2] Vgl. Cunow in »Ausland» 1890, p. 821 ff.

Digitized by Google

Kolonisten sich die militärische Beherrschung des Gebiets zu sichern. Sie unterliessen auch nie, an den Hauptstationen Paläste für den Inca, Tempel ihrer nationalen Sonnengötter mit den dazu gehörigen Priesterwohnungen und Nonnenklöstern zu gründen, liessen aber im übrigen den alten Kult und die alte landschaftliche und gesellschaftliche Organisation unberührt. Nur nahmen sie natürlich ihren Teil vorweg von dem, was die Landschaft produzierte. Auch die alten Häuptlinge entfernten sie niemals ohne Not, wie der erste der peruanischen Chronisten, Cieza de Leon, ausdrücklich bezeugt, und hielten sich streng an die oft sehr verwickelten und abweichenden Erbfolgegebräuche und die alten Gesetze der Landschaft[1]. So hatte das ganze Vorgehen der Inca mehr den Character einer kaufmännischen Spekulation. Es bezweckte die Nutzbarmachung und Erschliessung immer neuer Gebiete und erstreckt sich daher auch niemals auf die Gebiete, wo nichts zu holen war. Von einer zivilisatorischen Mission, die von den Inca im Auge behalten und durchgeführt worden wäre, ist nirgend etwas zu spüren.

Die Stämme Peru's, gleich vielen andern Stämmen Amerika's, kannten die Institution der Kriegshäuptlinge. Im Khechua wurden sie *sinchi* d. h. »Tapferer» genannt[2]. Sie wurden nur für den Krieg gewählt und traten nach Beendigung desselben in den Stand gewöhnlicher Bürger zurück. Weder die *Inca* von Cuzco, noch die *Curaca* der verschiedenen Landschaften, gehörten dieser Klasse von Häuptlingen an. Sie waren erbliche Fürsten, und ihre Würde stand in engstem Zusammenhang mit der gesellschaftlichen Organisation des Stammes. Das Gesetz der Erbfolge war in den verschiedenen Gegenden sehr verschieden. Bei den Inca ging die Würde vom Vater auf den mit der legitimen Frau, der Hauptfrau — die nach einem später entstandenen Gebrauch sogar die Schwester des regierenden Inca sein musste — erzeugten Sohn über. Bei andern Stämmen erbte die Würde auf den Bruder, oder den Sohn der Schwester. Und die

[1] Vgl. das, was Fernando de Santillan (Tres Relaciones p. 27) über das entgegengesetzte Vorgehen der Spanier sagt.

[2] Informaciones acerca del Señorio y Gobierno de los Ingas, hechas per mandado de Don Francisco de Toledo (Ed. Jimenez de la Espada, Madrid 1882), p. 187.

Digitized by Google

Verhältnisse komplicierten sich oft in der Weise, dass für die Würde das eine, für das Vermögen ein anderes Erbgesetz massgebend war, z. B. dass die Würde auf den Neffen (den Sohn der Schwester), das Vermögen aber auf den Sohn überging[1].

Der Stamm dessen Haupt der Inca, oder genauer gesagt der *Khapak Inca* oder *Capay Inca* »der regierende« oder »der alleinige Inca«, war — denn den Titel Inca führten die gesamten Mitglieder der Familie oder des Stammes, — war in dem Thal des Huatanay, eines kleinen Nebenflüsschens der Wilca mayo, angesiedelt. Seine Mitglieder unterschieden sich von den benachbarten Stämmen durch mächtige Pflöcke, die sie in den Ohrläppchen trugen — daher Orejones »grosse Ohren« von den Spaniern genannt, — durch wollene Stirnbinden bestimmter Form, durch schmale Stoffstreifen, die mantelartig über den Rücken fielen und durch Sandalen, die aus dem Cordillerengras, der Stipa ichu geflochten waren. Der Stamm zerfiel in eine Anzahl Gentes, *ayllu* im Khechua genannt. Über die inneren Verhältnisse derselben ist nichts sicheres bekannt, doch ist es wahrscheinlich, dass auch in ihnen das gleiche Erbfolgegesetz bestand, wie in der regierenden Familie, d. h. dass der Sohn zur Gens des Vaters gehörte, und dass die Königliche Familie selbst eine dieser Gentes bildete. Eine Anzahl Namen derselben sind uns von Garcilaso[2] und in dem kleinen von Jimenez de la Espada herausgegebenen Tractat »Discurso sobre la Descendencia y el gobierno de los reyes Ingas« überliefert[3]. In beiden Quellen, und ebenso in der Tabelle, die in dem in der Einleitung citierten Werke des Dr. Justo Sahaaraura Inca enthalten ist, wird der Ursprung jeder dieser Gentes auf einen der verschiedenen regierenden Inca, die von Manco Khapak an gezählt wurden, bezw. auf jüngere Söhne derselben, zurückgeführt, der ganze Stamm daher von dem einen Heros, *Manco Khapak* und dessen Schwester und Frau *Mama Ocllo* abgeleitet. (Vgl. die folgende Tabelle.)

---

[1] Fernando de Santillan (Tres Relaciones p. 27).

[2] Comentarios Reales I 9. 40.

[3] Una Antigualla Peruana. Madrid 1892.

Digitized by Google

Discurso sobre la Descendencia y el Gobierno de los Reyes Ingas.	**Garcilasso I 9. 40.**	**Sahuaraura Inca.**
1. (Hauptlinie, direkte Nachkommen Mango Capac's).		
2. *Ayllo Chimapanaca* (von Topa Auca Ylli, jüngerem Sohne Mango Capac's abstammend).	2. *Chima Panaca* (von Mango Ccapac abstammend). 40 Inca.	3. *Ayllu Chima Panaca* (von Sinchi Rocca stammend).
3. *Ayllo Raorao Panaca* (von Mango Capaca, jüngerem Sohne Chinche Roca's abstammend).	3. *Raurava Panaca* (von Sinchi Rocca abstammend). 74 Inca.	2. *Ayllu Raurahua* (von Manco Ccapac stammend).
4, *Ayllo Chigua Yuin* (von Apo Conde Mayta und Apo Taca, jüngeren Söhnen Lluque Yupangue Inga's abstammend).	4. *Hahuanina Ayllu* (von Lloque Yupanqui stammend). 73 Inca.	4. *Hahuanina Ayllu* (von Lloque Yupanqui stammend).
5. *Ayllo Uscamaita* (von Apo Tarco Guaman, jüngerem Sohne Mayta Capac Inga's abstammend).	6. *Usca Mayta* (von Mayta Ccapac stammend). 35 Inca.	5. *Usca Mayta* (von Mayta Ccapac stammend).
6. *Ayllo Apomayta* (von Apo Calla Humpiri Apo Saca Inga und Chima Chabin, jüngeren Söhnen Capac Yupangui's abstammend).	5. *Apu Mayta* (von Ccapac Yupangui stammend). 53 Inca.	6. *Ayllu Apu mayta Panac Urin Cuzco* (von Ccapac Yupangui stammend).
7. *Ayllo Vicaquirao* (von Mayta Capac Inga, Yuman Tarsi, Vica quirao Inga und Cuzco Urco Guaranga, jüngeren Söhnen Inga Roca's abstammend).	7. *Vicaquirau* (von Ynca Rocca stammend). 50 Inca.	7. *Ayllu Huicca Quirau Panaca Hanan Cuzco* (von Ynca Rocca stammend).
8. *Ayllo Aucayllo panaca* (von Paucár Yalli, Pauac Vallpa Maita, Marca Yuto, Topa Inga Paucar und Inga Roca, jüngeren Söhnen Yavar Uacac Inga's abstammend).	8. *Ayllu Panaca* (von Yahuar huaccac stammend). 51 Inca.	8. *Ayllu Huacca ylli Panaca* (von Yahuar huaccac stammend).
9. *Ayllo Sucsupanaca* (von Inga Urcun und Inga Maita, jüngeren Söhnen	9. *Socso Panaca* (von Wirra ccocha Ynca stammend). 79 Inca.	9. *Ayllu Susco Panaca* (von Wira ccocha stammend).

Digitized by Google

Viracocha Inga's abstammend).		
10. *Ayllo Ynnacapanaca* (von Topa Yupangue und Amaro Topa Inga, jüngeren Söhnen Inga Yupangue's, der auch Pachacuti Inga genannt wurde, abstammend).	10. *Ynca Panaca* (von Ynca Pachacutec und seinem Sohne Ynca Yupangui stammend). 99 Inca.	10 a. (von Pachacutec stammend) dazu die Familien: *Ccacca Cuzco, Anahuarque, Sahuaraura.* 10 b. *Ayllu Ynca Panaca* (von Ynca Yupangui stammend).
11. *Capac ayllo* (von Auqui Topa Inga jüngerem Sohne Topa Inga Yupangue's stammend).	11. *Ccapac Ayllu* (von Tupac Ynca Yupanqui stammend). 18 Inca.	11. *Ccapac Ayllu Panaca* (von Tupac Ynca Yupangui stammend).
	12. *Tumi pampa* (von Huayna Ccapac stammend). 22 Inca.	12. *Ayllu Tumipampa* (von Huayna Ccapac stammend).
	S:a 167 Inca, alle Abkömmlinge in männlicher Linie.	

Es ist indess von vorneherein wenig wahrscheinlich, dass die Ayllu einen solchen Ursprung gehabt haben sollten. Und auch die Stammestraditionen widersprechen dieser Vorstellung. Denn diese berichten, dass zu der Gründung von Cuzco der Heros Manco Khapak und seine Schwester und Frau Mama Ocllo das Volk *zusammenriefen,* dass Manco Khapak die Leute aus dem Norden sammelte und daraus die Abteilung *Hanan Cuzco* »das obere Cuzco» bildete und seine Frau die Leute aus dem Süden berief und daraus die Abteilung *Hurin Cuzco* »das untere Cuzco» bildete[1]. Man hat aus dieser Tradition, vielleicht mit Recht, geschlossen, dass die genannten beiden Abteilungen Phratrien entsprechen und dass diese Phratrien im Verhältniss von männlicher und weiblicher Reihe stehend gedacht wurden[2]. Jedenfalls ist klar, dass die Tradition diese beiden Abteilungen nicht genetisch von Manco Khapak ableitet. Wäre die Darstellung Garcilasso's und des Discurso sobre la Descendencia y el Gobierno de los Reyes Ingas begründet, so müsste auch die Zahl der Ayllu eine bestimmte und beschränkte sein. Es liegen aber

[1] Garcilasso I. 1. 16.

[2] Cunow »Ausland» 1890 p. 824.

Digitized by Google

unverdächtige andere Angaben vor, wonach die Zahl der Ayllu eine andere und grössere war, und dass sie sich nach ganz andern Gesichtspunkten gruppierten.

Die Einwohner von Cuzco feierten im Monat August ein Fest, das *Cit'ua* d. h. »glänzende Sache» oder *Koya-Raymi* »Fest der Königin» genannt wurde. Das Fest ist deshalb besonders interessant, weil es in seiner Grundidee in merkwürdiger Übereinstimmung mit einem Feste steht, welches ungefähr zu derselben Zeit die Mexikaner feierten, das diese Ochpaniztli oder »Besenfest» oder »Ausfegefest» nannten, und das der Erdgöttin der Mexikaner, der Tlazolteotl oder Toci, geweiht war. Der Zweck beider Feste war, das Unheil, die Krankheit, die Sünde aus dem Orte zu vertreiben. Das mexikanische Fest gipfelte darin, dass erlesene Krieger eine aus Menschenhaut gefertigte Maske, die vorher beim Feste getragen worden war, und in die augenscheinlich das Unheil gebannt gedacht wurde, im Laufschritt an die nächste feindliche Grenze brachten und dort auf feindlichem Boden vergruben. Bei dem peruanischen »Fest der Königin» wurde das Unheil von bewaffneten Leuten weggeschrieen, die in vollem Lauf — je eine Abteilung nach einer der vier Himmelsrichtungen — hinausstürmten, diesen Schrei in den benachbarten Orten anderen schon gerüstet dastehenden Kriegern übermittelten, die ebenfalls in vollem Lauf ihn weiter fort trugen, bis endlich ein grosses fliessendes Wasser erreicht war, wo die dem letzten Relais angehörenden Krieger sich und ihre Waffen badeten, das Unheil also in das fliessende Wasser abspülten. Die Krieger, die zuerst vom Mittelpunkt der Stadt aus nach einer bestimmten Richtung das Unheil wegtrieben, gehörten den Orejones, den in Cuzco angesiedelten Mitgliedern des Inca Stammes selbst an. Und zwar waren für jede Himmelsrichtung ganz bestimmte Ayllu deputiert:

Nach Osten (Südosten), nach Kolla suyu trugen es die Leute von Hurin Cuzco, und zwar die Gentes

Usca Mayta Ayllu (5)
Yapomayu Ayllu (6)
Yahuaymin Ayllu Sutic (4)
Marasaylla Cuynissa Ayllu

Digitized by Google

In Angostura de Acoya puncu übergaben diese den das Unheil verjagenden Schrei den Mithmak von Huayparya, diese übermittelten ihn den Mithmak von Antahuaylla, diese denen von Huaraypacha und diese brachten ihn bis zum Flusse von Quiquisana (d. h. dem oberen Huillca mayu).

Nach Westen (Nordwesten) nach *Chinchay suyu* trugen den das Unheil verjagenden Schrei die Gentes

Ccapac Ayllu (11)
Hatun Ayllu
Vicaquirau (7)
Chamin Cuzco Ayllu
Yaraycu Ayllu

In Satpina übergaben diese den Schrei den Mithmak von Jaquijahuana [Sacsahuana] diese übermittelten ihn den Mithmak von Tilca und die letzteren brachten ihn zum Flusse Apu rimac.

Nach Norden (Nordosten), nach *Antisuyu* trugen den Schrei die Geschlechter

Usca panaca ayllu (10?),
Auca ylli Ayllu (8),
Tarpuntay Ayllu,
Sañu Ayllu.

In Chita übergaben diese den Schrei den Mithmax von Pisac, und diese brachten ihn bis zum Flusse von Pisac (d. h. zum Huillca mayu).

Nach Süden (Südwesten), nach *Cuntisuyu* trugen den Schrei die Geschlechter

Yaura panaca Ayllu (3),
China panaca Ayllu (2),
Masca panaca Ayllu,
Quesco Ayllu.

In Churicalla übergaben diese den Schrei den Mithmak von Yaurisquis, diese überlieferten ihn denen von Tautar, die ihn bis zum Flusse Cusipampa (d. h. dem oberen Apurimac) brachten[1].

---

[1] Molina. An account of the Fables and Rites of the Yncas. Hackluyt Society (London 1873) p. 22—23.

Digitized by Google

Die Namen der bei dieser Gelegenheit aufgeführten Ayllu stimmen, wie man sieht, fast alle mit denen der vorigen Listen. Ich habe durch die eingeklammerten Ziffern auf die entsprechenden Ayllu der vorigen Listen hingewiesen. Aber es sind hier viel mehr Ayllu angegeben, und sie sind in Gruppen zusammengefasst, die mit irgendwelcher Descendenz nichts zu thun haben. Nach der uralten heiligen Vierzahl, nach den vier Himmelsrichtungen sind sie geordnet und es entspricht diese Zusammenfassung ohne Zweifel auch thatsächlichen geographischen Verhältnissen. Denn die erste Gruppe, die auf der Strasse nach Kolla suyu hinausziehen, werden als die Leute von Hurin Cuzco bezeichnet und Hurin Cuzco war in der That das dieser Strasse zunächst belegene Quartier der Hauptstadt. In der letzten Gruppe unter denen die nach Cunti-suyu hinausziehen, wird ein *Masca panaca ayllu* genannt. Und *Masca* war in der That, wie wir aus dem 20. Kapitel des 1. Buches der Comentarios Reales wissen, ein in der Nähe von Cuzco, an der Strasse nach Cunti-suyu, gelegenes Dorf.

Wenn ich die Verhältnisse richtig verstehe, war der in den ersten Listen an 11. Stelle stehende *Khapak Ayllu* (d. h. »Königliche Gens») die Gens, die die Mitglieder der eigentlich regierenden Familie umfasste. Zur Zeit, als diese Zusammenstellungen gemacht wurden, waren die direkten legitimen Nachkommen Waina Khapak's, des letzten der Inca, der noch in ungeteilter Machtvollkommenheit regiert hatte, erschlagen oder sonst wie umgekommen. Es konnten also nur noch von dem jüngeren Bruder Waina Khapak's, Auqui Thupak Inca, Nachkommen vorhanden sein. Der letzte wird übrigens in den Geschichten mehrfach genannt. Er war es, der gegenüber dem Usurpator Atau Wallpa dem allein zur Nachfolge berechtigten Wascar Inca Anerkennung verschaffte. Wie die genauen Zurückführungen der andern Gentes auf die jüngeren Söhne früherer Inca zu verstehen sind, ob vielleicht eine Aufnahme solcher in eine andere Gens durch Heirat stattfand, da doch eine blosse traditionelle Zurückführung, eine Art fingierter Stammbäume schwerlich anzunehmen ist, — das muss ich späteren Untersuchungen zu entscheiden vorbehalten. Für die Frage, von der ich ausgegangen bin, ist mir hauptsächlich die Thatsache von Wich-

Digitized by Google

tigkeit, die aus dem oben Angeführten hervorzugehen scheint, dass die Gesamtheit der Inca Ayllu in vier Gruppen, entsprechend den vier Himmelsrichtungen gegliedert war.

Unter Berücksichtigung dieser Thatsache nämlich gewinnt eine Nachricht, die in dem schon mehrfach erwähnten Bericht Fernando de Santillan's enthalten ist, besondere Bedeutung. Es heisst nämlich daselbst[1] dass der zehnte Inca, Thupak Inca Yupanqui, das ganze Reich in vier Provinzen, entsprechend den vier Himmelsrichtungen, teilte, in die bekannten Tawantin suyu: *Chinchay suyu, Kolla suyu, Antisuyu, Cuntisuyu,* die in einer gewissen Entfernung von der Hauptstadt begannen und bis zu den entferntesten Grenzen des Reichs in der jedesmaligen Richtung sich erstreckten. Als Regenten über jede dieser Provinzen, heisst es, ernannte er einen *Khápak* d. h. einen König oder Fürst, dem er das Regiment über dieselbe anvertraute, und der insbesondere alle Geschäfte und alles was diese Provinz betraf, zu erledigen hatte. Ausser diesen vier, heisst es weiter, hatte der Inca noch einen »*Sekretär*», der, ehe ein Geschäft vor den Inca gebracht wurde, sich über dasselbe unterrichtete und dann dem Inca und dem Khápak des betreffenden Distrikts Bericht erstattete. Und das was die beiden dann in der Sache beschlossen, das teilte er den Parteien in Anwesenheit des Inca *und* des Khápak's (des betreffenden Distrikts) mit. Santillan fügt noch hinzu, dass zu Zeiten Waina Khápak's Auqui Thupak Inca, (der jüngere Bruder Waina Khápak's, den ich oben schon einmal genannt habe) das Amt des »Sekretärs» geführt habe.

Irre ich nicht, so haben wir hier dasselbe System wie in dem alten Mexico: — der *tlaca teccatl,* der König, und neben ihm der *Ciuacouatl* der »Genosse», der in allen Staatsangelegenheiten die eigentliche Initiative hat — ein Verhältniss, das den verstorbenen Altamirano veranlasst, die beiden Consuln Roms zum Vergleich heranzuziehen und daraus die besondere republikanische Anlage der mexikanischen Nation zu erweisen — endlich die Beschränkung der Machtvollkommenheit des Königs durch den Rat der vier Stammhäupter, der Vorsteher der vier Hauptabteilungen des Stamms. Wie

[1] Tres Relaciones de Antigüedades Peruanas p. 16—17.

Digitized by Google

sehr demnach auch in dem gegebenen Fall die betreffende Persönlichkeit massgebend werden musste, nicht als eine Despotie oder Selbstherrlichkeit nach orientalisch-europäischem Muster zeigt sich uns diese Würde der Khápak Inca, sondern als eine aus der gesellschaftlichen Gliederung des Stammes erwachsene und in ihr begründete Position.

Comme M. Mercer qui, suivant le programme, devait parler, n'est pas arrivé, la séance est levée.

Digitized by Google

DEUXIÈME SÉANCE ORDINAIRE,

le Samedi 4 Août à 10,15 heures.

M. le Duc de Loubat occupe le fanteuil de la présidence, et ouvre la séance en prononçant le discours suivant:

Monsieur le Baron,
Mesdames et Messieurs,

Je suis d'autant plus sensible au très grand honneur que vous voulez bien me faire en m'appelant aujourd'hui à présider cette illustre assemblée, que ce n'est pas à mes mérites personnels que je dois cette grande marque de votre bienveillance, mais bien à ma qualité de délégué de la Société de Géographie du Pacifique, de San Francisco en Californie, dont je suis un des plus anciens membres.

Je n'ai pas manqué, Mesdames et Messieurs, de télégraphier hier à la Société que je représente ici que vous aviez daigné me nommer un de vos vice-présidents d'honneur —, et avant que le soleil n'ait disparu ce soir dans les eaux de l'Océan Pacifique, on saura à San Francisco que j'ai eu l'insigne honneur de vous présider aujourd'hui, honneur d'autant plus grand pour moi, enfant du Nouveau-monde, que nous sommes réunis ici, dans cette vieille Scandinavie, dont les intrépides marins avaient foulé le sol du Vinland plusieurs siècles avant que Christophe Colomb en découvrant le Nouveau-monde ne l'eût ouvert à la parole du Christ et à la civilisation européenne. (Applaudissements).

Le président donne ensuite la parole au Secrétaire général, M. le Dr Bovallius, qui s'exprime en ces termes:

Digitized by Google

M. le professeur Richard Andree, rédacteur en chef du Globus et M. Vieweg, éditeur à Brunswick, ont fait au Congrès l'honneur de publier à son intention un numéro spécial à l'occasion de la session de Stockholm et d'en dédier un certain nombre d'exemplaires aux membres du Congrès. Ce numéro contient deux mémoires d'une très haute valeur, l'un de M. Paul Ehrenreich, «Ueber einige ältere Bildnisse südamericanischer Indianer», l'autre de M. le docteur Karl Sapper, à Coban: «Indianische Ortsnamen im nördlichen Mittelamerica». La livraison contient d'autres travaux encore, qui intéresseront certainement les membres du Congrès; l'un est de M. le docteur W. F. Hoffman à Washington: «Bildnisse von Fox-, Kickapoo- u. Pottawatomi-Indianern»; l'autre a pour titre: «Die Steinbildwerke von Santa-Lucia Cozumahualpa».

Je suis assuré d'être l'interprète de tous les membres du Congrès en exprimant toute notre reconnaissance au rédacteur en chef et à l'éditeur de cette belle publication pour l'hommage qu'ils ont bien voulu faire au Congrès. (Approbation).

M. le Dr. Ehrenreich. Hochansehnliche Versammlung! Ich werde mir erlauben, Ihnen in einigen Worten eine Erklärung der Festschrift zu geben, die sich in Ihren Händen befindet.

Die Wissenschaft bedauert mit Recht, dass so viele americanische Stämme mit der europäischen Einwanderung dem Verfall geweiht waren. Wir vergessen jedoch dass, was Südamerica betrifft, daselbst sich weit mehr Ueberlieferungen und alte Rassen erhalten haben, als man gewöhnlich annimmt. Einerseits haben sich im Innern sehr viele Völkerschaften erhalten, die genau auf derselben Culturstufe leben, auf der sie sich zur Zeit der Conquista befanden. Sodann sind auch zur Zeit der Entdeckung selbst gewisse Stämme mit einer solchen Genauigkeit beschrieben worden, dass auch diese Beschreibungen für uns ein sehr wertvolles Material bilden. Zu diesen Stämmen gehören auch diejenigen der grossen Tupi-Nation, mit der die Portugiesen zuerst in Berührung waren. Sie bewohnten die ganze Küste etwa vom 30° s. L. an bis zum Amazonenstrom, und wir besitzen aus dem 16. und dem 17. Jahrhundert eine Reihe von Nachrichten, worin

Digitized by Google

diese Stämme sehr genau beschrieben werden. Hans Staden, ein deutscher Matrose, der fünf Jahre lang als Gefangener unter diesen Stämmen lebte, hat eine Beschreibung derselben hinterlassen. Daneben gibt es die französische Darstellung von Roulox Baro u. a. m. Es kommen nach dieser Richtung noch die Tapuya-, d. h. die Nicht-Tupi-Völkerschaften in Betracht, über die wir Material aus verschiedenen Zeiten besitzen; er sind dies jedoch verschiedene Völkerschaften, und die Aimorē waren eine derselben, man weiss jedoch nur wenig von ihnen. Dagegen sind die Botocudos wohl näher bekannt, und ihnen haben auch wir unsere Forschungen gewidmet. Einige der Tapuya-Stämme haben sich erhalten, andere haben ihre Selbständigkeit verloren. Die Missionäre haben die Stämme der Kiriri beobachtet und in Rom gibt es ethnographisches Material, das von ihnen herrührt, aber auch linguistisches Material ist von ihnen vorhanden. Man besitzt auch noch ein reichhaltiges Material von andern Stämmen vom Norden des Rio San Francisco. Dieses Material ist zu der Zeit gesammelt worden, wo die Holländer ihre Besitzungen gegen die Angriffe der Portugiesen verteidigen mussten. Graf Johann Moritz von Nassau-Siegen war von 1636 bis 1644 Statthalter der niederländischen Colonien in Nordost-Brasilien. Er hatte eine Anzahl von Künstlern und Gelehrten mitgenommen, denen wir namentlich einige Gemälde und viele Aufzeichnungen über das Leben und Treiben der Eingebornen verdanken, desgleichen die ersten geographischen Bestimmungen. Das Material des Prinzen Moritz von Nassau ist niemals in seinem vollständigen Inhalt veröffentlicht worden. Ein Auszug aus den wichtigsten Beobachtungen, einige Skizzen, schlechte Holzschnitte, sind in der *Historia naturalis* veröffentlicht worden. Später sind zahlreiche bildliche Darstellungen dem Prinzen von Brandenburg zugekommen; sie befinden sich gegenwärtig in der königlichen Bibliothek in Berlin. Diese Gegenstände waren lange Zeit vergessen, bis gegen die Mitte dieses Jahrhunderts der Botaniker Lichtenstein und Martius sie näher erforschten. Lichtenstein bedauert, dass Linné und andere diese echten Darstellungen von Pflanzen und Tieren nicht kannten, die sich mit hunderten in seinem Bilderwerk befinden. Damals fehlte es überhaupt an wissenschaftlichem Material, um die Sammlung des Prinzen

Digitized by Google

von Nassau gehörig zu würdigen. Wie sehr sie aber auch zu unseren Zeiten vergessen ist, geht aus dem Umstande hervor, dass sie selbst auf der Berliner Tagung des Americanistencongresses nicht in Betracht gezogen wurde.

Ausserhalb Berlins gibt es in Kopenhagen mehrere Stücke aus der Sammlung des Prinzen Moritz. Zu den merkwürdigsten Schaustücken des dortigen ethnographischen Museums gehören die lebensgrossen Bildnisse einiger brasilischen Ureinwohner. Dr. Bahnson, der verdiente Kustos dieses Museums, hat nun diese Bildnisse zu erklären versucht. Er interessirt sich namentlich für die Wurfhölzer, deren eines sich im Museum befindet, während eines der Gemälde ein solches Wurfholz mitwiedergibt. Dr. Bahnson hält die abgebildeten Brasilier für Tupi von der Küste. Dafür Stimmen jedoch viele Merkmale nicht überein. Insbesondere fehlt der Bogen, die allbekannte und stets erwähnte Waffe der Tupi, wogegen das Wurfbrett von den alten Autoren niemals als Tupiwaffe genannt wird, hier aber in einer Form vorkommt, die von allen bisher aus Südamerica bekannten abweicht. Es ist mir nun gelungen, nachzuweisen, dass die Bildnisse im Kopenhagener Museum entweder gleichzeitig nach demselben Modell entstanden sind, oder dass es Nachbildungen von Bildern aus dem Dresdener Kupferstich-Cabinet sind, die auf Veranlassung des Prinzen von Nassau zustandegekommen sind. Wir können auch nachweisen, dass es von diesen Völkerschaften vollständige Abbildungen gibt und wir können mit einer gewissen Bestimmtheit das Gebiet dieser Völker bezeichnen. Es kann kein Zweifel darüber sein, dass wir es mit einem der Gēsvölker zu thun haben. Dieses Gēsvolk führt den Namen der Tarairyou oder Otschucayana und waren möglicherweise den Patasho oder Koropo verwandt, wenn auch keineswegs mit ihnen identisch. Die Annahme, dass es ein Tupivolk sei, wird in der Schrift im Einzelnen widerlegt, es ist ein Tapuyavolk und zwar einer der Gēsstämme. Für diese Lösung spricht die niedere Cultur; der Mangel der Hängematte, die Kraftübungen der jungen Leute, die sich für die Heirat Erlaubnis erwirken wollen, wie z. B. das Schleppen eines schweren Baumstammes. Es gibt leider wenig linguistisches Material zur Beurteilung der Frage, welcher Gruppe innerhalb der weit verbreiteten Gēs-

Digitized by Google

familie die Tarairyou oder Otschucayana ihrer Sprache nach zuzurechnen sind. Nur hier und da lässt sich ein Wort bestimmen, z. B. das Wort *titscheynos* für Cuyenfrucht; es ist immerhin ausreichendes Material zur Feststellung der Thatsache, dass die Sprache der Tarairyou unter die Gēssprachen zu classiren ist.

Damit ist zunächst wieder eine Anknüpfung für weitere Forschungen gegeben. Die meisten unter den Gēsstämmen sind bis jetzt noch nicht von Europäern nachgesucht worden. Vielleicht werden wir in einigen Jahren Gelegenheit haben, mehr über sie zu erfahren. Wir wissen einstweilen, dass sich von dem reichhaltigen Material des Prinzen Moritz noch manches in Holland befinden muss, namentlich aber in Paris, da Prinz Moritz im Jahre 1679 Ludwig XIV eine Sammlung von 40 Originalgemälden überlassen hat. Ich glaube, dass wenn man das Interesse für diese Angelegenheit in Frankreich zu erwecken vermöchte, man noch manchen ethnographischen Beitrag für die Kenntnis jener Zeit erhalten könnte. (Appl.)

M. le président se fait l'interprète du Congrès et remercie M. Ehrenreich de son intéressante communication.

M. Gustave Nordenskiöld fait ensuite une communication intéressante sur les travaux entrepris par les frères Wetherill en 1893 et 1894 dans les ruines et les tombeaux de Mesa Verde. Malheureusement ce manuscrit, ainsi que la correspondance sur laquelle se basait cette communication, a été égaré pendant la maladie qui a frappé l'auteur peu après le Congrès et qui l'a enlevé prématurément à la science. Nous renvoyons à la fin du Compte rendu la notice nécrologique consacrée au jeune savant dont nous déplorons la perte avec tous les amis des sciences américanistes.

M. le président remercie l'orateur pour son mémoire.

M. Seler. Ich wollte nur die grosse Bedeutung des eben gehörten Vortrages hervorheben. Der Uebergang von dem Zelt der Nomadenvölker zum Hausbau, wie sie uns von dem Herrn Vorredner geschildert worden, ist von grösstem Interesse, weil die Ueberlieferung davon bei den jetzigen Bewohnern der Mesas nicht mehr vorhanden ist. Die Moki

Digitized by Google

auf den Mesas haben auch eine *Estufa,* ein halbunterirdisches Gemach, indes ist dieses nicht rund, sondern viereckig, mit den Wänden nach den vier Himmelsrichtungen gekehrt. Ich könnte vielleicht darauf hinweisen, dass eine ähnliche Cultur in Höhlen festgestellt worden ist, die sich aber schon auf mexicanischem Gebiete befinden, und bis heute nur wenig erforscht worden sind. Ich kenne nur einige Gegenstände von dort, wovon Herr Strebel einige Exemplare besitzt. Sie stammen von einem Grab aus der Höhle von San Antonio del Coyote in der Nähe der neugegründeten Stadt Villa Lerdo Die Angaben, die Herr Nordenskiöld besitzt, scheinen dem zu entsprechen, was sich in jenen Höhlen befindet. Dort fehlen auch die Töpfereien, wohl aber spielen die Körbe eine grosse Rolle, auch Gewebe haben sich vorgefunden. Herr Strebel besitzt einige Schädel. Vielleicht sind diese Angaben dazu geeignet, eine Ausdehnung der *Cliff-dwellers*-Stämme nach Süden feststellen zu lassen.

M. Retzius. Im Zusammenhang mit der Mittheilung des Herrn G. Nordenskiöld werde ich hier einige Worte über die 12 aus den Cliffwohnungen in Colorado herrührenden Schädel sagen, welche er soeben in seinem Vortrage erwähnt hat. Diese Schädel sind gerade in der letzten Zeit hier angelangt; eine eingehende Untersuchung derselben ist deshalb noch nicht ausgeführt. Die Schädel bieten indessen in mehrerer Beziehung ein besonderes Interesse.

Erstens sind sie nicht oder wenigstens in sehr geringem Masse durch künstliche Deformation verunstaltet worden, so dass man ihre natürliche Form noch gut beurtheilen kann.

Zweitens zeigt sich diese Form als eine zum Theil exquisit dolichocephale, während die sonst in den Cliffhouses gefundenen Schädel, obwohl durch künstliche Deformation ziemlich viel umformt, doch sicherlich grösstentheils brachycephal sind, wie die vom Herrn Nordenskiöld ausgegrabenen und von mir in seinem grossen Werke über die Cliffhouses in Mesa Verde beschriebenen Schädel zeigen und wie ich auch bei anderen, in Amerikanischen Sammlungen aufbewahrten Schädeln aus den Cliffhouses gesehen habe. Nun scheinen ja, wie Hr N. hervorgehoben hat, die hier vorliegenden Schädel aus einer älteren Periode dieser merkwürdigen

Digitized by Google

Wohnstätten herzurühren. Es ist gerade deshalb von Interesse zu erfahren, dass diese Schädel einer anderen, resp. einer älteren Bevölkerung, einem verschiedenen Indianerstamme angehört haben, ja sogar einem theilweise stark dolichocephalen Stamme, welcher die Schädel wenig oder nicht artificiel umformt hat. Es wird auch deswegen interessant zu erfahren, auf welche Verschiedenheiten in der Cultur, die mit diesen Schädeln zusammen gefundenen Geräthschaften und übrigen Objecte hinweisen. Das, was bisjetzt darüber mitgetheilt worden ist, deutet auf eine niedrigere Cultur hin. Diese neuen Funde scheinen also von besonderem Werth zu sein, um die Geschichte der sonderbaren Cliffhouse-Stämme zu eruiren.

Aber auch für das Studium einer anderen Frage sind diese Schädel von Belang. Bekanntlich hat mein Vater, Anders Retzius, vor beinahe fünfzig Jahren dargethan, dass die amerikanischen Urbewohner, die Indianer, kraniologisch betrachtet, nicht eine einzige grosse Rasse darstellen, sondern in zwei verschiedenen Gruppen zerfallen, die dolichocephalen und die brachycephalen Indianer. Er hatte zwar nur ein sehr beschränktes Schädelmaterial aus Amerika zur Verfügung; auf Grund desselben suchte er nun darzulegen, dass die Brachycephalen überwiegend der östlichen und die Dolichocephalen der westlichen Seite des grossen Continents bewohnen. Neuere Forscher, und u. A. der grösste jetzt lebende Kenner auf diesem Gebiete, Geheimrath Rudolf Virchow, haben die Existenz von Brachycephalen und Dolichocephalen unter den Urbewohnern von Amerika bestätigt; auf Grund des reicheren Materiales ist man aber weiter gekommen, und hat dargethan, dass bei manchen Indianerstämmen die beiden Schädelformen vermischt vorkommen. Gerade für die Lösung des überaus schwierigen Problems der Dolicho- und Brachycephalie der menschlichen Schädel scheint aber das Amerikanische Continent von besonderer Bedeutung zu sein. Leider sind indessen auffallend viele amerikanische Schädel so stark artificiel umformt, dass es schwer ausfällt, ihre ursprüngliche Gestalt zu eruiren. Deshalb sind gerade diese ältesten Cliffhouse-schädel von besonderem Werth. Nach meiner Ansicht sind nämlich an denselben die Spuren der fraglichen Deformation im Ganzen so gering, dass man sagen

Digitized by Google

kann, dass dieser Eingriff auf die Gestalt der Schädel nicht oder sehr wenig Einfluss gehabt hat. Da aber Geheimrath Virchow hier anwesend ist, erlaube ich mir eine Frage in dieser Beziehung an ihn zu richten, um sein Urtheil über die fraglichen Schädel zu erfahren, und zwar besonders ob er ihre Gestalt als ursprünglich, d. h. natürlich anerkennen will, oder ob er sie als deformirt ansieht.

M. Virchow. Ich bin bereit, der geehrten Versammlung einige Erklärungen zu geben, obwohl ich eigentlich die Absicht hatte erst am Montag über diese Frage zu reden und will mich daher auf einige kurze Bemerkungen beschränken.

Ich hatte Gelegenheit, einige von den besprochenen Schädeln zu sehen, die sich unten im Saale befinden, und die thatsächlich Deformationen aufweisen; was jedoch hier ausliegt, das sind Musterschädel von einer regelmässigen Bildung. Für die Deformation, eine Verunstaltung des Kopfes, die sich bei der Geburt bildet, gibt es zwei Entstehungsweisen. Wie eine Deformation nun entstanden ist, kann man nicht ohne weiteres sehen, weil man lange Zeit die Deformation nur als solche betrachtet hat und sich sagte, das eben vorliegende Stück sei einzig in seiner Art, die Abweichung sei durch Anbinden von Brettern entstanden, oder durch eine andere Handhabung, um dem Schädel eine gewisse Dichtung zu geben. Man kann jedoch heutzutage leicht feststellen, dass solches nicht notwendig ist, und viele Mütter wissen dass ohne Binden und ohne Bretter unregelmässige Schädelbildungen einfach durch anhaltendes Liegen auf der Rückenseite entstehen, was bei schwachen Kindern oft monatelang der Fall ist. Es genügt dies, um einen Druck des Kopfes in einer bestimmten Richtung hervorzurufen namentlich dann, wenn in der Entwickelung der Knochen eine Störung eingetreten ist; die festen Teile der Knochen werden nachgiebig, insbesondere wird es die Schuppe des Hinterhauptes in dem Masse, dass die Schwere allein genügt, um die Verbildung herbeizuführen. Alles hängt von der Art ab, wie das Kind gelegt wird, und aus der Deformation kann man auch schliessen, wie das Kind lag. Dieses wendet sich dem Fenster zu, und je nachdem es liegt zeigt sich dann die Deformation rechts oder links. Auf diese Weise kann man nachweisen, ob das

Digitized by Google

Kind zuerst eine regelmässige Schädelbildung hatte, ob es zu Anfang, in den ersten Monaten oder im ersten Jahre die Verbildung erlitten hat. Dass später solche Deformationen bleiben, wenigstens teilweise, ist nicht selten. Bei andern Kindern, wo das Gehirn einen stärkeren Druck ausübt, gleicht das sich aus. Also, bei dem einen Kinde bleibt die Aenderung, bei andern nimmt sie ab bei vielen bleibt schliesslich nur sehr wenig davon. Ich wollte Sie nur auf die Schwierigkeit der Beurteilung eines Schädels eines Erwachsenen und eines Schädels eines schon weitentwickelten Kindes aufmerksam machen.

Da auch, wo die Eltern die Abweichung herbeigeführt haben, war nicht immer eine Absicht vorhanden, denn wir wissen dass bei den Wanderstämmen, wo die Familie des Morgens nicht weiss, wohin sie der Abend bringen wird, oder in den Pampas von Patagonien, wo die Mutter reitet und das Kind an ein Brett bindet, sodass sich der Kopf oft stundenlang in derselben Lage befindet, kann die anormale Haltung oder Lage eine Deformation herbeiführen. Ich möchte daher solche Deformationen unterscheiden, die ohne Absicht aber durch die Mitwirkung der Eltern entstanden sind. Bei diesen Deformationen muss man nachforschen, wie sie entstanden sind und darüber möchte ich am Montag reden. Die hier vorliegenden Schädel sind sehr normal, dagegen geben die unten ausgestellten Anlass zu verschiedenen Bemerkungen. Die Frage ist schwieriger. Ich will nicht behaupten, dass eine absichtliche Deformation vorliege, aber Deformirungen sind vorhanden. Was die Dolichocephalie betrifft, so entspricht sie ungefähr dem, was man seit Blumenbach als *typus Suecorum* bezeichnet. Es mag ja sein, dass sich da ein Anzeichen für einige sehr alte Beziehungen finden lässt. Andere Schädel sind zwar etwas verschieden, sie gehen jedoch kaum aus der möglichen Breite der typus Suecorum heraus (Beifall).

M. Bovallius présente au Congrès le mémoire suivant de M. le professeur Brinton.

The words «anahuac» and «nahuatl».

These two words are of constant occurrence in works about Mexico, Anahuac being used in a general way to

Digitized by Google

signify the country, as in the phrases, »The ancient empire of Anahuac», or »The plateau of Anahuac»; while the principal language of its inhabitants, sometimes called Aztec or Mexican, is now generally spoken of among scholars as the Nahuatl, and those who use it are referred to, by the plural form of the same word, Nahua or Nahuas.

A learned writer, Dr. Edward Seler, has recently challenged the correctness of the term, Anahuac, in this sense: claiming that originally it had no such signification, but was introduced into Spanish through a blunder of one of the early missionaries, brother Toribio de Benavente, better known by the Nahuatl name he adopted, Motilinia, or »The Poor Man»;[1] while the employment of the word »Nahuatl» for the tongue in general, and »Nahuas» for those who spoke it, has been questioned by several writers, and was rejected by Buschmann in his monumental work in favor of »Aztec» and »The Aztecs»[2].

It seems worth while, therefore, to submit these words to renewed analysis, to ascertain their precise original sense, their relationship, if any, and the propriety of their employment with the connotations I have alluded to.

Let us begin with *Nahuatl.* That venerable fountain of knowledge about ancient Mexico, the history written by Father Sahagun, has a section headed, »In this it is explained who those were who called themselves Nahua». It begins with these words: »The Nahua were those who spoke the Mexican language, although not pronouncing it like true Mexicans. They called themselves Chichimecs, and asserted that they were descended from the Toltecs who remained in the country after their compatriots were exiled»[3]. In another passage it would appear that they spoke a dialect superior to that of the Mexicans proper, for the writer says, »Those who to-day speak clearly the Mexican language and are called *Nahua,* are the descendants of the Toltecs»[4].

---

[1] See his article, »Sur le mot 'Anauac'», in the *Compte Rendu* of the Congrès International des Américanistes. VIII Session, p. 586.

[2] Ueber die Spuren der Aztekischen Sprache im nördlichen Mexiko und höheren Amerikanischen Norden.

[3] Sahagun, *Historia de la Nueva España.* Lib. X, cap. 29.

[4] Ibid. id.

Digitized by Google

A still more ancient and trustworthy authority corrects in this the Spanish historian. I refer to the document known as the *Codex Ramirez,* an historical account of the native tribes taken down shortly after the Conquest, directly from their pictured records. It starts off with these words: »The Indians of this New Spain, according to the uniform statement of their own histories, proceed from two different nations. The first of these they call the *Nahuatlaca,* which means 'people who speak intelligibly and clearly', by this distinguishing themselves from the second nation, one of barbarous condition, living by hunting, to whom the Nahuatlaca applied the name *Chichimeca,* hunters, or, as another name, *Otomies*»[1].

In the *Codex Ramirez* the whole story of Tula and the Toltecs dwindles into an episode in the history of the tribe Mexi, and all the Nahuatl-speaking nations are embraced under the term *Nahuatlaca,* a compound of *Nahuatl* and *Tlacatl,* people, the plural of which is *Tlaca.*

This generic sense of the word was also adopted by that very respectable authority, Geronimo de Mendieta, who, in his Ecclesiastical History, defines it to include »the Mexicans and all the tribes who speak their language»[2]. His copyist, the Franciscan Torquemada, muddles the matter somewhat, as he often does, leaving the impression that the Nahuatlaca were confined to the valley of Mexico; but he is always a second-hand authority[3].

Nahuatl, therefore, must stand as the stem from which the Nahuatlaca, »the Nahuatl people», derive their appellation. In an abbreviated form they are also called by Sahagun *Nahoas,* and by Mendieta *Nahuas* and *Nauales*[4]. It was undoubtedly also the sole and genuine name of their language as a linguistic unit, as Buschmann frankly acknowledges, though for certain reasons he preferred another[5].

---

[1] *Codice Ramirez,* ed. Mexico, 1878.

[2] »Los Mexicanos y los que participan su lengua». Mendieta, *Ecclesiastica Indiana, p. 96.*

[3] Torquemada, *Monarquia Indiana, Lib. III., Cap. X.*

[4] »Mexicanos o Nauales». Mendieta, u. s. p. 128.

[5] »Nahuatl ist der echte und einfache Name für das Aztekische Idiom». Buschmann, *Ueber die Aztekischen Ortsnamen,* s. 742.

Digitized by Google

What now does *Nahuatl* mean? Is it a radical or a derived expression? All previous writers have accepted it as a radical of the language, and have contented themselves with quoting the rendering of it given by Molina in his dictionary: »*Nauatl,* something that sounds well, as a bell etc.; or, an accomplished man»[1].

All have seen in it a primary reference to the language, as one which is sonorous, or agreeable to the ear, or intelligible to those who speak it. Here, I believe, they have committed a grave error, and quite misunderstood the purport of the name. It is easy to see from a comparison of allied words from the same root that the original sense of *Nahuatl* is something much more important than this.

We have, for instance: *Nauatia,* v., to command, to give permission, to govern inferiors; *Nauatile,* v., to have authority or command; n., an authorized person, one holding authority; *Nahuatilli,* the acknowledged laws and ordinances of the state, and the books in which they were written[2].

From these come the words: *Nauati,* to speak clearly and distinctly, to explain; *Nauatlato,* an expounder or interpreter. The sense of *Nahuatl,* therefore, is »to speak as one having authority or knowledge», and hence, superior, able, astute (as Siméon has to some extent recognized in his dictionary)[3]. The trivial meaning of well-sounding, or sonorous, is a later development of the connotation. We thus reach the real sense of the appellation, *Nahuatlaca.* It is »the Superior People», »the Commanding People». Those who bore it applied it to themselves out of a feeling of that national pride and tribal egotism which has been the parent of so many such self-laudatory appellations the world over.

Can we trace this radical still farther back in its history? I believe we can, and that we can show that it was not a genuine property of the great Uto-Aztecan stock of tongues,

[1] »Hombre ladino», literally, a Latinist, but applied to educated and accomplished men generally. Molina, *Vocabulario Mexicono,* s v. Biondelli translates it *expers linguæ. Vocabularium Aztecum.*

[2] On this word see Siméon, *Annales de Chimalpahin,* Introd. p. 7.

[3] »Fin, ruse, habile». *Dictionnaire de la Langue Nahuatl,* sub voce. I should add that the sound of the *h* in these words is practically nothing, It is inserted by some writers, not as an aspirate, but simply to indicate that the two vowels are to be given their full value in enunciation.

Digitized by Google

but of some other, to the south of it, the Zapotec or the Maya. The evidence of this I have collected elsewhere, and shall not repeat here. If the supposition is correct, it would have this corollary—that the patronymic *Nahuatlaca* was not adopted by the people who applied it to themselves until some time after they had settled in the valley of Mexico, and had acquired some important elements of their culture from their neighbors of Zapotec and Maya lineage.

So much for the *Nahuatl;* let us now turn to *Anahuac.* Here the problem is considerably more complicated. I will first attack the crucial question proposed by Dr. Seler: Was it as a geographical term, employed by the Nahuatlaca themselves, to indicate the territory in, and indefinitely around, the valley of Mexico, so that their example would justify us in speaking of »the Plateau of Anahuac», and so on? Dr. Seler denies this. He declares that any such use of the word »is absolutely false, and, more than that, illogical»; that it means »by the side of the water», and could not be so applied; and that the worthy Father Motilinia, to whom he traces the responsibility in introducing the term, was not much richer in his knowledge of the Nahuatl tongue than he was in name or in worldly goods. Moreover, Dr. Seler suspects that the Jesuits have had a hand in this matter, and have darkened the truth about it. He is willing to recognize an Anahuac, »by the sea», on the coast of the gulf of Mexico, and another, »by the sea», on the Pacific; but none in the interior.

It appears to me that Dr. Seler can not have carefully read the passage in Motilinia's History to which he refers. It is a remarkable paragraph, revealing to us the primitive geographical notions of the ancient Nahuas, and illustrating the extraordinary similarity of their conceptions of the physical world to those in vogue among the northern hunting tribes and among many of the early geographers of the Old World.

I translate it from the first Treatise of Motilinia's History, as follows: »The proper and general name which they (the Nahuas) have for this World is 'the great Earth encircled and surrounded by water', the particular and special meaning of which is 'World'. When speaking of the whole World in this language they call it *Cemanahuac,* a compound

Digitized by Google

of *Cem* and *Anahuac*. Here, *Cem* conveys the idea of union or conjunction, as if we were to say, 'The whole united Anahuac'. Further, this word is a compound of *atl*, water, and *nahuac*, within or round about, that is, something which is within or encircled by water; therefore, as they hold that all the earth, or the World, is within its shores, or surrounded by the water, they speak of it as *Cemanahuac*, which properly includes every created thing beneath the heavens, without distinction; such being the real force of the syllable *Cem*».

It will be noticed, in the first place, that in this passage Father Motilinia says nothing about the question whether the natives used the word Anahuac as a designation of their own country. He is explaining their general cosmical notions, and it is very interesting to find them identical with those which in one of my works I have shown to be prevalent among many other American tribes. Dr. Seler's criticism on this passage is, therefore, quite wide of the mark.

But I do not take refuge in this. It is quite true that in several passages, some quoted by Dr. Seler, Motilinia distinctly writes the name Anahuac as synonymous with New Spain; he says, in various places, »This land of Anahuac or New Spain»; and there is no gainsaying his responsibility for this. He leaves it clearly to be inferred that while the expression *cem anauac* means terra firma, in general, *Anahuac* by itself meant, of course in a general and vague way, consistent with their defective geographical knowledge, the country of the Nahuas.

There is certainly no reason why *Anahuac*, in its ordinary sense of »near the water» or »the waterside», should not have been applied to the land about the lakes in the valley of Mexico from the first moon in which a Nahuatl-speaking people came into that valley. Buschmann justly remarks that they doubtless made use of it in that region long before they ever saw either the Gulf of Mexico or the Pacific Ocean[1]. They would naturally extend it, as their own borders extended, to take in a territory of more or less circuit, not bordering nor in sight of the lakes. Geographical

[1] *Ueber die Aztekischen Ortsnamen*. S. 615.

Digitized by Google

appellations constantly grow in this manner. How small was the area once included under the names Britain or Italy!

But, fortunately, we are not left to conjectures and speculations about this. We have in print, in good Nahuatl, written down by a native in the sixteenth century, what his ancestors understood under the term *Anahuac;* and this settles the question. The quotation I give is from the Annals of Chimalpahin (Ed. Siméon, Paris, 1889).

With reference to the death of the chief of the Mexi, Quetzal Mazatzin, which took place in 1410, he writes: »As soon as this became known, the Chololtecs of Totomihuacan, the Tlaxcaltecs, the Tliluilquitepecs of Huexotzinco, the Quauhxuecholtecs, the chiefs of Itzcocan, of Tetzcuco, of Xochimilco, of Totollapan, of Quauhnahuac, of Culhuacan, of Tullocan, of Atzcaputzalco, of Tenanyocan, of Qquauhtitlan, of Teocalhuiacan, of Matlatzinco, of Mazahuacan and of Yiquipilco fell into great anger, and said, 'Let us ally ourselves against these Mexicans; let us declare war against them for having driven out the chiefs of Chalco. Are not the people of Chalco our protectors?' By this appeal *the chiefs of Anahuac* summoned each other from all parts». PP. 85—6.

In the course of the narrative the chiefs of these confederated nations are constantly referred to as »the chiefs or lords *of Anahuac*», *Tlahtoque yn Anahuaca,* and *yn Anahuaca Tlahtoque.*

There can be no reasonable doubt but that Chimalpahin repeated faithfully the traditions and forms of his ancestors; and thus the geographical and historical propriety of the use of Anahuac to designate the interior of Mexico, or Mexico as a whole, is fully vindicated by aboriginal authority.

There remains for further analysis the term *Anahuac* itself. Of course its composition, as given by Motilinia, is, *atl,* water, dropping, as usual the *tl* in composition; and *nahuac,* a familiar postposition meaning near, by, alongside of, round about. But there is a curious similarity between this *Nahuac* and *Nahuatl.* Moreover, the early lexicographer Molina gives the very word, *Cemanahuac,* the World, also under the form, *Cemanahuatl.* Is it possible that there is some occult connection or identity between the locative postposition, meaning near, around, within the compass of,

Digitized by Google

and the adjective which we have seen signifies »able, skillful, or superior»? The bridge which I shall endeavor to erect between them may seem a hazardous one, but I think its buttresses are firm. The root of *nahuatl,* meaning able, skillful, superior, is the monosyllable *na,* which in several closely located linguistic stocks in Southern Mexico means, »to know, knowledge». The man possessed of knowledge is everywhere he who is able. He *can,* because he *kens.* There is no need to teach the world the Baconian maxim: »Knowledge is power»; it is always recognized.

Knowledge is always that which is within the mind, within the self; it is the nearest what there is to each one's own personality. Hence, we find that in these same stocks —I refer particularly, though not solely, to the Nahuatl, the Zapotec, and the Maya—the independent pronoun of the first person I is also closely akin to this root *na.*

In the Zapotec it is quite the same, *na,* I; *nia,* mine. In the Nahuatl, *ne,* I, separable; *ni,* I, in composition; *no,* mine. The Maya is more remote, but preserves the consonant; *en, in, ten,* I. But let us take the Zapotec. Here the verb »to know», is a reduplication of the first person of the personal pronoun, *na,* I; *na-na,* to know, literally, »my mine», that which is with me, essentially mine. It is absolutely the same in the Huasteca dialect of the Mayan stock.

Now it has long been recognized that in many languages the difference in the three persons—first, second and third—is in its origin nothing else than a difference in direction; that the personal pronouns are, in fact, adverbs of place, »I» and »mine» referring to what is nearest, »thou» and »thine» to what is more or less remote in comparison. They belong to what Steinthal calls the class of »demonstrative», in contrast to »qualitative», roots[1]. So true is this that in some languages there are three forms of the pronoun of the third person, expressive of the person being near, rather distant, or very distant[2]. That this is notably the case in the Zapotec

[1] Steinthal, Charakteristik des Sprachbaues, s. 320.

[2] Raoul de la Grasserie, De la véritable Nature du Pronom, in the Museon, 1888, p. 6.

Digitized by Google

has already been pointed out by Dr. Seler[1]; and this accounts for the parallelism which finally leads to identity in the radicals of the words *Nahuatl* and *Nahuac*.

And finally, lest I should be charged in offering such an etymology, either, on the one hand, to have taken an unsupported and whimsical position; or, on the other, to have borrowed without acknowledgement the suggestion of an earlier and a distinguished writer, I close with the words of Buschmann: »From the word *Nahuatl* was derived, in my opinion, the postposition *Nahuac*, and into *Nahuatl* we see it afterwards return»[2].

M. Seler. Ich bin gewissermassen genötigt, das Wort zu ergreifen, weil ich in der Abhandlung des Herrn Prof. Brinton über die Nahuatl-Sprache, und zwar durch folgende Stelle, angegriffen werde:

Das Wort *Anauac* soll seit alter Zeit nicht nur für ganz Mexico, sondern insbesondere für die Gebietsteile des Obern Mexico gebraucht worden sein. Ich habe schon in Paris nachgewiesen, dass diese Annahme falsch ist und auf einem Missverständnis beruht. Ich habe meine Ansicht darauf begründet, dass bei den alten Autoren der Gebrauch des Wortes *anauac* für das Hochthal nicht vorkommt. Wir finden es weder bei Sahagun noch bei andern Schriftstellern in einer andern Bedeutung als Küstenland, was sich erklären lässt, da *A*-Wasser, u. *Nauac* »am Rande» bedeutet. Bei Sahagun wird noch unterschieden zwischen *Anauac-Ayotlan*, wodurch die Landstriche in der Nähe der Südseeküste bezeichnet werden, und dem *Anauac Xicalanco*, der Küste des Golfes von Mexico. Ich könnte Ihnen eine ganze Reihe von Redensarten anführen, um Ihnen zu beweisen, dass *Anauac* im Sinne von Küste gebraucht wird. Nun aber frage ich mich, woher kommt es, dass dieses Wort später eine ganz andere Bedeutung gewonnen hat und als Bezeichnung für das Hochland gebraucht wird. Das kommt daher, dass es im Mexicanischen einen Ausdruck gibt, womit man die ganze

[1] Compte-rendu du Congrès International des Américanistes, VIIIe Session, p. 554.

[2] Buschmann, Ueber die Aztekischen Ortsnamen, s. 617.

Digitized by Google

Welt bezeichnet und der *Cem Anauac* lautet. Mit diesem ist augenscheinlich der einfache Ausdruck *Anauac* verwechselt worden.

Herr Prof. Brinton führt noch einen aztekischen Text an, der von den *Anahuaca tlahtoque* handelt. Es ist darin die Rede von einem Angriff gegen die Chalca, denen all diese Stämme zu Hülfe kamen, in erster Linie die Tlaxkalteken, die miterwähnt werden. In diesem Falle könnte *Anauac*, »das Ganze» bedeuten, aber wenn man die Sache näher betrachtet, ist es anders. Die Stämme, von denen ich sprach, hatten Beziehungen zu der Küste. Zur Zeit der Conquista waren da die Totonaken und die Olmeca Xicalanca, zwei Urstämme, und die sogenannten Chichimeken, eine mexicanische Einwanderung. Die Beziehungen waren sehr eng. Als die Einwohner von Orizaba unterworfen werden sollten, hatten die Könige von Mexico mit den Tlaxkalteken zu kämpfen. Die von Brinton angeführte Stelle ist übrigens die einzige, wo der Ausdruck sich vorfindet.

Die besondere Erklärung, die Herr Prof. Brinton gibt, scheint mir unrichtig zu sein. In der Nauatl-Sprache gibt es nicht den geringsten Anhalt dafür, den Naua den Namen eines *superior people* zu geben. Nauatl heisst: der Mund. Es gibt eine Hieroglyphe, die den Begriff durch einen Kreis wiedergibt. Das Wort Anauac findet parallele Verwendung mit einem von Tentli = die Lippe abgeleiteten Ausdruck. Nauatl bedeutet im weiteren Sinne: die Sprache; Nauatlato ist ein Dolmetscher, Jemand, der meine Sprache spricht.

Was die zweite Schrift betrifft, so möchte ich bemerken, dass die von Prof. Brinton angeführten Beispiele, einzelne Vocale und einzelne Buchstaben, die durch eine zusammengesetzte Hieroglyphe ausgedrückt werden, einem Codex entnommen sind, der durchaus keine Authenticität mehr besitzt. *A* = Wasser, *O* = Weg, das ist richtig; aber *P* = Fahne, *co* = Topf, das kommt nur in einem einzigen Codex vor, und dieser stammt aus der spanischen Zeit, wo die Indianer ihre Sprache veränderten und ihre Schulen nach diesem System einrichteten.

— L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

Digitized by Google

TROISIÈME SÉANCE ORDINAIRE

le Lundi 6 Août.

M. le professeur Rudolph Virchow occupe le fauteuil de la présidence.

S. M. le Roi et S. A. R. Monseigneur le Prince Royal, ayant annoncé Leur intention d'honorer la séance d'aujourd'hui de Leur présence, sont reçus à l'entrée du Riddarhus par le Bureau du Congrès.

Sa Majesté et Son Altesse Royale prennent place à côté du président de la séance, M. le professeur Rudolph Virchow, qui, après avoir reçu de Sa Majesté l'autorisation d'ouvrir la séance, développe le mémoire suivant. A la fin de son exposé, l'orateur exprime la profonde reconnaissance des Congressistes pour le grand honneur que leur ont fait Sa Majesté et Son Altesse Royale en assistant à la Séance.

M. le président fait la communication suivante:

Ueber neue Gräberfunde aus Südamerica

Der eigentliche Zielpunkt des Americanisten-Congresses ist die Erforschung des Zustandes der Bevölkerung Americas in praecolumbischer Zeit, sowohl des physischen, im engern Sinne anthropologischen, als des socialpolitischen und ethnologischen. In ersterer Beziehung sind uns fast nur Mumien oder blosse Gebeine, namentlich Schädel, geblieben, aus deren Studium das Bild des praecolumbischen Menschen reconstruirt werden muss. Unsere Session ist gerade an dem Jahrestage der Entdeckung Americas eröffnet worden: von diesem Tage besitzen wir noch eine Aufzeichnung, in

Digitized by Google

der Christoph Columbus selbst seine Eindrücke bei dem Anblicke der ersten »Indianer» schildert, welche an sein Schiff kamen. Er giebt an, dass er nie vorher Menschen mit ähnlichen Köpfen gesehen habe. Durch einen besonderen Glücksfall sind vor einigen Jahren in Höhlen der betreffenden Inseln Schädel entdeckt worden, welche mit seiner Beschreibung übereinstimmen; es hat sich herausgestellt, dass sie deformirt waren. Damit beginnt die lange Geschichte der Schädeldeformationen in America, von der ich heute zu sprechen habe: sie sind für die americanische Rassenkunde von höchster Wichtigkeit, denn es handelt sich darum, aus der überwiegenden Zahl der deformirten Schädel die typischen Formen herauszusuchen, welche die ethnische Stellung der einzelnen Stämme und ihre Verwandschaft unter einander klar legen sollen.

Bei dieser Untersuchung wollen wir uns daran erinnern, dass Stockholm der Ort ist, wo die ersten Grundlagen der modernen Craniologie gelegt worden sind. Anders Retzius, der Vater unseres berühmten Collegen, war es, der an die Stelle blosser Beschreibungen Messungen setzte und aus den Maassen Verhältnisszahlen, die sogenannten Indices, berechnete. Er fand sehr bald, dass es einen einheitlichen Schädeltypus in America nicht giebt und auch nicht gegeben hat, dass vielmehr die verschiedenen Stämme sich in kurzköpfige (brachycephale) und langköpfige (dolichocephale) scheiden lassen. Den ersteren wies er den Westen, den zweiten den Osten des Landes zu.

Die späteren Arbeiten, eigentlich schon die von Retzius selbst, zeigten nun freilich, dass die Sache so einfach nicht ist. Es fanden sich auch im Osten brachycephale Schädel, und die lange Reihe der Brachycephalen an der Westküste wurde mehrfach unterbrochen durch dolichocephale Stämme, wie namentlich in Californien, oder wenigstens durch dolichocephale Individuen, wie in Peru. Unsere Aufgabe gliedert sich daher in sehr mannichfaltiger Weise, und es handelt sich jetzt vor Allem darum, die einzelnen Glieder *territorial* in genauer Weise festzustellen. Meine Mittheilungen sollen einen kleinen Beitrag dazu liefern.

Im Laufe der letzten beiden Jahre sind theils mir selbst, theils der Berliner anthropologischen Gesellschaft alte Grä-

Digitized by Google

berschädel aus Theilen Süd-Americas zugegangen, von wo bisher wenige bekannt waren.

Die erste Sendung brachte das Ergebniss von Ausgrabungen, welche Professor Bodenbender von Córdoba im März 1888 in der Nähe von Ñorquin, im Territorio del Neuquén im südwestlichen Theile von Argentinien unternommen hatte. Er sammelte damals eine grössere Anzahl von Schädeln aus einem als altpatagonisch betrachteten Begräbnissplatze (Chenque). Der Transport dieser Schädel aus einem so abgelegenen Gebiete erfuhr unerwartete Schwierigkeiten: die Träger kamen schliesslich an ihrem Bestimmungsorte ohne Schädel an. Erst 5 Jahre später wurde eine Kunde über das Verbleiben derselben gewonnen: die Träger hatten sich der ihnen unangenehmen Last entledigt, indem sie die Schädel in der Nähe von Mendoza vergruben. Professor F. Kurtz von Córdoba, der damals eine botanische Reise durch diese Gegenden ausführte, begab sich selbst an den bezeichneten Ort, und ihm gelang es in der That, die Grube aufzufinden und die, zum Theil freilich stark beschädigten Schädel zu retten. So sind sie endlich in meine Hände gelangt.

Es sind, abgesehen von den stärker verletzten Stücken, 26 Schädel, von denen leider nur 11 mit Unterkiefern versehen sind. Nach meiner Schätzung befinden sich darunter 17 männliche, 5 weibliche; ausser ein Paar kindlichen sind 2 dem Geschlecht nach nicht deutlich zu bestimmen. Indess lassen sich doch an fast allen Messungen vornehmen, welche es ermöglichen, die beiden Hauptindices zu berechnen.

Darnach finde ich in Betreff des Längenbreitenindex folgende Gruppen:

Hyperbrachycephale	4	16
Brachycephale	12	
Mesocephale	9	
Dolichocephale	1	

Der eine Dolichocephale, ein männlicher Schädel (N:o 14) hat eine starke Impression am linken Parietale und mag daher aus der Betrachtung ausgeschlossen bleiben. Für den Rest von 25 Schädeln ergiebt sich dann ein starkes Überwiegen der brachycephalen Formen (64 p. Ct.) gegenüber den mesocephalen (36 p. Ct).

Digitized by Google

Dieses Ergebniss war für mich um so überraschender, als ich bei einer früheren Gelegenheit (1874) einige Schädel erhalten hatte, welche Don Francesco Moreno aus Gräbern in der Gegend von Carmen de Patagones an der Nordseite des Rio Negro gesammelt hatte. Die Mehrzahl derselben trug Merkmale künstlicher Deformation an sich; der einzige, anscheinend typische erwies sich als dolichocephal. Ich habe ihn in meinen Crania ethnica Americana, Berlin 1892, Taf. I abbilden lassen. In der gegenwärtigen Sendung habe ich keinen einzigen deformirten Schädel heraus finden können; sie haben unter sich eine so grosse Übereinstimmung, dass ich die Brachycephalie als den dominirenden Typus des natürlichen Kopfes bezeichnen kann. Denn auch die 9 Mesocephalen ergeben einen Schädelindex im Mittel von 77,8, gehören also den höheren Graden dieser Form an.

Es mag sogleich hinzugefügt werden, dass der Längenhöhenindex ergab

Hyperhypsicephale	5	16
Hypsicephale	11	
Orthocephale	9	

also einen stark ausgesprochenen Parallelismus zwischen Brachy- und Hypsicephalie.

Obgleich nach einer oberflächlichen Schätzung sowohl das Gräberfeld von Ñorquin, als das von El Carmen als altpatagonisch bezeichnet sind, so stossen wir doch auf den gleichen Gegensatz, der auch sonst unter den eingebornen Stämmen von Südamerica, namentlich in Brasilien, in so auffälliger Weise besteht und auf den ich schon seit einer Reihe von Jahren immer wieder aufmerksam gemacht habe. Das Territorio del Ñorquin grenzt nahe an das südliche Chile und der Gedanke liegt nahe, dass hier araucanische Stämme gelebt und Einfluss auf den Gesammtcharacter der Bevölkerung ausgeübt haben. Indess, wenn man auch die Chenques von Ñorquin geradezu als altaraucanische bezeichnen wollte, würde der dargelegte Gegensatz damit nicht beseitigt sein; im Gegentheil, wir würden denselben als einen sehr alten anerkennen müssen, der nicht etwa erst durch eine moderne Einwanderung zu erklären wäre.

Manche der Schädel sind geradezu klein, die Mehrzahl

Digitized by Google

hat einen sehr mässigen Horizontalumfang, der nur dadurch scheinbar vergrössert wird, dass die Squama occipitalis in der Gegend der Protuberantia und des Torus occip. starke Knochenlagen und einen tiefen Absatz besitzt. An einem Schädel (N:o 23) findet sich auch ein Epaitale (Os Incae) und an einem zweiten (N:o 2) eine deutliche Spur der Sutura transversa occip. mit Abtrennung eines grossen Stückes (Os Incae bipartitum), — Abweichungen, die so häufig an altperuanischen Schädeln angetroffen werden.

Auf eine weiter ins Einzelne geführte Schilderung verzichte ich an dieser Stelle. Nur mag erwähnt sein, dass von den 6 Schädeln, welche Unterkiefer und zugleich unversehrte Jochbogen besitzen, 2 ausgemacht leptoprosop sind und 4 dem höheren Grade der Chamaeprosopie, man kann vielleicht besser sagen, der Mesoprosopie angehören. Sie haben Gesichtsinditet von 89,6—89,0—87,7 und nur einer 85,2. Trotz sehr kräftiger Unterkiefer wird die Indexzahl durch das fast immer sehr hohe Maass der Jugaldistanz bestimmt.

Was mich aber besonders veranlasst, auf diese Schädel aufmerksam zu machen, ist der Umstand, dass ihre äussere Erscheinung in besonders hohem Grade den Character der Wildheit, ja der Inferiorität an sich trägt. Als ich meine Crania Americana publicirte, kannte ich keinen Volksstamm, bei dem ein derartiger Character in so auffälliger Weise hervortrat, wie bei den Pah Ute in den Felsengebirgen Nordamericas. Den am meisten bestialisch aussehenden Schädel aus meiner Sammlung habe ich auf Taf. XVI der Crania Americana abbilden lassen. Auch er hat einen Schädelindex von 79,1, steht also der Brahycephalie ganz nahe. Was ihn am meisten bezeichnet, ist ausser der Kleinheit (1190 ccm Capacität) die mächtige Entwickelung der Knochenvorsprünge, vor Allem die Bildung einer Crista sagittalis, welche an jüngere Gorillas erinnert.

Für den heutigen Vortrag habe ich 3 Ansichten dieses Schädels in grossem Maasstabe herstellen lassen und zwar in Parallele mit 3 Ansichten eines Schädels von Ñorquin. Beide sind auf Grund ganz genauer geometrischer Zeichnungen ausgeführt. Die Mitglieder des Congresses werden sich daran überzeugen, wie gross die Analogien beider Abbildungen sind, und wenn ich hinzufüge, dass beide nicht auf

Digitized by Google

exceptionelle Fälle begründet, dass vielmehr auch die übrigen Schädel derselben Stämme mehr oder weniger gleich gebildet sind, so darf ich vielleicht hoffen, dass Sie meiner Auffassung zustimmen werden, dass wir hier von zwei weit entfernten Gebieten, einem nord- und einem süd-americanischen, Schädel vor uns haben, die leicht als Beweise einer Verwandtschaft betrachtet werden könnten. Ich halte jedoch dafür, dass man darin nicht einen Character der Autochthonie, sondern die Folge einer progressiven Degeneration sehen müsse.

Eine zweite, sogar viel zahlreichere Reihe alter Gräber-Schädel aus Südamerica verdanken wir Hrn Dr. Uhle, der im Auftrage des Berliner ethnologischen Comités eine grössere Forschungsreise von Nord-Argentinien aus bis hoch nach Bolivien ausführt, und der mit ungewöhnlichem Glück noch jetzt in diesen, wenig von europäischen Reisenden berührten Gegenden thätig ist. Seine Untersuchungen erstrecken sich auf einer langen Linie von Süden nach Norden, die, freilich mit einer langen Unterbrechung, als eine Fortsetzung der Linie von Ñorquin betrachtet werden kann. Er begann in der Provinz Tucuman, im Lande der Calchaquis, und er ist seitdem, nach Übersteigung des Gebirges, im östlichen und centralen Theile von Bolivien beschäftigt gewesen. Wir besitzen von ihm aus diesen Gegenden 180 Schädel, die Mehrzahl aus Gebieten, die noch östlich von den Cordilleren gelegen sind. 44 stammen aus Gräbern von Agua Caliente und 80 von Pueblo viejo, beide in der Provinz Cochinoca gelegen, — ein höchst interessantes und seiner Seltenheit wegen werthvolles Material, das fast ausschliesslich von Mumien herstammt.

Im geraden Gegensatze gegen die Schädel von Ñorquin dominirt hier die *künstliche Deformation.* Ich hatte zuerst, als ich mich an die Detail-Untersuchung machte, erwartet, unter einer so grossen Anzahl wenigstens mehrere normale typische Schädel zu finden, um den ursprünglichen Character der Rasse feststellen zu können. Aber je länger ich untersuchte, um so mehr schrumpfte die Zahl der natürlichen Formen zusammen. Selbst solche Schädel, die ich als normale zurückgestellt hatte, liessen Zeichen der Deformation erkennen, darunter eines, das ich früher niemals in einer

Digitized by Google

solchen Häufigkeit gesehen hatte, nämlich eine fast senkrechte, aber nicht sehr ausgedehnte Abplattung des Hinterkopfes, die bald unter dem Lambdawinkel lag, bald auf den hinteren Abschnitt der Sutura sagittalis herüberreichte. Selbst in den Fällen von nur geringer Ausdehnung der platten Stelle genügte die Abplattung, um den Schädel auf dieser Stelle so aufzustellen, dass er, mit dem Gesicht nach oben, auf einer horizontalen Unterlage stehen blieb[1].

Dem entsprechend erwiesen sich auch die meisten der normal erscheinenden Schädel als unverhältnissmässig kurz. Unter 7 ausgewählten Schädeln von Agua Caliente erreichte nur einer die horizontale Länge von 182, ein anderer die Länge von 170 mm.; von 8 Schädeln von Pueblo viejo hatte nur einer die Länge von 179 mm. Und so war auch keiner dieser Schädel dolichocephal; ich zähle von Agua Caliente 5 brachycephale und 2 mesocephale, von Pueblo viejo 5 brachycephale und 3 mesocephale.

Was die Deformation anbetrifft, so sind einige Mumien von ganz kleinen Kindern aus Bolivien vorhanden, deren Köpfe durch Bindenstücke, welche über die Stirn und von da gegen den Hinterkopf gelegt waren, tiefe Einbiegungen und zugleich eine thurmartige Hervordrängung des Oberkopfes erlitten haben. Bei den älteren Individuen, namentlich bei den Erwachsenen, findet sich eine überraschende Mannigfaltigkeit der Verunstaltung, so dass fast jede der überhaupt bekannten Formen derselben hier ihre Vertretung findet.

Dabei erfuhr ich eine andere Täuschung. Ich hatte erwartet, dass in den einzelnen territorialen Gruppen verschiedene Formen der Deformation vorherrschen würden, so dass man vielleicht aus der Form auf den Stamm Rückschlüsse werde machen können. Aber vergeblich! An weit auseinanderliegenden Orten fanden sich nicht blos dieselben Formen, sondern es wiederholte sich auch beständig eine Mischung derselben. Ja, selbst Formen, die man als besonders characteristisch für nord- oder mittelamericanische Deformation angesehen hatte, kehrten hier wieder.

Ich will nur 3 davon erwähnen:

---

[1]) In der Sitzung zeigte der Vortragende eine Reihe solcher »stehender» Schädel aus der Sammlung des Carolinischen Instituts, sowie aus den neuen Funden des Herrn *G. Nordenskiöld* in den Cliffdwellings der Mesa Verde.

Digitized by Google

1) Die *Natchez-Form*. Ich habe dieselbe in meinen Crania Americana besonders behandelt und eine Abbildung aus einem Mound von Vicksburg (S. 11. Fig. IV) gegeben. Sie ist besonders bemerkenswerth, weil wir noch bis zum Jahre 1730 historische Nachrichten über die Art der Herstellung der Deformation bei den Natchez besitzen. *Gosse* nannte einen solchen Kopf Tête cunéïforme relevée (Études, S. 16.). Ich konnte schon einen ähnlichen Schädel von Truxillo vorführen (S. 11 Fig III), sowie nahe verwandte Formen von Copiapó (Taf. V) und von Iquique (Taf. VIII). Ich habe sie sämmtlich als »künstliche Hypsicephalen» zusammengefasst. Aber niemals früher sah ich so ausgezeichnete Exemplare, wie unter den Schädeln, die Hr. *Uhle* aus Medanito (Nord-Argentinien) mir eingesendet hat. Ich lege dem Congress eine vergrösserte geometrische Abbildung eines solchen vor.

2) *Die Flathead- und Longhead-Form*, wie sie unter den Indianern der Nordwestküste bis in die neuere Zeit gebräuchlich war. Beide haben eine nahe Verwandschaft unter einander, weshalb ich sie als »künstliche Chamæcephalen» zusammengefasst habe. Zwischen ihnen in der Mitte steht die Tête cunéïforme couchée von *Gosse*, die unter anderen bei den Cariben vorkam. Unter den Schädeln von Agua Caliente zeigen mehrere die stärkste Depression des ganzen Kopfes, theils mit, theils ohne Verbiegung.

3) *Die Sacrificios-Form* oder, wie *Gosse* sie nannte, die Tête trilobée. Sie ist zuerst von der Insel de los Sacrificios (vor Vera Cruz), später aus einzelnen Orten des continentalen Mexico beschrieben worden (Crania Amer. S. 16). Ich zeige dem Congress die Abbildung eines Muster-Exemplares von Nacimientos in Argentinien[1]).

Diese Beispiele liessen sich leicht vermehren, namentlich mit Hinweis auf eine Reihe von *Thurmköpfen* aus diesen östlichen Gebieten[2]). Das Gesagte wird aber genügen, um den Gedanken zu zerstören, dass ohne Schwierigkeit aus der Sitte der Deformation und namentlich aus der Art derselben

---

[1]) Der Vortragende konnte in der Sitzung Schädel vorzeigen, die Hr. Dr *Stolpe* in Ancon (Peru) gesammelt hat, sowohl solche von Flathead-, als einen von der Sacrificios-Form.

[2]) Im Saale des Ritterhauses war der dem Carolineum gehörige Abguss eines in Ungarn von Prof. v. *Lenhossék* gesammelten Thurmkopfes ausgestellt, den König Oscar II dem Museum geschenkt hat.

Digitized by Google

Schlüsse auf Stammesangehörigkeit und Abstammung gezogen werden können. Ich verkenne die Bedeutung solcher Erfahrungen, wie die Flatheads und die Longheads sie darbieten, keineswegs, aber sie dürfen nicht verallgemeinert werden. Wollte z. B. jemand aus der Existenz der Deformation im Osten der Cordilleren beweisen, dass die sonderbare Sitte hier überall durch Peruaner eingeführt sei, so darf man ihm wohl entgegenhalten, dass in Carmen de Patagones schwerlich Peruaner waren, und dass die neueren Beobachtungen des Dr. *G. Marcano* (Ethnographie précolombienne de Venezuela, Paris 1889), welcher deformirte Schädel in altvenezuelanischen Gräbern nachgewiesen hat, einer solchen Erklärung nicht unterstellt werden dürfen.

Die Deformation der Köpfe war und ist eine Mode. Wie andere Moden, hat sie häufig eine ganz lokale Bedeutung und insofern kann sie auch eine Stammeseigenthümlichkeit darstellen, aber nicht selten verbreitet sie sich von dem Orte ihrer Erfindung aus über ganze Continente und darüber hinaus. Man braucht nur vergleichsweise an die Deformation des weiblichen Brustkorbes und an die noch viel allgemeinere der Füsse zu erinnern. Die Form der Corsets und des Schuhwerks bestimmt auch die Form dieser Deformationen, obwohl letztere nicht eigentlich der Zweck sind, für welchen die comprimirenden Apparate angelegt werden. Auch bei den Schädeln ist dieses nicht immer der Fall, aber man darf wohl annehmen, dass in der Regel der comprimirende Apparat angelegt wird, um die Deformation hervorzubringen. Dies gilt gerade für die Verunstaltung der Köpfe, denn sie beginnt meist schon bald nach der Geburt des Kindes, während die Füsse erst nach Jahren, der Brustkorb häufig erst nach einem Decennium Gegenstand der modischen Deformation werden. Auch darf nicht übersehen werden, dass die beiden letzteren Arten ausschliesslich an die Mode der Bekleidung geknüpft sind, der Kopf aber selbständiger Gegenstand der Umbildung wird in einer Zeit des Lebens, wo eine Kopfbedeckung noch nicht zu der regelmässigen Ausstattung gehört, und selbst bei Völkern, welche eine Kopfbedeckung überhaupt nicht kennen.

Von diesen *künstlichen* Verunstaltungen sind diejenigen zu trennen, welche ganz von selbst bei Kindern nach der

Digitized by Google

Geburt durch verlängerten Druck, z. B. beim Liegen auf einer harten oder doch wenig nachgiebigen Unterlage, entstehen, sowie manche, die schon vor der Geburt, auch wohl während der Geburt, durch den Druck der umgebenden mütterlichen Theile zu Stande kommen. Ihre Unterscheidung ist zuweilen recht schwierig.

Es ist heute nicht meine Absicht, die Folgen der Schädeldeformation zu erörtern. Nur insoweit, als das neue Material dazu beitragen kann, gewisse *vermuthete* Folgen derselben als unabhängig davon zu erweisen, möchte ich dem Congresse einige Erfahrungen unterbreiten.

Gerade bei den alten Peruanerschädeln kommen zwei Abweichungen der Bildung vor, welche, nicht ohne den Anschein eines guten Grundes, wenn auch nicht als beabsichtigte, sondern als zufällige, so doch als direkte Wirkungen der deformirenden Gewalt gedeutet worden sind. Es sind dies folgende:

1) Die von *Tschudi* mit dem Namen des *Os Ingae* (O. Incae) bezeichnete Zwischenlagerung eines beträchtlichen dreieckigen Knochens [1]) zwischen die Hinterhauptsschuppe und die Seitenwandbeine (Ossa parietalia). Nachdem ich von dieser Abweichung eine Reihe anderer abgeschieden hatte, welche in der Lage eine gewisse Übereinstimmung mit ihr darbieten und daher selbst von Specialisten unter dem Namen des Os epaitale damit zusammengeworfen worden sind, konnte kein Zweifel darüber bestehen bleiben, dass das Os Incae im engeren Sinne einen Theil der Oberschuppe des Hinterhauptsbeines darstellt, der aus besonderen Knochenkernen entsteht und gelegentlich gehindert wird, seine sonst regelmässig erfolgende Vereinigung mit den unteren Abschnitten der Squama occipitalis zu erreichen. Mit andern Worten: *das Os Incae ist eine Entwicklungshemmung* (Defectus formationis). Der Gedanke lag nicht so fern, dass die Compression des kindlichen Schädels die Vereinigung gehindert haben könnte. Da jedoch eine Compression erst *nach der Geburt* auf den Kopf des Kindes angewendet werden kann, so müsste angenommen

---

[1]) Die Sammlung des Carolineums enthält ein vorzügliches Specimen, wo der Incaknochen durch eine senkrechte Naht in zwei Hälften zerlegt ist. Auch dieses *Os Incae bipartitum* ist von Hrn. *Stolpe* aus der Nekropole von Ancon mitgebracht worden.

Digitized by Google

werden, dass die Quernaht (Sutura occipitis transversa), welche die Grenze zwischen Os Incae und Squama occipitalis bildet, zur Zeit der Geburt bei allen oder doch vielen Kindern vorhanden sei. Dies ist jedoch keineswegs der Fall; im Gegentheil, die Sutura transversa verschmilzt schon in den ersten Monaten des Fœtallebens und eine extrauterine Persistenz derselben kann durch keine Art von künstlichem Druck hervorgebracht werden.

Schon diese, auf die Entwickelungsgeschichte begründete Erwägung würde genügen, um die Unabhängigkeit des Os Incae von der Schädeldeformation darzuthun. Unsere neue Sammlung enthält aber ein, auch in anderer Beziehung wichtiges, statistisches Material, welches diese Unabhängigkeit auf das Klarste erkennen lässt. Unter den Schädeln von Agua Caliente hat nur einer ein Os Incae, unter denen von Pueblo viejo finden sich 2 damit behaftet; das macht 2,4 p. Ct. für 128 Schädel oder für die Gesammtheit der *Uhle*'schen Sendungen 1,6 p. Ct. Nun habe ich in meiner akademischen Abhandlung über die »Merkmale niederer Menschenrassen» den statistischen Nachweis geführt, dass das Os Incae in der That bei keinem andern Volke so häufig vorkommt, als bei Peruanern. Ich fand es in 6,3 p. Ct. derselben. Hr. *Anutschin*, der nachher einen grossen Theil der anatomischen Sammlungen Europas darauf prüfte, traf es an peruanischen Schädeln in 5,5 p. Ct., während es bei anderen americanischen Stämmen nur in 1,3 p. Ct. vorkam.

Für eine maassgebende Statistik sind diese Zahlen nur von bedingtem Werthe. Immerhin genügen sie, um darzuthun, dass die Persistenz der queren Hinterhauptsnaht mit der Deformation nichts zu thun haben kann. Die Schädel der neuen *Uhle*'schen Sendung sind fast alle deformirt, und doch haben davon nur 1,6, höchstens 2,4 p. Ct. das Os Incae. Auch unter den gar nicht deformirten Schädeln von Norquin hat einer einen solchen Knochen; das macht auf 26 Exemplare 3,8 p. Ct. Unter den Schädeln aus dem Hochlande von Bolivien dagegen ist nicht ein einziger mit dem Incaknochen versehen, und doch stammen sie aus einer Gegend, welche dem eigentlichen Incalande viel näher liegt, als die früher hauptsächlich untersuchten Gräberfelder der Westküste und namentlich als die berühmte Nekropole von Ancon. Dem

Digitized by Google

Anschein nach stossen wir hier also auf *territoriale* Gegensätze, die mit der *Rasse* nicht in Beziehung gebracht, vielleicht aber auf die Lebensverhältnisse, insbesondere auf die Ernährung bezogen werden können.

Dabei ist zu bemerken, dass in sämmtlichen Gebieten, wo einstmals peruanische Ansiedelungen bestanden, an den Schädeln gewisse Spuren einer langsameren und erschwerten Verknöcherung der Quernaht des Hinterhauptes bemerkbar sind, gleichviel ob die Schädel deformirt sind oder nicht. Eine erhabene, unebene, meist etwas verdickte Zone, nicht selten mit einer medianen Vertiefung, zuweilen mit kurzen Nahtresten an den Seiten, zieht sich quer über die Schuppe des Hinterhaupts, genau in der Richtung und an der Stelle, wo die Grenze zwischen dem Incaknochen und den unteren Abschnitten der Schuppe liegen sollte. Es ist das ein deutliches Anzeichen, dass der peruanische Schädel überhaupt an dieser Stelle einer langsameren oder späteren Verknöcherung unterliegt, als die Schädel anderer Rassen.

Es giebt andere Nähte des Schädels, welche gelegentlich verspätet ossificiren. Unter ihnen ist an erster Stelle die Stirnnaht zu nennen, — eine Trennung der beiden Hälften des Stirnbeines, welche von der Nasenwurzel bis zur Kranznaht verläuft. Früher hat man vielfach geglaubt, dass diese *Sutura frontalis persistens* eine besondere Eigenthümlichkeit der höchsten arischen Stämme sei, aber sie ist auch unter Afrikanern und Amerikanern nicht selten, und unter unseren 80 Schädeln von Pueblo viejo findet sie sich 14 mal d. h. in 17,5 p. Ct. und zwar bei Erwachsenen. Nun unterscheidet sich die Stirnnaht von der Quernaht des Hinterhaupts dadurch, dass sie in der Regel bis zur Geburt ganz oder theilweise offen bleibt, während die Quernaht des Hinterhaupts schon in den früheren Monaten des Fœtallebens geschlossen wird. Die Persistenz der Stirnnaht ist daher nur die Fortsetzung eines Zustandes, der dem Ende der Knochenbildung des Schädeldaches angehört, dagegen stellt die Persistenz der queren Hinterhauptsnaht ein höchst ungewöhnliches Ereigniss dar, welches bis in den Anfang der fötalen Knochenbildung zurückreicht.

Diejenigen, welche in allen solchen Anomalien der Bildung eine Thierähnlichkeit suchen, sind daher stets geneigt

Digitized by Google

gewesen, auch die Existenz eines Incaknochens als eine Theromorphie aufzufassen. Man muss jedoch ziemlich weit in der Reihe der Säugethiere hinabsteigen, um eine derartige Bildung anzutreffen. Es giebt keinen Affen, am wenigsten einen anthropoiden, der einen Incaknochen besässe. Die meisten Angaben darüber beruhen auf einer Verwechslung des eigentlichen Os Incae mit dem Os interparietale, welches seinem Sitze und seiner Bildung nach davon ganz verschieden ist.

Sollten weitere Untersuchungen eine Stütze für die Annahme, die mir gegenwärtig als die am meisten wahrscheinliche vorkommt, ergeben, dass auch unter den Peruanern *territoriale* Verschiedenheiten in Bezug auf die Häufigkeit einer Sutura *transversa* occipitis persistens bestehen, so würde damit vielleicht ein Schritt zu einem genaueren Verständniss dieses gewiss sonderbaren Verhältnisses gemacht sein. Das jedoch dürfte schon jetzt als sicher angenommen werden können, dass der Name »Os Incae», den wir vorläufig als den für die gewöhnliche Bezeichnung am meisten bequemen beibehalten, auf einem Missverständnisse beruht.

2) Eine andere, bis jetzt nicht erklärte Abweichung, die an altperuanischen Schädeln in ganz ungewöhnlicher Häufigkeit hervortritt, bilden die *Exostosen des äusseren Gehörganges*. Ich fand sie an Schädeln von Ancon in 13,4 p. Ct. Es sind das knöcherne Auswüchse, die im Eingange des äusseren Gehörloches hervortreten und die zuweilen so gross werden, dass sie diesen Eingang fast ganz ausfüllen und das Gehör auf das Schwerste beeinträchtigen. Sie kommen auch in Europa vor, sind aber hier grosse Seltenheiten. Schon *Weltker* hat ihr Vorkommen bei Peruanern als Folge des Druckes betrachtet, der bei der Compression des Schädels auf den äusseren Gehörgang ausgeübt wird. Gegen eine solche Möglichkeit lässt sich theoretisch wenig sagen, denn es kann kein Zweifel darüber bestehen, dass Exostosen *krankhafte Bildungen* sind, und diese würden sich als Folgen einer äusseren Gewalteinwirkung am leichtesten erklären lassen. Aber alle Versuche, eine bestimmte Art der Gewalteinwirkung aufzufinden, welche das Ohr der Peruaner in grösserer Häufigkeit getroffen hat, sind vergeblich gewesen. Dahin muss ich auch die Heranziehung des Deformationsdruckes rech-

Digitized by Google

nen. Ich fand die Exostosen sowohl bei deformirten, als bei nicht deformirten Schädeln. Gerade die neuesten Sendungen sind in dieser Beziehung von schlagender Bedeutung. *Kein einziger unter den 180, meist deformirten Schädeln besitzt eine Exostose.* Und doch ist die Wirkung der Deformation auf die Form und namentlich auf die Weite des äusseren Gehörganges ungemein deutlich. Von den genannten Schädeln haben 42, also 28,3 p. Ct., abgeplattete, von vorn nach hinten zusammengedrückte Gehörgänge, und ausserdem sind 21 = 14,1 p. Ct. der Gehörgänge ungewöhnlich eng. Das einzige sonst Abweichende, was ich bemerkt habe, sind gewisse Verdickungen der Knochen, welche sich am hinteren und unteren Umfange des Eingangs zum Gehörkanal zeigen. Ich war auf solche Bildungen schon früher bei Longheads gestossen. Aber dies sind *platte Hyperostosen* die mit den *knotigen und warzigen Exostosen,* welche fast ausnahmslos an dem oberen Umfange des Gehörganges hervorwachsen, nicht die mindeste Ähnlichkeit haben. Auch in dieser Beziehung besteht, wie es scheint, ein starker Gegensatz zwischen den Schädeln der Westküste und denen der Ost-Cordilleren.

Zum Schluss will ich noch erwähnen, dass eines der wirklich *pithekoiden (affenartigen) Merkmale,* welche der menschliche Schädel zuweilen darbietet, nämlich die Existenz eines *Processus frontalis squamæ temporalis* bei den neuen Schädeln nur ganz vereinzelt aufgefunden wurde. Ich traf an einem Schädel aus Bolivien auf jeder Seite, an einem von Pueblo viejo nur auf der rechten Seite einen solchen Fortsatz. Das macht im Ganzen 1,2 p. Ct. Hr. *Anutschin,* der seine grosse Recherche auch auf diese Bildung ausgedehnt hat, berechnet für amerikanische Schädel überhaupt 1,9 p. Ct.

Von den Norquin-Schädeln bezitzt einer einen Schläfenfortsatz. Der von mir betonte bestialische Charakter derselben beruht in keiner Weise auf einer primitiven Abweichung, welche ein atavistisches Gepräge an sich hätte, und er ist daher für die Descendenzfrage ohne Bedeutung. Er ist offenbar durch spätere Einflüsse hervorgebracht, welche das weitere Wachsthum und damit auch die Form der Knochen *nach der Geburt* verändert haben.

Digitized by Google

Monsieur Désiré Charnay fait la communication suivante:

Sur la disparition des Cliff-dwellers.

L'Exposition de Chicago, qui a soulevé tant d'espérances chez les Américains, les a réalisées au point de vue plastique, car l'ensemble des monuments était magnifique; elle a de plus provoqué un mouvement scientifique considérable, dont le mérite revient à M. F.-W. Putnam, professeur à l'université de Harvard et directeur du Peabody Museum.

C'est en effet grâce à l'initiative de M. Putnam, c'est sous sa direction, que furent organisées dans les deux Amériques des explorations qui donnèrent les plus brillants résultats. Parmi ces explorations, l'une d'elles prend aux yeux de l'archéologue une importance toute particulière. Je veux parler des Cliff-dwellers ou habitants des rochers.

Déjà, en 1878, M. William H. Holmes publiait à Washington un compte rendu des deux expéditions entreprises en 1875 et 1876 par le Geological Survey dans les anciennes ruines du Rio de la Plata, du Rio Mancos et du San Juan. Ces découvertes, quelque intéressantes qu'elles fussent, étaient incomplètes. Les nouvelles explorations comprennent trois groupes de chercheurs qui ont embrassé tous les territoires autrefois occupés par cette curieuse population des Cliff-dwellers, c'est-à-dire, dans le sud de l'Utah, le sud-ouest du Colorado, le nord et le nord-ouest de l'Arizona et du nouveau Mexique.

Tous les cañons du Colorado et ceux de ses affluents, le San Juan et le rio Mancos ainsi que la Mesa Verde, ont été fouillés et ruines, maisons, tombes, Estufas (magasins), ont été mis à sac. De là trois collections nouvelles et inappréciables, et voici, pour vous en donner une idée, une courte nomenclature de l'une de ces collections.

86 pièces, restes humains, momies entières et fragments. Ces momies sont en général dans un bel état de conservation et j'y remarquai un petit enfant enveloppé de fourrures, à la physionomie presque vivante et qui paraissait dormir.

Les poteries comprennent 70 pièces, et 108 les instruments de pierre: pierres à moudre avec leurs rouleaux, qui

Digitized by Google

par leurs formes tiennent le milieu entre le métaté mexicain et les mortiers des Indiens de la basse Californie. On trouve dans cette section des marteaux et des haches *grooved*, c'est-à-dire avec une petite entaille circulaire du côté de la tête pour y adapter un manche, hache particulière aux Etats-Unis; puis viennent des têtes de flèches et de lances, des arcs, des frondes avec leurs balles et des polissoirs.

Les paniers tressés en fibres d'écorce battue et en feuilles de Yucca, d'une couleur uniforme ou agrémentés de dessins géométriques, comprennent 34 pièces.

Les sandales, paillassons, nattes vieilles et neuves, tissées en différentes couleurs, 147 pièces.

Les cannes *(walking stick)*, écorces, planches brutes ou travaillées, bâtons à feu, aiguilles en os et en épines, houes, pioches et autres instruments d'agriculture . . . 146 pièces.

Textiles, étoffes diverses	171	»
Instruments en os	103	»
Ornements	17	»
Semences diverses	18	»
Ustensiles de cuisine et de ménage fabriqués avec des gourdes	13	»
Pièces diverses, jouets d'enfants, pipes, vases à tabac, plumes, cordes, etc.	89	»

J'allais oublier des lampes en terre et en écorce de gourde.

Une seconde collection contient 462 pièces, et une troisième, résultat d'une entreprise particulière et qui s'adresse au public payant, compte 1237 objets divers de même nature que les précédentes. Il faut y ajouter une belle collection de grandes photographies qui nous montrent une série d'habitations dont quelques-unes en parfait état de conservation.

Ces habitations remplissent dans les hautes falaises des Cañons, de longues et grandes cavernes, espaces occupés autrefois par des couches de roches tendres rongées par le temps et sont situées à des hauteurs diverses variant de 60 à 200 pieds. L'accès en est parfois des plus difficiles.

Souvent, on ne pouvait y arriver que par une échelle qui permettait d'atteindre une série d'entailles légères creusées dans le roc. Parvenus à cette hauteur, les habitants

Digitized by Google

retiraient l'échelle pour gagner les hauteurs, de sorte que les demeures de ces Indiens étaient absolument inaccessibles, et ce n'est pas là un des moindres étonnements soulevés par cette étrange civilisation, que de savoir comment les habitants des rochers transportèrent au milieu de telles difficultés, des masses aussi énormes à de pareilles hauteurs.

Car, il ne s'agit point ici d'une bâtisse isolée ou de misérables cabanes, mais de véritables monuments, dont quelques-uns, des plus remarquables, en pierres et dalles parfaitement équarries et taillées.

Ainsi, le Cliff-palace avait 421 pieds de longueur, renfermait 127 chambres, 23 grandes *estufas* et pouvait abriter 1500 personnes. Une autre bâtisse, *long-house,* la grande maison, développe sa façade sur une longueur de 623 pieds et constituait à elle seule un véritable village.

Quant à la raison d'être de cette étrange manière de vivre, elle était la conséquence du milieu. Les cliff-dwellers étaient un peuple sédentaire, paisible et cultivateur. Entourés de tribus nomades, guerrières et pillardes, ils profitèrent d'abord de ces caves aériennes qui, dans le principe, leur servirent d'asile lors des premières attaques et dont, avec le temps, ils firent leurs demeures permanentes. C'est là qu'ils transportaient leurs provisions et qu'ils enterraient leurs morts.

La culture se pratiquait au moyen de bâtons courbes, espèces de grandes lattes de bois dur qui servaient de charrues et de houes.

Leur récolte principale était le maïs; ils faisaient aussi une grande consommation de grains de courge et l'on a trouvé dans leurs magasins et dans leurs tombes deux espèces de graines inconnues.

Ils devaient aussi chasser, car on remarque dans les peintures qu'ils ont laissées sur les rochers des silhouettes d'antilopes.

Ils cultivaient le coton, dont ils fabriquaient des couvertures et de jolies étoffes.

Quoique pacifiques, ils avaient des armes pour se défendre, et dans leurs demeures aériennes, ils ne pouvaient être forcés que par la famine.

Outre les houes, leurs instruments de travail se com-

Digitized by Google

posaient de lourds marteaux, de ciseaux et de coins pour la taille des pierres, de haches au tranchant acéré pour la coupe des bois.

Ils avaient de nombreuses poteries, assez grossières pour les grands vaisseaux d'un usage journalier; mais ils en avaient d'autres d'une terre plus fine, de formes élégantes et dont les dessins et les ornements en couleur rappellent les poteries des *pueblos* et des *mound-builders*. Ils enveloppaient leurs morts dans une étoffe de coton, ou dans une feuille de cuir, puis dans une étoffe de plume et dans des paillassons composés de baguettes enfilées, qui ressemblent à des stores chinois ou japonais. Chose curieuse, nombre de leurs momies ont des cheveux blonds et beaucoup plus fins que les cheveux noirs et raides des Indiens.

Maintenant quelle date faut-il assigner à la disparition des Cliff-dwellers? il me semble que l'introduction du cheval dans l'Amérique du nord a joué un rôle important dans la destinée des diverses tribus qui l'habitaient.

Instrument de civilisation chez certains peuples, le cheval aurait été ici une cause de recul pour les mound-builders et pour les cliff-dwellers une cause de mort.

La théorie que je veux développer en deux mots, n'offre pas de certitude et ne s'appuie sur aucun document; elle peut n'être pas vraie, quoique vraisemblable, c'est à vous à la discuter.

Les mound-builders, d'après les instruments de culture, ustensiles et objets mobiliers qu'ils nous ont laissés et qui abondaient à l'Exposition de Chicago, étaient aussi, à certains degrés du moins, des sédentaires. Ils étaient cultivateurs et industrieux; ils avaient des houes en pierres taillées, de 30 centimètres de haut sur 15 centimètres de large, qui, vu leurs dimensions, ne pouvaient être emmanchées et qu'ils devaient gouverner avec les mains. Le tranchant de ces houes, poli par l'usage, indique un long service.

Ils avaient le cuivre, qu'ils tiraient probablement du Lac Supérieur, et qu'ils emportaient au loin en échange de divers produits. Ils en fabriquaient des armes et notamment des haches, dont l'une, hache sacrée peut-être, et trop lourde pour l'usage en tout cas, pèse plus de 18 kilos.

Digitized by Google

Ils avaient de nombreuses poteries qui n'appartiennent pas à un peuple nomade. Ils avaient ces monticules nombreux, tombes et forteresses qui dénotent la défense d'un territoire et dénoncent une véritable patrie.

Mais avec l'introduction et la multiplication du cheval, voilà ce peuple sédentaire et cultivateur qui devient chasseur, nomade, va passer sa vie à la poursuite du buffle et en course contre ses voisins; il devient alors le chasseur de chevelures, le peau-rouge que nous connaissons.

Pour le Cliff-dweller, c'est pire: exposé aux incursions des tribus sauvages qui l'enveloppent, il pouvait avec des précautions infinies se défendre contre ses agresseurs; il prévoyait de loin une attaque projetée par des gens à pied et dont la marche pouvait être plus ou moins rapide; il avait sans doute des intelligences parmi les nomades; il avait, cela est certain, des sentinelles avancées qui l'avertissaient de l'approche des pillards et il avait le temps de rentrer ses récoltes et de gagner les demeures inaccessibles d'où il pouvait défier la fureur de ses ennemis.

Mais une fois ceux-ci en possession du cheval, une fois montés, la sentinelle devenait inutile, toute précaution restait vaine; l'invasion arrivait comme une trombe, foudroyante, et les malheureux, surpris, dépouillés, décimés, durent succomber à la suite d'attaques successives, — ils ont disparu.

Dans le cas où la théorie que je viens d'émettre serait vraie, les mound-builders se seraient transformés vers la fin du XVIième ou le commencement du XVIIième siècle, et les Cliff-dwellers auraient été chassés ou anéantis vers la même époque; et par suite, ces deux intéressantes petites civilisations seraient modernes.

Il faut ajouter, à l'appui, que la plupart des bois employés dans les constructions des Cliff-dwellers sont très bien conservés, et que même les poutrelles qui sont en saillie et exposées aux injures du temps sont dans le même état.

Digitized by Google

Le président donne ensuite la parole à Madame NUTTALL.

Madame NUTTALL consacre d'abord quelques mots à la mémoire de son amie et compatriote, Madame Mary Hemenway, dont la science déplore la mort récente (Elle est décédée à Boston au mois de mars dernier à l'âge de 72 ans).

«Son nom est bien connu de tous les Américanistes, dit M:me Nuttall, et ceux d'entre eux qui ont visité l'Exposition de Madrid il y a deux ans ont pu apprécier la haute importance scientifique des résultats obtenus par l'Expédition Hemenway, qu'elle avait organisée en l'honneur de la mémoire de son mari. Elle ne s'est pas contentée de consacrer une grande partie de sa fortune à cette expédition, dont le but était d'étudier les races qui habitaient jadis et occupent aujourd'hui le Sud-ouest des Etats-Unis, mais elle prenait un vif intérêt à ces études et savait en apprécier la valeur.

»Si je n'ai parlé ici que des services que cette noble femme a rendus à l'américanisme, c'est seulement parce que c'est ce côté de son activité qui nous concerne spécialement ici. D'ailleurs il ne me serait pas possible de mentionner toutes les œuvres philanthropiques auxquelles elle prodiguait ses soins. Mais il me sera permis de dire ici qu'ayant reconnu la valeur de la gymnastique suédoise selon la système Ling, et son importance pour le développement physique de l'enfance et de la jeunesse, elle a consacré une somme considérable à la fondation d'une école professionnelle, que M. et M:me Retzius ont visitée pendant leur séjour à Boston. C'est à l'initiative de M:me Hemenway qu'aujourd'hui, dans toutes les écoles publiques de Boston et d'autres villes des Etats-Unis, les exercices gymnastiques enseignés aux élèves sont les mêmes qu'en Suède.

»Les sentiments de reconnaissance et d'estime qu'on professait pour M:me Hemenway étaient si unanimes que toutes les écoles publiques de Boston ont été fermées le jour de ses obsèques, afin de permettre aux maîtres et aux élèves de rendre les derniers honneurs à leur bienfaitrice.

»Quoique sa mort soit pour nous une perte irréparable, cette femme de cœur et d'intelligence a fait des dispositions testamentaires telles que les travaux de l'Expédition Hemenway pourront se poursuivre sans modification pendant deux

Digitized by Google

années encore et ensuite pendant 15 années avec les changements que son fils, M. Augustus Hemenway, jugera nécessaires.

»Depuis plusieurs mois, les magnifiques collections archéologiques provenant de l'Expédition sont déposées au Peabody Museum de l'Université de Harvard, dont j'ai l'honneur d'être ici le représentant officiel.

»L'Expédition Hemenway continuera ainsi à porter des fruits précieux qui provoqueront la reconnaissance des Américanistes envers cette noble patriote dont la vie tout entière fut consacrée à faire le bien sous des formes multiples et en particulier, pour ce qui nous occupe en ce moment, à encourager toutes les recherches se rapportant à l'histoire du passé de l'Amérique.»

Les paroles émues de M:me Nuttall rencontrent un écho unanime dans l'assemblée.

Madame NUTTALL fait ensuite la communication suivante sur

L'ancien Calendrier Mexicain.

Depuis plusieurs années déjà, je me suis occupée de l'ancien calendrier des Mexicains; mais comme l'ouvrage que je compte publier à ce sujet ne pourra paraître que dans quelques mois, j'ai désiré soumettre aux Membres de ce Congrès les principaux résultats auxquels je suis parvenue en dernier lieu.

Toutefois, dans l'impossibilité de traiter à fond cette question importante dans un espace de temps forcément restreint et avec le désir d'appuyer mes résultats sur les faits, j'ai cru utile de faire imprimer une notice résumant mes travaux récents, afin de permettre au Congrès d'examiner à loisir et de vérifier la base de mes conclusions.

Je dirai cependant quelques mots afin de donner une idée de ce dont il s'agit.

On sait que la plupart de ceux qui ont écrit sur l'ancien calendrier des Mexicains ont soutenu que les années solaires commençaient toujours par un des quatre jours nommés *cipactli, miquiztli, azomatli* et *coscaquanhtli.*

D'autre part, il y a des indices aussi certains que les années ont commencé par des jours portant le même nom

Digitized by Google

que l'année. La reconstruction que j'ai exposée au Congrès de Huelva était principalement une démonstration de l'ordre harmonique résultant de l'emploi de cette seconde méthode.

Jusqu'à présent les investigateurs ont soutenu l'emploi d'un ordre à l'exclusion de l'autre. Or, je crois pouvoir prouver que les deux méthodes et, en tout, 5 ordres différents de jours, ont dû être employés dans les cycles consécutifs et qu'ils ne sont que le résultat inévitable du développement du système (ces faits sont expliqués pages 29—31 de la notice qui est entre les mains des membres du congrès).

Une série de reconstructions expérimentales m'ont obligée de reconnaître en outre que le développement harmonique du système, qui se trouve exemplifié sur le tableau à la fin de la notice imprimée, dépendait de l'accord entre le numéro de l'année et de son premier jour.

Siguenza y Gongora avait aussi formulé la règle que cet accord devait avoir lieu. Ayant acquis, au bout d'environ deux années d'études, une idée des traits caractéristiques de ce système compliqué en lui-même, j'ai essayé de fixer définitivement la date du commencement de l'année mexicaine. A cet effet, j'ai entrepris une nouvelle série de reconstructions, en prenant pour point de départ la date historique bien connue de la prise de *Quanhtemoc,* le dernier chef guerrier des Mexicains, par Cortès. Selon les historiens espagnols, cet événement eut lieu le 13 août 1521; les indigènes indiquent la date suivant leur calendrier comme jour 1 *Coatt,* mois *Tlaxochimaco,* année 3 *Calli.* Ayant lieu de croire que d'après les lois du système telles que je les comprenais, l'année 3 *calli* devait commencer par un jour portant le n° 3, j'ai d'abord constaté que le jour 3 *ozomatli,* un des signes initials mentionnés par la plupart des auteurs, correspondait au 11 mars du calendrier julien, par conséquent au jour de l'équinoxe vernale de l'an 1521. Cette correspondance était du reste en parfait accord avec le témoignage fourni par le Codex *Fuenleal* où il est expliqué que les Mexicains faisaient commencer leur année à l'équinoxe du printemps.

Sur la reconstruction de trois années mexicaines que vous avez en main, vous pouvez constater l'ordre harmonique

Digitized by Google

qui résulte quand l'année commence par un jour portant le même numéro. Vous verrez que l'année 1 *acatl*, par exemple, se divise en quatre périodes égales présidées par un jour portant le n° 1, et vous admettrez que ces jours correspondraient de bien près aux 4 divisions naturelles de l'année solaire par les équinoxes et les solstices. Aussi y a-t-il des données authentiques qui prouvent que les 4 fêtes principales de l'année mexicaine avaient lieu aux époques des solstices et des équinoxes.

En outre, vous constaterez que l'année 1 *acatl* par exemple, renfermait une année rituelle de 260 jours complète, placée entre deux périodes de 52 jours, et commençant par un jour 1 acatl. Dans l'année solaire 2 *tecpatt*, l'année rituelle centrale commence par un jour 2 tecpatt, dans l'année 3 calli par un jour 3 calli. Personne n'a jusqu'à présent constaté une relation entre l'année civile ou solaire des Mexicains et leur année rituelle de 260 jours : aussi est-il intéressant de comparer le résultat que j'ai obtenu et démontré avec un fait signalé par M. Cushing.

Cet explorateur constate que de nos jours parmi les *Zûnis*, les observations de rites religieux se concentrent dans une période de 8 à 9 mois et que pendant les autres mois de l'année, toute la population est entièrement libre de se livrer à l'agriculture sans aucune interruption. Après avoir trouvé que le premier jour de l'année 3 calli devait être le 3 ozomatli et que ce jour correspondait à la date de l'équinoxe vernale de 1521, j'ai poussé mes investigations plus loin. Puisqu'il est établi qu'un nouveau cycle du Calendrier Mexicain avait commencé par l'année II (2) *acatl* en 1507, l'année 3 calli était donc la 14e année d'un nouveau cycle. Or, comme les Mexicains n'employaient pas l'intercalation bissextile, mais ajoutaient 13 jours à la fin de chaque cycle de 52 années, il était clair que le premier jour de la 14e année correspondant exactement avec l'équinoxe vernale, fait qui m'avait semblé étrange au premier abord. Mais j'ai bientôt remarqué avec intérêt que j'étais arrivée à l'état de pouvoir vérifier la tradition bien connue suivant laquelle le calendrier Mexicain était basé sur des observations non seulement du soleil mais aussi de la lune et de la planète Vénus.

Un astronome et calculateur éminent, M. le Dr Berberich,

Digitized by Google

de Berlin, a bien voulu se charger pour moi de vérifier les positions occupées par la lune et Vénus le 14 mars 1507. Ses calculs prouvent qu'une nouvelle lune et Vénus comme étoile du soir ont dû être visibles de la vallée du Mexico, pendant une demi-heure après le coucher du soleil à l'horizon de l'O. le 14 mars 1521. Les prêtres-astronomes du Mexique auraient donc intentionellement commencé le nouveau cycle d'années solaires trois jours après l'équinoxe vernale, afin qu'une nouvelle lune et l'étoile du soir occupant des positions exceptionnelles ouvrissent la nouvelle ère.

C'est à vous, Mesdames et Messieurs, de décider si les faits relevés dans ma note imprimée justifient mes conclusions. Pour ma part, je suis convaincue d'avoir atteint la terre ferme après avoir erré longtemps dans les ténèbres qui enveloppent le calendrier Mexicain. Avec la collaboration du Dr Berberich, je compte obtenir sous peu de nouveaux résultats aussi intéressants qu'incontestables.

Pour conclure, je me permettrai de répéter ici la déduction logique qui se trouve p. 32 de ma notice:

Le cycle II acatl qui a commencé en 1507 a dû être précédé d'une époque d'au moins 1040 ans. Cette inférence constitue la première date positive dans le passé mystérieux des civilisations de l'Amérique et nous porte plus loin qu'on ne le croirait au premier abord. Car elle établit l'emploi d'un calendrier déjà perfectionné à une date reculée, qui a dû être précédée d'une période prolongée pendant laquelle ce système, qui paraît différer de tout autre système connu, se développait et s'éloignait de sa forme primitive.

Après cette Conférence, S. M. le Roi et S. A. R. Monseigneur le Prince Royal, qui avaient, à de nombreuses reprises, applaudi les conférenciers, quittent la salle, pendant que les membres du Congrès poussent des vivats en Leur honneur.

M. le baron Tamm, à la reprise de la séance suspendue pendant que les membres du Bureau reconduisent les augustes personnages, fait la communication suivante.

Sa Majesté m'a autorisé à remercier le Congrès pour les intéressantes communications auxquelles Elle a assisté, et prie le Congrès de continuer ses travaux. Personne ne demande la parole sur les deux communications de Madame Nuttall? . . . Alors nous pouvons donner la parole à M. Seler.

Digitized by Google

M. Seler. Wenn von Culturvölkern im alten America die Rede ist, so denkt man sofort an die grossen Culturheerde, die den Höhepunct in America bezeichnen, an Mexico und an Perú. Diese beiden Namen vertreten jedoch keine einheitliche Cultur, denn im Innern der beiden Gebiete gab es verschiedene eigene Culturzentren, und zu diesen ist wenigstens noch ein unabhängiges Gebiet zu rechnen, das ehemalige Königreich Neugranada, heute der Freistaat Columbien. Und in diesem Gebiete sind es wiederum die früheren Einwohner der Provinz Bogotá, die Chibcha, die unser besonderes Interesse beanspruchen. Sie und die andern Völkerschaften welche die Hochebene bewohnten, trieben hauptsächlich Ackerbau. Sie bauten Baumwolle und webten daraus feine Tücher, die sie im rohen Zustande künstlich färbten. Dass ihre Cultur sehr hoch entwickelt gewesen ist, geht schon daraus hervor, dass sie überhaupt Baumwolle webten. Sie wussten auch, welchen Wert diese Thätigkeit hat, denn einer ihrer Helden, *Chiminizagahua* oder *Nemterequetebá,* ist deshalb berühmt, weil er ihnen die Kunst, Gewebe herzustellen, beigebracht haben soll. Mit den Baumwolltüchern trieben die Chibcha einen umfangreichen Handel mit allen umwohnenden Völkerschaften; sie trugen diese Tücher nicht so wie die Peruaner — ein Umstand, der besonders bemerkt zu werden verdient — sondern schlugen ein Tuch um die Hüften und eines um die Schultern. Ihre Waffen waren die Keule, Wurfspeere und Wurfbretter, die Schleuder, u. s. w. Von den Waldstämmen des Ostens unterschieden sie sich auch in der Bewaffnung, denn diese schossen mit vergifteten Pfeilen und thaten dadurch den Spaniern bei deren erstem Erscheinen viel Schaden. Die Wohnungen der Chibcha waren aus Holz, aus Bambus, und von einer oder mehreren, bis zu vier Palissaden, umhegt. Darum war das Land auch bekannt als *valle de los alcázares.* Von ihren Nachbarn aber unterschieden die Chibcha sich nicht blos durch eine höhere Gesittung, sondern auch durch zwei besonders bemerkenswerte Eigenheiten. Sie besassen erstens Salzbergwerke und trieben mit dem Salz Handel bei den umwohnenden Völkerstämmen, daher ihre Ueberlegenheit über diese. Die Nachricht von einem *pueblo de la Sal* war denn auch für die Spanier der Leitstern bei ihrem Vorgehen. Der zweite Punct ist der, dass die Chibcha kein

Digitized by Google

Gold im eigenen Lande vorfanden; wenigstens kommt es daselbst nur in kleinen Spuren vor. Indes, sie verstanden es, ihre eigenen Erzeugnisse gegen Gold umzustauschen, das sie namentlich von dem obern Laufe des Rio Magdalena, von den Agatá und ihren Nachbarn erhielten. Für uns nun ist das Gold der Chibcha noch besonders insofern wichtig, als es eine bedeutende Rolle bei den Opfern für die Götter spielte, und so die Legende von »El dorado» entstand, die ein Leitmotiv für die spanische Eroberung wurde. Einer der spanischen Heerführer, Sebastian de Belalcàzar, hatte in Quito die Nachricht erhalten, es gebe in den Bergländern des Ostens einen Häuptling, der, ganz mit Goldstaub überzogen, auf einem Floss in die Mitte der Lagune hinaus fahre, dort eine Menge Goldgegenstände in das Wasser des Sees opfere, und dann sich selbst in dem Wasser bade, den Goldstaub, mit dem sein Leib überzogen war, in dieser Weise ebenfalls der Gottheit darbringend. Die Lagune, in deren Nähe dieser Kazike wohnte, ist die von *Siecha* und liegt im Lande der Chibcha. Von Quito, von dem Lande an der Magdalenamündung und von Venezuela aus zogen drei spanische Heere in das Land. Sie trafen ungefähr zu gleicher Zeit in Bogotá zusammen. Zu blutigen Kämpfen kam es aber nicht. Man verständigte sich vielmehr mit einander und vertheilte die Interessensphären. Das Chibcha-Gebiet fiel demjenigen Eroberer zu, der von der Magdalenaküste ausgegangen war. Der Kapitän Federmann, der von Venezuela gekommen war, erhielt dieses letztere Gebiet. Die westlichen Ländereien blieben Belalcázar. Nun suchten die Spanier aber immer noch nach dem »El Dorado», und da sie in den von ihnen besetzten Gebieten doch nicht so viel Gold vorfanden, als sie vermuthet hatten, so suchten sie die Heimat des Goldes weiter östlich in der Richtung des Amazonenstromes. So kam es, dass der Ausdruck »El Dorado» für ein Land mit chimärischen Reichthümern stehend wurde.

Wir haben im Museum von Berlin aus der Republik Columbien nach und nach in den letzten zehn Jahren eine ganze Anzahl von Gegenständen zusammen bekommen, die indess nicht nur von den Chibcha, sondern auch aus einem andern Gebiete stammen, über welches die Chronisten nur wenig berichten, und von Stämmen, die nach der Eroberung

Digitized by Google

untergegangen sind. Diese Stämme bewohnten das Thal des Rio Cauca, u. a. das Gebiet, wo die Spanier die Stadt Cartago gegründet haben. Diejenigen der hier anwesenden Congressmitglieder, welche die kolumbische Ausstellung in Madrid gesehen haben, werden sich der grossen und schönen Quimbaya-Goldgegenstände erinnern, welche die kolumbische Regierung eingesandt und nachher der spanischen Regierung zum Geschenk gemacht hatte. Das Berliner Museum besitzt, in Folge der Reisen seines Directors, des Geheimrath Bastian eine Reihe kleinerer Goldgegenstände, die von den Chibcha herrühren, und die er theils selber mitgebracht, theils später dazu erworben hat. Zuletzt sind wir noch, durch Vermittelung des Herrn Prof. Joest in den Besitz eines für die Quimbaya-Funde geradezu typischen Stückes gelangt. Es stammt von dem Völkchen dises Namens, das ehemals am rechten Ufer des Rio Cauca wohnte.

Auf der hier ausgestellten Tafel sehen Sie eine Anzahl von Nachbildungen von Goldgegenständen, die wir Herrn Hofjuwelier Telge verdanken. Die Gegenstände sind so vollendet täuschend nachgeahmt, dass als ich einst in der Anthropologischen Gesellschaft eines dieser Stücke vorlegte, Herr Geheimrath Bastian ängstlich wurde, in der Meinung, ich hätte das Original aus seinem Kasten entfernt. Die beiden Gegenden, von denen ich eben sprach, sind auf diesem Brett vertreten. Bei der einen Reihe von Stücken, deren Originale von den Chibcha stammen, besteht die Technik darin, dass die Contouren in Goldblech geschlagen, und dass die einzelnen Körpertheile sodann durch aufgelegten Draht markirt worden sind. Eine Figur ist buchstäblich umzäunt. Ich glaube, sie stellt ein Opfer zu Ehren des vorerwähnten Heros' Nemterequetebá dar. Die Chibcha pflegten aus den Kindern der Kriegsgefangenen einen Knaben, der in jeder Beziehung tadellos sein musste, auszuwählen und zu erziehen, ihm eine ausgezeichnete Körperpflege angedeihen zu lassen, ihn in allen Künsten zu unterrichten, um ihn dann, in einem gewissen Alter, in aller Form zu opfern. Das vorliegende Stück scheint mir ein solches Opfer darzustellen. Ein anderes Stück ist noch interessanter, da es sich augenscheinlich auf die Legende von El Dorado bezieht, d. h. auf den Häuptling, der, mit Goldstaub überzogen, im Wasser des Sees

Digitized by Google

badet. Man sieht hier den Kaziken auf seinem Floss, von sechs Ruderern umgeben. Dieses Stück ist indess nur eine Nachbildung einer andern Nachbildung. Das Original ist verschwunden. Es war in der Lagune von Siecha gefunden worden. Herr Geheimrath Bastian hatte das Stück, als er nach Bogotá kam, gesehen. Es befand sich damals im Besitz des Herrn Generalkonsul B. Koppel, der auch auf Prof. Bastians Zureden bereit war, es an unsere Regierung abzutreten. Zunächst aber vermochten er, oder seine Frau, sich nicht von dem Stück zu trennen, es blieb in Bogotá. Es entspann sich ein langer Briefwechsel, bis nach Jahren Prof. Bastian es erreichte, dass das Stück nach Berlin gesandt wurde. Ehe es jedoch dort ankam, gieng es in dem grossen Speicherbrande in Bremen zu Grunde. Glücklicherweise hatte seiner Zeit in Bogotá ein Namensvetter des Herrn Koppel eine Nachbildung davon machen lassen, die er dem Leipziger Museum zusandte. Nach dieser Nachbildung ist das vorliegende Stück angefertigt.

Die zweite Reihe von Goldgegenständen, die in technischer Hinsicht vielleicht noch vollendeter sind, enthält u. a. eine Figur, die in Antioquia gefunden worden ist, und eine zweite, die wir Herrn Prof. Joest verdanken. Auf der einen Figur ist die Tätowirung durch eine eingerissene Linie angedeutet. Die Stücke sind gegossen, und zwar augenscheinlich nach demselben Verfahren, das P. Sahagun in Mexico vorgefunden hat und beschreibt; eine Goldtechnik, wobei die Figur im Kern herausgearbeitet wird, was man heute *à la cire perdue* nennt. Auch die Grösse der Gegenstände ist bezeichnend. Man kann an den einzelnen Stücken genau sehen, wie die alten Indianer sich über diese Schwierigkeit hinweghalfen. Der Kern musste fixirt werden, was durch ein Gerüst von Stäben geschah, die den Kern durchzogen und den Mantel festhielten. Auf dem Original sind die Spuren davon deutlich zu bemerken. Die hier vorhandenen Nachbildungen stammen aus der kunstgewerblichen Anstalt des Herrn Hofjuwelier Telge in Berlin, der die Ehre hat, sie dem Ethnographischen Museum in Stockholm zum Geschenk zu machen.

Endlich haben wir hier noch, ebenfalls als Geschenk des Herrn Telge an das hiesige Ethnographische Museum,

Digitized by Google

eine Reihe von flachen Metallfiguren, Nachbildungen menschlicher oder tierischer Figuren, die gewissen, von den Chibcha herrührenden Gegenständen entsprechen. Es sind die hier vorhandenen Gegenstände keine Nachahmungen von Goldblechschmucksachen, sondern solche, die Herr Telge durch Hämmern auf Steinen angefertigt hat. Diese Steine sind schon seit längerer Zeit bekannt und waren schon früher bemerkt worden. Humboldt hatte sie für Kalender gehalten. Es sind jedoch nur Formsteine, auf welchen das Goldblech gehämmert wurde. Herr Telge wird vielleicht die Güte haben, uns über die Art und Weise, wie diese Gegenstände angefertigt worden sind, einige Aufklärungen zugeben.

M. Telge.

Geehrte Herren! Im Anschluss der Worte des Herrn Dr. Seler auf die Ihnen hier vorliegenden Copieen kolumbischer Goldfunde aus dem Königl. Museum für Völkerkunde in Berlin, möchte ich in Kürze einige Bemerkungen vorbringen. Vor Allem werden Ihnen die sehr verschiedenen Farbentöne der einzelnen Stücke auffallen. Es ist dies keineswegs Zufall, sondern der Farbenton jedes Teiles entspricht genau dem Original, — wie auch Copie vom Original nur durch die Metall- oder Gewichtsprobe von einander zu unterscheiden sind. Das tiefgelbe Gold ist im Gehalt das Feinste, fast rein; das rot erscheinende hat einen starken Zusatz von Kupfer, und die grüne Farbe wird erzeugt durch Zusatz von reinem Silber. Werden beide Metalle (Kupfer und Silber) dem Feingold beigefügt, so wird der Farbenton blassgelb. Bei den Originalen dieser Stücke ist jedoch mit blossem Auge zum Teil der Gehalt des Goldes nur annähernd festzu stellen, da ein grosser Teil der Stücke merkwürdigerweise nach der Fertigstellung vergoldet ist. Es ist nach meiner Ansicht die Frage noch zu lösen, ob die Vergoldung mit dem Alter der Stücke in Einklang zu bringen ist; — mir kommt sie vorläufig zum Teil als spätere Behandlung vor. Es wäre wünschenswert, dass die Königl. Museumsverwaltungen sich entschliessen möchten, mir einzelne Stücke auf längere Zeit zur Untersuchung zu überlassen, ich würde es in der schonendsten Weise thun. Auch für die ursprüngliche Herstellung der Funde würden wir zu genauerem Aufschluss gelangen.

Digitized by Google

Ich teile nicht ganz die Anschauung meines Herrn Vorredners darin, dass die einzelnen Schmuckstücke in der sogenannten »verlorenen Form», wie solche noch heute zum Teil üblich ist, hergestellt würden. Im Gegenteil, es scheint mir, dass sogar ursprünglich ein Modell in Metall hergestellt worden ist. Von diesem sind alsdann Abformungen in Formsand oder Thonerde gemacht und darauf sind die einzelnen Teile zur Vervielfältigung gegossen und hernach zusammen gelötet worden. Es ist mir wiederholt gelungen, sogenannte Lotnähte aufzufinden und ich darf letzteres als bestimmt behaupten. Ich kann natürlich nur von den mir zu Gesicht gekommenen Stücken reden. Dass das erste Modell einzelner Stücke aus Metall war, schliesse ich aus Folgendem: Es sind vielfach gewundene und gedrehte Drähte in Anwendung gebracht worden. In Wachs liesse sich das nicht herstellen, oder es müsste auf festem Untergrund mit einer minutiösen Geschicklichkeit und Sauberkeit modelliert sein. Dieser hohe Grad von Geschicklichkeit ist aber bei den kolumbischen Goldfunden hinsichtlich ihrer sonstigen Herstellung durchaus ausgeschlossen, auch ist ein fester Untergrund bei der Erzeugung des Modells unmöglich nachzuweisen. Ein ferneres Argument meiner Behauptung ist das, dass bei einer Abformung und zwar beim Abnehmen der Form der Sand oder Thon, wie ja natürlich, — unter den Drähten, sofern diese nicht nachträglich angelötet sind, abbröckelte und der Guss selbstredend diese Stellen wiedergab. Bei der »verlorenen Form», in der das Wachs oder ähnliche Masse durch langes Glühen fast gänzlich verzehrt wird, ist dieses Ergebniss unmöglich. Aber auch *Guss*nähte sind neben den Lotnähten aufzuweisen, da man bei einzelnen Stellen sich nicht die Mühe gegeben hat, diese zu beseitigen; — ebenfalls ein Beweis, dass die Form aus mehreren Teilen bestand. Da mir bis jetzt ein solches Original-Modell in Gold noch nicht vorgekommen ist, so halte ich es für leicht möglich, dass diese Modelle sogar in unechtem Metall vorher erzeugt worden sind. Es ist dieses natürlich vorläufig nur Vermutung. — Merkwürdig ist, dass ein Teil der Platten nicht aus Blech hergestellt ist, sondern einfach gegossen und dann Drähte u. s. w. aufgesetzt sind, während andere Figuren und Formen direkt aus Blech fabriciert sind, und zwar sind diese hernach gedrückt, ähnlich wie beim jetzigen Pressen.

Digitized by Google

Hochinteressant wäre es, schon allein der Herstellung dieses Bleches nachzuforschen. Ich komme nochmals auf die bisher stets bezweifelte, wenn nicht ganz in Abrede gestellte Kenntniss der Lötung zurück. Diese Lötungen sind nachweislich; — durch die Vergoldung natürlich direkt versteckt. Selbst die grosse Figur weist die Lötfugen auf. Zur Klärung aller dieser Fragen, wenigstens zum grossen Teil derselben, ist es aber durchaus notwendig, dass die verehrlichen Museums-Direktionen sich zu dem kleinen Opfer entschliessen mir einzelne kleinere Stücke auf kürzere Zeit zur genauen Untersuchung zu überlassen. Ich will mich sogar anheischig machen, diese derart *im Original* zurückzuliefern, dass von meiner Section kein Auge etwas erkennen kann. Auch verlange ich durchaus keinerlei Entschädigung dafür, sondern thue es nur im wärmsten Interesse der Forschung selbst. Dieses allein veranlasst mich, meine obige Bitte nochmals zu wiederholen. — Die Copieen selbst erlaube ich mir hiemit dem hiesigen Museum zum Geschenk zu überreichen. (Beifall.)

Herr Dr. Seler. Ich kann mich nur auf den Text von Sahagun berufen, wo es heisst, dass man eine Masse aus Thon und Kohlenstaub bildete, aus der man die Schmuckstücke schnitzte, um sie dann zu giessen.

M. Retzius. Als Inspector der Ethnographischen Sammlungen, die sich unter der Obhut der Academie der Wissenschaften befinden, gestatte ich mir, Herrn Telge den Dank der Academie für das schöne Geschenk auszusprechen, das er unseren Sammlungen macht.

M. le Président. Nous sommes appelés à prendre une résolution à propos de la communication que Madame Nuttall a faite tantôt sur la vie de Mrs. Hemenway. Nous avons écouté avec regret et avec grande admiration ce que Mrs. Hemenway a fait de grand pour la science, et particulièrement dans la direction de nos travaux. Je vous propose donc d'adresser à M. Augustus Hemenway, le fils de la défunte, une lettre de condoléance au nom du Congrès. (Approbation.)

— La séance est levée.

Digitized by Google

QUATRIÈME SÉANCE ORDINAIRE

le Mardi 7 Août.

M. Sommier occupe le fauteuil de la présidence et ouvre la séance par les paroles suivantes: Mesdames et Messieurs, En acceptant l'honneur d'occuper ce fauteuil, je sens le besoin de remercier le Bureau du choix qu'il vient de faire, mais ce n'est point en mon nom que je lui en exprime mes remercîments, car M. le duc de Loubat disait l'autre jour que ce n'est pas à la personne que cet honneur est rendu. C'est vrai. C'est à la nation à laquelle appartient le président de la séance que l'honneur s'adresse, à la nation ou au corps savant que représente le président de la séance. C'est donc au nom de l'Italie que je remercie le Congrès des Américanistes de l'honneur qu'il a bien voulu rendre au pays qui est la patrie de Christophe Colomb.

M. Hildebrand a la parole pour la communication suivante.

Freiherr Samuel Gustaf Hermelin, ein Enkel des aus der Geschichte König Karl's XII bekannten schwedischen Staatssekretärs Olof Hermelin, wurde am 15. April 1744 geboren. Infolge der sorgfältigen Erziehung, die er im väterlichen Hause genoss, konnte er bereits im Alter von 16 Jahren die Universität Upsala beziehen, wo er sich dem Studium der Jurisprudenz und der Naturwissenscbaften widmete. Nachdem er die vorgeschriebenen juristischen und bergwissenschaftlichen Prüfungen mit Auszeichnung bestanden, erfolgte (1761) seine Ernennung zum Auscultant im Bergcollegium. Die hervorragenden fachmännischen Kenntnisse und Fähigkeiten, die er in dieser Stellung an den Tag legte,

Digitized by Google

lenkten bald die Aufmersamkeit der vorgesetzten Behörden auf den hoffnungsvollen jungen Beamten. Er wurde verschiedentlich mit wichtigen Reisen und Aufträgen betraut und 1770 zum Berghauptmann ernannt. Vier Jahre später erhielt er die Bestallung als Assessor im Bergcollegium und 1781 erfolgte seine Beförderung zum Bergrat.

Das Jahr 1782 bildete einen wichtigen Wendepunkt in dem Leben Hermelin's. Schon seit geraumer Zeit verfolgte die schwedische Regierung mit gespanntem Interesse den Verlauf der Dinge in Nordamerika. Mit klarem Blicke erkannte man in den Stockholmer Regierungskreisen, dass der noch immer fortdauernde Krieg zwischen England und den amerikanischen Freistaaten früher oder später mit einem Siege der letzteren endigen müsse, und man trug sich mit der Hoffnung, dass die ziemlich regen Handelsbeziehungen, welche sich zwischen Schweden und Nordamerika seit Ausbruch jenes Krieges entwickelt hatten, nach Abschluss des Friedens noch eine weitere Ausdehnung und Vermehrung erfahren würden. Umso wichtiger musste es natürlich erscheinen, durch einen Fachmann an Ort und Stelle selbst untersuchen zu lassen, ob und in welchem Masse die mit Sicherheit zu erwartende Unabhängigkeitserklärung der amerikanischen Freistaaten auf die merkantilen Beziehungen mit Schweden, namentlich hinsichtlich des schwedischen Hauptexportartikels von Eisenerzen, einen günstigen Einfluss künftig ausüben würde. Mit der Lösung dieser ehrenwollen und keineswegs leichten Aufgabe wurde Freiherr Hermelin betraut. Im Jahre 1782 erhielt er einen dreijährigen Urlaub, um das Ausland, besonders Nordamerika, zu besuchen. Offiziell wurde das Studium der Geologie und der Metallveredlung als Zweck seiner Reise bezeichnet. Allein aus der ihm erteilten königlichen Instruktion erhellt, dass seine Sendung in allererster Linie die Forderung der merkantilen Interessen Schwedens bezweckte und sogar eines gewissen diplomatischen Charakters keineswegs entbehrte, indem ihm eine Vollmacht mitgeben wurde, die ihn als Gesandten bei den Freistaaten beglaubigte. Freilich ist Hermelin, wie sich aus dem in der Schrift abgedruckten Bericht ergiebt, nie in die Lage gekommen, von seinem Kreditiv Gebrauch zu machen, da die an Überreichung der Vollmacht schwedischerseits geknüpfte

Digitized by Google

Vorbedingung — die Sendung eines amerikanischen Gesandten nach Stockholm — von Seiten der Freistaaten nicht erfüllt wurde.

Die Reise Hermelin's, zu deren Bestreitung die schwedische Regierung einen Beitrag von 3000 Reichsthalern aus dem unter Verwaltung des Eisen-Comptoirs stehenden Extralizentenfonds bewilligt hatte, ging zunächst durch Holstein, Deutschland und die Niederlande nach Paris, wo der Freiherr vom 18. September 1782 bis Anfang November verweilte. Am 7. November schreibt der dortige schwedische Botschafter Graf Creutz an König Gustaf III: »Le Baron de Hermelin est parti pour l'Amérique. Il a desiré de profiter de la première occasion pour y aller, afin de recueillir à temps les connaissances nécessaires et former des liaisons qui lui fourniront des moyens d'ouvrir des débouchés avantageux pour le commerce de la Suède avec cette partie du nouveau monde. Il m'a dit que le Président de la Chancellerie lui avait fait sentir que Votre Majesté pourrait bien l'accréditer comme Ministre auprès du Congrès aussitôt que la paix serait faite entre les États-Unis de l'Amérique et l'Angleterre. Je lui ai conseillé d'agir avec le plus grand secret et la plus grande circonspection et nous sommes convenus ensemble d'annoncer son voyage comme ayant pour objet des découvertes de l'histoire naturelle . . . ., et les lettres de recommandation que je lui ai obtenues, en font mention».

Die Überfahrt Hermelin's von Rochefort nach Amerika war eine recht gefahrvolle, da mehrere Kaperfahrzeuge das Schiff verfolgten, auf welchem er sich befand. Erst nach manchem Abenteuer gelang es ihm schliesslich, an der Küste von Nord Carolina glücklich zu landen. Das interessante Ergebniss der Beobachtungen, die er hier in Nordamerika während eines fast zweijährigen Aufenthalts und bei der Durchwanderung fast sämtlicher Freistaaten zu sammeln vermochte, ist in einigen Berichten an die schwedische Regierung niedergelegt, welche vor einigen Jahren vom Ministerium des Auswärtigen dem schwedischen Reichsarchiv überwiesen worden sind, und von denen der wichtigste Teil in der Schrift zum Abdruck gebracht ist. Mit vermehrten Kenntnissen und noch reicher an Erfahrung kehrte Hermelin Ende 1784 über England nach Schweden zurück, wo er nunmehr

Digitized by Google

auf den verschiedensten Gebieten menschlischen Kulturlebens eine ebenso erfolgreiche wie für sein Vaterland segenbringende Thätigkeit entfaltete. So brachte er es beispielsweise binnen kurzer Zeit durch Anordnung technischer Verbesserungen dahin, dass der in den letzten Jahrzehnten arg vernachlässigte Bergbau in den Gruben von Falun einen neuen Aufschwung nahm und für die Besitzer sich wieder gewinnbringend gestaltete. So verwandelte er ferner im höchsten Norden Schwedens an der Grenze von Norrbotten und Lappland einen an Umfang fast dem Königreich Portugal entsprechenden Landstück, der bis dahin einer Wüste geglichen, durch Anlage von Ackerbaukolonien und zum Teil noch heutzutage in Betrieb befindlichen Bergwerken in ein blühendes Culturland, welches vielen Tausenden Beschäftigung und Nahrung gewährt. In der wissenschaftlichen Welt endlich hat Hermelin durch Herausgabe des ersten vollständigen »Atlas von Schweden» sich einen unsterblichen Namen gemacht. Dieser Atlas, dem der Begründer der modernen geographischen Wissenschaft, Karl Ritter, im ersten Bande seiner »Erdkunde» ebenso schmeichelhafte wie wohlverdiente Worte des Lobes widmet, muss wegen der Genauigkeit in den Angaben, der Sorgfalt in der Ausführung und der Feinheit der Stiche noch heutigen Tages die Bewunderung des Kenners erregen. Die Veröffentlichung der 32 Karten, welche 1797 bis 1810 erfolgte, die Cultiwierung Norrbottens, welche nur unter den grössten pekuniären Opfern sich bewerkstelligen liess und die damaligen ungünstigen Conjunkturen brachten im Verein mit mehreren unvorhergesehenen Unglücksschlägen Hermelin fast bis an den Bettelstab. Arm an irdischen Glücksgütern, aber mit dem tröstlichen Bewusstsein, seinem heissgeliebten Vaterlande unschätzbare Dienste geleistet zu haben, ging Freiherr Hermelin am 4. März 1820 zu seinen Vätern ein, ein Edelmann in des Wortes bester Bedeutung.

Wissenschaftliche Ehren und Auszeichnungen waren ihm während seines Lebens in reichstem Masse zu Teil geworden. In der Stockholmer Vetenskaps-Akademie, die ihn bereits 1771 zum Mitglied erwählte, bekleidete er 1773 und 1785 das Amt des Präsidenten, und hielt in dieser Eigenschaft 1785 eine (noch ungedruckte) Rede über seine Amerikanische Reise. Der Upsalenser Vetenskaps-Societät gehörte er seit

Digitized by Google

1800, der schwedischen Landwirthschafts-Akademie seit 1813 an. Von den ausländischen Gesellschaften, deren Mitglied er war, seien die Berliner »Societät der Bergbaukunde» und die Berliner »Naturforschende Gesellschaft» genannt. Dass auch in Amerika der Name des Freiherrn Hermelin einen guten Klang besass, dafür zeugt zur Genüge die Thatsache, dass die »American Philosophical Society» in Philadelphia und die »American Academy of Arts and Sciences» in Boston ihn zu ihrem Mitgliede ernannt hatten.

Der erste in der Schrift zum Abdruck gebrachte Bericht des Freiherrn Hermelin ist aus Philadelphia vom 5. Mai 1784 datiert. Die Schilderung beginnt mit einer kurzen geographischen Übersicht der 13 Staaten sowie der verschiedenen Territorien, welche 1784 das Gebiet der Vereinigten Staaten ausmachten. Daneben finden sich einige Angaben über die wichtigsten Einfuhr- resp. Ausfuhrartikel der einzelnen Staaten, über die politischen Gegensätze zwischen den demokratischen Nord- und den aristokratisch regierten Südstaaten, über die nationalökonomischen Motive des schon damals auffälligen Zuges der einheimischen Bevölkerung wie der europäischen Einwanderer nach den westlichen Gebieten der Union. Die unionspolitischen Streitigkeiten betreffend die Einverleibung der Districte von Vermont und Wyoming schildert der Verfasser in einem besonderen Abschnitt, desgleichen die Beziehungen der nordamerikanischen Regierung zu den zahlreichen indianischen Stämmen. Das Schlusskapitel, welches Beiträge zur Bevölkerungsstatistik der Vereinigten Staaten im 18. Jahrhundert enthält, erweist unter anderem, dass bereits damals Irland und Deutschland das Hauptkontingent der Einwanderer stellten. Die mit dem Einwanderungsmodus in engem Zusammenhang stehende Institution der sogenannten »Boundservants» wird eingehend erörtert. Gleichzeitig mit diesem Bericht übersandte Hermelin eine auf Grund des vorhandenen Kartenmaterials von ihm ausgearbeitete, annähernde Berechnung des Flächeninhalts der vereinigten Staaten (15000 schwedische Quadratmeilen) nebst einer, auf Angaben im Congress 1774 beruhenden, tabellarischen Übersicht der damaligen Einwohnerzahl in den einzelnen Staaten (Summa

Digitized by Google

Summarum 2,394,500), unter besonderer Berücksichtigung der Negerbevölkerung sowie Vergleichen mit der Bevölkerungsziffer im Jahre 1754 (Summa Summarum 1,346,000). Diese Beilage wird in der Schrift ebenfalls veröffentlicht.

In dem zweiten, aus Philadelphia vom 15. Mai 1784 datierten Bericht, welcher mit einer kurzen Übersicht über die Entstehung der nordamerikanischen Staatsverfassung beginnt, characterisiert der Verfasser zunächst die beiden politischen Strömungen, welche sich in den Vereinigten Staaten damals bemerkbar machten, und von denen die eine, centralistische, die Befugnisse des Kongresses vermehrt zu sehen wünschte, während die andere, particularistische, den einzelnen Staaten einen möglichst weitgehenden Einfluss bei der Ausübung der Regierungsbefugnisse erhalten wissen wollte. Ein zweiter Abschnitt behandelt in kurzen Zügen die Vorgeschichte der unionellen Zollgesetzgebung, ebenfalls unter besonderer Berücksichtigung der politischen Gegensätze, welche bei den Verhandlungen hierüber in den verschiedenen Staaten zum Ausdruck gelangten. Es folgen dann einige Bemerkungen über das nordamerikanische Militärwesen sowie über die, dem Wortlaut des Friedensvertrages mit England widersprechenden Massnahmen einzelner Staaten gegen die sogenannten »Loyalisten», d. h. diejenigen Landesbewohner, welche an dem Aufstand gegen England nicht teilgenommen hatten. Das Schlusskapitel beschäftigt sich mit dem von Offizieren der nordamerikanischen Armee gestifteten, militärischen sogenannten Cincinnati-Orden, dessen Statuten, den durch Stiftung der Gesellschaft veranlassten Streitschriften bezw. Massregeln seitens einzelner Staaten, sowie endlich mit der voraussichtlichen Zukunft des Ordens.

In dem dritten, aus Philadelphia vom 19. Juni 1784 datierten Bericht erörtert Freiherr Hermelin zunächst einige der letzten Congressbeschlüsse. Die gleichzeitig übersandte schwedische Übersetzung der am 29. Mai 1784 vom Congresse genehmigten Instruktion für das neueingerichtete Staats-Comité findet sich in der Schrift als Beilage abgedruckt. Hierauf folgen eine gedrängte historische Übersicht über die Debatten und Vorschläge im Congress, betreffend die Einrichtung einer ständigen Bundeshauptstadt, sowie einige Reflexionen über den Einfluss der nordamerikanischen Constitution auf die

Digitized by Google

inneren Zustände des Landes. Eine kurze Darstellung der auswärtigen Politik der Vereinigten Staaten bildet den Schluss dieses Berichts.

Die beiden letzten, in der Schrift veröffentlichten Berichte Hermelin's (datiert Philadelphia 19. Juni 1784 resp. London, 9. November 1784) enthalten, ausser einigen Bemerkungen über die auswärtige Politik der Freistaaten, im wesentlichen Notizen mehr privater Natur.

Le président donne ensuite la parole à M. Boutroue qui s'exprime à peu près en ces termes: Au cours d'une mission dont le gouvernement français m'avait chargé en Portugal, j'eus l'honneur de faire la connaissance de M. Oliveira Martins, alors député, aujourd'hui ministre des finances. M. Martins est un des premiers orateurs et un excellent écrivain dans son pays. Il avait été chargé par le comité qui a organisé les fêtes du quatrième centenaire de Christophe Colomb d'exposer quelles ont été les explorations maritimes et commerciales faites par les Portugais avant le départ de Colomb pour le premier voyage qui a abouti à la découverte de l'Amérique. C'est ce que M. Martins a accompli dans une conférence qu'il a faite à *l'Ateneo* de Madrid, en langue espagnole, car il parle l'espagnol comme il parle sa langue maternelle. Cette conférence est tombée sous mes yeux, je l'ai trouvée remarquable, contenant des indications que dans notre ignorance en France des choses étrangères nous n'avions pas le bonheur de posséder. Je l'ai traduite et accompagnée de différentes notes qui étaient nécessaires pour éclaircir certains points. J'ai fait suivre ma traduction d'une carte faisant connaître quel était l'état des connaissances géographiques au moment où les Portugais ont entrepris leurs grandes navigations, c'est-à-dire au début du XVIe siècle; je joins une carte donnant l'état des connaissances des anciens sur l'Afrique, connaissances beaucoup plus approfondies qu'on ne le croyait. J'ai publié le tout en un petit opuscule que j'ai l'honneur de déposer sur le bureau du Congrès.

Dans sa conférence, M. Martins a parlé de Christophe Colomb, et c'est ce que m'autorise à dire quelques mots. Je suis, quant à moi, complètement incompétent en américanisme;

Digitized by Google

je ne saurais vous entretenir de questions précolombiennes, mais la question dont je veux vous parler est relative à Colomb lui-même. Il s'agit de savoir ce que Colomb a fait en Portugal avant de partir pour son grand voyage. Il y a là une partie de sa vie qui, malgré les travaux sérieux publiés par nombre d'auteurs, entre autres par M. Harriste, ne se présente pas encore à nous sous un jour assez lumineux. Il faut bien l'avouer, la partie de la vie de Colomb avant son départ pour le premier voyage est assez peu connue. Néanmoins, ce qui est certain, c'est qu'il a été en Portugal. Comment et dans quelles circonstances, c'est ce qu'il importe de savoir.

Reprenons la chose d'un peu plus haut et nous allons voir le rôle joué par le Portugal en ce qui touche la navigation s'affirmer de plus près. Prenons comme point de départ non pas la navigation des anciens, mais arrivons sans tarder aux *Wikingar*, qui ont été de hardis navigateurs. Nous en savons quelque chose, nous autres en Europe centrale, car nous avons eu à subir leurs visites et leurs pillages, au point que partout on faisait des prières contre la fureur Normande: *Domine libera nos a furore Normannorum.* Donc, du 7e au 11e siècle, les grands navigateurs ont été les habitants du pays qui nous offre en ce moment une si royale, une si magnifique hospitalité. Ensuite, par le développement de la civilisation dans la Mediterranée, où les peuples avient réagi contre les déprédations des navigateurs du Nord, le sceptre de la navigation a passé aux peuples de la Méditerranée: ce sont les Pisans, les Vénitiens, les Catalans, les habitants des Baléares qui le tiennent. Ce sont aussi les Dieppois, les Saintongeois, qui paraissent avoir, dès le 14e siècle, des établissements à la côte de Guinée où les Portugais ne parviendront qu'en 1484. Puis, grâce à leur situation géographique, grâce au bonheur de voir naître sur leur sol quelques hommes de génie, les Portugais se révèlent. Ils ne peuvent pas être considérés comme ayant été à la tête de la civilisation au commencement du 15e siècle, mais il suffit quelquefois du génie d'un seul homme pour réveiller le génie d'une nation tout entière. Ce génie, c'est Dom Enrique. Je ne parlerai pas des navigations qu'il a entreprises, mais de l'école d'hydrographie qu'il a établie à

Digitized by Google

Sagres, à la pointe sud-occidentale du Portugal. C'est là qu'il a pu former les capitaines qui, pas à pas, échelon par échelon, ont découvert toute la côte occidentale d'Afrique et qui, en 1497 et 1498, ont envoyé, de cette côte, des matelots dans l'Inde. On comprend qu'un esprit aventureux, amoureux du nouveau, ambitieux et en même temps un navigateur comme Colomb, ait cherché sa voie au sein de ce peuple. En 1470, Colomb, qui devait avoir alors environ trente ans — on ne connaît pas la date exacte de sa naissance, est attiré en Portugal, parce que c'est là que les marins pouvaient trouver le plus facilement, l'emploi de leur intelligence et de leur temps. Il épouse en Portugal la fille d'un compatriote, Perestrello, qui avait découvert quelques années auparavant l'île de Puerto-Santo près de Madère. Perestrello s'était fait naturaliser Portugais, parce qu'il avait été nommé gouverneur de cette île. Après le mariage avec doña Felipa Munhir Perestrello, Colomb se fixe avec son beau-père dans cette île, et dans l'intervalle, il fait des voyages: il va dans les mers septentrionales, aux Hébrides, en Écosse, passe même jusqu'en Islande. Il va une, probablement deux fois à la côte de Guinée, il explore plusieurs fois les groupes d'îles de l'Atlantique qui appartenaient au Portugal, et il rentre dans la petite île. Là, dans son génie ombrageux, visionnaire, il se livre à des méditations profondes; là où il ne trouve pas l'emploi de son intelligence comme il le voudrait, il fait des cartes, il lit des ouvrages de mathématiques, il étudie *l'Imago mundi* et la Bible, il correspond avec Toscanelli, qui était un grand savant, mais qui était dans une grande erreur à propos de la rotondité de la terre et de la distance qui sépare le Japon de l'Europe. Colomb va en Portugal, il expose ses idées à un homme que Ferdinand et Isabelle appelaient «l'homme par excellence», à Jean II, à qui, avec Henri, on doit beaucoup des découvertes faites par les Portugais. Jean l'écoute favorablement, mais les conseils des hommes qui l'entourent ne lui permettent pas de donner suite aux propositions de Colomb. Pourquoi? Parce que depuis le début du siècle le Portugal a ses idées fixées sur l'Afrique. Le Portugal, comme Christophe Colomb, cherchait la voie qui pût conduire à Cipangu, mais il la cherchait par l'Afrique n'avait pas une

Digitized by Google

pointe. Mais Diaz découvre cette pointe en 1484. Colomb, lui, apportait un projet tout autre, qui mettait le Portugal sur une nouvelle voie, et le Conseil persuade Jean II de ne pas accepter. Voilà pourquoi c'est l'Espagne, et non pas le Portugal, qui a profité de la découverte de l'Amérique. Colomb quitte le Portugal en 1484, il offre ses services partout, et, enfin, il ne sera accueilli en Espagne qu'en 1486; quand ses projets sont acceptés, il quitte le Portugal sous des conditions qui ne sont pas trop connues, peut-être harcelé par ses créanciers, en tout cas l'âme aigrie d'avoir vu repousser ses projets. Colomb était visionnaire: il n'admettait pas beaucoup la discussion, il n'admettait par les raisonnements avec lesquels on voulait écarter son idée. Donc, il secoue la poussière de ses pieds.

J'ai voulu simplement appeler l'attention sur les 14 années que Colomb a passées en Portugal, de 1470 à 1484. Il a mûri ses projets dans ce pays, et il a certainement profité des découvertes faites par les Portugais. Chez eux, il s'est assimilé les procédés de navigation et les résultats des découvertes faites antérieurement par les Portugais, les Italiens et les Allemands qui avaient été appelés au Portugal. Cette école d'hydrographie de Sagres a été l'école de Colomb, et si l'Espagne doit à Colomb une grande reconnaissance, il est juste de faire bénéficier le Portugal du résultat obtenu, parce que c'est à la science portugaise que ce résultat est dû dans une très large mesure.

M. Dognée ne croit pas que l'Ecole d'hydrographie de Sagres soit le berceau des projets de Colomb. On n'en trouve rien dans la grande publication jubilaire qui paraît en Italie, ni dans la vie très détaillée de Colomb par le capitaine Fernandez Duro. Il n'y a rien dans les documents qui puisse ôter à Colomb l'originalité de sa découverte.

M. le président. Je remercie M. Dognée d'avoir rappelé les douze volumes de la commission italienne.

M. Dognée. Le bon à tirer doit être donné ces jours-ci.

M. le baron Tamm a ensuite la parole pour informer le Congrès que c'est aujourd'hui l'anniversaire de S. A. la

Digitized by Google

Princesse Royale Victoria, et il propose au Congrès d'adresser à Son Altesse le télégramme suivant:

S. A. R. la Princesse Royale

Tullgarn.

Le Xe Congrès des Américanistes assemblé à Stockholm a l'honneur d'adresser à Votre Altesse Royale ses respectueuses félicitations et l'expression de ses vœux sincères à l'occasion de la fête de Votre Altesse Royale.

La proposition est adoptée par acclamation.

Le président donne la parole à M. Stolpe.

Mr. Stolpe gave a summary of his studies in American Ornamental Art, illustrated partly by drawings and rubbings, and partly by a rich collection of wood-cuts intended for a special work on this subject. Since this work, which has already been published (end of 1896)[1], more extensively treats the questions touched on in the lecture, it does not seem suitable here to repeat the discourse in its original dimensions, but the author will instead, referring to the work itself, give an account of its principal contents, and of the results to which the author came after the printing of this book.

In the introduction of the above mentioned work, the author presents his theory for the origin of the ornamental art. All ornamental art has originally arisen from certain types in nature, and most frequently from the animal kingdom. These likenesses of animals or human beings have originally not been intended simply to ornament the objects upon which they were carved or drawn, but have had a deeper meaning, sometimes in connection with religious ideas (totemism, etc.), sometimes with the intention of fixing some event in the memory. In such cases, they have constituted a kind of picture-writing. The originally realistic

[1] Stolpe, Hj., Studier i Amerikansk Ornamentik. Ett bidrag till ornamentens biologi. Stockholm 1896. Fol. I—IV, 1—42 with 137 figures in the text and 20 Plates; awarded the Loubat prize by the Swedish Royal Academy of Literature, History, and Antiquity.

Digitized by Google

likenesses of animals (or human beings) finally become such given accessories to these objects, that they only need to be intimated, in order to satisfy the demand for their presence. This transition may even go so far that they entirely lose their original shape, and, through the wakening demand for symmetry and for the uniform covering of whole surfaces, they are transformed into purely linear, or, as we use to call them, geometrical ornaments. Frequently remaining rudiments of the original type intimate that, in some instances at least, there was a knowledge of the origin and the symbolic meaning of the ornaments.

The relatively rare use of types from the vegetable kingdom (phytomorphic ornaments) in the ornamental art of primitive peoples indicates that these types generally imply a higher degree of culture in order to gain access to the ornamental art, or they are, as, for instance, in certain parts of New Guinea, borrowed from, or at least, influenced by the higher culture of neighbouring peoples.

The simplest explanation of the predominance of animal ornamentation seems to be that the human imagination, in a lower degree of development, is first influenced by that which is active, lively, and has the power of resistance, while the vegetable world, on account of its passiveness, is, to the undeveloped imagination, a comparatively inanimate kingdom of nature. Animal life furnishes it with more material for its superstitions, for its dawning religious views; and the likenesses which have once been associated with religious ideas adhere with incredible tenacity to the human imagination.

Phytomorphic ornaments are, to be sure, not uncommon throughout the whole of America, but their hybrid origin can be proved in a sufficient number of cases to give cause for thinking the unproved cases, or at least most of them, to be of the same origin. Among the Eskimo they are sought for in vain, and when we find, for instance among the Nenēnot Indians, ornaments upon which a phytomorphic influence may have made an impression, it ought not to be forgotten that, at a very early date, Jesuit missionaries came to this part of the country, and besides, it is a well known fact that these Indians now frequently take their ornamental

Digitized by Google

designs from the gaudy, printed bandannas, etc., sold to them by peddlars.[1])

I cannot help it, but when I see a phytomorphic ornament in America, I think of the influence of missionaries and especially of the early missionary-work of the Jesuits. I trace it in the leafy vines and the roses on the tomahawk-handles of the Algonquin Indians, especially when they occur, as is not seldom the case, together with a heart of the conventional Old World form (the "cooky-heart") or with the regular pentagramma. I am heretical enough to believe that the rich plant ornaments on some of the earthen vessels of the Pueblo Indians were first nourished into life by the missionaries, but I need not fear contradiction when I call to mind the plant ornaments on the modern calabashes from Mexico, Central America, and West India, not to speak of the modern maté-cups in Argentina, etc.

On the other hand, can anyone show a plant-ornament[2]) from Old Mexico or Peru? But go down the Amazon, to Pará for instance, and we find a superfluity of modern plant ornaments painted on paddle-blades, etc. Boggiani has of late found multitudes of plant ornaments among the Giamacocos, etc. (Museum in Rome), and is said[3]) to vouch for their origin and genuineness, but it is so contrary to my experience, that I cannot accept such a statement. In many places in the world, missionaries have wished to replace the original, significant ornaments by "milder" ones taken from the vegetable world.

The great rôle played by the *physicomorphic* and *ideomorphic*[4]) ornaments in the religious symbolic ornamental art of the North American Indians is too well known to need any illustration by examples. The same may be said of the determining or transforming influence exercised from the beginning by material and manner of making on the formation of ornaments, called by Colley March *skeuomorphy*.

On analyzing the history of the development of the

[1]) Turner. Ethnology of the Ungava District, Hudson Bay Territory. Rep. Bureau of Ethnology 1889—90, p. 298.

[2]) I here pass by the realistic Peruvian imitations in pottery of fruits, buds &c.

[3]) F. Heger (Vienna) in litt., who fully agrees with me concerning the European influence on the phytomorphic ornaments among these tribes.

[4]) I accept the terminology of Haddon and March.

Digitized by Google

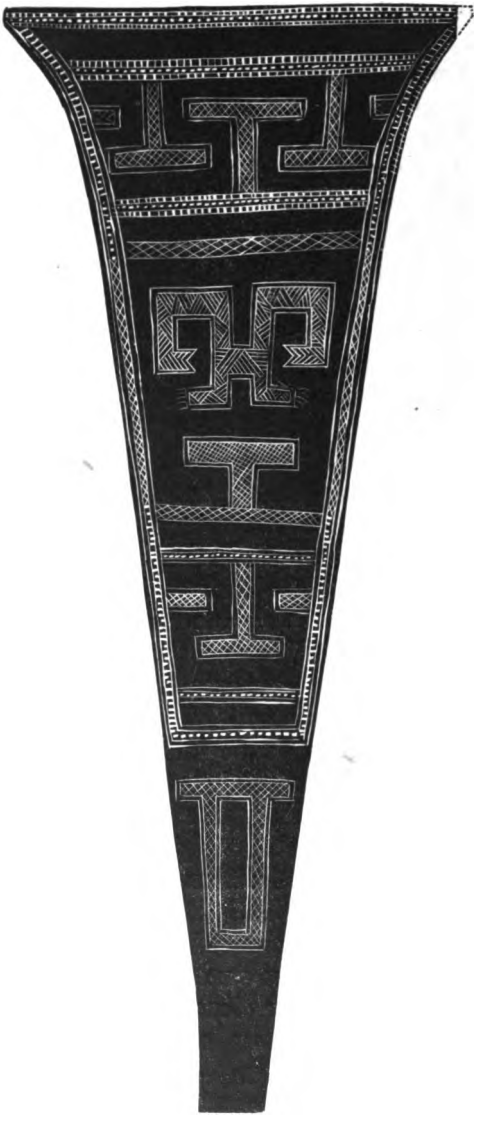


Fig. 1.

Upper part of a club from Guiana (?). — (1/3). Paris. Musée de Trocadéro. Inv. 4971. — (Stolpe. l. c. Pl. V, Fig. 1 b.)

Digitized by Google

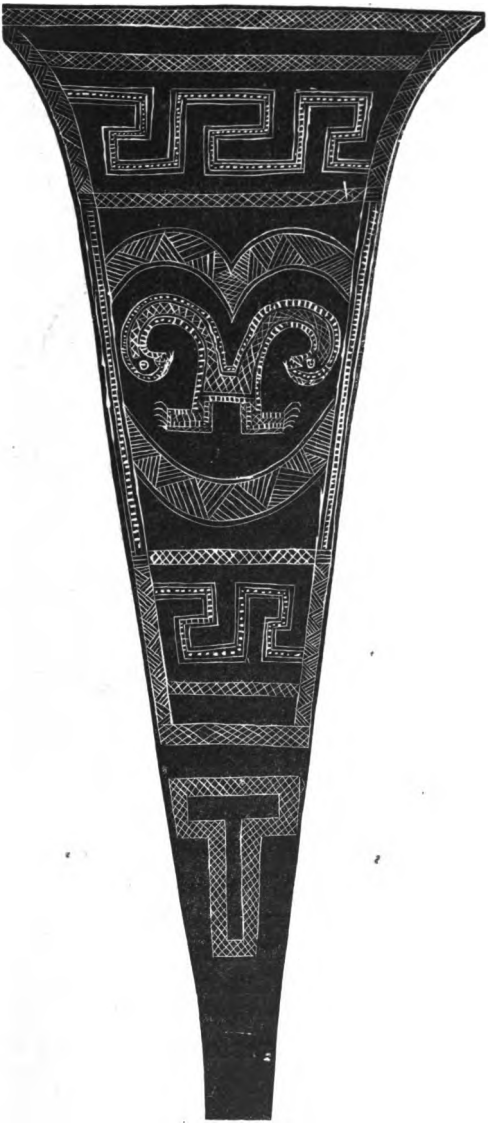


Fig. 2.

Upper part of the same club as in Fig. 1. — (1/3).
Paris. Musée de Trocadéro. Inv. 4971. —
(Stolpe l. c. Pl. V, Fig. 1 a).

Digitized by Google

ornamental art, we soon find that in the forming of ornaments, there are two opposed powers or influences at work, — the one degenerative and the other preservative. The former gradually leads by deviation from the original type to a quite new conventional ornament. Where this power is allowed to work undisturbed by the preservative influence, it leads to absolute nonrecognition of the original type, until the whole chain of intermediate links can be traced, showing the progress of development.

The other power, the one which I have called preservative, strives always to maintain the original type, no matter whether that which is maintained is the leading feature of the type or not. It sometimes even seems as if it preserved by preference the least important features, at least from a pure ornamental point of view. Thus, for instance, in the zoomorphic ornaments, this preservative power holds fast to certain rudimentary organs, which are many times the only cue for tracing the original type. How, for instance, could we identify the rectangular ornament which adorns the centre of the club from Guiana in the accompanying cut (Fig. 1) with the two-headed animal on the opposite side of the same club (Fig. 2), if the plainly marked claws did not, even in Fig. 1, imply the relationship.

Perhaps the preservative power appears most predominating in the skeuomorphal section. It prevails, for instance, in ceramics, primitive pottery being decorated by impressions of strings, which originally were necessary to give strength to the vessels, which were either not baked at all or, at the most, very little; this gives rise to the wellknown "rope-ornament." To cite another well-known example, it appears both in the form of the mouth of the Iroquois earthen vessels (Fig. 3) made after the ancient bark-baskets or bark-vessels (Fig. 4) and in their decoration, which has as type the embroidery of the bark-vessels with dyed Canadian porcupine quills.

Colley March claims that this depends on "*expectancy*," meaning by this apt term that the eye of wont *expects* to find these characteristics with which it has once been accustomed and without which nothing seems to be quite "finish-

Digitized by Google

ed." The explanation is a good one, but does not prevent the phenomenon from having, in certain cases, a deeper root and from showing that the primitive artist was, nevertheless, always conscious of the ornament's original meaning, no matter how far it had deviated through change of style from the original type.

Another nice example of this preservative power, which is of great interest because it is found among an American

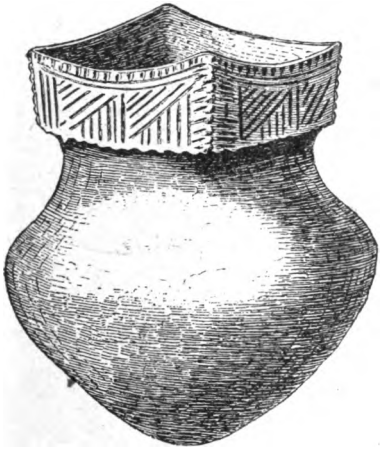


Fig. 3. Earthen vessel.

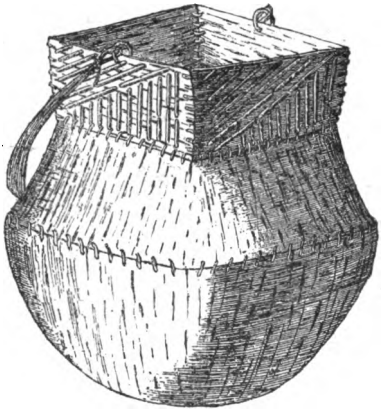


Fig. 4. Bark vessel.

Iroquois. (From CUSHING.)

people least effected by the influence of European culture, occurs among the Eskimo. According to my opinion, it makes itself manifest in the ornaments on the handles of certain tools, which ornaments are plainly reminiscenses from the winding of ancient, rough stone tools with strips of skin in order to make them easier to handle. The peculiar knives (*"Ulu"*) which the Eskimo women use for cutting skins for clothes, etc., give, as the following series of examples show, striking illustrations of this.

Digitized by Google

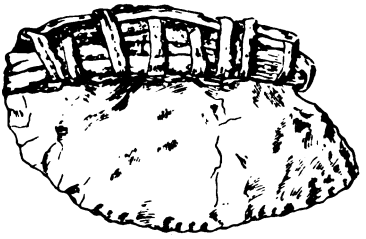


Fig. 5.

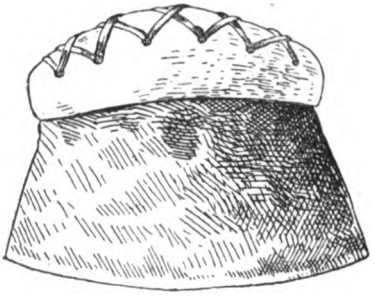


Fig. 6.

Fig. 7.

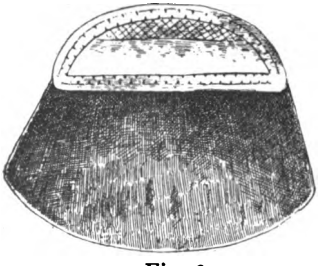


Fig. 8.

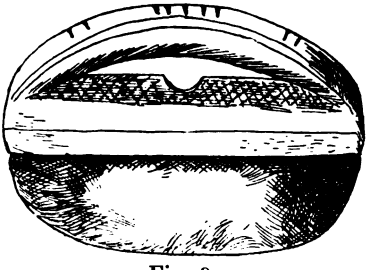


Fig. 9.

"*Ulu*", women's knives. Eskimo.

5. Blade of hornstone, handle of osier. Hotham Inlet, Alaska. 6. Blade of iron, handle of walrus ivory, adorned with lacing of whalebone. Mouth of Mackenzie River, Alaska. 7. Blade of iron, handle of walrus ivory, excavated on both sides below the upper margin and ornamented with whalebone. Fort Anderson, N. W. Canada. 8. Blade of iron, handle of walrus ivory, adorned with cross-lines and a zig-zag band along the margin. Unaligmut, St. Michaels, Alaska. 9. Blade of iron, handle of walrus ivory with a crescent-shaped opening, and adorned with cross-lines in the lower part. Kongiganagamut. Kuskokwim Bay, Alaska.

Figs. 5—9 from Otis T. Mason, Smithsonian Report, 1890.

Digitized by Google

The most primitive form of an "*Ulu*" is a straight-hewn chip of stone, whose non-cutting edge is supplied with a winding of willow (Fig. 5), to make it easier to handle. The next step in the perfection of this tool, was to supply it with a handle of wood or bone. These handles were perhaps originally made of two pieces bound together, and such are still to be found, but then they began to make them in one piece, in one edge of which there was a groove in which to fasten the stone knife. In Fig. 6, this handle is at the top supplied with a cross-winding of whalebone, which was passed through holes bored in the handle. We are, perhaps, in the first place inclined to suppose that this winding only has a practical purpose, namely, to prevent the handle from slipping in the greasy hand, but, to begin with, this result could have been much easier reached by making a few coarse incisions in the handle, besides, Fig. 7 shows that the same kind of whalebone-winding was applied in a manner which could not serve the practical purpose. These whalebone-windings are therefore, according to my opinion, plainly reminiscenses from the stage when the stone-chip itself was wound (Fig. 5), and that they have been placed here simply for the sake of "expectancy," to use the shortest expression. Another Eskimo tool-maker does not care about supplying his "*ulu*" with such a winding, but he cannot keep from marking it in its old place by a system of crossing lines on the handle, with an extra ornament consisting of a zig-zag band running around the edges. Fig. 9 shows another modification of this form, in which the handle has been perforated just at the spot where, on the preceding specimen, the lozenge ornament had its place; it may not be lacking, the power of habit demands it, but it has slipped down below the perforation. Thus this whole series of development stands under the control of "*expectancy,*" appearing with its usual tenacity and perseverance.

The Eskimo ornamental art is rich in such features. What else is the ornamental phenomenon for whose discovery we have to thank the genial observations of the Dane Holm [1]), namely, that the Angmagsaliks have the custom of

[1]) Holm. Ethnologisk Skizze af Angmagsalikerne. Meddelelser om Grønland, X. Kjøbenhavn 1887.

Digitized by Google

finishing off nearly all their tools with incisions, which are to represent the back flappers and tail of the seal[1]), the chief means of their existence. The same is the case with the simple carvings in walrus ivory with which the eye-shades are adorned, and which, through a series of intermediate forms, also prove that they are derived from the bodies of seals.

For theories in regard to the origin of ornamental art, I know no more instructive example than these phenomena found in a tribe of Eskimo, who, even in our days, stood outside all connection with civilization.

In the preceding pages, I have intimated that ornamental phenomena which we cannot as yet fully fathom but have to be content with interpreting as depending upon "*expectancy*," may in reality have a deeper meaning. Perhaps they are auspicious signs which were useful in hunting or in some other vicissitudes of life. The Eskimo ornamental art, no matter how simple, very probably contains perfect gold-mines of suggestions for a correct conception of the history of development of ornament-composition. If thoroughly studied on the spot, it may perhaps be of greater theoretical importance than any other. In such investigations, special attention should be devoted to the tattoo-patterns, which, no matter how simple they are (if we except the complicated patterns on St. Lawrence Island, so interesting on account of their analogy with those of the Chukchees), ought not to be lacking in definite significance.

In regard to the *Indians* proper, especially those belonging to the North Atlantic group (Brinton), we must, to begin with, call attention to the great scarcity of material for study contained in the European museums. If we except the purely archæological finds, it is seldom that we find anything not bearing a more or less distinct stamp of modern production, a hybrid between an old ornamental art and a more modern

[1]) In the same manner, we ought also, without doubt, to interpret the handle-finishing of the spoon from the Central Eskimo depicted by Boas (6th Ann. Rep. Bur. Ethnology. 1884—85. Pl. X. Fig. d), the distance between this tribe and the Angmagsaliks considerably augmenting the ethnografical importance of the phenomenon.

Digitized by Google

one influenced by missionaries or by commerce. If we turn to the carved ornaments, they make themselves manifest principally on tomahawk-handles and pipe-stems, and here we find, as I have before implied, that a rather meagre phytomorphic ornamental art plays a far more predominating part than can, *a priori,* be expected among a primitive people. I have already passed judgment on this. It is a foreign loan, together with the geometrical figures which frequently occur in connection therewith. We do not find with certainty any fully genuine native ornaments until we come to the *mounds,* and there principally on pottery. It looks, on the whole, as if the Indian group now in question had a certainly meagre ornamental art, both in ancient and more modern times; but we find, in its stead, something else which, in a very essential degree, replaces the ornamentation, — a highly developed *picture-writing* occurring, not only on such materials as hides, wooden tablets, etc., which were especially suitable for such records, but also on various objects for practical use, such as weapons, pipe-stems, etc.

There is a peculiar relation between picture-writing and ornamentation to which I called attention in the first part of my investigations on the "Evolution of Ornamental Art of Savage Peoples," [1]) namely, that they do not seem to thrive well together. In the above treatise, I have sought the explanation of this antagonism in the fact that they are, in reality, two sides, or more correctly speaking, two stages of the same endeavour to express ideas by means of signs. In America there does not, however, seem to be such a sharp contrast as in Polynesia. It is also obvious that there must be a difference in the state of things in an archipelago spread over the greatest ocean of the world and a vast continent, where intersecting cultural influences spread impulses and smooth out contrasts. But on the whole, my theory seems to be applicable even here.

It can, of course, be said that no highly developed ornamental art can, *a priori,* be expected among the Eskimo, on account of their hard and monotonous state of existence,

[1]) Stolpe. Utvecklingsföreteelser i naturfolkens ornamentik. I. *Ymer* 1890, p. 199. — Transl. in the *Transactions of the Rochdale Literary & Scientific Society.* Vol. III. 1891—1892. Rochdale 1893. p. 79.

Digitized by Google

but on the other hand, their artistic propensities and taste are unmistakable. According to my opinion, the simplicity of the Eskimo ornamental art depends principally upon the presence of a picture-writing of a relatively high development, which, besides, may be advantageously placed on just such objects as would otherwise be most inviting for ornamentation.

The gaudy, totemistic ornamental art of the Northwestern Indians is really more a picture-writing of genealogical or religious significance and which, only among sedentary tribes could get its peculiar monumental stamp.

Among the more mobile Algonquins, on the other hand, picture-writing dwindles down to smaller dimensions, suitable to be placed on smaller, portable objects, such as pieces of bark, wooden and stone tablets, etc., but it reaches, at the same time, a higher development, and becomes, through its symbolic character, richer in means of expression. The ornamental art, on the other hand, seems to have been of the simplest kind, and is, as frequently as possible, substituted by picture-writing. A fine example of this is to be seen in the club[1]) depicted in Fig. 10 without certain locality, in the museum at Göttingen. Among the Iroquois, with whom the need of pictorial means of expression does not

[1]) It is, of course, no easy matter to interpret picture-writings off-hand, but here the explanation seems to me so plain, with the guidance of authentic interpretations of other North American picture-writings, that I cannot refrain from an attempt. There can hardly be a doubt that the four undulating cross-bands denote streams, this being the usual way to represent them. The headless figures I interpret as dead, in virtue of the custom prevalent among both Dakota and Iroquois Indians to denote in this manner *dead* (more properly: *killed*) *men*. GARRICK MALLERY, 10th Ann. Rep. Bur. Ethnol. 1888—89, p. 660). Another obvious feature of the human figures on this club is that the trunk is divided by a longitudinal stroke and several transverse ones. Transverse lines across the chest represent *ribs*, among Dakota, Ottawa, and Pottowatomi Indians, and mean starvation (l. c. p. 656). Thus, based on these analogies, this picture-writing might be interpreted that, out of a band of thirty-one men, five perished of hunger after crossing the river marked far down on the handle of the club, ten after crossing the next river, and five more after crossing the third river, so that on arriving at the last river, there were only eleven alive out of the whole number. I have, however, no guidance for the explanation of the seven signs on the other side of this last river. They may possibly signify wigwams. The style of the human figures corresponds with that usual among the Ojibwas (Chipeways).

Digitized by Google

reach further than to mnemotechnical representations on wampums, I do not know of any original, characteristic

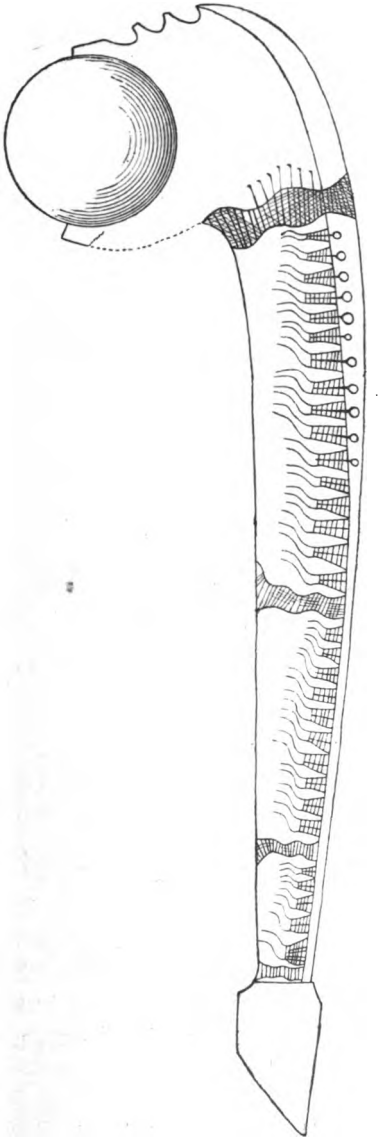


Fig. 10. Wooden club with picture writing. Göttingen. Inv. N:o 393. — (1/4).

Digitized by Google

ornamental art. Probably all the Indian tribes in and adjacent to the Valley of the Mississippi have had a nearly common style. In almost all the ornamental art on the archæological finds from this territory, there are certain common features, which point to a common cult and which become of so much greater interest, since, on nearer inspection, they seem to be constituent among the majority of Indian peoples, not only in North America but in South America.

If we disregard the more or less realistic representations of human and animal bodies (serpents, spiders, etc.), — representations which, besides, in their meaning obviously coincide with the ornaments in regard to which I wish to speak in this paper, — we find, as constituent element, the *cross* with its derivatives, both the regular, rectilinear Greek cross and its curvilinear modifications as well as a number of simpler forms of fret.

As to the cross, it is to be hoped that the time is passed for its being taken as proof of an asserted influence from the Old World. Its significance as direction-cross, marking the four cardinal points of the compass, is fully confirmed, and with this is connected its significance as symbol of the winds that bring rain. In its curved form, it is a symbol of the whirl-wind, and in this shape it reoccurs in innumerable modifications on water-vessels. That another symbol of water, the dragon-fly, in its simplest form of representation, resembles a cross I regard more as a casualty, but nevertheless as a casualty which can serve to illustrate the phenomenon so often occurring in the development of ornamentation, namely, that if two ornaments similar in meaning or form come into contact with each other, they illapse into each other or interfuse. Let us, for instance, compare the slight difference between the alternating wind-cross and the dragon-fly (distinguishable by the plain head and two eyes) on the mantle of buffalo-hide from the *Siha-sa-pas* (Blackfeet) *Indians* in the museum at Stockholm. (See illustration Fig. 11.)

If we look at the ornamental art of the Pueblo Indians, eliminating the plant ornaments (among the Cochiti, Acoma,

Digitized by Google

and Laguna, etc.), which are without doubt derived from a later period, there remains an ornamental art principally constituted of whole figures of "rainbirds," butterflies (symbols of summer and the summer rain), or their detached members, such as wings, etc., and deer, — which I also regard as symbols connected with water — tadpoles, frogs, dragonflies,

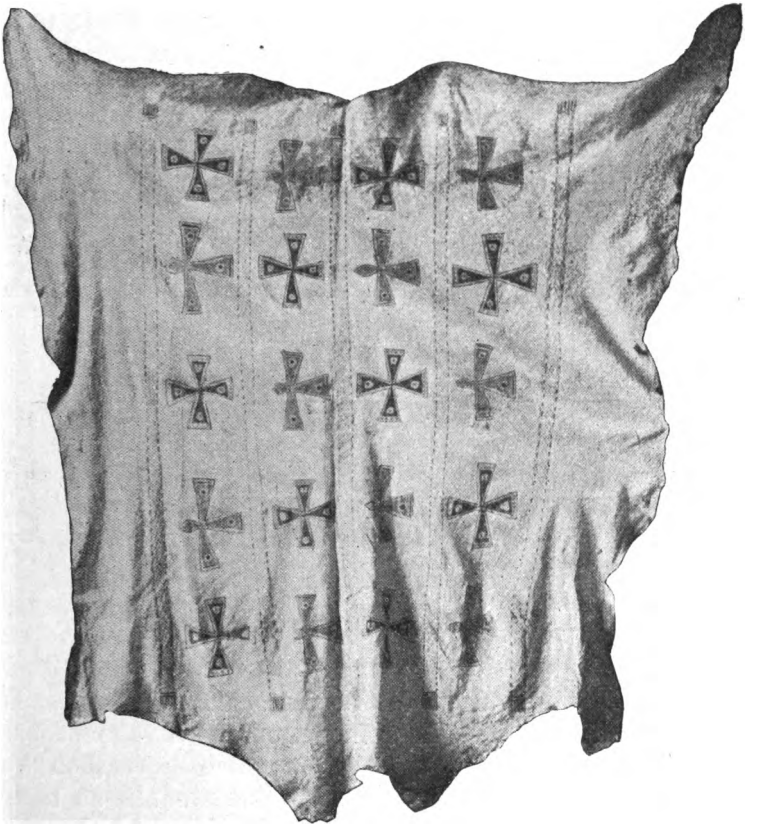


Fig. 11. Painted mantle of ox-hide. Stockholm museum, Inv. 1325. — L. 2 m.

etc., and besides all these, either pure frets or at least a tendency to group certain elements into fretted form.

The relationship between the more ancient forms of the Pueblo ornamental art and that of ancient Mexico is plain, without my wishing to assert that the latter has lent to the

Digitized by Google

former. Similar conditions, especially climatic, in connection with, on the whole, similar religious ideas, easily produce similar phenomena in ornamental art. If in Mexican ornamentation we except the multitude of modifications of details in the semi-phonetic hieroglyphic writing of the Mexicans which has been used in ornamentation, it may be said that it is principally founded on fret-types and a stair-step ornament almost always associated with them. These fundamental ornaments, the fret and the stair-step pattern, become all the more remarkable, when we find how they go through Central America and reappear with renewed strength in South

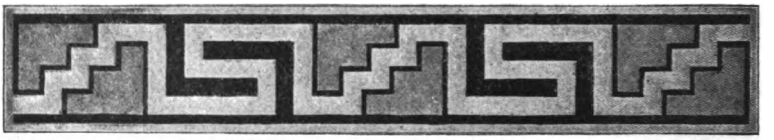


Fig. 12. On a belt of beads. — From Boggiani. *I Caduvei.*

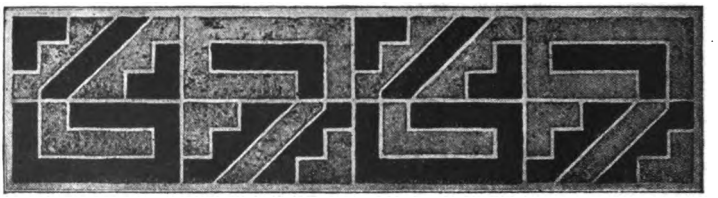


Fig. 13. From pottery. — Boggiani. *I Caduvei.*

America, not only among the ancient cultural peoples, but also up to the present day among purely savage peoples. The stair-step fret goes in a form, which more than well might be Mexican, at least as far down south as to the Caduvei Indians in Paraguay (Fig. 12, 13), and the plain fret extends in the northern parts of South America all the way to the mouths of the Orinoco. (See clubs from Guiana). Fret and stair patterns even exist up to the present day in the painted ornaments on dresses and pottery among Indians (Conibos, Cocama, Cashibos) of the Ucayale region in the interior of Peru. (Stolpe, l. c. Pl. XVIII—XX).

This great extent of the fret-ornament in the New World

Digitized by Google

naturally led at an early date to speculations as to its origin. In the beginning it shared the fate of the cross, and was regarded by many as having been introduced from the Old World. Later on one authority tried to explain its origin both in the Old and the New World as depending upon the anatomic structure[1]) of the eye, an attempt which shows a perfect misconception of the nature and history of the ornament, while some have tried to prove its native-right in the New World by putting up more or less plausible series of development. Of all these attempts, the most curious must be regarded to be the theory of STÜBEL[2]), namely, that the origin of the fret-ornament as well as the *kyma* is due to a casual dislocation of rows of squares or circles divided in two, — a dislocation which in practice, among other ways, was to have arisen by mending either a chequered article of dress which had been torn in two, or a broken earthen vessel painted in squares, and by doing this so poorly that the squares were not made to match in mending! The same result is also said to have been reached by faulty weaving. Thus mere chance is here taken to explain the origin of one of the most extensively used and surely one of the most significant ornaments in the world. Other theories put up whole series of forms from the simplest to the most complicated and then assert that this is the order in which the development has taken place. The textile art is usually grasped at as a means of explaining the origin of these forms of development. But even this art is not carried on in such a haphazard manner as not to be in need of actual prototypes; it has generally been given too predominating a place in relation to ornamental development. According to my opinion, the textile art has more importance as a *metamorphizing* power, which, however, presupposes that there must be some material from another source to metamorphize. I will not contradict that it might sometimes give rise to

---

[1]) HARTT. Contribuições para a ethnologia do valle do Amazonas. Archivo do Museu Nacional do Rio de Janeiro. Vol. VI, p. 98 &c.

[2]) STÜBEL. Ueber altperuamische Gewebemnster und ihnen analoge Ornamente der altklassischen Kunst. Festschr. z. Jubelfeier des 25 jähr. Bestehens d. Ver. f. Erdkunde zu Dresden. 1888. p. 35—56.

Digitized by Google

independent forms, but it seems to me that this capability of this art has generally been given too great a scope.

If anyone could find some unitary, simple pattern, which possessed any certain significance for mankind and by means of whose combination the fret could arise, the riddle would be solved. Many years ago, at the Americanist congress in Copenhagen, 1883, I presented the hypothesis, that a simple "square-hook" ornament (⅂) could be such a fundamental element, and showed that if a number of such ornaments were placed opposite each other between, and issuing from, two parallel lines, so that the upper row has the short sides of the angles turned downwards and to the right (L), while the lower row has them turned upwards and to the left, these ⅂-ornaments, alternately inverted and alternately upright, thus form by the negative nothing more or less than a fret. This hypothesis has the same fault as most others, namely, that it explains nothing, least of all what these ⅂-ornaments really are and why they have come to play such an important part. I have, meanwhile, cited it here to show that I was unconsciously nearer the truth than I suspected. Unfortunately GREG's theory [1]) published the preceding year was then unknown to me, otherwise I would possibly have got on a more proper track. In reality, GREG solves the problem, but the reason why his opinion was not generally accepted was, doubtless, that it rested on too few premises; otherwise, it is about as plain as could be wished.

Guided by the Mexican hieroglyph for the month *Atemoztli*, the rain-month *(mes de aguas)*, in which a fret-fragment forms a part of the symbol for water, combined with something which is interpreted as a stair-shaped dam, he comes to the result that, in regard to the ornaments in question, their „origin in the New World may pretty clearly be traced to water, of which it has evidently been considered the symbol," The combination between the stair-pattern and the fret, never occurring in the Old World but all the more frequently in the New World "forms," he says, "an additional argument in favour of the theory that the Mexicans and the Peruvians were not indebted for the idea to the

[1]) GREG. The Fret or Key Ornamentation in Mexico and Peru. Archæologia XLVII. London, 1882, p. 157.

Digitized by Google

Old World. Having said this much in explanation, it is easy to see .... how the key-pattern or ornament, both as a separate arrangement and in continuous combination as a border or fret, came, in a country where water and rain were at certain times of the year of great importance, and where works of irrigation, etc., were carried on more or less extensively, to have an interest, and to be used as a frequent device on domestic pottery, water jugs, and even on public buildings." The explanation of the meaning of the ornament is perfectly correct; there is only one thing lacking, and that very important, namely, how the ornament came by this meaning.

This explanation is given by WIENER [1]), as obvious as possible, although WIENER himself does not seem to have

Fig 14.

Fig. 15.

Figs. 14 and 15. Irrigating-canals for the cultivation of maize.

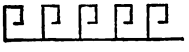


Fig. 16.

Fig. 17.

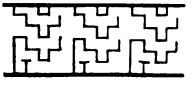


Fig. 18.

Figs. 16—18. Irrigating-canals for the cultivation of cotton. (From WIENER).

been fully conscious of what vital importance his information possesses, and this may, perhaps explain why the question has not been solved long ago on the strength of the facts given by him. On the plate opposite p. 98, he gives the following figures, and claims that they show the forms of irrigating-canals for the cultivation of maize and cotton in ancient Gran Chimu (Figs. 14—18).

On pp. 541, 542, we read: "Sur le littoral, la surface des terrains anciennement consacrés á la culture est recouverte de dessins qui semblent être gravés dans le sol à 30 centimêtres de profondeur en moyenne et forment des plates-bandes en méandres gracieux, en labyrinthes réguliers" ...

[1]) WIENER. Perou et Bolivie. Paris 1880.

Digitized by Google

"Ces grecques plus ou moins compliquées ne sont nullement nées d'une conception esthétique, mais bien d'une nécessité pratique. Ce sol essentiellement sec sous le soleil des tropiques, a besoin d'être minutieusement arrosé. Voilà pourquoi l'indigène a choisi le méandre dessiné par le canal d'irrigation qui nourrissait chaque plante en détail."

Furthermore, he says on p. 763: "le méandre indique la fertilité." On p. 770 he says in interpreting the epitaph from Mansiche, that the fret around the edge means that the deceased "avait, pendant son administration, irrigué le pays." No matter if the two latter interpretations are WIENER's own conjectures, there still remains the fact that irrigating-canals, for obvious practical reasons had shapes of which the fret is formed, just in the way I had put it in my old theory. Thus we have here the practical meaning

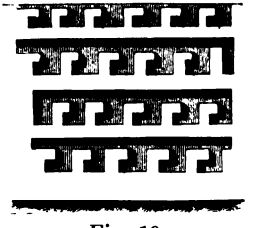


Fig. 19.

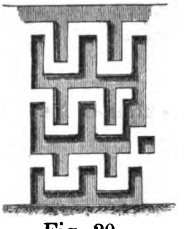


Fig. 20.

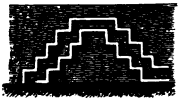


Fig. 21.

Fig. 19—21. Mural Ornaments at Gran Chimu. From WIENER.

of the "squarehook" pattern, and now it is easy to understand how, in these dry regions, it could have won such a predominating place in ornamental art. The fret, the water-symbol, which has its natural place on water-vessels, finds its way from them to textile fabrics, wicker-work, nay, even to the ornamentation of walls. The ruins in Gran Chimu show (Figs. 19—20) both ornaments in the form of the simplest constructed irrigating-ditches and stair-patterns (Fig. 21) plainly derived from the stair-shaped irrigating-ditches for cotton (Fig. 18). I have observed similar ornaments in the ruins at Magdalena del Sur[1]).

[1]) If any further proof of the exclusively *practical* object of this form of irrigating ditches is needed, I might mention that exactly the same arrangement as that shown in Fig. 14 is found in the irrigating-ditches for *taro* in New Caledonia (GLAUMONT. La culture de l'Igname et du Taro en Nouvelle Calédonie. Travaux gigantesques indigènes. L'Anthropologie VIII, 1897, p. 50, Fig. 3), without this form occurring there in the ornamental art.

Digitized by Google

If we combine this conception of the origin and meaning of the fret with the water-emblem of the Pueblo Indians and with the complicated ceremonies annually celebrated by North American tribes with the express purpose of calling down rain, not to mention other examples, we stand before a very extensive water-cult which, as it were, leavens the entire cultural life, seeking expression even in the ornamental art. The subject is vast, and craves extensive research. Here I must content myself with only allusions[1]).

It is, meanwhile, extremely remarkable that parallels to these conditions seem to be found even in the Old World. In China, for instance, the fret is placed in connection with thunder and clouds, according to a Chinese author writing as early as the eleventh century A. D., who interprets the fret-like ornaments around the edge of an ancient bronze vessel, showing that they are composed of symbols for *lei*, thunder, and *yün*, cloud, and are called *lei-wén*, thunder-patterns, or *yün-lei-wén* cloud-thunder-patterns[2]). Possibly this nomenclature has a nearer or more remote connection with the thought of rain and water, and this circumstance might be embarrassing to my asserted position as opponent to all hitherto presented theories as to the transplanting of culture from China or the Old World in general to America; but it is quite probable that this danger shall, as so many similar ones have already done, disappear before a more extensive knowledge of the subject.

I cannot keep from touching on still another pretended

---

[1]) It seems, furthermore, as if there were a general tendency to seek the real type of the fret in the irregating-canals. Long after I had laid the theory before the Swedish Anthropological Society, March 20th this year, my friend, Dr. A. B. Meyer, the learned director of the Ethnographical Museum in Dresden, sent me a treatise by AMBROSETTI: El Simbolo de la Serpiente en la Alfarería funeraria de la Región Calchaquí (Extr. Boletin del Instituto Geografico Argentino, Buenos Aires, 1896) in which (p. 14) the author, speaking of the fret, adds, "que á mi modo de ver, representan en el simbolismo Calchaquí canales de irrigación" . . . . . Even in this coinciding in the opinion of several, quite independent of each other, lies a confirmation. AMBROSETTI, however, applies his hypothesis exclusively to the Calchaquis, and does not seem to have any idea of its great scope outside this restricted region.

[2]) HIRTH. Der Mäander u. das Triquetrum in der chinesischen u. japan. Ornamentik. Z. f. E. Berlin. 1889. Verl. p. 488.

Digitized by Google

proof for precolumbian transplanting of culture from the Old to the New World. It is the Chinese symbol *Yin* and

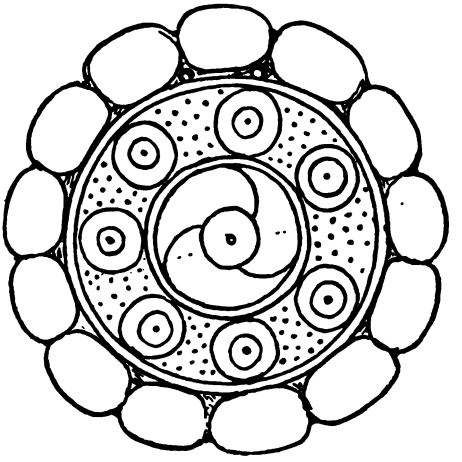


Fig. 22.

Fig. 23.

Figs. 22 & 23. "Scalloped disks" from mounds in Tennessee. (From HOLMES).

Yang, which is claimed to have been recognized both on the well known *"scalloped disks"*, shell ornaments (Fig. 22, 23) found in mounds in Tennessee, and on the so-called

Digitized by Google

Copan-stone (Fig. 24) from the Honduras. The difference is, however, so great in my eyes, that an identificatiou is impossible. I do not attach any importance to the number of three rays in the "scalloped disks," for the combination

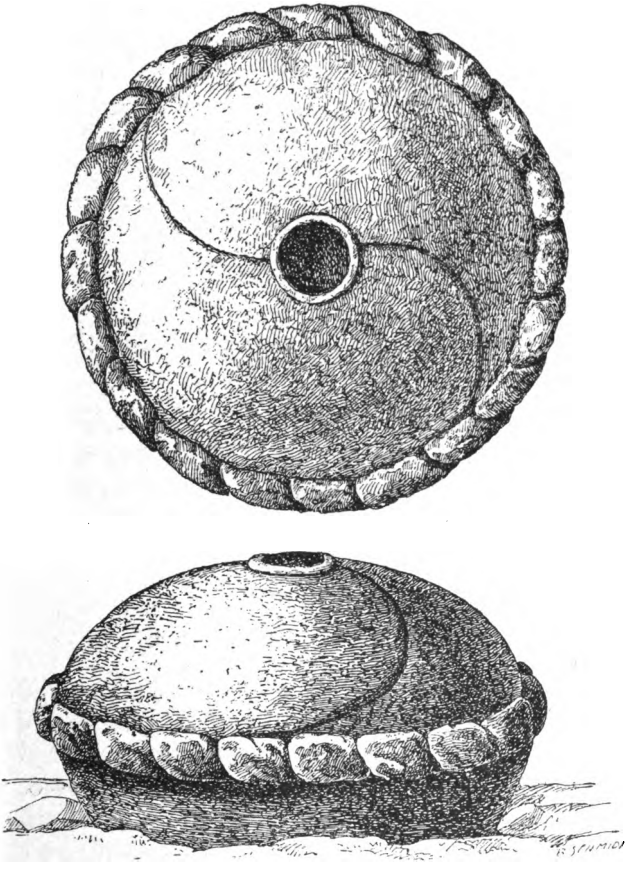


Fig. 24.

"Altar" of stone. Copan in the Honduras. Diam. 1.568 cm. (From HAMY).

of three also occurs in the Asiatic symbol (*"Mitsutomoye"* in Japan, f. i.), but to the central circle which gives a quite different form to the surrounding signs from the typical Chinese-Japanese symbol. As far as my knowledge goes,

Digitized by Google

this sign never occurs on the Asiatic figures, with the exception of one single example, namely, in a diploma for the Shan-tung branch of the "Hung League" [1]). It is meanwhile easy to see (Fig. 25), that the interior white field in this figure belongs both to *Yin* and *Yang*, whose front ends are supposed to cover each other, and that the figure here represents *Yin* and *Yang*, "in conjunction." The three lobes on lhe "scalloped disks" cannot be interpreted thus, for even if we take the central circle as belonging to each of them, we thereby get a form which makes it impossible (See, for instance, my "*Studier i amerikansk ornamentik*" p. 32, Fig. 102 and 103) to identify them with *Yin* and *Yang*. According to my opinion, "scalloped disks" represent

Fig. 25. From a Hung-leage Diploma. — (1/2).

nothing but symbols for the whirl-wind, and are of genuine American origin. If we pass on to the Copan-stone, the same remarks as made above still remains in force, namely, that the inner circle transforms the shape of the other parts, and that this symbol can, therefore, in no way be compared with the signs of the aforesaid diploma, still less with the typical representation of *Yin* and *Yang*. Still another example! Hamy believes he has found *Yin* and *Yang* on an earthen vessel from Ancon (Fig. 26).

It is, however, easy to see that the two "volutes," as

[1]) Schlegel. Thian ti hwui. The Hung-League or Heaven-Earth-League. Batavia. 1866. p. 32.

Digitized by Google

HAMY[1]) calls them, by no means have "a common starting-point in the centre," but that they proceed from the edges and bend themselves around each other. They are nothing but

Fig. 26. Earthen Vessel from Ancon. — (1/4). (After HAMY).

a pair of "square-hook" ornaments drawn in a more cursory manner, — in a word, a fret-ornament. This ornament is quite common on Ancon vessels, and is drawn in many variations which clearly confirm my interpretation.

The main stress of my work is laid on the South American part represented in the form of an *Atlas*, and here the clubs from Guiana play the main part. Out of a collection of several hundred rubbings, 116 clubs are selected and reproduced from different sides in, all together, 269 illustrations. The twenty plates contain, in all, 299 figures.

The grouping is typological. The clubs are arranged according to the ornamental types and their development. The first group embraces the most usual of the ornaments occurring on the Guiana-clubs, a rhombic pattern with added spirals (Fig. 27), which is shown to be derived from a human figure with the upper and lower extremities ending in spirals

[1]) HAMY. Decades Americanæ. Revue d'Ethnographie. IV. 1885. p. 21. Fig. 37.

Digitized by Google

(Fig. 28). The other groups embrace partly anthropomorphic and partly zoomorphic patterns.

Fig. 27. Top of Club.
Paris. Musée de Trocadéro. — (1/3).
(Group. *A 1.* — Atlas Pl. I. Fig. 2).

Fig. 28. Top of Club.
British Museum. — (1/3).
(Group *A 1.* — Atlas Pl. I. Fig. 1).

The system is as follows:

I. Anthropomorphic Ornaments.

Group A 1. The human figure without head, and metamorphized to a rhombic ornament, with retained extremity-spirals and *two* complementary spirals inside ..... (Pl. I).

Digitized by Google

Group	*A 2.*	Like A 1, but with *four* complimentary spirals inside the main ornament	(Pl. II. 1—3).
,,	*A 3.*	*Six* complimentary spirals inside the main ornament	(Pl. II. 4—8).
—		*Variants* of Group A1	(Pl. II. 9, 10).
,,	*A 4.*	The rhomb of the main figure divided into four small rhombs, with complimentary spirals from Groups A1, A2 and A3	(Pl. III. 1—3).
—		*Variants*	(Pl. III. 4, 5).
,,	*A 5.*	Main figure and its extremity-spirals discernible. A new complimentary element appears in form of two spirals proceeding from a common stem	(Pl. III. 6, 7).
,,	*A 6.*	The human figure shrunken into a single or double (but then decorated) band with retained extremity-spirals	(Pl. III. 8, 9).
,,	*A 7.*	Main figure nearly corresponding with Group A1. Club-type another, with wider head at the top, and with the handle ending in a point below the enlarged knob	(Pl. IV. 1—4).
—		*Variants*	(Pl. IV. 5—7).
—		*Isolated types*	(Pl. IV. 8, 9. and V. 1—4).
,,	*B.*	The human type more or less realistic. Extremities not transformed to spirals	(Pl. VI. 1—6).
,,	*C.*	Arms stretched upwards. (Ex. Fig. 31). Head most frequently absent	(Pl. VII. 1—5 & VIII. 1, 2).
—		*Variants* (Ex. Fig. 32)	(Pl. VIII. 3—5).
,,	*D.*	Twins	(Pl. IX. 1—5 & X. 1—3).
		(*Variant.* A triple type occurs on Pl. IX. 5).	
—		*Variant* (Anthropozoomorphic?)	(Pl. X. 4).

Digitized by Google

II. Zoomorphic Ornaments.

Group	*E.*	Alligator type (?)	(Pl. XI. 1—5).
,,	*F1.*	Serpent-like animals with spirally curled tail.....	(Pl. XII. 5—7).
,,	*F2.*	Double figures of the preceding pattern	(Pl. XII. 8—10).
,,	*F3.*	Double figures of the same fundamental type as Group E, but with curved lateral appendage from the middle of the body. Heads triangular, most frequently with eyes. (Ex. Fig. 33)	(Pl. XIII. 1—5).
	—	*Variant.* Combination of an anthropomorphic figure with the animal-type characteristic to group F3, the triangular heads missing	(Pl. XIII. 6).
,,	*G.*	Heads of clubs two-edged, frequently entirely covered with fret-like ornaments. Handle extended at lower end in a pointed terminal knob, usually decorated with tied-on long Ara-feathers	(Pl. XV. 2—4).

Besides the above, there are *isolated* and *mixed* types on Pl. XIV. and XV, some, however, with rather plain anthropomorphic resemblance, and (Pl. XVI. and XVII.) *Varia* (staffs, Paricá grating-disks, flutes, and rattles with different kinds of ornaments).

Pl. XVII—XX. are occupied by painted "*Cusme*" from the Conibos and Cashibos Indians and a painted Ox-hide, probably from the Pehuenches.

Among the details, attention should be called, in the first place, to the eminent part played by the fret in the ornamentation of a great many of these clubs. This occurrence of such a highly developed ornament among a savage people of by no means high standing, can hardly be explained otherwise than as loans from the higher cultured

Digitized by Google

kindred peoples in the West, among whom the proper requisites were to be found. It may seem to be admissible to explain the fret in Guiana as simply a textile transformation of zoomorphic patterns (cfr. f. i. BALFOUR's figures of serpent and ape on wicker baskets[1]), but there are so many other

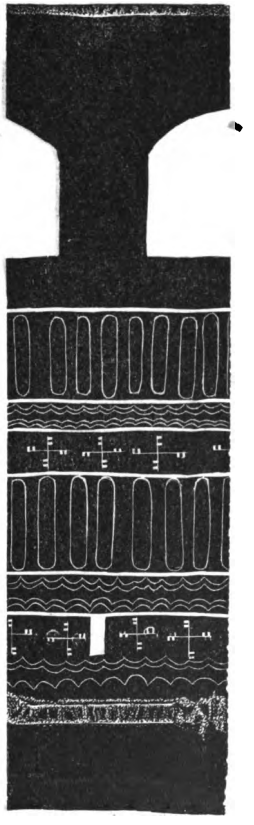


Fig. 29. Ornament on bamboo-flute. — (1/3). Paris. Trocadéro. Inv. 326. (Atlas Pl. XVII. Fig. 4).

reasons for thinking of such a cultural connection, that the loan-theory seems almost more natural.

An interesting variant of the fylfot, with the terminal bars doubled, occurs on a bamboo-flute (Fig. 29) in the Tro-

[1]) BALFOUR, H. The Evolution of Decorative Art. London. 1893. p. 121 and 123, Figs. 46 and 47.

Digitized by Google

cadéro Museum in Paris. It is, as far as I can remember, the only one of its kind from America, where, otherwise, the ordinary single-barred fylfot is not scarce, from the Great Lakes in North America all the way down to Paraguay in South America, painted on earthen vessels, scratched on calabashes etc., woven, plaited, or even cast in copper. Another

Fig. 30. Top of club. — (1/2). Leiden. Rijksmuseum. Inv. 23.116. (Group *F 3*. — Atlas Pl. XIII. Fig. 3).

detail of interest is a T-like sign which sometimes occurs on clubs, f. i. in Fig. 30. Its being placed within the circle in the middle of the club in question (Group F 3) makes it so isolated, that it may be taken to have some special meaning. It reminds us of the Mexican sign for the rain-god Tlaloc, without my wishing, therefore, to deny the possibility of its

Digitized by Google

being simply a detail from a meandroid, constructed on the spot (Cfr. Figs. 1 and 2).

The Guiana clubs to be found in innumerable museums, give material for very extensive speculations which I cannot here enter upon. It is a great disadvantage to science that in most cases their origin is perfectly unknown. When they were brought to Europe, people had as yet no idea of the worth of statements as to their place of origin. The Schomburgk collections spread among many museums were probably not always accompanied by such statements from the beginning, or they have dissappeared in moving the objects to the museums. The consequence is that no certain distinction can be made between Arawâks and Caribs. Richard Schomburgk, who had such a good opportunity of studying the extent of the different kinds of style, turns off the subject by saying that the style of the Caribs is more Arabesque-like;[1]) and what is still more deplorable, as late as 1872, APPUN[2]), describing his journeys in Guiana, and speaking of the art of the natives, simply copies the "Arabesque" story of Schomburgk.

That the Guiana ornamental art is a far more complicated chapter than this, ought to be seen by the figures in my Atlas, which I hope will at the same time, facilitate both the study of the multifarious forms of style and the ascertaining of their geographical extent and their development.

---

[1]) SCHOMBURGK. R. Reisen in Britisch Guiana. T. II. p. 429.

[2]) APPUN. Die Indianer von Britisch-Guyana. *Ausland* 1872, pag. 781.

Digitized by Google

Fig 31. Top of Club.

Leiden. Inv. 924.80. — (1/2).
(Group *C.* — Atlas Pl. VII. Fig. 1 a).

Digitized by Google

Fig. 32. Tops of Club.

Isolated anthropomorphic type.
Genève. University Museum. — (1/2).
(Atlas Pl. VIII. Fig. 4 a, b).

Digitized by Google

Fig. 33. Top of Club.

Berlin. Inv. V. A. 10428. — (1/2).
(Group *F 3*. — Atlas Pl. XIII. Fig. 1 a).

Digitized by Google

M. le PRÉSIDENT. Je crois que tous les Américanistes connaissent le grand travail auquel M. Stolpe se livre depuis plusieurs années, et nous en souhaitons tous l'heureux achèvement.

M. VON DEN STEINEN. Die wichtigen Forschungen des Herrn Stolpe, der in so liebenswürdiger Weise auch meiner gedacht hat, interessieren mich sehr und müssen es namentlich nach zwei Richtungen thun. Erstens stammen diese Keulen von den Karaiben, denselben Völkerschaften, die wir in Central-Brasilien gefunden und bei denen wir unsere Studien über Ornamentik gemacht haben. Diese Ornamente sind spätkaraibisch und daher ganz verschieden von den Ornamenten derjenigen Karaiben, die wir am Xingu getroffen haben, obschon der Ursprung sich erklären lässt. Was den zweiten Punct betrifft, so muss ich kurz erzählen, wie wir diese Gegenstände gefunden haben. Im Jahre 1884 machte ich meine erste Reise den Xingu abwärts, der im Herzen Südamericas entspringt. Es kamen mir allerlei Ornamente vor, indes glaubte ich die Erklärung derselben mit der Ansicht, es seien geometrische Figuren, abgethan zu haben. Bei der Einfachheit der Figuren dachte ich mir nichts anderes. Auf der zweiten Reise jedoch brachte ein glücklicher Zufall uns Belehrung. Diese Völkerschaften sind nämlich insofern sehr civilisirt, als sie sich recht wohl zu Hause einzurichten vermögen. Sie kennen die Steinwerkzeuge und benutzen sie, doch sind sie bei ihnen nur ein Einfuhrgegenstand, ihre Kunst übt sich vielmehr an Holz, an Knochen und Zähnen aus. In einer Hütte, bei einem Häuptling, fand ich einen Fries mit Holzplatten, worauf geometrische Figuren gezeichnet waren. Ich wollte schon linguistische Studien darüber anstellen, als zu meiner grossen Verwunderung der Häuptling mir allerlei Tiernamen nannte, u. a. für die Raute, für das Dreieck, das doch sonst für die Darstellung eines weiblichen Bekleidungsstückes gilt, u. s. w. Für all diese Rhomben, Dreiecke, Spitzen, Klexe, nannte der Mann uns Fischnamen, es war gradezu eintönig. Für uns hatte die Wellenlinie, die Schlangenlinie, keine besondere Bedeutung, es waren nach unserer

Digitized by Google

Ansicht einfach geometrische Figuren, hier aber ergaben sie sich als Abbildungen, und für das Dreieck fand ich denn auch noch mancherlei Übergangsformen. Wir konnten uns auf unsern weiteren Nachforschungen nicht mehr zurecht finden: nicht nur Fische, sondern Fledermäuse und alle möglichen Tiere waren durch einfache geometrische Figuren abgebildet. Nun bitte ich Sie einen Augenblick zu bedenken, wie Sie die Welt verändert fänden, wenn Sie hier in Schweden z. B. ein Kissen mit allerlei Modellen von Katzen und Hunden in den Ecken bedeckt fänden, so wie man früher Hunde auf die Reisetaschen stickte, und wenn heute alle diese Ecken, Stufen, Dreiecke, Kreise solche Tierbilder bedeuteten. Man kann unmöglich behaupten, dass der Mensch gleich von Anfang an, aus sich selbst, solche geometrischen Zeichen gefunden habe, es sind keine Anfänge, sondern Endergebnisse. Das alles ist so ziemlich vergessen. Verbindet man die geometrischen Zeichen untereinander, so ist die eigentliche Ornamentik vorhanden. Dann kommt noch vielleicht das religiöse Element hinzu; für die erste Stufe konnte ich dies nach gründlichen Nachforschungen feststellen. Geht man dem religiösen Element nach, so findet man, dass es fast überall da ist.

Was die Anknüpfung an Guyana betrifft, so ist der Hauptunterschied, dass bei den Xingus die Waffen nicht in dieser Art geschmückt sind. Zweitens bedeutete die Raute Fische und Fledermäuse. Ich besitze auch allerlei Porträts, natürlich sehr naiver Art, so wie unsere Kinder sie auf ihre Schreibtafeln malen. Hier handelt es sich um eine besondere Charakteristik, aber eine freie, ornamentale Darstellung der menschlichen Figur gibt es nicht. Bei weiteren Nachfragen unter primitiven Völkern kann man mehr erfahren, leider hat man diese Quelle wenig beachtet, und wenn sie nicht mehr gefunden werden kann, gibt es nur noch diejenige, der Herr Stolpe mit pfadfinderischem Interesse nachgegangen ist und an der sich auch reichliches Material findet. Immerhin wird manches dunkel bleiben müssen. Die Wissenschaft hat nicht immer das nötige Material zur Hand, auch nicht immer die Männer, die der Natur ihre Geheimnisse abzulauschen im Stande sind.

Digitized by Google

M. Hartman fait ensuite la lecture suivante:

THE INDIANS OF NORTH-WESTERN MEXICO.

The Norwegian naturalist and explorer, Mr. Carl Lumholtz, who during the last three years has conducted an Expedition in the Sierra Madre mountains of North-western Mexico, sent me the other day a small collection of photographs for the Congress of Americanists, asking me, as one of his former assistants, to furnish some information about them. Mr. Lumholtz expresses his deepest regret that the request to contribute to the Congress reached him so very late, just on the eve of his new departure for Sierra Madre, when there was absolutely no time to have any special selection printed from his large collection of negatives in New York. Now only a small number of photographs that were accidentally at hand in Chihuahua could be sent. They are exposed here and may serve to give some idea, although a very inadequate one, of the mountain scenery of the Chihuahuan Sierra Madre and its principal inhabitants, the Tarahumare Indians.

Permit me to give a very concentrated description of the field explored and some short remarks about the present life and conditions of the Indian tribes of this remote region.

Lumholtz's expedition, conducted under the auspices of the American Museum of Natural History and the Geographical Society of New York, and aided in the most liberal way by the President of the Mexican Republic, — left Bisbee in Arizona in the autumn of 1890. Entering the state of Sonora, Rio Yaqui was reached and followed southward until some 200 miles south of the frontier. In the fertile and subtropical valley of Rio Yaqui, a few Mexican-inhabited towns were met with, and living together with the Mexicans, we here found a remnant of the Opata Indians, not long ago rather numerous, but now almost completely Mexicanized and of comparatively little interest. On the table lands and hills in various places along the same river are to be seen ancient ruins of often extensive villages, rough cyclopean walls of small houses built rather close to each other, as the

Digitized by Google

custom is to-day in the Pueblos of the Mayos and Yaquis in Sinaloa and Sonora, and on the broad, flat river-banks below the Pueblos there are large areas with a network of low stone dikes for spreading the water of the arroyos when irrigating these ancient garden-fields. Arrow-heads of flint and obsidian, pieces of pottery, millstones and a couple of stone axes were all that could be found near these Pueblos.

During the midwinter of 1890—91 the main chain of Sierra Madre was crossed eastward towards Casas Grandes, the great ruins on the eastern plateaux. This extremely rugged and wild mountain landscape consists of several parallel sierras or chains, 6—8000 feet high, running from north to south, separated and intersected by innumerable steep, winding, cañons, that often shelter palm-groves and bamboo-thickets in their depths and are always watered by clear mountain-streams. Virgin forests of dark pine and evergreen oak cover the whole sierra so far as the eye can reach. For hundreds of miles in every direction stretch silent and somber forest-landscapes, only lighted up here and there by some white spots, far distant grass-llanos[1]). We

[1]) While mentioning the forests here, some observations bearing upon the question of a presumed destruction of the forests by the native Indians, may be allowed. It is the author of "L'Amérique Préhistorique," Marquis de Nadaillac, who in this work advances the theory, that one of the principal causes of the depopulation of the regions of the ancient cliff-dwellers in the south-west, may have been the change of the climate, the extreme drought that followed on the virgin forests being destroyed by that primitive people. In chapter V., "Les Cliff-dwellers" the Marquis writes: "Sur un seul point nous pouvons nous montrer affirmatifs: nous connaissons, à n'en pouvoir douter, une des principales causes qui ont amené la dépopulation du pays. Les fleuves, les ruisseaux eux-mêmes se sont desséchés; et on ne rencontre dans les vallées que les traces déjà anciennes de cours d'eau disparus.

Les pluies du printemps sont courtes et abondantes, elles se précipitent en torrents impétueux sur un sol imperméable et un sous-sol rocheux, entraînant tout avec elles et amenant de fréquentes inondations. Ce moment passé, l'eau persiste rarement dans les arroyos, elle s'évapore avec une grande rapidité. Dans les autres saisons, la pluie est inconnue, et le climat brûlant ajoute aux terribles effets de cette constante sécheresse. Peut-on l'attribuer à des changements géologiques ou climatériques? Cela est possible; mais il en faudrait beaucoup de semblables, pour justifier une affirmation aussi importante, et il est présumable que, comme en Algérie, la cause la plus sérieuse de cette sécheresse persistante est la destruction des forêts

Digitized by Google

are now in the old hunting-grounds of the once mighty and numerous Apache Indians, this bold and ferocious warrior-race,

---

pratiquées par les Cliff-dwellers, avec une insouciance qui n'est égalée que par celle des modernes Américains."

During our travels in Sierra Madre, I became convinced that the continuous, immense forests here could never be destroyed by the Indians, and that, in case the forests on the northern extension of these mountains, viz. the Rocky Mountains, are generally composed of the same kind of trees, much less any destruction has taken place there in early times. For to gain certainty in the matter, I communicated with the greatest living authority on everything touching the forests of America, the author of "Sylva Americana," Professor C. S. Sargent, of Arnold's Arboretum, Mass., who was kind enough to furnish me with the interesting information given below.

I here quote the following extracts from the letters exchanged: —

Professor C. S. Sargent, Dear Sir, etc. — — — — — — — — — — — (After mentioning the theory of the Marquis) "Now I have not seen much of the forests of the Southwest near the principal homes of the ancient cliff-dwellers in Arizona, New Mexico and Colorado, but as I suppose that the forests there are generally formed of about the same species of trees and the climate and the soil is about the same as in north-western Mexico, I am very much inclined to doubt the probability of the mentioned theory. What reasons could induce a primitive race weaponed with stone axes to destroy forests, covering thousands of square miles of mostly steep, barren mountain-chains, where only some small spots could be cultivated? Forest-fires caused by these same savages seem to me to be the only mode through which the Marquis could have imagined that the Indians might have destroyed the virgin forests.

But if the forests of the South-west are similar to those of northern Mexico, then they have never been destroyed by fire by the cliff-dwellers or their contemporaries, because the forests of Sierra Madre, forests almost exclusively of pine and oak, are, as far as I know them, from the frontier of Arizona to the state of Durango, absolutely indestructible by forest-fires.

When breaking camp in the North, in Apache-land it happened several times that our Mexicans through carelessness let the fire pass out in the high dry grass, and when it was windy, the fire would sweep over large tracts, burning all the luxuriant grass and shrubs as well as very young trees, but never destroying any trees with trunks thicker than a man's arm, only blackening the trunks and perhaps burning off the lowest branches of some trees — leaving the forest, on the whole, quite intact and green. One of the most common methods of hunting amongst the Apaches in these regions, I was told by Mexicans who, when captives, had taken part in it, consisted in putting fire to the grass of large areas in these forests and driving the game against some narrow mountain-pass or abyss, where they could easily be killed. It was no doubt from similar fires that we found the ground and tree-trunks blackened in these territories, where no Mexican or other white man had entered since the campaign of 1884. When we reached

Digitized by Google

that for nearly 200 years kept Sierra Madre against the white invaders and from these mountain fortresses swept

---

the land of the Tarahumares, still more convincing proofs of the indestructibility of the forests were found. These Indians, the pagans as well as the Christians, keep up the custom of burning off the grass all over the sierras during the very driest season of the year, April—June, believing that the smoke will form clouds that give rain for the crops, wherefore it becomes almost impossible to travel in the mountains during that time of the year, there being no pasture to be found for the saddle and pack animals. Fires are seen continually burning day and night all over the mountains up to the highest crests, leaving the stony ground, blackened and barren, but the forests stand green. The surest proof of all is furnished by the mode the Tarahumares use when preparing forestlands for culture of corn etc., an undertaking that, in the great northern forest districts, where, however, such a drought as here never occurs, would completely destroy the forest. On a level place in the forest, where the humus is rich, and generally near some stream, the Indian will take away a strip of bark 2—3 feet broad from the trunks of all the pine-trees over a tract of a few or perhaps 20 acres or more. Then after 2 or 3 years, the pines are, of course, completely dried up. They are now cut down and during the driest season, when there perhaps has not been any rain for 9—10 months, the whole mass of trunks and broken branches are set on fire and burned to ashes. Some of the trees-that stand nearest to this giant-fire are, of course, destroyed, but no forest-fires arise. — — — — — — — — — — Do the forests around the homes of the cliff-dwellers consist principally of the same forests-trees as here? What is your opinion, Sir, about the mentioned theory of the destruction of forests by the cliff-dwellers as presumed by the Marquis? — — — — — — — —

I am Sir etc.

My dear Sir,

— — — — — — — — — — —

down over the plains east and west, spreading desolation and death amongst the Mexican settlers and the peaceful Indian tribes of Sonora and Chihuahua. In the year 1884 General Crook, of the American army, succeeded in overcoming the Apaches and in transferring the whole tribe of this region — known as Chiricahui-Apaches — to the White Mountain Reservation in Arizona, where they still are kept. Now the smoke from the Apache-wigwam rises no more in Sierra Madre. On the mountain-mesas, flocks of white-tailed deer graze where the cattle-herds of the nomads were once seen, and the bear and the panther, the mountain-wolf and the jaguar return, at the end of the nineteenth century, to unmolested power in the land deserted by man. These solitudes are, however, not absolutely without human beings. There still lurk in the most inaccessible labyrints in the heart of Sierra Madre about a dozen or twenty of these Indians in full liberty, enough to keep any Mexican from entering the old mountain-homes of the red man. Some tracks and marks near one of our camps were fortunately all that we noticed of these "men of the forest," "Shis Inday," as they call themselves. Reckless American prospectors have both

---

the mountains were covered, so far as we can learn now, with an uninterrupted coniferous forest.

The forests which cover the mountains of southern Arizona and New Mexico are practically the same as those of the northern Sierra Madre of Mexico, and the same conditions prevail in the two regions; so that it would be equally difficult to burn the forests in one region as in the other. In all the forest regions of North America the Indians are notoriously careful about the spread of fires and are never known to leave a camp fire even smouldering. Being unprovided with cutting tools, they did not build such large fires as the Americans and were dependent on dead branches and other small pieces of wood which they were able to pick up.

The trees surrounding the Arizona cliff-dwellers are principally Pinus Ponderosa, which grows also in Sierra Madre, and Pinus Edulis, which is replaced in northern Mexico by a very similar species. Junipers, too, abound in the plateau of northern Arizona and New Mexico, as they do on the Sierra Madre. So I think that, for all practical purposes, it would be safe to say that the forests of the cliff-dwellers' region were probably composed of trees at least generically similar to those that flourish on the Sierra Madre.

I am very faithfully yours,

C. S. Sargent.

Arnold Arboretum, Harvard University, Jamaica Plain, Mass.

Digitized by Google

before and after our passage tried to enter this region in search of some valuable mines here deserted by the Jesuits, but have paid for their boldness with their lives.

Earlier than the Apaches, who were nomads, there lived in these woodlands other Indians of an agricultural, house-building race now extinct. Most of their ancient Pueblos are found upon the highest ridges of the very mountain-crests with commanding views of the surroundings. Now only rough walls of stone and, in a few places, of clay are left. In the steep and narrow arroyos of the mountain-slopes, especially in the Western Sierra, there are astonishing numbers of small terraces looking like giant-steps, the one built above the other at a distance of 20—50—100 feet or more, just as the locality may require. They are ancient garden-fields formed by a simple wall of boulders, 6—20 feet high, and are built in this way in order to use the water for irrigating purposes and at the same time to prevent the rush of water during the rainy season from carrying away the soil of the fields thus formed. Some 200 miles further south, on the headwaters of Rio Fuerte, we found the heathen Tarahumares still using exactly similar terraces in cultivating their crops of beans, chili, sugar-canes, squashes etc.

On approaching the Eastern slopes, we discovered on Rio Piedras Verdes several ancient cliff-dwellings, "villages built inside the rocks" with a great number of white-walled, loop-holed houses similar in general appearance to those of Arizona and Colorado. The then archæologist of the expedition, Mr. A. M. Stephen, who had spent some fifteen years studying the tribes of the South-west, found, however, some different architectural features here. Excavations yielded some well-preserved dried bodies of Indians, stone-axes and hammers, pottery, mats, and some other objects. The most remarkable find here was an enormous cupola-shaped, white vessel standing in the opening of one of the caves of these villages, quite intact. This jar, which measured 35 feet in circumference and 13 ½ in height, was made of thatched grass clothed with the white porphyry-pulp of the cave, and had undoubtedly served for the storing of corn. Various Indian paintings decorated the walls of the houses here and

Digitized by Google

the above-mentioned vessel was marked with the usual sign of the red hand.

From these now nameless cliff-dwellings Rio Piedras Verdes passes eastward some 20 miles until it reaches the plains, and, joining Rio Palanganas, forms the Casas Grandes river. About 12 miles below the junction, the main ruins of Casas Grandes are situated, the largest and most extensive of Northern Mexico. The natural advantages of this place induced the ancient tribes to build here what seems to have been the Capital of the whole region. Even to-day the valley of Casas Grandes is the most fertile of Northern Chihuahua, beautiful parks of gigantic cottonwood-trees line the river banks, the neighbourhood abounds with the game of the high-plains, blacktailed deer, herds of antelopes and mountain-sheep, and, during the winter-months, the river is literally darkened by immense swarms of ducks and other water-fowl. The first white man who visited Casas Grandes was a Fransiscan Missionary, Pedro de Aparicio, in the year 1660. He found the valley kept by an agricultural tribe, the Sumas, now long ago extinct. But these are not supposed to have been the builders of Casas Grandes. It is not known who they were. On the mezquite-covered plain there still rises to-day a cluster of structures 30—40 feet high, thick massive walls of clay standing on high hills formed by the debris of the upper stories and the roofs. These houses, which contain large compartments, have been several stories high. The walls are formed of immense, rectangular blocks of clay, that have been manufactured in boxlike baskets of plaited branches. For some 80 miles along the banks of Casas Grandes river ancient villages are scattered, but the houses are smaller than those of the main ruins. Major Bartlett of the Boundary Survey, who visited Casas Grandes in the fifties, was the first to measure and describe the ruins. He made inquiries in the Mexican-inhabited town, that also bears the name of Casas Grandes, about the "campo santo" or cemetery of this people and suggests that it is marked by certain stone-heaps. But this people had no other cemeteries than their own houses, burying their dead below the hard, plastered floors. This fact was probably unkown, even to the great authority on the archæology of the South-

Digitized by Google

west, Ad. Bandelier, who visited Casas Grandes in 1884, because, when writing recently about these ruins, he attributes the fact of so many entire jars having been found at Casas Grandes simply to the protection afforded to them by the fine rubbish of decayed walls that fill the rooms. All the pottery — some 500 pieces — that we excavated near Casas Grandes was found deposited with the bodies of the dead underneath the floors, as a rule in some corner of the house. Not a single jar was reached until all the rubbish of a compartment had been thrown out and the iron bar had broken the floor. But underneath the floors, with the bodies, we never met any of the stone-implements, axes, pestles, polishing stones, or metates. They were strewn about everywhere else, in or around the houses. I will mention here that the Tarahumares, who always place bows and arrows, earthen-ware with food, etc. for the dead in their burial-caves, are very careful not to give them any implements of stone or metal, believing these to be too heavy for their departed to carry into the other world. A great part of the pottery from Casas Grandes shows a highly artistic faculty, and is of the finest quality. Several of the common decorations of the pottery of the South-west, such as the double stair-case, the spiral and the forked line, are met with here, but also many other and strange symbols. One specimen of this pottery even shows painted figures in relief made in the shape of women, owls, ducks, turtles, fishes, melons, etc. The collection of the expedition from this place is to-day in the Museum of Natural History in New York and will be described by the greatest authority on American pottery, Mr. W. H. Holmes, Curator of the Columbian Museum of Chicago, in his forthcoming work on the ceramics of North America. This collection, which is unique — only 3 pieces of Casas Grandes pottery being known before in the public collections of the States — is of exceedingly high value, as forming the only connecting link between the decorated pottery of the Pueblo Indians of the South-west and the pottery of the Valley of Mexico.

Returning from Casas Grandes to the interior of the mountains, the main chain was again followed southward. On one of the numerous headwaters of Rio Arros were

Digitized by Google

discovered the cliff-dwellings of Garabato, the most Southern, communal cliff-dwelling on the American continent.

Shortly afterwards, the region of the living Indians was reached.

In Temosachic — famous on account of the revolution and battle that took place there the year after we passed — the first Tarahumare Indian was seen. Some other small Pueblos with a mixed population of Pimas and Tarahumares were visited. The Southern Pimas, which are quite separated from the Northern Pimas of Arizona, in many places on Rio Arros and Rio Tutuaca are to-day cave-dwellers. We also saw them living during the winter in circular enclosures of loose branches like those used by the Apaches, and hiding themselves, when they noticed us, in some artificial dug-outs or holes in the ground, furnished with conical roofs of thatched grass and used as workshops when they are manufacturing their mats and hats of palmleaves, which could not be worked with advantage in the dry, open air. But they live principally in small log-houses, or underneath a simple roof on four corner-poles. They are an agricultural, peaceful and timid people, light-coloured and in many respects like the Tarahumares. During the rainy season they are enterprising goldsand-washers in the arroyos. We only touched on their country in our journey southward, and only some photographs and anthropological measurements were taken. Hardly anything is however known as yet about this small tribe.

The territory of the Tarahumare Indians lies between $25^1/_2°$ and $29°$ parallel, from Temosachic in the north to the Barranca de Uyapa on the border of Durango. The limits are to-day marked east and west by the plains, but in earlier times these Indians had several Pueblos even on the lower spurs of the Sierra towards the north-east. With the exception of some 2000 Tepehuan Indians, and the now almost extinct Tubares, which latter races live only in the South-western corner of the state, no other Indians are found inside this immense mountain territory. The Tarahumares are estimated at some 20,000 or 30,000 individuals, but owing to their custom of shifting their abodes from season to season, they are not easily counted, and the Mexican Govern-

Digitized by Google

ment has never taken the trouble of making their census. Except a couple of pages written by the Jesuit Fathers, some 200—300 years ago, absolutely nothing has been told to the outside world about this people. Even their close neighbours, the Mexicans, know, as a rule, astonishingly little about the customs and home life of this interesting race.

The mountain-sceneries of Tarahumare-land are even wilder and grander than those of Apache-land in the North, the forest-clad chains rise towards Durango to 10,000 feet and the cañons, or, as they are here termed barrancas, traverse the whole sierra as almost perpendicular chasms of awe-inspiring grandeur many thousand feet deep, often without a descent available to human beings for great distances. When exploring such barrancas, we often had to leave the pack and even the saddle animals on the plateau above. About the Barranca de Urique, which I crossed two years ago, Rivas, in his "Historia de los Triunfos de Nuestra Santa Fé," relates that the Jesuits at first abandoned altogether the thought of descending it, believing the story told them by the Indians, that only birds knew its depths. It is a hard descent of some 6,000 feet from the fir-clad mountain-crest to the Pithaya groves on the river bank.

The Tarahumares, who undoubtedly are the most primitive tribe of Mexico, have been termed by Bandelier the cave-dwellers of the American Continent, and for very good reasons, as there exists to-day no other race of such numbers in America, probably nowhere on the globe, using caves and caverns as habitations and being still in course of development from the cave-dwelling stage to that of house-building. It is principally in the barrancas of the western Sierra towards Sinaloa, amongst the heathen Tarahumares, that most of the cave-dwellers are to be found. Near the Pueblos on the pine-mesas, inhabited caves are scarce, but even here the caves, almost without exception, show marks of having previously been used as habitations, and the old people remember when, in many places, caves now deserted were once occupied by Indians, who have moved out of the caves to build themselves houses. The contact with the Mexicans has surely been an important factor in influencing the In-

Digitized by Google

dians towards abandoning their primitive cave-homes. The Indian peon will always hear his Mexican master speak with the greatest contempt about such a brutish way of living. Often there are no suitable caves to be found near the streams on the pine-mesas or in the small oak valleys, where the Indian cultivates his corn, and in such places, necessity probably first taught the Indian to construct houses.

The Tarahumares never make any caves, they only improve natural caves by levelling and sometimes even plastering the floor and by erecting in front of the caves semicircular walls 3—4 feet high, of loose stones or branches, or they may put up screens of stiff grass, as I saw at one cave at least. Against the back wall of the cave the Indian builds one to three or four small square store-houses of short logs or of stone and clay — in a couple of places we found cylindrical store-houses standing free in the middle of the caves — and he also digs out some small shelves in the walls or hidden cellars in the floor to store away various small articles. Very often however the store-houses are built at a good distance from the dwelling-cave, in some smaller cave, usually at an apparently inaccessible place of the steep rocks. The sight of one these little square wooden doors on a white wall far up behind the pine-trees in the depth of the cañons, where no human habitation can be descried in the vicinity, comes rather unexpected and strange. Only in very few places, the Indian lives in a house built inside the cave. His goats and sheep he rather often keeps in a cave close by his own or else he shares his cave with them. The permanently inhabited caves are always found near water, generally close to the river, but sometimes higher up, even to a height of two thousand feet above the river. In the last case, however, the water-supply is furnished by some streamlet from the mountains above. For the purpose of reaching the caves, the Indians in some steep localities either have cut with flintstone diminutive steps in the soft porphyry or sandstone cliffs, or climb up by means of ladders made of notched poles. The Tarahumare Indian always keeps his cave for himself and his family alone. No communal cliff-dwellings like those of the North are met with in Tarahu-

Digitized by Google

mare-land[1]). When in these silent mountain solitudes darkness reigns and the fire of the Tarahumare-cave throws its flaming light on the almost naked, dark forms of the aborigines and on the blackened walls and roof of the cave, it is a sight not easily forgotten and probably not very unlike familiar scenes amongst our own troglodyte ancestors, ages and ages ago.

By far the greatest number of the Tarahumares are however house-builders to-day and live during the greatest part of the year in small villages and rancherias on the broad, level pine-mesas and in the oak-valleys on the high-plateaux above the tropical barrancas. In their villages the houses are built at a distance of some hundred yards from one another — domestic privacy being strictly observed in this tribe. They are hardly ever situated on the open grass-plains but almost invariably on the edge of the forest. The dwellings are always one-storied and small, built of rough logs or poles, or "sochete," a mixture of mud and stones, or adobe, or they may consist only of a roof on four corner-poles. In "tierra caliente," houses of plaited branches or thatched grass or conical huts covered with palm-leaves are used. Light is let into the house through no other opening than the low door. No chimney is met with here nor even the primitive smoke-hole of Indian houses. There is ample room for the smoke to pass out through the broad chinks near the roof. Inside the house in a corner is the fireplace marked by a half-circle of soot-covered stones, against which earthen-vessels use to be placed. A row of similar vessels

[1]) One exception however is formed by an immense cave, by far the largest of the whole region traversed, situated not far from Tonachi Pueblo on the Verde river in a steep mountain-wall at the height of some 2000 feet. In this cave, that is the most inaccessible I ever entered and provided with a very small opening, I found along one of the walls more than a dozen crude, circular enclosures of loose stones, each one likely enough having been used by a family; but there were no real cave-houses or partition-walls of mud here. The Tarahumares asserted, that people of their tribe had never lived there, but "the Cocoyomis" according to their tradition, an ancient, mysterious race of cannibals. In this cave I found a small, peculiar broom of long pine-needles, an object that we never met with amongst the present Indians. The Apache-Indians, however, entered in these regions not long ago and they may have temporarily occupied the cave and left this object.

Digitized by Google

of all sizes — the largest, which are of a peculiar shape, serve to hold the native maize-beer — are seen along one of the walls. In a corner, the owner of the house sleeps on the hard mud floor, rolled in his blanket and with a small wooden log for his pillow. Some Indians use a mat of reeds for a bed, but as a rule the blanket is sufficient. On the walls, there hang some skins of animals killed, under the roof, perhaps, a number of bundles of dried medicinal herbs, and on some hanging shelf and in the numerous chinks between the logs of the walls, various articles are stored away, such as bows and arrows, or materials for making them, as reeds, feathers, etc., pieces of chalk for painting the body at feasts, combs made of large pine-cones, polishing-stones for the jars, etc., — altogether no very extensive assortment of things.

The Tarahumares cultivate crops of corn, beans, in a few places wheat, Spanish pepper, gourds, melons, some tobacco and sugar-cane. Their plough is a crooked, unbarked bough, with a share of sharpened flintstone or some hard kind of wood. They raise goats, sheep, and some cows, but very seldom keep horses or mules, always travelling on foot and carrying their burdens on their own strong backs even for hundreds of miles. During the rainy season, when the rivers in the bottom of the barrancas rise with astonishing rapidity, sweeping away everything in their torrents, the Indian passes down even the most dangerous rapids on his floating-block, a log 4—5 feet long, of *Erythrina corallodendron*, the wood of which is remarkable for its lightness. Mexicans have described to me the weird sight of whole troups of these Indians at night-time with flaming torches of pithaya in their hands shooting down the rapids on similar floating-blocks. No canoe could ever be used here.

Owing to the rather common failure of the crops in this exceedingly dry climate, and because now-a-days the Mexican cattle-herds often graze on the best agricultural land of the Indian, and, moreover, because the Indians are rather lazy and take little thought for the morrow, using a considerable part of their crops to make beer and wasting their time in religious dances, ceremonies, and prayers, the grain seldom lasts more than half the year. During the other half,

Digitized by Google

the Indian has to depend upon the natural resources of the country, as well as he can. A number of rather poor roots, various green herbs — these are often ground on the mill-stones and mixed with their corn-dishes— the roasted seeds of the piñon *(Pinus cembroides)*, of *Chenopodium* and of various grasses are used as food. Even the leaves of the ashtree and the male flowers and young leaves of the oak belong to the number of their dishes. Most important are the fleshy leaves of the century-plants or agaves, which are baked on hot stones in holes in the ground, and the sweet, delicate fruits of the grand columnar cacti of the genus *Cereus*, as *C. Pithaya* and *C. giganteus* with others. A great many herbs are used for medicinal purposes, and often with good results. There are native names for an astonishing number of plants, and the Indians of Sierra Madre know their native flora incomparably better than the educated classes of Europe know, as a rule, their respective floras. Never leaving his house without arrows and bow in his hand, the Tarahumare pursues the game of his country with great success. Ingenious methods for trapping and snaring are in use, and the fish are poisoned by means of various herbs even in the running streams. They will eat almost anything that lives, pole-cats, mice and rats, snakes, the big tree-lizards or iguanas, frogs, fish-spawn, grasshoppers, and certain kinds of larvæ, even those af the dragon-flies taken out of the water.

The Tarahumares are well-built and strong, of average height, although even very tall individuals are not seldom to be seen; the women are rather short and stout. They are of dark brown, almost swarthy complexion, especially the Indians of the high Sierra. The Tarahumares of the south-western slopes towards Sinaloa and in the hottest barrancas are of much lighter colour, being also of a lower and slenderer stature. I am sorry, that I am not able to give the average results of the anthropological measurements taken.

In one of the barrancas on the Fuerte river until a few years ago there lived about 30 Tarahumares that were perfect albinos. The smallpox swept them all away except one, an old woman, whom, after much trouble, I succeeded to track out. I visited her in her cave on the very crest of

Digitized by Google

a mountain, 3000 feet high, near Morelos. She was married to a small, dark man and looked very strange in his company. Her features were of course purely Indian, but a complexion like hers I never saw in Mexico even amongst the white people. She looked almost like a very blond type of a Scandinavian or Irish peasant woman, with her whitish yellow hair and pure white longhaired eyebrows; the face, naked arms, breast, and legs being white-skinned but with big rose-coloured spots caused by the scorching sunlight. The eyes were more than half closed and, as the woman was very shy, she would not allow me to approach so near, that I could distinguish the colour of the pupils. I was, however, assured that they were bluish. It was only after having spent half a day on the spot and treated the cave-people very liberally that I succeeded in getting the souvenirs I desired, different hair-samples of the albino-woman. In earlier times the custom of sacrificing such albinos to the gods prevailed in Mexico.

In past times the Jesuit Fathers worked amongst the Tarahumares with great zeal and self-abnegation and also with great success, establishing many missions. Several thousands were, however, never reached by the religion of the Cross, and these, the so-called "gentiles" or "cimmarones," are the most interesting. To-day almost all the old Jesuit-temples raised in the Sierra are in ruins or abandoned. No padre can speak the Tarahumare tongue, and great numbers of the Christian Indians refuse to have their children baptized and seem to be on the point of returning to their old belief. The Tarahumares, except in some two or three barrancas, where they do not allow strangers to enter, are a harmless people. They are very superstitious, innocent, and timid, generally disappearing and hiding themselves in the forest at the sight of a white man. They are, as a rule, honest but lazy and rather dirty. The pagans are the most reliable, and the best to deal with, because, having been less in contact with the white man, they have adopted less of his vices and faults. It only happens at the feasts when he is drunk that an Indian kills a man, but he deeply repents and deplores his deed afterwards. They flog criminals amongst themselves, but the children never get corporal punishment

Digitized by Google

nor are they often spoken to in harsh terms, but allowed the greatest liberty, and even receive their inheritance of cattle etc. at the early age of 8 to 10 years while the parents are still living. Brinton places the language of the Tarahumares, like that of the Tepehuanes, in the Sonoran branch of the Uto-Aztecan stock. In collecting the linguistic material, we followed the schedules issued by the Ethnological Bureau of Washington.

The dress of the Tarahumare Indians is very simple, consisting for the men of a woollen breech-cloth, for the women of a skirt, in both sexes with a belt; when it is cold, a blanket or toga is added. Hats are hardly ever used. The hair is held together by a broad, red or white cotton band surrounding the forehead. In a few places, for this purpose, they still use a narrow woollen strap as in olden times. The long, straight, black hair generally hangs down over the shoulders; however in some parts of the Sierra it is worn braided. The breech-cloth belts are of exceptional interest as showing almost all the artistic faculty developed by this simple people. The beautiful designs of the woollen belts made by the women are all mythological figures. We collected some 200 belts amongst the Tarahumares and Tepehuanes, all of which could be reduced to about a dozen patterns with their variations. One of the most common figures on the belts is an exact representation of a Nahuatl or Aztec cross, as I found out when in January last I visited Museo Nacional in the City of Mexico. Ancient Nahuatl pottery from the valley of Mexico showed here exactly the same symbol that is to-day woven by the Tarahumare women. The only ornaments of the Tarahumares are necklaces usually made of glass beads bought from the Mexicans, or of the seeds of *Coix lacryma,* a grass that is sometimes cultivated, seldom of wooden beads or pieces of roots. The Tarahumare pottery is crude, without any decorations, but there are several forms and sizes used for the various dishes.

The pagan Tarahumares always bury their dead in caves, which are then closed up with a wall of stone and clay. The Christians, as a rule, have adopted the method of burying the dead in the cemetery of their mission; however many still prefer the ancient mode of using caves for this

Digitized by Google

purpose. When an Indian has died, the members of his family and the neighbours come to bid the dead one farewell. If the defunct is a pater familias, the wife enters first and the children afterwards, one by one approaching the dead and speaking to him, "now you are gone, father, now he who is above us has taken you away; don't come back here to frighten us at night-time, goodby father, goodby" or the mother speaks to her child, "goodby my child, now you are gone away from us, never come back here again; don't come at night-time to touch me with your small hands or to suck my breasts, goodby my child, now I will never more think about you." Their notions concerning a future life are, it seems, very vague and uncertain. Through the teachings of the Jesuits, the idea of two places for the dead, viz. "el cielo," heaven and "infierno" hell or the great fire has now become common, at least among the Christian Indians. "The great darkness" and "the winds," are expressions that probably refer to ancient theories of their own. Besides these conceptions, the idea prevails, that the dead change into wild animals, and on this account, at the feasts for the dead, ashes are strewn near the spot, where the jars with food for the dead are placed, in order to find out from the tracks, in what animal shape, — usually that of a coyote, the dead may wander about. All sorcerers, persons hated and feared as bringing disease and death to whomsoever they wish, wander about after death as bears, panthers, jaguars, or owls, animals that the Tarahumares, accordingly, never kill; the sorcerers are even supposed to change into comets. Once when travelling, I was told in the greatest confidence by my Indian companion, that a few days before, when he had the great honor to carry a burden for a sorcerer along the same road, on meeting a big brown bear the sorcerer had said, "stop, don't do this animal any harm, it is I." With regard to this idea of transmigration, the Tepehuanes even go so far as to believe that such transmigrations take place amongst the animals themselves. They are fully convinced that mice when old change into small species of bats, rats into a large species of bats, ground-squirrels into snakes, the other squirrels that live in trees into parrots etc. Amongst the Pimas the idea prevails that

Digitized by Google

the three varieties of otter in the Arros river change into fishes which in colour or otherwise show some similarity to the otters. Therefore these otters have been named after the fishes. This belief has spread from the Pimas to the Mexicans, who assured us seriously that it was a fact not to be doubted. But to return to the conceptions of the Tarahumares with regard to their dead, there always exists in their minds, beside the sorrow and grief on account of their loss, a predominant sentiment of fear and dread, lest the dead should return and trouble the living, a sentiment existing in various forms and to a considerable degree in civilized nations too, but appearing especially strong and powerful amongst savages. To this sentiment Frazer in his work on "Burial Customs" attributes the origin of burying the dead to an act performed by early man not from affection but from selfish terror, simply to get well rid of the dead, who when placed in a deep hole in the ground and with the body kept down by the weight of the soil could not easily return to incommodate or alarm the survivors[1]. Primitive philosophy hit upon many devices to prevent the bodies or the ghosts from such wanderings, exceedingly disagreeable to the surviving relatives. The most universal of these was burying the dead, covering them with a mighty mound of earth, now degenerated in civilized countries into a mere formal heap, and to pile on the top of the mound heavy stones in order effectually to prevent the dead from rising, now developed into the modern tombstones. For the same purpose, the bodies were mutilated in strange ways amongst different peoples, the extremities were cut off, even the whole body hacked to pieces or the feet of the dead friend were tied together or he was securely nailed to the coffin. In Christian England the suicide was formerly buried with a stake driven through his body, etc. In Hermosillo, the Capital of Sonora, I had an interview with one of the chiefs of the Seris Indians, a disappearing race of crude savages, confined to the Tiburon Island in the Gulf of California. He told me that his fellow tribesmen still always break the spine of their dead before they wrap them in a

[1] See an article by Grant Allen "Immortality and Resurrection" in Fortnightly Review. 1893.

Digitized by Google

mat of white feathered albatros-skins, sewn together, and hang the body doubled up, on one of the higher branches of a tree.

Without entering into the wide field of the superstitious beliefs of the Tarahumares, I will only mention here one example, to show their unlimited credulity in matters of faith. At the last place where I stayed in Tarahumare land, there arrived one day an Indian, carrying a sack on his back. He sat down as usual some two hundred yards from our house with his back turned towards it. After a couple of hours, my landlord went out to greet him and to learn his errand. On his return he explained to me the business of our guest. A day or two ago, a powerful medicine-man of the other Sierra had met a bear on the road, and this bear had spoken to the medicine-man and told him that the Indians ought to make a feast and kill two white calves for it. As calves of that colour were not to be found in that Sierra, this messenger had been sent, some 30 miles, in order to obtain such ones in exchange for corn. The messenger was now in a great hurry to return with his calves, as he had promised to take part also in another feast where another party of Indians was just now out on a hunting expedition. Their medicine-man had not had any conversation with a bear, but he had a message from god by a mule. This mule, being "in parturition," had advised him to tell the Indians that they ought to make a feast and kill for it two deer, three squirrels, and four pole-cats. Both the feasts were given in order to induce god to send rain. This was told in good earnest as the most common matter of fact by our Indian host, quite an intelligent-looking man about 40. And he was no exception from the general rule as regards this race. No wonder that these poor Indians become such an easy prey to the cunning Mexican traders that keep up barter with them.

Most of the pagans have names taken from the animal kingdom as *Vá-ha-li,* the otter, *Va-ka-lá-tji,* the varicolored snake, *Ma-ká-vi,* the mountain-dove, etc.; other names used are such as *Tju-li-ví-si* hunger, *Ku-sa-m'ȧ-a,* "above the eagles," the last being that of an Indian living in a cave on one of the highest peaks of the sierra, "the white

Digitized by Google

eyebrow," "the big belly," "the broken finger," "the straw leg," "the salted one" etc.

The missionaries never permitted the use of similar names in baptism. Their instructions forbade the use of names "from the Old Testament, from pagans and Jews" and advised the use of names from the New Testament and the names of saints, but only short names easily pronounced. From this cause there is hardly a baptized Tarahumare to be met with to-day in all Chihuahua that has any other name than Pedro, or Pablo, or Juan, or Baptista.

The allotted time does not allow me to describe the Tarahumare feasts, at which the native beer or *su-ví-ki* flows — the interesting games and wonderful footraces, the latter perhaps unsurpassed in the whole world — or the dances as the common rain-dance, *Yú-ma-ri,* the *Ru-tu-bú-ri* dance, *Va-li-hí-va-mi, O-héj-a-ka,* and others. Neither can I tell you here about their songs, the melodies of which Mr. Lumholtz collected — or the powerful medicine-men and the sorcerers — or the worship of the sun and moon and the holy plants, *H'í-ko-ri, Ro-sa-pá-ra, Sú-na-mí-ki* etc, small, globular cacti, which are dressed up in clothes and given food — or their sandpaintings — their musical instruments — their fire ceremony over the newborn child, *Ka-le-va-lá* — their feasts for the dead with elaborate ceremonies, and other customs, beliefs, and superstitions.

The ethnological collections brought up to the Exposition in Chicago from Tarahumare-land showed no gorgeous featherworks, no carved stones, no native work in metal, no decorated pottery nor skin-dresses, none of these attractive things usually presented to the spectator. Their value lies in their having been formed during some two years of wanderings from barranca to barranca, from rancheria to rancheria, from cave to cave, and in their giving an absolutely complete representation of all that this simple race has produced and still uses in its struggle for existence. Mr. Frank Cushing of the Ethnol. Bureau, who has studied for years the cliff-dwellings of the South-west, found in this collection objects familiar to him from the homes of the cliff-dwellers, but the purpose of which until now had been unknown — and the collection also contained objects only

Digitized by Google

known from Peru and other South American countries. There are customs and beliefs alive at the present day amongst the Tarahumares that have already been lost by the Indians of the South-west or exist among them only in obsolete forms.

Nothing can be said in this short paper about the Tepehuanes and the Tubares, with whom we lived more than half a year, nor about the interesting peoples I visited later on the Pacific coast.

The language of the Tubares is unknown to science. I had the good fortune to save at least the elements of it from eternal oblivion. After a decade or two of years this language will never more be heard on earth. It will soon have to be counted among the great majority of the Indian languages, the dead languages, being spoken to-day only by four or five individuals between 60—70 years old.

Christian civilization has brought to the Indians of North-western Mexico some fragments of its peculiar theology, some ceremonies in no way more imposing and inspiring than those of their own mythology; it has brought them cattle and a few articles of trade, but it has also brought them the pernicious firewater, the "mescal" of the agave, the smallpox that is far more deadly amongst them than amongst the whites, it has to a considerable extent robbed the aborigine of his land, his principal means of subsistence, often reducing him to debasing servitude; it has spread shameful diseases amongst his womanhood — and some day, not very far off, Christian civilization will have destroyed the Indians of north-western Mexico just as it has done with countless other unhappy races of the New World.

When the railroad now proposed from the great Communistic Colony of Topolobampo on the Pacific shall once bind this ocean together with the Mexican Gulf, and the iron-horse crosses Tarahumare-land, opening up the fabulous treasures yet hidden in its gold and silver mines and destroying the virgin forests, — then the life of the Indian will not be long, and the name of the cave-dweller will soon become only a matter of history for the passing tourist.

Digitized by Google

M. Seler. Ich wollte nur die Genugthuung aussprechen, die ich gemeinsam mit Andern, die auf demselben Gebiete arbeiten, darüber empfunden habe, dass die Expedition so gute Ergebnisse gehabt hat. Sie gibt uns das *connecting link* zwischen der alten Cultur im Süden der Vereinigten Staaten und derjenigen in Mexico. Was ich von Töpfereien ausgestellt gesehen habe, ist meiner Ansicht nach eher vom Südwesten. Zwischen den beiden Völkerschaften muss es eine andere gegeben haben, die andere Töpfereien bereitete.

M. le président. Les membres du Conseil général sont priés de se réunir demain matin à 11 heures et demie au rez-de-chaussée du Riddarhus.

Comme la séance s'est prolongée plus que nous ne le pensions, nous avons cru pouvoir remettre à demain les deux communications qui étaient encore à l'ordre du jour.

La séance est levée.

Digitized by Google

SÉANCE DU CONSEIL GÉNÉRAL

le mercredi 8 Août à 11 heures et demie

Présidence de M. le baron TAMM

M. le PRÉSIDENT, en ouvrant la séance, annonce que le Conseil général est appelé à désigner le lieu de la prochaine session, laquelle doit se tenir, d'après les statuts, en 1896.

M. BOVALLIUS, secrétaire général, fait part au Conseil qu'une proposition de la Société de Géographie de Lisbonne est parvenue au Bureau. Elle tend à obtenir que la 11e session ait lieu à Lisbonne en 1897 à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte du passage des Indes orientales.

M. le baron Adolphe NORDENSKIÖLD annonce qu'il a reçu une lettre du délégué du gouvernement mexicain au Congrès, M. Baz. En s'entretenant avec lui, et répondant comme simple membre au désir exprimé par M. Baz au nom du gouvernement du Mexique qu'il y ait une session à Mexico, M. le baron Nordenskiöld a exprimé l'opinion qu'il serait très utile que le Congrès pût siéger au Mexique, où il y a plus qu'en aucun autre pays de traces de l'ancienne civilisation américaine.

Voici le texte de cette lettre:

Stockholm, le 8 Août 1894.

Monsieur le baron,

En vous remerciant une fois de plus d'avoir bien voulu m'exprimer votre opinion sur l'utilité d'une session du Congrès international des Américanistes à Mexico, je tiens à vous confirmer ce que j'ai eu l'honneur de vous dire hier soir, que

Digitized by Google

le cas échéant le Gouvernement de mon pays offrira au Congrès une large hospitalité, tiendra à sa disposition son Musée National et ses collections et lui facilitera l'étude sur place des ruines grandioses qui s'élèvent sur notre territoire.

Veuillez agréer, Monsieur, les assurances de la haute et distinguée considération avec laquelle je suis

Votre très obéissant serviteur

Gustavo Baz

Délégué du Gouvernement Mexicain au Xme Congrès international des Américanistes à Stockholm.

M. le président constate qu'il y a deux propositions en présence: l'une de siéger à Mexico en 1896, l'autre à Lisbonne en 1897.

M. Virchow. Il est nécessaire de rappeler qu'au Congrès de Huelva il a été décidé que le Congrès n'irait pas en Amérique; c'est ce qui avait déjà été convenu à Madrid en 1881. Je n'ai pas pris part à ces résolutions, mais à mon avis il est nécessaire de rester en Europe. Ce serait livrer tout le Congrès au hasard que de convoquer un Congrès en Amérique, où l'on ne sait pas qui y viendra, qui en prendra la direction, et quels résultats il donnera.

M. le duc de Loubat. A Paris, il y a quatre ans, M. le docteur Brinton avait demandé qu'il y eût une session en Amérique. A Huelva on a exprimé les idées que nous venons d'entendre exprimer par M. Virchow. Mais, ce que nous pouvons faire, c'est d'accorder une session extraordinaire, en décidant que le Bureau de la session de Stockholm est à la disposition de ces messieurs pour le choix d'une ville. J'ai refusé, moi, de faire la demande d'une session à tenir en Amérique, parce qu'à San Francisco, on m'avait répondu qu'il n'y avait pas d'argent, Du reste, le Congrès, qui devait se tenir l'an dernier à Chicago n'a pas eu lieu. Je ne vois pas pourquoi on ne déciderait pas de tenir la prochaine session ordinaire à Lisbonne et d'accorder une session extraordinaire au Mexique.

M. Charnay. Il y a des difficultés pour aller au Mexique. La grande distance!

Digitized by Google

M. le duc de Loubat. Cela ne fait rien. Il faut encourager les études. On ne connaît pas l'Américanisme là-bas.

M. Virchow. Certainement, nous pouvons encourager les Mexicains à convoquer spontanément un Congrès des Américanistes, nous pouvons même, chacun personnellement, les aider de tous nos efforts, mais nous ne pouvons pas dire que ce soit une session extraordinaire de notre Congrès, cela serait contraire aux statuts.

M. le duc de Loubat. On l'a fait à Huelva.

M. Virchow. On donne aux Américains seulement le droit de convoquer un Congrès, mais les invitations au Congrès ne devraient pas être faites par nous.

M. le duc de Loubat. Le délégué mexicain demande la même faveur. Je ne vois pas pourquoi on la lui refuserait.

M. le président. Il y a deux questions à résoudre: d'abord, où se tiendra la prochaine session du Congrès; ensuite, est-ce que nous proposerons au Congrès de laisser organiser quelque part un Congrès extraordinaire? Commençons par résoudre la première question.

Plusieurs membres demandent que le Congrès se réunisse en Hollande.

M. le duc de Loubat. Mais on n'y demande pas de session, alors que le Portugal en demande une.

M. le président. Les Portugais ont demandé qu'une session extraordinaire se tînt à Lisbonne en 1897. Ils ont précisé l'année. Est-ce qu'il y a une proposition quant à la session ordinaire de 1896? *(Oui!)* Nous pourrions donc proposer au Congrès, tantôt, que la prochaine session ordinaire ait lieu en Hollande en 1896; et nous serions reconnaissants au gouvernement mexicain s'il voulait, lui, organiser pour l'année prochaine un Congrès spécial à Mexico. Donc,

Digitized by Google

la première question est celle de savoir si notre prochaine session doit avoir lieu en 1896.

— Le Conseil général adopte cette proposition.

M. le PRÉSIDENT. Que pense le Conseil général de la proposition relative au Mexique?

M. VIRCHOW. Si nous disons que nous sommes reconnaissants au gouvernement mexicain, c'est un engagement, et si pas un de nous ne se rend à Mexico, nous sommes dans notre tort.

M. le duc de LOUBAT. Nous n'avons pas procédé autrement, à Huelva, lorsqu'il s'agissait du Congrès de Chicago.

M. VIRCHOW. Laissons aux Mexicains pleine liberté de convoquer un Congrès.

M. le PRÉSIDENT. Est-ce que le Conseil veut faire au Congrès la communication que le gouvernement mexicain a demandé qu'il y ait un Congrès au Mexique en 1896? *(Approbation)*. Et quant à la proposition du Portugal?

M. le duc de LOUBAT. Nous ne sommes pas compétents.

M. le PRÉSIDENT. Alors nous proposerons que le Congrès laisse au Congrès de 1896 le soin de trancher cette question. *(Approbation)*. Il est décidé en outre que la prochaine session doit avoir lieu aux Pays-Bas. Nous communiquerons de plus au Congrès la proposition du gouvernement mexicain.

— La séance est levée.

Digitized by Google

CINQUIÈME SÉANCE ORDINAIRE

le mercredi 8 Août à midi

CLÔTURE DE LA SESSION

Présidence de M. le baron TAMM, président d'honneur.

M. le PRÉSIDENT. J'ai l'honneur d'informer le Congrès que S. A. R. Madame la PRINCESSE ROYALE a fait au Congrès l'honneur de lui répondre par la dépêche suivante:

»Vivement touchée de l'amabilité du 10me Congrès des Américanistes d'avoir exprimé des vœux si aimables à l'occasion de mon anniversaire de naissance, je vous prie de lui transmettre mes remerciements les plus sincères.

Victoria.»

M. SELER. Ich bin beauftragt, dem Congress ein Werkchen von Geheimrat Förstemann in Dresden zu überreichen, der Ihnen als der Herausgeber der besten uns erhaltenen Maya-Inschriften bekannt ist. Herr Förstemann hat sich nicht damit begnügt, diese Inschriften mit Geschick und Treue wiederzugeben, sondern er veröffentlicht seit einer Reihe von Jahren Specialstudien auf diesem Gebiete, obschon es seinen gewöhnlichen Studien recht fern liegt. Herr Förstemann hat Alles gethan, um die Frage der Maya-Handschriften ins rechte Licht zu bringen, er hat das System an sich erklärt, chronologische Feststellungen vorgenommen, und nun veröffentlicht er kleine Abhandlungen über besondere Puncte. In der vierten dieser Abhandlungen, die ich auf den Tisch des Congresses niederzulegen die Ehre habe, versucht er

Digitized by Google

zum ersten Male eine Erklärung des einen Blattes der Inschrift zu geben. Das Werkchen ist von besonderem Interesse, weil es sich um den Umlauf des Planeten Venus und die Concordanz dieses Umlaufes handelt. *(Beifall.)*

Madame Zelia Nuttall. J'ai été priée de dire quelques mots sur ce plan de la ville de Mexico et de ses environs[1], qui appartient à la bibliothèque de l'Université d'Upsala. Il a pour auteur Alonso de Santa Cruz, le cosmographe de l'Empereur Charles-Quint. Le plan a été apporté à Upsala au siècle dernier probablement par un diplomate suédois. Il comporte 175 hiéroglyphes, indiquant les noms des villes et de leurs environs. Très souvent, les hiéroglyphes sont accompagnés du nom espagnol, ce qui permet peut-être de déterminer la valeur phonétique des hiéroglyphes. Beaucoup d'entre ces derniers sont peut-être des dessins. Avec la loupe et de la patience on pourra se former une idée de ce travail. M. le duc de Loubat nous a fourni, à M. Dahlgren et à moi, les moyens pécuniaires pour entreprendre la publication de cette carte, en souscrivant cinquante exemplaires.

M. le président. Le Congrès présente à M. le duc de Loubat ses sincères remerciements d'avoir bien voulu être le Mécène d'une publication suédoise. *(Applaudissements.)*

M. Dahlgren lit alors la communication suivante:

Von den Südseefahrten der Franzosen im Anfang des 18. Jahrhunderts.

Die Amerikanisten können nicht erwarten, hier in Schweden Urkunden für die Geschichte des Zeitalters der grossen Entdeckungen zu finden. Unser Vaterland, von dem Schauplatze der damaligen Weltereignisse weit abgelegen, begann erst am Ende der Periode der Conquista, nachdem

[1] Voir: *Ymer,* 9e année (1889), p. 3, etc.; Nordenskiöld, A.-E. Facsimile Atlas, p. 109; *Map of the world* by A. de Santa Cruz, 1542. Explanations by E.-W. Dahlgren, p. 4; — *Ymer,* 17e année (1897), p. 86.

Digitized by Google

es die drückende commercielle Macht der Hansa gebrochen, wieder in die Reihe der seefahrenden Nationen einzutreten. Durch Zufall haben gleichwohl einige kartographische und handschriftliche Originalurkunden den Weg nach Schweden gefunden. Da ich früher schon über die wichtigsten derselben berichtet habe, will ich hier nicht näher auf sie eingehen, und nur einige Worte einem Gegenstande widmen, der zwar nicht innerhalb des eigentlichen Bereiches dieses Congresses liegt, der aber vielleicht doch, da das Material sich zum Theil in Schweden findet, hier besprochen werden darf. — Es ist allgemein bekannt, wie Spanien den Verkehr mit seinen überseeischen Colonien geordnet hatte. Ein überaus strenges Monopolsystem war in erster Linie darauf gerichtet, andere Nationen von dem reichen Gewinn fern zu halten, den dieser Verkehr gab. Eine Folge hiervon war, dass die strengen Verbote durch einen umfassenden Schleichhandel eludirt wurden, und dieser Schleichhandel seinerseits gab wieder zu dem Auftreten der unter dem Namen Flibustiere oder Boucaniere bekannten Seeräuber Anlass. Mit der pacifischen Küste existirte damals kein directer friedlicher Verkehr. Die königliche Armada führte jedes dritte Jahr die europäischen Producte nach Portobello und Veracruz, von wo sie dann über Land nach der pacifischen Küste befördert wurden. Dieser Verkehr wurde mehrfach durch die Flibustiere beunruhigt und auch abgebrochen; ein friedlicher Handel fremder Nationen, oder auch nur ein Schmuggel, konnte aber in Chili und Peru nicht bestehen, weil die dafür erforderlichen Stützpunkte fehlten. In diesen Verhältnissen trat erst eine Veränderung ein, als Philipp von Anjou den spanischen Königsthron bestiegen hatte. Ludwig XIV., sein Grossvater, der dadurch der eigentliche Regent Spaniens geworden war, verwandte nun seine Macht dazu, Frankreich bedeutende commercielle Vortheile zu verschaffen. Die strengen spanischen Prohibitivgesetze wurden zwar nicht zu Gunsten der Franzosen aufgehoben, die spanischen Beamten, die dem französischen König ihre Stellen verdankten, fanden sich aber veranlasst, mit den Unternehmungen seiner Landsleute durch die Finger zu sehen. Dazu hatten die Spanier einen besonderen Grund, die Seefahrten der Franzosen nach America zu begünstigen. Ihre eigene Seemacht war nämlich allmählig in Verfall ge-

Digitized by Google

rathen, und als die Engländer im Jahre 1702 in Vigo die Silberflotte zerstört hatten, war man für die Zufuhr von edelen Metallen aus America eine Zeit ausschliesslich auf die Franzosen angewiesen.

Ich habe von mehr als 60 französischen Schiffen, die in den ersten zwei Jahrzehnten des 18. Jahrhunderts nach Chili und Peru fuhren, Notizen gesammelt. Der geographische Gewinn dieser Reisen war freilich nicht gross — da sie nur auf kaufmännischen Gewinn gerichtet waren, galten sie meistens nur bekannten Gegenden —, aber in commercieller und politischer Hinsicht haben sie eine nicht unbedeutende Rolle gespielt, und man wundert sich mit Recht darüber, dass ihre Geschichte noch nicht geschrieben ist. Der Grund, weshalb ich mich etwas mit ihnen beschäftigt habe, ist der, dass wir hier in Stockholm ein Manuscript haben, welches eine Beschreibung der wichtigsten derselben enthält. Es ist dieses die Reise des Schiffes St. Antoine, befehligt von Herrn de Frondat, das im Jahre 1708 in Peru anlangte und im Jahre 1711 wieder nach Frankreich zurückkam. Diese Reise ist besonders deshalb merkwürdig, weil durch sie der Umfang dieser friedlichen Unternehmungen weit ausgedehnt wurde. Herr de Frondat war nähmlich der erste, der mit französischen Schiffen nach China hinüberfuhr, eine Fahrt, die in den nächsten Jahren wenigstens 12 andere Schiffe nachmachten. In geographischer Hinsicht hat auch Frondat's Reise eine gewisse Rolle gespielt. Auf seiner Rückfahrt von China nach Californien ging er nähmlich bis zum 44. Breitengrade hinauf. Sein Curs war also der nördlichste, den die Geographen des vorigen Jahrhunderts vom Stillen Ocean kannten, und seine Reise war ihnen besonders deshalb interessant, weil sie von allen bis dahin bekannten den hypothetischen Inseln in diesen Gegenden am nächsten kam. Wir finden auch auf den Karten von den beiden Brüdern Delisle und von Buache bis auf die von Vaugondie vom Jahre 1773 die Route des Schiffes St. Antoine angegeben. In der gedruckten Litteratur sind dagegen die Notizen über diese Reise die spärlichsten.

Der Gewinn, den die Franzosen von den Fahrten in die Südsee hatten, war anfangs kolossal. Es mag hier erwähnt werden, dass die Kaufleute von St. Molo dem König von Frank-

Digitized by Google

reich nach der Heimkehr einer Südseeflotte nicht weniger als 30 Millionen Livres in Gold und Silber leihen konnten. Die Concurrenz wurde jedoch bald allzu gross, und man konnte in den Häfen Chili's und Peru's 30—40 gleichzeitig dort liegende französische Schiffe zählen. Auch das strenge Verbot gegen den Südseehandel, das nach dem Frieden von Utrecht erlassen wurde, vermochte die Rheder von diesen Unternehmungen nicht abzuhalten. Der Gewinn wurde unter diesen Umstanden von Jahr zu Jahr immer schlechter, und als dann der bekannte Schotte John Law sein grossartiges financielles Project realisirte, wurden die commerciellen Kräfte Frankreich's anderen Unternehmungen zugewendet, die bekanntlich bald scheiterten. Mit dem Jahre 1720 hörten die französischen Südseefahrten ganz auf.

M. le PRÉSIDENT. M. Telge a fait cadeau d'un certain nombre d'objets d'art au musée d'ethnographie de Stockholm. Je tiens en mains la lettre d'envoi, et je me permets d'exprimer à M. Telge nos remerciements chaleureux pour le cadeau généreux qu'il fait à notre musée. *(Applaudissements.)*

Don Justo ZARAGOZA a adressé au Congrès les premières feuilles du Compte rendu de la session de Huelva et il promet de faire suivre le reste le plus tôt possible.

M. le docteur VON DEN STEINEN vient de faire cadeau au Bureau de son important ouvrage: *Unter den Naturvölkern Zentral-Brasiliens. (Applaudissements.)*

M. le président du comité exécutif du Congrès international d'anthropologie de Chicago, le professeur Brinton, nous adresse le Compte rendu de ce Congrès.

M. le PRÉSIDENT. Je saisis cette occasion pour remercier M. le docteur Bovallius de la manière distinguée dont il a rempli les fonctions de secrétaire général du Congrès.

Le Conseil général s'est réuni ce matin pour proposer au Congrès en quelle ville doit avoir lieu la prochaine session du Congrès international des Américanistes. Il y a

Digitized by Google

d'abord une proposition de la Société de Géographie de Lisbonne, qui demande que la prochaine session concorde avec les fêtes qui auront lieu dans cette ville en 1897. Le Conseil général a trouvé que la prochaine session devant avoir lieu en 1896, il dépendrait du Congrès de 1896 de décider s'il y aurait un Congrès à Lisbonne en 1897. Est-ce que le Congrès adhère à cette proposition du Conseil? *(Assentiment.)*

M. Baz, délégué du gouvernement mexicain, présent au Congrès, a adressé à M. le baron Nordenskiöld la lettre suivante:

Stockholm, le 8 Août 1894.

Monsieur le baron,

En vous remerciant une fois de plus d'avoir bien voulu m'exprimer votre opinion sur l'utilité d'une session du Congrès international des Américanistes à Mexico, je tiens à vous confirmer ce que j'ai eu l'honneur de vous dire hier soir, que le cas échéant le Gouvernement de mon pays offrira au Congrès une large hospitalité, tiendra à sa disposition son Musée National et ses collections et lui facilitera l'étude sur place des ruines grandioses qui s'élèvent sur notre territoire.

Veuillez agréer, Monsieur, les assurances de la haute et distinguée considération avec laquelle je suis

Votre très obéissant serviteur

Gustavo Baz

Délégué du Gouvernement Mexicain au Xme Congrès international des Américanistes à Stockholm.

Ensuite, il a été proposé au Conseil général que la prochaine session ait lieu en 1896 aux Pays-Bas. Comme M. Baz n'a point demandé que le Congrès tienne sa session ordinaire à Mexico en 1896 et que dans des sessions antérieures il a été convenu que le Congrès n'irait pas hors d'Europe, le Conseil général est d'avis de tenir la prochaine session aux Pays-Bas, et de remercier M. le délégué du Mexique de la proposition qu'il a faite au Congrès d'un Congrès extraordinaire à Mexico.

Digitized by Google

M. Baz. En offrant la plus large hospitalité au Congrès international des Américanistes, je suis certain de me conformer aux instructions de mon gouvernement d'abord, et d'être allé au devant des idées que m'a exprimées M. le baron Nordenskiöld. Je vous assure que le gouvernement aura à cœur que tous les savants qui arriveront à Mexico trouvent largement ouvertes les collections que nous possédons dans notre pays.

M. le président. Est-ce que le Congrès approuve la proposition du Conseil général? *(Assentiment.)*

M. Seler. Meine Damen und Herren! Gestatten Sie mir Ihnen einen Beschluss vorzuschlagen. Unter den wissenschaftlichen Schätzen, die es uns mit der grössten Liberalität zu studieren gestattet gewesen ist, befindet sich eine Sammlung, der wir alle mit besonderem Interesse gedenken: es ist das Nordische Museum, das von einem einzigen Manne, von Dr. Hazelius, zustande gebracht worden ist. Wir haben dieses Museum mit der grössten Genugthuung besucht, aber wir sind nicht weniger durch das herrliche Freiluftmuseum überrascht worden, das ganz einzig in seiner Art dasteht. Wir haben die Tänze aufführen sehen, die Gesänge gehört, die uns ein so lebhaftes Bild von dem Volkstreiben in diesem Lande gegeben haben. Der Congress hat die Pflicht Herrn Hazelius dafür seinen Dank auszusprechen, und ich bitte die geehrte Versammlung, sich mir in diesem Sinne anschliessen zu wollen. *(Applaudissements.)*

M. le président. Je crois que par les applaudissements avec lesquels l'assemblée vient d'accueillir les paroles de M. Seler, elle s'est ralliée à sa proposition.

Mesdames et Messieurs,

Au début de nos travaux, je me suis permis d'exprimer mes meilleurs vœux pour la réussite du Congrès. Je vous ai promis, au nom du Comité d'organisation, de faire tout ce qui était possible dans cette voie. Est-ce que nous avons tenu parole? Je crois qu'on peut nous en donner le té-

Digitized by Google

moignage. Mais les communications qui ont été faites à la tribune, les mémoires qui vous ont été présentés, contribueront largement à l'œuvre des Américanistes. Vous lirez le Compte rendu de nos travaux, vous vous souviendrez des leçons qui nous ont été données par d'illustres savants. C'est eux que je remercie d'avoir bien voulu se rendre ici pour nous faire part des résultats de leurs recherches patientes, œuvres de plusieurs années qu'ils nous ont résumées en quelques minutes. Résumer, condenser à ce point les substances les plus compliquées, n'est donné qu'aux savants qui possèdent pleinement leur sujet. Je me permets donc, au nom de mes compatriotes, de remercier nos chers hôtes d'avoir fait le voyage dans notre pays septentrional. Vous avez bien vu que tout n'y est pas neige et gelée, il y a aussi de la chaleur, surtout dans les cœurs, il y a une intimité à laquelle vous avez tous pris votre part, et je vous remercie de l'avoir acceptée.

M. Virchow. Pardonnez-moi si je prends la parole pour un seul mot. Le Congrès doit ses remerciements les plus profonds à notre comité d'organisation et particulièrement à notre président, qui a dirigé avec tant d'habileté, d'impartialité et d'assiduité nos séances. *(Applaudissements.)* M. le baron Tamm, qui est entré pour la première fois dans nos rangs, s'est comporté de suite comme un ancien.

Je dois rappeler aussi la haute bienveillance et le grand intérêt que S. M. le Roi a montrés à notre Congrès, en prenant place à ce bureau et en assistant à nos séances et je vous propose de clore notre session aux cris de: Vive le Roi!

L'assemblée se lève et répète trois fois le cri de *Vive le Roi,* puis se sépare, M. le baron Tamm ayant prononcé la clôture du Congrès.

Digitized by Google

ANNEXES

Digitized by Google

Digitized by Google

On the affinities of the Otomi language with Athabascan dialects.

by

DANIEL G. BRINTON, M. D., LL. D., D. SC.

In his *Cronica Serafica del Colegio de Propaganda Fide,* etc., published at Mexico, 1792, Father Arricivita makes the following statement:

"Estando bastantes Apaches de paz en la mision de San Antonio de Valero, observó un religioso el que un Indio Otomite ladino, que habia entrado con la requa de los avios, estaba una noche parlando en una larga conversacion con ellos, y siendo poco el tiempo que habia estado en aquella tierra, le preguntó si acaso entendia la lengua de los Apaches, y satisfizó con que era la misma Otomite que el hablaba, y solo con la diferencia de que ellos variaban la significacion de muchos vocablos que en la suya querian decir otras cosas: pero por el contexto de las otras palabras facilmente se entendian."

This remarkable statement attracted the attention of Dr. J. C. E. Buschmann when he was writing his monumental work. *Die Spuren der Aztekischen Sprache im nördlichen Mexico und höheren amerikanischen Norden,* which was published at Berlin in 1859. He chose forty-two words for a comparison, and reported the results as follows:

"Ich kann melden, dass die otomitische Sprache keine Verwandte des Athapaskischen Idioms ist. Bei einer Vergleichung der wichtigen Wörter habe ich nur folgende, ungenügende: wie man sehen wird, ganz in der Einsylbigkeit und grössten Wortkürze liegende, Anklänge gefunden: Beil, Berg,

Digitized by Google

Fuss, gehen, Gesicht, kalt; eine gewisse Ähnlichkeit zeigen auch die Begriffe; Baum, Bein, donnern, Gans, gut, Holz.» The remainder of his list he thought offered no analogies.

The passage of Arricivita also excited the interest of Francisco Pimentel, the learned author of the *Cuadro Descriptivo de las Lenguas de Mejico.* In the third volume of that work, printed at Mexico, 1875, he cautiously accepts some relationship between the Apache and the Otomi. He believes there is a morphological similarity between the two tongues; and he also relates that a person learned in the Otomi had declared that he recognized several words in an Apache vocabulary. Pimentel continues in these words:

"Todo lo dicho me condujó á hacer una comparacion detenida entre Apache y Otomi, cuyo resultado ha sido encontrar que hay alguna analogía lexica entre los dos idiomas; pero de palabras *aisladas.* Esa analogía de palabras no prueba, pues, fusion completa entre la raza Otomí, y menos comunidad de origen; pero sí indica el trato habido entre ellos, trato muy creible si recordamos que los Otomís, segun sus tradiciones, vinieron de los paises septentrionales."

He then proceeds to compare seventy-two words in Apache and Otomi, betwéen which he believes he finds nineteen identities. These are the allied words: — muger, niño, madre, ojo, nariz, estrella, agua, nieve, venado, perro, cuervo, flecha, pan, bueno, malo, cinco, siete, nueve, veinte.

Such is the state of the question to-day. So far as I know, no later researches have been prosecuted concerning this important and interesting suggestion. It certainly merits revival and revision, for if that very ancient Mexican people, the Otomis, can be shown to have been the vanguard of the great migration of the Déné, Tinné or Athabascan stock southward, we should have settled one of the largest problems in North American, pre-columbian history.

With that object in view I have taken a list of eighty-six typical words in Otomi and its dialects, and compared them with their correspondents in the Athabascan dialects, both of the north and the south. The precise location of these dialects are given in my volume on "*The American Race,*" and I need not repeat them here. For the Otomi I have depended chiefly on a comprehensive *MSS.* dictionary

Digitized by Google

of the eighteenth century in my possession, as well as on the printed sources; and for the Athabascan, on the standard work of Buschmann, *Der Athapaskische Sprachstamm,* Berlin, 1856, on the vocabularies issued by the Bureau of Ethnology of the United States, and especially on the admirable *Dictionnaire de la Langue Déné-Dindjié* of the Rev. Emile Pétitot, Paris, 1876, a work reflecting the highest credit on the author, and on Mr. A. L. Pinart, through whose liberality it was published.

The phonetic elements of both these stocks are extremely complex, and, as far as I can judge from the alphabets devised to express them, quite similar. In the northern Athabascan, Petitot distingishes seventy-one sounds, and notes each by a separate sign; in the Otomi, Ramirez employs fifty-nine characters and Yepes seventy-nine[1]. Of course, rendering these into ordinary European alphabets disfigures them more or less.

The dialects of the Otomi are the Meco, Mazahua, Pame and Pirinda, on which my material is quite deficient, being little beyond that given by Pimentel in the work above referred to. The Athabascan dialects are numerous and the material is abundant. Those I have chiefly referred to by their initial letters are the Apache, Arivaipa, Carrier or Takulli, Chepewyan, Jicarilla, Kinai, Kolosch, Loucheux, Montagnais, Navajo, Peaux de Lièvre and Piñatero.

MAN: *n'yöh, Yo-heh.*

In all the Athabascan dialects the word for man, "homo," is *déné* or *tinné;* but for man, "vir," it is *yu, yi, yo;* as

[1] Antonio de Guadalupe Ramirez, *Breve Compendio — — — — en lengua Otomi* (Mexico, 1785); Joaquin Lopez Jepes, *Catecismo — — en lengua Otomí* (Mexico, 1826). Neve y Molina in his *Reglas de Orthographia, Diccionario y Arte del Idioma Othomi* (Mexico, 1767) omits some of the sounds which are retained by later writers. Count Piccolomini in his *Grammatica della lengua Otomí* (Roma, 1841) has endeavored to express all the sounds of the language by the Latin alphabet with diacritical marks. I have often followed him. A similar effort was made by E. C. Natera in his *De Othomítorum Lingua Dissertatio* (Ed. Mexico, 1845) which I have occasionally consulted. I have rejected, however, his explanations of the composition of Otomi derivatives (p. 124) as they seem quite fanciful.

Digitized by Google

Mont. and P. de L. *déné-yu;* Louch. *n'd-jow.* Another word for "human being" in Otomi is *da,* seen in *da-me.* married man; *da-shu,* married woman. This *da* we find in Apache, *inda,* Car. *da-ne,* as a modification of the root *d-n.*

WOMAN: *da'nshu, tan-shu, si-tshu.* Pir. *ba-shuy.*

The *da* or *ta* prefix, has been explained above. The general root *shu,* female, appears in the Ki. *schoo, ssjuo,* the Jic. *tsche-eh,* the Ch. and R. *tsche-kwe,* Tak. *she-ke,* etc.

FATHER: *ta.*

MOTHER: *me.*

These words are the same in many of the Ath. dialects; but I attribute little or no importance to them. Long ago, Alcide d'Orbigny showed that they belonged to the universal terms of human language[1].

BROTHER: *khuã-dà, î-dâ.* Maz. *khua-me.*

SISTER: *n'khu, khu.*

In the Ath. dialects there is no radical distinction between the words for brother and male cousins, between sisters and female cousins (Petitot). In the above words the radical *khu* is the same for both sexes, with an affix indicating sex. It seems to be the northern Ath. radical *k'u,* or *kwi,* with a male suffix, as in P. de L. *ku-ndié* or *gu-ntié,* brother. In the Kin. we have *schu-tta* for sister.

SON: *bâ-tzi, an-tte.* Maz. *chi-tzi.*

DAUGHTER: *n'shû-bâtzi, tti-shû.*

The radical for son is apparently *tzi* or *t'ti,* from which the word for daughter is derived by the feminine affix. Close analogies in the Ath. dialects are seen in the Pin. *ja-stuyu,* Nav. *se-tse,* Tak. *tzee, s-tsee, tzi, shi,* etc., for »son»; and *ja-stai, ed-soa, ett'ue,* Ki. *schju,* etc., for »daughter».

BOY: *tzuntty.* Pam. *shiti.* Maz. *shiyotti.*

GIRL: *n'shu-tzy.*

The radicals in these words are evidently the same as in son and daughter. No distinction could have been originally made between the communal children. From the same radical the Ariv. has *shiti-she,* younger brother; the Nav. *shi-ke;* the Jic. *ith-chin-ya,* etc. In Louch. *chia,* boy, Mont. *ttse-lin,* girl, and so on in other dialects.

---

[2] *L'Homme Américain,* Tome I, pp. 162, sqq (Paris, 1839).

Digitized by Google

CHIEF: *dan-rzaya.*

In Nav. and Ariv. *na-tan,* in both a compound word apparently from the stem *déné* or *tinné,* men, meaning leader or ruler of men.

HEAD: *ña.* Pam. *ka-nau.* Maz. *ñi.* pir. *nu.* Mec. *kiaymo.*

FACE: *hmi, mih-te.*

The word for head is a secondary root in Ath. (Petitot), and has many forms. It is repeatedly allied to that for face. The vocabularies give us *nin, tsin, sche-ny, nan,* etc., for head; and *ni, nii, nne, shin-ni, ninin, inne, inen,* etc. for face.

HAIR (of the head): *nishtà, noshtà, yoshtà.*

The radical is *shtà.* This word in Ath. is very frequently allied to that for head or compounded with it. Buschmann gives these dialectic forms for hair: *tschago, thigah, ttheagaw, si-ra, tezega,* etc.

EYE: *edo, daa.* Pam. *tao.* Pir. *tua.*

This is identical with the general Ath. root. *éta, enda, eda-ye, in-ta, n'da, n'dar,* etc.

EAR: *egu, gu.* Pam. *gao.* Pir. *che.*

This is also identical with the Ath. correspondents, *zga, edza, tcha, cha, tsche,* etc.

NOSE: *shiñu.* Pam. *shinua.* Maz. *ashiñu.*

Again identical with the northern Ath. *in-tsin, oen-tsin,* and the southern *shin-chi, chin,* etc.

MOUTH: *anè, nè.* Maz. *ne-che.* Pir. *naa.*

LIPS: *ana, anè, anshinè, sinè.*

These terms are evidently the same. In the Ath. dialects the word for mouth is from the radical *éta* or *eda;* but that for lips is *et'anne,* literally, "that which is around the mouth" (tour de la bouche, Petitot). From this in various Ath. dialects the word for mouth is derived, as *sh-naan, na-ga, na-za,* etc. (Buschmann). We thus see the connection of the Otomi.

TONGUE: *qhane.*

Contrary to the general rule in American languages, this is a secondary root in Ath. (Petitot), and seems to be connected with the foregoing. Some analogies to the Ot. may be found in the Ath. *edha, tthoon, ththadu, tthare, se-qina-kal,*

Digitized by Google

all meaning "tongue." Naxera derives it from *kua,* within, *nè,* mouth.

TOOTH, TEETH: *zi, tzi.* Maz. *ezi.* Pam. *zei.* Mec. *ga-zei.*

This well-defined radical seems to have no relationship to the general Ath. root *erru* or *ggu,* or *gju,* In Ot. it also means, "el extremo de una cosa" (Naxera), as the Ath. *tche,* and from this was probably applied to the teeth.

ARM; HAND *ye, yete, yeche, yeheh.*

As is frequently the case, there are no separate words for these two parts. In Ath. there is no primitive root for either, the usual term *inla* meaning "le bout du corps" (Petitot). The Ot. term may be from Ath. *lle, tsche,* or *zie,* end, point, extremity.

LEG: *sinthe, shidehe.*

FOOT: *equa, gua.* Maz. *em-kuante.*

The Ath. dialects give for leg: *tsinne, tsone, e-dthen,* etc.; for foot: *cuh, akuh, ka,* the general root being *eke* or *k'o.*

BELLY: *rzittey.*

The word in the northern Ath. dialects is *etschiet*; in the southern: *she-it-ta, ha-yet-te, yidda,* etc.

BLOOD: *qhi.* Pam. *ichii.* Maz. *okhi.* Mec. *ga-chee.*

The Ath. radical is *til* or *tel,* which we find in the Jic. *tich,* K. *tel-tilch;* but the resemblance is doubtful.

BONE: *ndoyo.* Maz. *nchoye.*

The Ath. radical is *thoen, tsone,* which has a little similarity.

HEART: *mai.* Maz. *mui-bui.*

These have no similarity to the Ath. words.

SUN: *'hiadi.* Maz. *yha-re.* Pam. *yah-bi.*

MOON: *'rzana, an-tzana.*

The original Ath. root *tsa* or *sa* meant both sun and moon. It appears to be preserved in the Ot. *tzana,* moon, which in some Ath. dialects is *tschane, channoo, tljakaannu,* etc. The form *yah* in the Ot. words for sun is found in the Ath. words for sun, *yah-eye,* Pin. *chuna-yah,* Mex. Ap., and a few others. The Ot. *'hiadi* is almost identical with the *'tsiadi,* sun, of the Navajo.

DAY: *apã, epã, pã.*

NIGHT: *nshuy.* Pam. *sao.* Mec. *re-zaa.*

Digitized by Google

The Ot. word for day is the same as for "warm"; and that for night is from *be-sui*, "dark." The Ath. terms are differently derived, and therefore unsuitable for comparison; but the following deserve note: Kol. *tat-shuy*, Tak. *schad-schu*, night; Ariv. *pin*, day; Ap. *ape*, morning.

STAR: *tzoe*. Mec. *ka-toe*. Pam. *ka-shan*.

The primitive Ath. radical is *then*, *shen* or *shan*, which latter is identical with the Pame. The Nav. has *soe*, the Louch. *soen*, etc.

WIND: *dâshì*, *tasi*.

The primitive Ath. root is *t-si*, seen in Louch. *attsey*, Ch. *dsha*, Tak. *day-schee*, Ug. *tschi*, etc.

THUNDER: *nyynni*, *ganni*, *phenni*.

Buschmann noted the resemblance of this to Ath. *niljtyni*, *inni*, *klytni*, etc., from a general root *inti* or *anti*.

LIGHTNING: *hu-etzi*.

The Ath. radical given by Petitot is *ettchi*, whence the dialectic forms *ettchich*, *thethi*, etc. in various Ath. dialects.

RAIN: *uai*, *'ye*. Pir. *mahbi*.

There seems no connection between these terms, and both are remote from the Ath. The Pir. is the word for "cloud."

SNOW: *siqha*, *shicah*.

In Ath. the primitive radical is *jyah* or *yash*, whence the forms *s'jach*, *yyah*, *tshash*, *tschrah*, etc.

CLOUD: *gûy*. Pir. *mahbo*.

The Ath. root is *'kw*, seen in Louch. *kkwo*, Kol. *kussh'*, *ijus* etc.

SMOKE: *bî-phi*, *mî-phi*.

According to Morice, the Ath. root is simply the rough breathing or *'he*. It is difficult to say whether this appears in the above.

FIRE: *tzibi*. Maz. *zibi*.

LIGHT: *hia-tzi* (comp. lightning, *huetzi*, sky, *ma-huatzi*).

The general Ath. root for fire is *kun*, which is not at all similar to the above; but the Ath. root *dzji*, meaning light, brightness, daylight, etc., constantly recurs in such words as *kad-dzji*, éclat du feu, *keni-dzji*, éclatant, *dzin*, jour, etc. (Petitot); also, Kin. *kiizul*, light, Ap. *dchi-kati*, day, etc.

WATER: DEHE.

Digitized by Google

RIVER: *nota-dehe* (spring of water, *poe-the*).

The primitive Ath. radical for water is *t'e* or *d'e,* which occurs in all the northern dialects and most of the southern. For "river" the Mont. has *des-nedhé.* Father Morice remarks: — — "A close examination will disclose the fact that in all the Déné dialects connection with water is expressed by an internal *'th'*."

STONE: *do* (in all dialects).

The general Ath. root is *thé* or *tsé,* which in Louch. becomes *tdho;* this change is, however, rare.

TREE, WOOD: *tza, rza, bai.*

No distinction between these ideas is drawn in either tongue. The general Ath. radical is *tschran* (Petitot). Dialects give, *zwalja, tsoto, tsu.* In P. de L. *tsa* is "dry wood," for burning; in Mont. *baye* is a dead tree.

HOUSE: *n'gu, negu.*

The usual Ath. word is quite different: but many dialects have *quan, kuné,* etc. The meaning is "the inside," "the within" (contenant, intérieur, Petitot), In Ot., *kua* also means "within" (Naxera, p. 124).

MOUNTAIN, HILL: *thethe, tteheh.*

Pointed out by Buschmann as like the Ath. *sheth, zeth, thithe, s'keeteh,* etc.

PATH, ROAD: *nu, 'yu.*

The Ath. root is *t'inlu,* which may be remotely allied.

AXE, TOMAHAWK: *ttégi.*

Noted by Buschmann as similar to the Ath. *thelth;* to which may be added the Louch. *déttég,* etc. This was the one weapon undoubtedly common to the primitive condition of these tribes, and a word therefore of the first importance.

ARROW: *thay.* Pam. *taa.*

BOW: *za, tzah.*

There is no original word for bow in the Ath. dialects, that which is used meaning "ce qui s'agrandit" (Petitot). This occurs as *tsalthen, tsölte.* The Ath. root for arrow is *krah,* which is quite unlike the Ot. The weapon was probably discovered at a late date.

DOG: *'yo, thyo;* male dog, *ta'yo;* female dog, *tshu'yo.*

Originally in Otomi this word *'yo* must have been some generic term for quadruped, as we find *ntu'yo,* bear, *phan'thyo,*

Digitized by Google

deer, *tta'yo,* sheep. The chief divinity of the tribe was *Yo-cippa,* probably some totemic animal[1]. In the Ath. dialects we have Louch. *zjow,* wolf, which in Ku. is *zo,* in Tak. *yush,* where we find it used generically in *yush-kli,* horse[2]. The Ath. word for dog is quite different.

DEER: *phani.*

This seems clearly the Ath. word *dennee, tennee, tani-ha,* Louch. *e-than,* Nav. *pinh,* etc.

BEAR: *ntu'yo, nogatzata.*

These words are probably for different species. The general Ath. root is *shas, shashe,* which has some remote resemblance to the second.

SNAKE: *khena, queya.* Pir. *chimi.*

Snakes were probably unknown in the primitive Ath. home. There is no common term for it in the dialects, and none closely resembling the above.

BIRD: *ttzintzu.* Maz. *tzinzi.*

Close to this are the Nav. *tsitze,* Jic. *tseeteh.* In the northern dialects we have *tchin, tchen,* from a radical *nen,* with a prefix meaning either water, or something small (Petitot).

GOOSE: *boccu, boshu.*

DUCK: *tica.*

The wild goose is called in the various Ath. dialects from a root *oka* or *oga.* The wild duck (one species) is in Louch. *tetzjek,* Mont. *betta-kke.*

FEATHER: *sini, sihni, shini.*

This closely resembles the Mont. *-ttsoen,* Louch. *etsene,* feather; and the Ug. *tschöne,* Nav. *ahsteen,* wing.

FISH: *hua, ehe.* Pir. *hiv.*

The Ath. dialects have *llue, thlu, tloo-ay, chlui,* which are remote.

MAIZE: *tetha, detha.* Pir. *tatui.*

Not known in the early home of the Athabascans. The root is identical, however, with the Ap. and Nav. *na-ta,* Ariv. *nya-ta,* etc.

LEAF: *si.*

Perhaps related to the Ath. *tsche,* end, extremity.

---

[1] Sahagun, *Historia de la Nueva España,* Lib. X, cap. XXIX.

[2] Johnie and Dawson, *Comparative Vocabularies of the Indian Tribes of British Columbia,* p. 67 (Montreal, 1884).

Digitized by Google

WARM: *pa, npa, sho-pa.*

COLD: *n'ztzee.*

Bushmann remarks that in Ath. these opposite sensations are often expressed by words from the same root. This is an example of "countersense," which is not unusual in this stock[1]. In Ot. the words for "warm" are derived probably from some root meaning the sun's rays or light; while cold appears to be from the Ath. radical *edze,* seen in the Ath. words for cold, *etdza, edzah, adze, k'uskaz,* etc.

OLD: *até, ndoe, dasqhua.*

YOUNG: *datta.*

In Ath. we have *ata, satank,* long ago; *tan-alta,* old man, *kiss-inta,* old woman; in Apache *hatlate,* young, Ch. *chauta,* small.

GOOD: *nesui, nirza, s'anho, shonho.*

BAD: *nantzo, n'ttzo.*

The words for "good" resemble Ath. *nisho, naisu, nesu, nysch-sin, su-tschon,* and a host of others, from the general radical *ne-zun,* or *ne-zon* of the northern dialects (Petitot). Of the words for "bad" in Ath. Buschmann remarks: "Fast alle Sprachen verschieden; kaum kann man vergleichen." But the Ot. is very close to the Apache *'ntcho,* and elsewhere, *naazo-heli, dzo-unde,* etc.

ALIVE, LIFE: *te, ite, ba-ite.*

DEAD, DEATH: *du, tu* (in all dialects).

The Ath. has P. de L. *yeta,* vivant; *ko-yeti,* vivre; Mont. *rida;* Ch. *yuttah, chuta.* There seems no primitive word in Ath. for dead. They say "he sleeps"; "he has done"; "his breath is gone," etc. (Petitot).

WHITE: *ttasi, nttashi.*

BLACK: *botthe.* Maz. *photte.*

RED: *ccasti, ntheni.* Pam. *guua.* Mec. *guazol.*

The Ot. names of the colors blue, green, and yellow are derived from these. They are difficult to compare, as all the Ath. color-names are derived words, usually preceded by the adjective prefix *tel* or *dal,* said by Petitot to mean "blood." Black is from *ttés,* charbon (id.). Red is often from

[1] See my *Essays of an Americanist,* p. 401 (Philadelphia, 1890).

Digitized by Google

ttsi, vermillion. The Ot. *tasi,* white, may come from Ath. *ias* or *yas,* snow.

To EAT: *tzi.* Maz. *tzitzi.*

To DRINK: *tzi, tzithe.* Maz. *tzi, zi.*

The latter word is evidently a modification of the former, the general meaning of the stem being "to take sustenance." Precisely the same relationship, and considerable similarity of sounds, occur in the Ath. dialects. Thus: Mont. *atsiti,* to eat, and *estsit,* to drink; Nav. *ateshi,* to eat, and *tuisha,* to drink. Other words are Sic. *u-tzits,* to eat; Beaver, *atsils,* to eat, *uzto,* to drink.

To SLEEP: *aha.* Maz. *ihi.*

The latter is slightly like the Louch. *itchi,* Mont. *shiti,* of the same signification.

To SEE: *nu, hiandi, hieti.*

The latter mean "to see clearly," and are not unlike the P. de L. *yitti,* Mont. *itti,* Chep. *etethi,* to see or look. The main stem *nu* does not appear in Ath., except in the derived forms of *etta,* where we find *neta, nuta,* regarder; *nu-i,* regarder mutuellement (Petitot).

No, NOT: *hin, hina.*

In Ath. generally *hila,* but the *l* occasionally passing into *n,* as Tak., *hoony,* etc.

Numerals.

If the Otomis were an ancient offshoot of the Athabascan stock, they probably separated before a system of numeration was developed, which we know from many examples is a late acquisition of primitive peoples, and to which some American tribes had not yet arrived when they first came in contact with Europeans.

The Otomi numeral system is very simple, with few primitives; these are:

1. *anda,* shortened to *nra, na* or *ra.*
2. *yoho,* or *yo.*
3. *hiu.*
4. *gohoo, goo,* or *goho.*
5. *k'utta, quetta,* or *qyta.*
10. *retta,* or *detta.*
20. *nrahte, nate,* or *date.*

Digitized by Google

In these, *an-da,* one, has as its second syllable the Ath. radical for "one," seen in Ap. and Nav. *ta-kla, ta-she,* etc. The three, *hiu,* has a distant resemblance to the Kut. *et-hie,* Mim. *ka-jyai,* Ap. and Nav. *tai* and *tja.* For the four, *goho,* the Ap., Nav. and Tak, *to* is the nearest. The terms for five and ten, *quetta, retta,* are evidently compounds of the same stem *etta,* with varying prefixes. We seem to recognize it in the Nav. and Ap. words for ten, *data, yatta, sata, tsatah,* given by Bushmann. The term for twenty in Otomi, *nate,* is also identical with the Apache and Navajo *natin, nahtin, natteen,* which I have no doubt means "one man," *na tinné,* like the maya *uinic,* etc., the count of the fingers and toes filling this sum.

Following the examples of Bushmann and Pimentel, I will summarize by saying that of the eighty-six words compared above by me, fifty-four present considerable similarity in the two stocks, amounting in various instances to identity; twenty-eight show slight similarity, which might be weakened or strengthened by further investigation; and four present no similarity whatever.

My conclusion is that in the Otomi dialects there is a strong infusion of Athabascan elements, so strong that we must assume that at some time in the past there has been an intimate admixture of blood; and that it is quite possible that a closer analysis, bringing in all the Otomi dialects, especially the most northern, the Pame, which we may reasonably suppose would show most points of contact, will prove this ancient Mexican people the most southern branch of the great British American stock.

Digitized by Google

L'Historien Sahagun et les Migrations Mexicaines

par

LE CTE DE CHARENCEY

Au premier rang parmi les pieux missionnaires que leur zèle pour le salut des âmes conduisit à étudier avec soin l'antique religion, la langue, les us et coutumes de leurs néophytes, il convient de placer Fray Bernardino de Sahagun. Arrivé à la Nouvelle Espagne en 1529, c'est-à-dire huit ans après la prise de Mexico, il profita de son séjour de deux années à *Tépépulco*[1], pour se renseigner à fond sur les croyances, le culte et les mœurs des habitants du pays. Ayant ensuite passé plus d'une année à *Tlatelolco,* quartier de la cité de Mexico, le vénérable Padre utilisa les loisirs que lui laissaient les soins de son ministère pour mettre en ordre les matériaux déjà recueillis. Après avoir consulté les vieillards les plus intelligents et les plus instruits de la localité, il faisait rédiger par de jeunes Indiens sachant à la fois l'Espagnol et le Nahuatl, le résultat de ses conversations. C'est ce qui constitua les «Relaciones de las Cosas de la Nueva España», dont une traduction française est due au concours de deux de nos compatriotes qui ont habité le Mexique.

Ajoutons que la consolation de voir imprimée l'œuvre, fruit de tant de travaux et de peines, ne fut point accordée au courageux missionnaire. Un ordre royal, en date du 22

[1] Fray Bernardino de Sahagun, *Histoire Générale des choses de la Nouvelle Espagne,* traduite et annotée par M. le docteur Jourdanet et Remi Siméon. (Introd. p. VIII); M. Seler, *Altmexikanische Studien,* dans les *Veröffentlichungen aus dem Königlichen Museum für Völkerkunde, Bd I 4; Americana,* p. 517 du T. X du *Muséon* (Louvain 1890).

Digitized by Google

avril 1577, obligea Sahagun à envoyer tous ses manuscrits en Espagne et interdit la publication d'aucun livre concernant les croyances et superstitions des Indiens. On espérait ainsi éloigner les nouveaux convertis de toute tentation de retomber dans l'idolâtrie.

Pendant près de deux cents ans, on ignora ce qu'étaient devenus les papiers du pieux ecclésiastique. Enfin, Muños, l'infatigable chercheur, eut la chance, vers la fin du siècle dernier, d'en découvrir une copie dans le couvent des Franciscains à Tolosa. C'est d'après cette copie que furent publiées, aussi bien l'édition imprimée en 1829 à Mexico, par les soins de D. Carlos Maria de Bustamante, que celle de la collection Kingsborough. Cette dernière, supérieure à la précédente, au point de vue de la correction du texte, parut à Londres en 1830.

M. Seler signale d'ailleurs l'existence de trois autres manuscrits du livre de Sahagun et rédigés, suivant toute apparence, de la main même de l'auteur. Le premier, conservé à la Bibliothèque Laurentienne de Florence, contient le texte en langue Mexicaine, avec traduction Espagnole. C'est vraisemblablement celui que le Commissaire Général Fr. Rodrigo de Sequera avait décidé le savant missionnaire à mettre au net. Les deux suivants, rédigés exclusivement en Mexicain, se trouvent déposés à Madrid, l'un à la Bibliothèque de l'Académie historique, l'autre à celle du Palais. Tous les deux, sans doute, furent écrits par notre auteur, le premier à *Tépépulco,* le second à *Tlatelolco.* Ils présentent entre eux d'assez notables différences de rédaction. M. le Docteur Brinton a publié, d'après le manuscrit de Florence, un recueil d'hymnes et de chants plus ou moins sacrés (Texte mexicain avec essai de traduction anglaise), lequel fait partie de la collection d'ouvrages sur l'Amérique par lui publiés[1]. Une traduction complète et surtout interlinéaire du texte Mexicain de Sahagun, serait, à coup sur, chose fort utile et désirable. Espérons qu'elle ne se fera pas trop attendre et que soit en Europe, soit en Amérique, il se trouvera quelque érudit pour mener cette entreprise à bonne fin.

[1] D.-G. Brinton, *Rig-veda Americanus,* T. VIII de la *Library of aboriginal American literature* (Philadelphia 1890.)

Digitized by Google

Si l'œuvre de Sahagun ne se recommande d'une façon particulière, ni par l'esprit critique, ni par le mérite littéraire, elle n'en conserve pas moins beaucoup de valeur, au point de vue des études Américaines. C'est un vaste répertoire de documents dont plusieurs ne se rencontrent nulle part ailleurs. En ce qui concerne les époques reculées et de beaucoup antérieures à la conquête, les assertions du vieux missionnaire ne sauraient être acceptées sans contrôle. C'était plutôt, pour nous servir d'expressions toutes modernes, un ethnographe qu'un historien. Nous pouvons, du moins, saluer en lui l'interprète fidèle et sincère de la tradition populaire, le compilateur infatigable, le metteur en œuvre de matériaux qu'il lui était encore relativement facile de recueillir, si peu de temps après la chute des états indigènes.

Sahagun assigne comme premiers habitants à la Nouvelle Espagne, les émigrants qui, venus des côtes de la Floride, abordèrent, il y a de cela, nous dit-il, un nombre indéterminé d'années, sur la côte nord-est du Mexique[1]. Ils montaient sept galères dont une tradition postérieure aurait fait autant de grottes et de cavernes[2]. Le lieu de leur débarquement fut *Panoyan,* litt. «Endroit où l'on arrive par mer»; plus tard, le nom de cette localité aurait été corrompu en celui de *Panotlan* ou *Pantlan,* d'où le nom actuel de *Panuco.* Du reste, notre auteur prétend que les nouveaux arrivants eux-mêmes l'appelaient quelquefois aussi *Panco.*

En tous cas, Panuco constitue aujourd'hui une ville située par le 22° de lat. N. et le 102° de long. O. Greenw. dans le district de Tampico (extrémité septentrionale de l'Etat de Vera Cruz), sur les bords du Rio Panuco. Elle est à peu près à dix-sept lieues dans l'intérieur des terres et l'on concevrait difficilement, par suite, que l'emplacement de cette cité ait pu servir de de lieu de débarquement. D'ailleurs, un savant géographe du siècle dernier déclare formellement cette cité fondée par Cortez[3]. Il est donc bien vraisemblable que ce n'est pas sur son emplacement que durent atterrir les voyageurs, mais

---

[1] Sahagun, *Hist. Gén.* (Trad. de Jourdanet), liv. 10°, chap. XXIX; 12, p. 693 et 674.

[2] Sahagun, Prologue, p. 9.

[3] Alcedo, *Diccionario Geografico-historico de las Indias Occidentales.* Madrid 1789 (Art. Panuco).

Digitized by Google

bien au port de Tampico. Cette dernière localité se trouve à vingt lieues environ au NE. de Panuco, tout près de l'embouchure du fleuve du même nom et à l'extrémité méridional de l'État actuel de Tamaulipas.

Quoiqu'il en soit, Sahagun désigne positivement les Mexicains proprement dits comme descendants de ces colons venus d'Orient. Ils se rattacheraient à ces derniers par l'intermédiaire des Toltèques[1]. Les émigrants auraient, en effet, pris ce nom, après leur établissement dans l'intérieur du pays. Notre auteur dit exactement des Toltèques ce qu'il avait déjà dit des Mexicains, ou plutôt de leurs ancêtres débarqués à Panuco, à savoir qu'ils étaient les premiers habitants de la Nouvelle Espagne[2]. Il ajoute encore qu'à cause de leur habileté artistique, ces Toltèques auraient été appelés *Oxomoco, Cipactonal Tlaltetecuin* et *Xochicauaca*[3]. Or, ces quatre noms sont juste, comme nous le verrous tout à l'heure, ceux des inventeurs du calendrier mexicain, lesquels restèrent avec les premiers colons, lors du départ des autres sages et savants.

Enfin, Sahagun paraît encore réunir toutes ces populations sous la dénomination générale de Chichimèques. Voici ses propres paroles:

»Le véritable nom des *Tulteca* (Toltèques) était *Chichimeca.* »Le nom de *Tulteca* provient de la finesse et de la supériorité »des objets qu'ils fabriquaient.»[4]

Et plus loin:

»C'étaient (les Mexicos ou Mexicains proprement dits), »des étrangers, puisqu'ils vinrent des provinces des *Chichimeca.*»[5]

Il ajoute encore:

»Les *Nahua* étaient ceux qui parlaient la langue mexi»caine, bien que ne la prononçant pas comme les vrais »Mexicains. Ils s'appelaient aussi Chichimèques et ils préten»daient descendre des Toltèques qui restèrent dans le pays »lorsque leurs compatriotes s'exilèrent, à l'époque où *Quet»zalcoatl* partit pour *Tlapallan.*»[6]

---

[1] Sahagun, *Hist. Gén.*, liv. 10e, chap. XXIX; § 12, p. 673.
[2] Id. ibid. § 1er, p. 655.
[3] Id. ibid. § 1er, p. 657.
[4] Id. ibid. p. 656.
[5] Id. ibid. p. 673.
[6] Id. ibid. § 3, p. 663.

Digitized by Google

Enfin, il termine par ces mots:

«Toutes ces différentes familles (les Mexicains et autres »tribus sorties de la vallée des sept cavernes) se donnent »le nom de *Chichimeca*, et se vantent de cette dénomination. »Cela provient de ce que toutes s'en vinrent errantes comme »des *Chichimeca*, à travers les pays dont nous avons parlé »pour aboutir à cette partie-ci du pays.»[1]

Notre auteur paraît, du reste, opposer ces populations Chichimèques du Mexique aux races de l'Est et du Sud-Est, telles que les *Olmeca* et les *Nonoalca*, lesquels, affirme-t-il, ne se disent nullement *Chichimeca*. Ce point, nous le verrons tout à l'heure, est d'une grande importance au point de vue ethnographique.

Mais il est temps de clore cette digression et de reprendre le cours de notre récit.

Les colons abordés à Panuco ou plutôt à Tampico, n'y séjournent pas longtemps. Sous la conduite du Grand-prêtre qui portait le dieu protecteur de la nation et les guidait dans leur marche, ils continuent leur voyage par terre, à la vue des Sierras Nevadas et des Volcans, jusqu'à ce qu'ils aient atteint la province de Guatemala. Ces émigrants allaient à la recherche de *Tamoanchan*, litt. «Nous cherchons notre demeure», termes dans lesquels Sahagun voit une altération des deux mots mexicains *tictemoa tochan* qui offrent juste le même sens[2]. Ce *Tamoanchan*, pour la possession duquel ils avaient quitté la région du littoral n'était autre à leurs yeux, dit le vieux chroniqueur, qu'une sorte de Paradis terrestre, placé d'après la tradition indigène dans les régions équinoxiales. Ils résidèrent longtemps dans cette nouvelle patrie. Toutefois, les *Amoxoaques*, c'est-à-dire les sages habiles à déchiffrer les peintures hiéroglyphiques, qui jusqu'alors avaient accompagné l'émigration, s'en séparèrent enfin. A la suite de leur dieu, c'est-à-dire, sans doute, de l'idole qui le figurait et que l'on portait sur un brancard, tout enveloppée de *mantas*, ils gagnèrent la côte orientale. C'est là qu'ils se rembarquèrent, emportant avec eux les écrits ou plutôt les peintures relatives aux cérémonies du culte, à l'histoire et aux arts mécaniques.

[1] Sahagun, *Hist. Gén.*, Liv. 10, chap. IX, § 12, p. 678.

[2] Ibid., Prologue du liv. 1er, p. 9 (et en note).

Digitized by Google

Cependant, avant d'adresser un adieu définitif à leurs anciens compagnons de route, les sages leur firent différentes recommandations, prescrivant à ceux-ci de rester dans leur nouvelle patrie dont la divinité elle-même leur garantissait la possession. Du reste, ajoutèrent-ils, celle-ci viendra de nouveau vous rendre visite en Tamoanchan, aux approches de la fin du monde. Quatre Amoxoaques refusèrent pourtant de se rembarquer et restèrent avec leurs compatriotes, à savoir *Oxomoco, Cipactonal, Tlaltetecuin* et *Xochicauaca*[1]. Ils fabriquèrent de nouveaux livres pour remplacer ceux que l'on remportait au delà de la mer, et c'est à eux notamment que l'on devrait l'invention du calendrier dit Toltèque, jadis en usage chez la grande majorité, sinon la totalité des populations civilisées de la Nouvelle Espagne. Les noms de ces mystérieux personnages sont exactement les mêmes, comme il a été dit plus haut, que ceux appliqués par Sahagun aux Toltèques, en raison de leur habileté mécanique. L'étymologie et la signification en semblent également obscures. Nous ne nous occuperons ici que du terme *Cipactonal,* écrit assez peu correctement *Cipactonat* par Veytia. Cet auteur le décomposant en trois mots mexicains *Cé* «un» *ipac* «sur» et *Tonalli* «jour, soleil», traduit le tout par «Celui qui est au-dessus du soleil», «Père supérieur au soleil».[2] Nous ne voyons pas trop où il va chercher le mot signifiant «Père». L'interprétation proposée par l'abbé Brasseur, pour être différente, ne nous semble pas meilleure. Il rend ce nom mexicain par «Un qui est avant le jour, celui qui précède le jour» et prétend justifier son interprétation par ce fait que Cipactonal aurait été identifié avec *Tlahuizcalpan-teuctli,* litt. «Seigneur qui brille derrière les maisons», ou Vénus, étoile qui effectivement scintille dans la voûte azurée jusqu'au moment du lever de l'astre du jour[3].

On ne saurait guère, à notre avis, se refuser à voir dans *Cipactonal* un composé des deux termes Mexicains *Cipactli,* sorte de monstre fantastique, et *Tonalli* dont le sens

---

[1] Sahagun, *Hist. Gén.,* chap. IX, § 12, p. 674.

[2] Veytia, *Historia Antigua de Mexico* (Publiée par Ortega), T. 1, cap. 9, p. 95 (Mexico 1836).

[3] Abbé Brasseur de Bourbourg, *Recherches sur les ruines de Palenqué,* chap. 4, p. 48 (en note).

Digitized by Google

véritable est celui de Comput, Calendrier, litt. «Comput du Cipactli». Nous allons voir, tout à l'heure, le motif de cette étrange dénomination. Et d'abord, qu'était-ce que le *Cipactli* ou *Cepactli?* Humboldt en fait un grand poisson de mer et traduit son nom par «Espadon». Ce n'est pas l'idée que nous en donnent les peintures hiéroglyphiques. Il y apparaît sous les traits d'un serpent au corps armé de flèches ou de pointes d'obsidienne. On le prend comme signe du premier jour du mois et de la première année du cycle de cinquante-deux ans. Maintenant, quelle étymologie attribuer à ce terme de Cipactli? Veytia le décompose en *ce* «un», *ipac* «sur» et *Tlatli* «père», litt. «Le premier au-dessus des Pères, l'Ancêtre par excellence.» Nous lui laissons, cela va sans dire, toute la responsabilité d'une pareille interprétation.

Cipactonal, somme toute, nous fait assez l'effet de n'être autre chose que le calendrier personnifié, et il se pourrait bien que les noms de ses trois compagnons ne désignassent simplement, en réalité, que les principaux ouvrages de magie ou d'astronomie en usage chez les peuples de ces régions.

Maintenant que le calendrier Toltèque ait été dénommé au moyen du premier des hiéroglyphes qu'il contient, la chose n'offre rien de bien extraordinaire. Est-ce qu'en Hébreu, chaque livre de la Bible n'a pas pour nom le mot même par lequel il commence?

C'est, du reste, ce que fait clairement ressortir une légende rapportée par Mendieta. D'après cet auteur, les Dieux qui venaient de créer l'homme s'aperçurent avec chagrin qu'il ne possèdait pas de livre d'après lequel il pût régler sa conduite et sa manière de vivre. Cependant un ménage divin composé d'Oxomoco et de Cipactonal, sa femme, habitait une caverne dans le pays de Cuernavaca, à une quinzaine de lieues environ au sud de Mexico[1]. Le couple tint conseil et Cipactonal décida son époux à consulter son petit-fils Quetzalcoatl, l'idole de Chollula. Chacun de ces trois personnages prétendait tout d'abord à l'honneur de choisir le signe initial du calendrier. Enfin, sur l'avis de l'aïeule, le premier tour fut attribué à Quetzalcoatl. Ce dernier, après avoir rencontré par son chemin un Cipactli ou «serpent d'eau»,

[1] Mendieta, *Historia Ecclesiastica indiana,* lib. 2., cap. XIV, pag. 97 et 98 (Mexico 1870).

Digitized by Google

adopta cet animal comme emblème de l'hiéroglyphe du premier jour et de la première année. Puis, Oxomoco adopta pour les jours et années suivants, Ome-Acatl, litt. «deux-canne». Enfin, Cipactonal ayant sans doute négligé de faire valoir ses droits, son petit-fils marqua les an et jour du signe *Yci-calli* «Trois-Maison» Les inventeurs continuèrent de la sorte jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le nombre treize. On sait, en effet, que le cycle mexicain de cinquante-deux ans s'obtenait par la combinaison de quatre hiéroglyphes et de treize chiffres[1]. Nous ne nous arrêterons pas à faire ressortir ici la ressemblance extrême entre le système du calendrier mexicain et celui des peuples de l'Extrême-Orient. En effet, le cycle de ces derniers, qui est de soixante années, résulte de la combinaison de dix signes fondamentaux ou *racines* avec douze autres auxiliaires ou *branches*[2].

Ajoutons que l'un des motifs, sinon le motif principal qui décida les Mexicains à faire entrer le nombre 4 dans leur mode, c'est le caractère sacré dont il se trouvait déjà revêtu, comme emblème des points de l'espace. De même que 3 constituait chez les Mexicains le nombre politique par excellence[3], le 4 était à proprement parler le nombre géographique et administratif au sein d'une grande partie des races américaines. Rappelons à ce propos les quatre quartiers entre lesquels le Dieu Huitzilopochtli avait prescrit aux Mexicas de partager leur ville[4], les tétrarchies de Tlaxcalla, Tepeyacac et Huexotzingo, gouvernées chacune par un conseil de quatre princes ayant sous sa dépendance spéciale un des

---

[1] Sahagun, *Hist. Gén.*, Introd. pag. LXVIII et suiv. — *Des couleurs considérées comme symboles des points de l'espace, etc...* p. 155 et suiv. du T. VIII des Actes de la Société philologique (Alençon 1879).

[2] Macartney, *Voyage dans l'intérieur de la Chine, etc...* Trad. de Castera. T. V; chap. 23, p. 307 et suiv. (Paris 1804.) — Ch.-L. Metchnikoff, *l'Empire Japonais,* 3e partie, p. 287 (Paris 1882). — Mgr Pallegoix, *Description du royaume Thaï ou Siam.* T. 1er, chap. 7, p. 253 (Paris 1854).

[3] *De quelques idées symboliques se rattachant au nom des Douze fils de Jacob,* p. 210, T. 3e des Actes de la Société philologique (Paris 1873—74). *Des nombres symboliques chez les Toltèques occidentaux* dans la *Revue des Religions* (Paris 1892). L. Angrand (Notes manuscrites).

[4] Herrera, *Histoire générale des Voyages et Conquêtes des Castillans,* (Trad. de Coste, p. 156 (Paris 1671). — M. Ch. Starcke, *La famille primitive, etc.* chap. 2, p. 74, en note (Paris 1891), T. LXXI de la Bibliothèque Scientifique Internation. publiée par M. Alglave.

Digitized by Google

quartiers de la cité[1], la division quadripartite de l'Empire des Incas[2], peut-être même enfin jusqu'aux quatre voyages aller et retour entrepris par Votan de *Valum-Votan* dans le Chiapas à Valum-Chivim[3], probablement identique à la cité actuelle de Xicalanco[4].

Quoiqu'il en soit, les colons allaient, dit notre narrateur, offrir des sacrifices au lieu appelé *Téotihuacan,* litt. «Maison des Dieux». L. Angrand conclut très logiquement de ce passage que *Tamoanchan* et cette dernière localité devaient se trouver bien proches l'une de l'autre[5]. Or, Téotihuacan, comme l'on sait, se trouvait sur le plateau d'Anahuac, à une petite distance de Mexico, il est vraisemblable que Tamoanchan en faisait également partie. Sans doute, la carte insérée par l'abbé Brasseur dans son édition du Popol vuh, indique un pays de Tamoanchan occupant les rives de la lagune de Terminos, dans le Sud-Est du Mexique. Il nous parle encore du nom de Tamoanchan appliqué, au dire d'un Indien de ce pays, à l'un des quartiers de la ville de Guatémala, et cela, en souvenir d'un ancien Paradis terrestre. Mais l'on sait combien les termes appartenant à la géographie primitive ou sacrée sont sujets à voyager avec les populations qui les emploient. Les exemples de ce phénomène linguistique abondent, tant dans l'ancien que dans le nouveau monde[6]. Rappelons-nous l'Ida phrygien et celui de Crète, l'Oronte de Syrie et l'Arvend de la Perse. N'y a-t-il pas aujourd'hui des Memphis, des Cambridge aux Etats-Unis tout aussi bien qu'en Angleterre ou sur les bords du Nil? Enfin le nom de Tlapallan qui, dans l'ancienne géographie mexicaine, désignait

[1] Abbé Brasseur de Bourbourg, *Histoire des Nations Civilisées du Mexique, etc.* T. III, liv. 12, chap. 4, p. 515 (en note), Paris 1858.

[2] E. Desjardins, *Le Pérou avant la Conquête Espagnole,* III, p. 49 et IV, p. 117 (Paris 1858). — M. D.-G. Brinton, *American Hero-Myths,* chap. V, pag. 179 et 180 (Philadelphia 1882).

[3] Cabrera, *Description of the ruin of an ancient city discovered near Palenque,* p. 535 et suiv. — Le Mythe de Votan, I, pag. 13 et 14, et en note dans le 2e vol. des Actes de la Société philologique (Alençon 1871). — *De quelques idées symboliques, etc.,* p. 212 et suiv. du T. 3 des Actes de la Societé philologique.

[4] *Les Cités Votanides,* pag. 647 et 640 du T. IV du Muséon (Louvain 1884).

[5] Angrand, *Notes manuscrites.*

[6] E. Renan, *De l'Origine du langage,* chap. XI, p. 226 (Paris 1858).

Digitized by Google

une région située sans doute bien loin vers le Nord-Ouest n'a-t-il pas fini par être appliqué à une portion du pays actuel des Mosquites?[1] N'y a-t-il pas sur le territoire de la Nouvelle Espagne autant de Tullan, Tollan, sans compter les Tonalan et les Tullanzingo, qu'il existe de Ferté, de Villeneuve ou de Villefranche dans notre pays,[2] de Larisse sur la carte du monde Pélagique? Enfin nous rencontrerons encore l'appellation de Chicomoztac ou «sept grottes» appliquée à des localités fort éloignées les unes des autres.

Sahagun donne encore à cette localité de Téotihuacan, le nom de Ueitiuacan qu'il traduit d'une façon assez fantaisiste, ce nous semble, par «Endroit où l'on faisait les rois.» Ce mot devrait plutôt être considéré comme une corruption de *Huey Téotihuacan,* litt. «Vieux ou Vénérable Téotihuacan, vénérable demeure des Dieux».

Cette appellation provenait, sans doute, de ce qu'elle était considérée comme le centre de l'ancienne religion mexicaine, l'endroit où auraient été célébrés les premiers sacrifices humains[3]. C'est là également le lieu de sépulture des rois et des princes, et leurs tombeaux s'y voyaient encore, du moins à l'époque où écrivait notre auteur, sous forme de monticules de terre. Les deux monuments les plus importants de cette localité consistaient en deux pyramides élevées en l'honneur, l'une du soleil, l'autre de la lune; elles sont tellement importantes, ajoute le missionnaire espagnol, que ceux qui les ont construites devaient être des géants[4]. Le fait est que ces édifices qui existent encore aujourd'hui, paraissent les plus considérables de tous ceux qu'ont élevés les anciens habitants de la Nouvelle Espagne. Le premier a conservé un revêtement pareil, assure-t-on, à celui qui recouvrait la plus grande des pyramides d'Egypte, ainsi qu'au revêtement que garde encore celle de Gizeh[5].

---

[1] *Le Mythe d'Imos,* § XVII; p. 311 du T. IV de la 6e Série des *Annales de Philosophie chrétienne* (Paris 1872). — Abbé Brasseur de Bourbourg, *Popol vuh,* le livre Sacré, etc... Dissert. p. CXXX et CXXXI (Paris 1861).

[2] *Les cités Votanides,* p. 375 et suiv, du T. IV du *Muséon.*

[3] Abbé Brasseur de Bourbourg, *Popol vuh,* etc... Dissertation sur les Mythes, etc. § VIII, p. CXXV.

[4] Sahagun, *Hist. Gén.,* Liv. 10, chap. 19; § 12, pag. 674 et 675.

[5] J.-J. Ampère, *Promenade en Amérique,* T. II, chap. XXIV, p. 377 (Paris 1855).

Digitized by Google

C'est encore à Téotihuacan qu'une antique tradition place l'invention du calendrier Toltèque symbolisé, nous l'avons vu, par le nom de Cipactonal. L'expression de *Chemin de la Mort,* employée même de nos jours pour désigner la voie conduisant aux Pyramides ne renferme-t-il pas une allusion aux captifs jadis immolés dans les Téocallis ou temples dont elles devaient à coup sûr se trouver surmontées?[1]

Ajoutons enfin que cette épithète de *Huey, Hué, Huéhué* est souvent employée dans un sens honorifique pour beaucoup de localités de la Nouvelle Espagne. Ainsi nous pouvons citer le *Huéhué Tlapallan,* litt. «Vieille ou vénérable terre des couleurs[2]» regardée par plusieurs comme le berceau de la race mexicaine, ou suivant d'autres, comme le premier empire par elle fondée[3]; la ville appelée par les Nahoas[4] Huéhuétenango dans le Guatémala (c'est le *Chinabahul* ou *Zakuléu* des indigènes de cette région); enfin, la cité de *Huéy Xaloc,* métropole de l'Etat ou plutôt d'un Etat Toltèque, dans le cours du VIe siècle de notre ère, mais dont la fondation remonte certainement plus haut, puisqu'au dire d'Ixtlilxochitl, sept princes ou chefs de tribus en seraient sortis en l'année 386 de notre ère[5].

Quoiqu'il en soit, la fameuse cité aujourd'hui réduite à l'état d'humble bourgade, sous le nom de San Juan de Téotihuacan, se trouve à environ 8 lieues N.-E. de Mexico.

C'est alors sans doute qu'il conviendrait de placer les débuts de l'empire Toltèque dont Sahagun nous trace un si brillant tableau. Les Toltèques, d'après lui, excellaient dans tous les arts mécaniques. C'est même à cette circonstance qu'ils devraient leur nom. Du reste, plusieurs des procédés par eux employés sont aujourd'hui perdus. Grâce à leur

---

[1] J.-J. Ampère, *Promenade en Amérique,* T. II, chap. XXIV, p. 377 et 378 (Paris 1855).

[2] Abbé Brasseur, *Popol vuh.* Dissertation § 24, p. CCLXIII (en note) Peut-être pourrait-on proposer une autre étymologie du nom de Tlapallan et y voir une contraction pour *Tulapantlan,* litt. «pays de l'étendard ou de la Métropole des Toltèques».

[3] Veytia, *Hist. Ant.,* T. 1er, chap. XXI, p. 205. — Abbé Brasseur, *Popol vuh,* dissert. § IV, p. LXIII (en note).

[4] Abbé Brasseur, *Popol vuh,* dissert. § XIV, p. CCLXIV (en note).

[5] Ixtlilxochitl, *Tercera relacion,* apud Kingsborough supp. T. IX. — Abbé Brasseur, *Popol vuh,* § VIII, p. CXXXIV.

Digitized by Google

intelligence, à leur esprit inventif, ces hommes savaient découvrir les gisements de pierres précieuses, les mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb et autres métaux. Ils avaient en astrologie, aussi bien que dans l'art d'interpréter les songes, des connaissances fort étendues. On vante leur véracité et autres vertus naturelles, aussi bien que leurs talents en qualité de poètes, musiciens et orateurs. Sahagun va même jusqu'à nous les représenter comme professant le monothéisme. Il leur attribue, d'ailleurs, une taille plus élevée que celle des Indiens de son temps, et déclare qu'ils étaient assez robustes pour courir toute une journée entière sans se fatiguer[1]. Le règne du divin pontife et monarque Quetzalcoatl, marque un âge d'or pour les Toltèques, de même que celui de *Djemschid* ou *Yima Kshaêta* pour les populations de l'Iran, et nous nous sommes efforcés dans de précédents travaux, d'exposer les motifs qui nous font croire que la légende persane, à cet égard, n'a pas été sans exercer une influence appréciable sur le développement de celle de la Nouvelle Espagne[2]. Nouveau point de contact à signaler sans doute entre les races des deux continents. Ajoutons toujours d'après notre auteur, qu'il existe une sierra appelée Tzatzitepetl, litt. «Montagne du bar de l'appel» sur le sommet duquel se tenait un crieur chargé d'annoncer les ordres de Quetzalcoatl, aux habitants de tout le pays. Sa voix s'entendait, dit-on, à plus de cent lieues à la ronde[3]. Au dire de Torquemada, le P. Sahagun se trouvant dans la ville de Xochimilco, à environ 9 lieues sud de Mexico, entendit, aux approches du matin, la voix de ce messager merveilleux qui appelait les *Macéhuales* au travail des champs. Il ne manque pas de voir là un artifice diabolique. L'on n'examinera pas ici la question de savoir si le bruit entendu par le vieux missionnaire catholique ne pouvait pas tenir à quelque cause naturelle. Qu'il nous suffise de faire remarquer que cette légende relative au

---

[1] Sagahun, *Hist. Gén.*, ibid. pag. 657 et suiv.

[2] *Djemschid et Quetzalcohuatl, Histoire légendaire de la N^elle Espagne*, pag. 203 et suiv. du tome V des *Actes de la Société philolog.* (Paris 1874). — *Djemschid et Quetzalcohuatl.* pag. 241 et suiv. de la *Revue des Traditions popul.* Tom. VIII (Paris 1893).

[3] Torquemada, *Monarq. Indiana,* T. II, lib. 6, cap. XXIV, p. 48 (Madrid 1723).

Digitized by Google

Tzatzitepetl pouvait bien avoir été inspirée par un usage analogue à celui que nous trouvons dans le cours du XVIe siècle en vigueur chez les Indiens Pueblos de la vallée de Sonora; chaque matin, les Caciques des villages montaient sur de petites éminences de terre élevées à cet effet. Pendant plus d'une heure parfois, ils criaient, comme des crieurs publics, pour avertir chacun de ce qu'il avait à faire[1]. De même au bourg de Muzaque, dans la province de Cibola, il y avait des prêtres choisis parmi les personnes âgées et qui au moment où le soleil se lève, montaient sur la plus haute terrasse du village. Le peuple, gardant un profond silence, s'asseoit autour de ces vieillards, lesquels leur font des espèces de sermons. Ils leur donnent divers conseils de morale pratique lesquels, sans doute, ne restaient point sans effet[2]. Or, nous savons que le système de civilisation des Mexicains proprement dits n'était pas sans offrir certains points de contact avec celui de ces Pueblos des régions du Nord. Ajoutons enfin que chez diverses tribus de Peaux-Rouges, les faiseurs de pluie sont dans l'usage de monter sur les sommets d'un *wigwam,* afin d'obtenir du Ciel, soit en lançant une flèche contre lui, soit par d'autres moyens, la fin de la sécheresse[3].

Mais il est temps de clore cette digression. Sahagun indique comme métropole de l'Empire Toltèque, la cité de Tullan ou Tula en *Xocotitlan*[4]. Il l'identifie visiblement avec la cité actuelle de Tula, à environ 14 lieues N.-O. de Mexico, sur la colline de *Coatepetl,* litt. «Montagne du Serpent». On y rencontre des ruines d'une certaine importance. A ses pieds coule le petit ruisseau aujourd'hui encore appelé *Rio de Tula.*

Xocotitlan, litt. «pays des Xocotes», sorte de fruits comestibles, constitua, comme l'on sait, au temps de la domination espagnole un chef-lieu de district de la juridiction

[1] P. de Castaneda, *Relation du voyage de Cibola,* ch. II, p. 157, dans la *Collection des voyages, relations et Mémoires* etc... de Ternaux-Compans (Paris 1838).

[2] Ibid., chap. III, p. 165.

[3] G. Catlin, *La vie chez les Indiens,* traduit de l'anglais par X... chap. V, p. 102 (Paris 1866). — Xavier Eyma, *Les Peaux-rouges,* etc... § 4, page 101 (Paris 1860).

[4] Sahagun, *Hist. Gén.,* Liv. 10, chap. XXIX, § 1er, p. 656.

Digitized by Google

de l'Alcaldia Mayor de Metepec. La capitale de cette dernière, appelée elle-même San Juan de Metepec, se trouve dans la large vallée de Toluca, à environ 13 lieues O. de Mexico[1].

Notre auteur assigne plusieurs dates à la fondation de l'Empire Toltèque et de sa Métropole: après avoir fait des Toltèques les premiers habitants de la Nouvelle Espagne, il déclare que le pays commença à être peuplé «il y a plus de 2000 ans.» Or, Sahagun étant arrivé au Mexique en 1529 et n'ayant sans doute achevé de rédiger son ouvrage que quelques années plus tard, nous nous trouverions reportés pour les débuts de l'Empire Toltèque à un peu moins de cinq siècles avant notre ère; la fondation de la Métropole en question ne saurait donc être plus ancienne, mais elle pourrait parfaitement être plus récente. Dans un autre passage, le vieux missionnaire reporte la ruine de cette cité fameuse à mille ans environ avant l'époque où il écrivait[2], c'est-à-dire au VIe siècle de notre ère. Or, avant que cette ville ne fût construite, ajoute-t-il, ceux qui la fondèrent avaient déjà détruit *Tullantzinco,* litt. «Au vénérable Tullan», auquel avaient succédé plusieurs établissements importants. Alcedo mentionne deux centres de population du nom de Tulanzingo, à savoir l'un à 30 lieues environ E.-N.-E. de Mexico, et à 12 lieues O.-N.-O. de Zacatlan, dans l'État de Puebla, l'autre plus souvent appelé San Miguel Tulanzingo; ce dernier faisait partie de l'alcaldia mayor de Tepoxcolola, dont la capitale, portant le même nom se trouvait située à 9 lieues S.-E. de Mexico[3]. Seule, la première de ces localités se trouve à une distance raisonnable de Téotihuacan et de Tullan, c'est-à-dire de la région où Sahagun place le centre de la domination Toltèque. C'est évidemment de cette cité qu'il s'agit ici; l'autre occupe une situation beaucoup trop excentrique.

Nous n'oserions pas affirmer que les expressions employées par notre auteur n'aient pas un peu trahi sa pensée. Il nous parle de localités détruites avant la fondation de Tullan, mais est-il certain qu'il ait voulu affirmer qu'elles l'aient été par les Toltèques eux-mêmes?

---

[1] Alcedo, *Dicc. geogr.* Art^s *Tula, Xocotitlan* et *Metepec.*

[2] Sahagun, *Hist. Gén.,* prologue, p. 7.

[3] Alcedo, *Dicc.* etc... Art. Tula et Tulanzingo.

Digitized by Google

Quoiqu'il en soit, ainsi que Sahagun prend soin de le faire observer, un certain temps dut nécessairement s'écouler entre la ruine de Tullan et l'époque où elle était parvenue à son plus haut degré de splendeur. Cela a dû exiger, pour le moins, pense-t-il, un millier d'années. Nous nous trouvons ainsi encore une fois reportés à 500 avant notre ère pour le peuplement de ces régions.

Dans un autre passage, il est vrai, le vieux missionnaire donne des chiffres un peu plus précis: «Depuis l'époque de sa ruine (de Tullan), jusqu'à cette année de 1571, affirme-t-il, un peu moins de 1890 ans se sont écoulés». Nous voici donc ramenés, pour ce dernier événement, à un peu plus de 320 ans avant J.-C. Il y a donc entre les divers calculs fournis par notre auteur, un écart d'environ un siècle et demi à deux siècles. Peut-être un examen critique des textes indigènes existant à l'époque où Sahagun commença sa carrière de prédicateur, aurait eu pour effet de le combler d'une façon plus ou moins complète.

Ajoutons que la plupart des historiens font cette destruction de Tullan et de l'Empire plus récente de six à sept siècles. L'abbé Brasseur qui s'appuie sans doute, surtout, pour cette partie de l'histoire Mexicaine sur l'autorité d'un monument en langue nahuatle, la fixerait entre les années 1062 et 1067 ou 1068[1]. La date fournie par l'écrivain indigène Ixtlilxochitl[2] se rapproche beaucoup de ces dernières. Pour lui, la monarchie Toltèque aurait duré 572 ans, à partir sans doute de l'élévation au trône du prince *Chalchiuhtlanetzin*, ou *Chalchiuhtlatonac,* en l'an 510 de l'incarnation. Ces deux nombres ajoutés l'un à l'autre nous reportent en 1082 de J.-C. Clavigero vieillirait un peu les événements, les reportant en 1051. Effectivement, il donne 384 ans de durée à cet Empire, lequel, d'après lui, aurait débuté en 667 de l'ère chrétienne[4]. Veytia, par contre, regarde la chute dé-

---

[1] Abbé Brasseur, *Hist. des Nat. Civil.* T. 1er, liv. 4e, chap. IV; pages 402, 410 et 418.

[2] Ixtlilxochitl, *Hist. des Chichimèques,* 1ère partie, chap. 1er, page 13; de la *Collection de voyages,* etc. par Ternaux-Compans, Paris 1840.

[3] Ibid. page 24.

[4] Clavigero, *Hist. ant. de Mexico,* T. V, lib. 2o, page 79 (trad. de J.-J. de Mora). Londres 1826.

Digitized by Google

finitive de la monarchie de Tollan, comme un peu plus récente, puisqu'il la place seulement en l'année 1116 de J.-C.[1]

Les divergences entre ces quatre derniers auteurs sont peu considérables et ne méritent pas de nous arrêter. Il n'en est plus du tout de même, lorsque nous comparons leurs récits à celui de Sahagun. L'écart alors se trouve tellement fort que nous nous demandons s'il parle bien de la même cité que ses prédécesseurs? Au point de vue géographique, sans doute, mais au point de vue historique, c'est une autre question.

A coup sûr, nous ne prétendons nullement soutenir l'existence d'une ancienne monarchie ayant du VIIe au XIe siècle de notre ère, englobé les régions du Sud du Mexique, de la Mer des Antilles au Pacifique. En dépit du langage à peu près unanime des chroniqueurs, un savant américain a parfaitement fait ressortir le caractère mythique des traditions qui se rattachent à ce prétendu empire de Quetzalcoatl. Il est même bien douteux que les Toltèques proprement dits aient jamais constitué une nationalité distincte de celle des Mexicos. Leur nom paraît avoir été appliqué à ce dernier peuple, lorsque avant d'avoir atteint les bords du lac de Tezcuco, il avait fixé son séjour à Tullan[2]. Il n'existe guère pour ces pays d'histoire un peu suivie, avant l'apparition des Chichiméques, c'est-à-dire à la fin du Xe siécle de notre ère.

En tout cas, ce que l'on ne saurait nier, ce sont les anciennes migrations vers le Sud, de tribus parlant des dialectes du Nahuatle. Elles étaient donc apparentées vraisemblablement aussi par le sang aux Shoshones de l'Orégon, aux Pimas, Tepehuanas, Cahitas de la Nouvelle Biscaye et de la Sonora[3].

A une époque qu'il serait bien difficile de préciser même d'une façon approximative, ces peuplades belliqueuses occu-

---

[1] Veytia, *Hist. ant.*, etc. T. 1°, cap. XXIII, p. 296.

[2] M. le doct. G. Brinton, *Were the Toltecs an historic nationality?* (page 229 et suiv. du T. XXIV des *Proceedings of the american philosophical Society*, N° 126, ann. 1887).

[3] Don Fr. Pimentel, *Cuadro descriptivo des las lenguas indigenas de Mexico.* T. 1, page 453 et T. II, pages 43 et 93 (Mexico 1862 et 1865). Voir également l'ouvrage de M. Buschmann: *Spuren der Aztekisch. Sprachen.*

Digitized by Google

paient tout ou partie des États actuels de Jalisco et de Guerrero. Dès la seconde moitié du IIIe siècle, sinon même antérieurement, nous les voyons se répandre de proche en proche dans les diverses régions de la Nouvelle Espagne et y former des royaumes dont les capitales religieuses paraissent avoir porté le nom générique de *Tonalan* (litt. ville du Soleil), et par contraction *Tollan, Tola, Tolanou*[1].

Précisément parmi ces dernières, l'on peut citer une ville de Tullan, probablement identique à la Tulha de la légende Votanide ainsi qu'au *Tulapan,* litt. «Étendard, Métropole des Toltèques des chroniques mayas et à la cité actuelle de *San Cristobal,* ou *Ciudad real* de Chiapas»[2].

Elle semble avoir joué jadis un rôle considérable dans l'histoire du Sud du Mexique. Suivant toutes les apparences, elle était le siège d'un État dont la domination s'étendait sur une partie du Chiapas, du Soconusco, et même du Guatemala[3]. Ne serait-ce pas elle dont la tradition rapportée par Sahagun aurait confondu la chute avec celle de la Tullan des environs de Mexico, laquelle ne fut construite que plus tard?

Nous serions, pour notre part, d'autant plus porté à l'admettre que le texte même de l'historien nous y autorise en quelque sorte. En effet, il nous cite parmi les oiseaux du pays gouverné par le roi pontife Quetzalcoatl, divers oiseaux au brillant plumage, tels que le *Xiuhtototl* (litt. pigeon des herbes), le *Quetzaltototl,* ou pigeon Quetzal, le *Caquan,* le *Tlauhquechol,* etc. Les sujets de ce héros mystique cultivaient également une grande abondance de cacaotiers aux fleurs multicolores et appelés pour cette raison *Xochicacauatl* (cacao fleuri)[4]. Or, comme le remarque fort justement l'abbé Brasseur, la plupart des volatiles aux plumes brillantes, aussi bien que l'arbre à cacao, sont l'apanage des régions chaudes, telles que le Chiapas et le Centre-Amérique[5].

[1] M. le doct. G. Brinton, *Maya Chronicles,* page III dans le 1er volume de la *Library of Aborig. Amer. litt.* (Philadelphia 1882).

[2] *Les Cités Votanides,* pages 637 et suiv. du T. IV du *Muséon.*

[3] *De la conjugaison dans les langues de la famille Mayo-Quichée* (pages 535 et 536 du T. III du *Muséon;* (Louvain 1884).

[4] Sahagun, *Hist. gén.,* liv. III, chap. 3, page 208.

[5] Abbé Brasseur, *Recherches sur les ruines,* etc., chap. IV, page 67 (et en note).

Digitized by Google

On ne les rencontre point sur le plateau d'Anahuac dont le climat est décidément trop tempéré pour eux. Qu'y aurait-il d'étrange en tout ceci? Combien de fois n'a-t-on pas vu une nation enrichir ses propres annales d'éléments empruntés à celles des nations étrangères? Est-ce que les chroniqueurs abyssins ne se sont pas plu à faire une princesse Ethiopienne de la fameuse reine de Saba qui vraisemblablement exerçait sa domination sur quelques cantons de l'Arabie du Nord? Ne vont-ils pas jusqu'à nous présenter comme fondateur de leur monarchie le fabuleux Menelik, fils prétendu de cette souveraine et du grand roi Salomon? Et sans aller si loin, nos vieux historiens n'ont-ils pas voulu assigner aux Francs une origine troyenne, par l'intermédiaire de Francus, fils de Priam?

Ajoutons que l'étymologie indiquée par Sahagun pour le nom de Toltèque semble difficilement acceptable, au moins de la façon dont il la présente. *Toltecatl* en Mexicain signifie simplement «habitant de Tollan ou Tullan», de même que *Cuextecatl*, habitant de la *Cuexteca* ou Huastèque; «*Tlapantecatl*, homme de Tlapallan». Ce n'est que par une métaphore d'origine postérieure que Toltèque a fini par désigner les bons ouvriers, les artistes habiles. Est-ce que nous ne disons pas d'une façon analogue en français «un grec» pour un homme trop habile au jeu, «un juif», «un arabe», pour une personne dure et âpre au gain; «un lombard» pour un usurier; «un iroquois» pour un individu sauvage ou malappris?

Dans toutes ces expressions, c'est la signification ethnique qui est la plus ancienne.

Sahagun nous fait un tableau fort pathétique, mais évidemment fabuleux des événements qui amenèrent la ruine de l'Empire Toltèque, ainsi que de sa métropole. — Notre auteur compare même le sort de cette dernière à celui de l'antique Ilion[1].

Trois personnages divins, à savoir: *Huitzilopochtli*, litt. le colibri gaucher, le Mars de la mythologie mexicaine, *Titlacahuan*, litt. «Nous sommes tes serviteurs», surnom du dieu *Tezcatlipoca*, pris sans doute ici pour la déité elle-même,

[1] Sahagun, *Hist. génér.*, prol. du liv. 1er, page 8, chap. 29 du liv. 10, page 659.

Digitized by Google

et *Tlacahuapan,* litt. «Celui qui enlève les hommes» (pour les sacrifier), autre surnom du même génie, sont représentés ici sous les traits d'autant de magiciens cruels et malfaisants. Ils ourdissent un complot contre Quetzalcoatl. Ce dernier figure ici non comme Dieu, mais simplement comme le grand pontife de la confédération Toltèque et résidant à Tullan.

Titlacahuan présente à ce chef religieux, alors malade, un breuvage qui, au lieu de le guérir, l'enivre et lui inspire le désir de changer de séjour pour se rendre au mystérieux pays de *Tullan-tlapallan.* Cette boisson perfide n'était autre que le vin blanc de Maguey. C'est l'espèce de Pulqué ou boisson enivrante fabriquée avec les agaves appelés *Teometl* ou «Agaves divins» [1].

Nous n'entrerons pas davantage dans tous les détails de cette histoire qui nous rappelle si étrangement à la fois celle de Noé s'enivrant avec le jus de la vigne et certains épisodes du Schah Nameh, concernant Djemschid. Il en a été question tout au long dans de précédents mémoires et nous croyons inutile d'en parler plus longuement ici [2].

Cependant la légende entière de Quetzalcoatl et de Tezcatlipoca pourrait bien n'être pas tout entière fabuleuse. Malgré son étrangeté, nous y croyons retrouver un fonds historique. Ne nous retracerait-elle pas sous une forme mythique, le récit des luttes parfois sanglantes que se livrèrent les sectateurs de deux religions d'origine bien différente, lesquelles finirent par s'amalgamer ensemble? D'une part, nous rencontrons les Toltèques Orientaux partisans de Quetzalcoatl, de l'autre les Nahoas, appartenant au rameau Toltèque occidental adorateurs du sanguinaire Tezcatlipoca [3].

Sans doute, quoiqu'on en ait dit, ces deux déités ne sont pas plus la contre-partie l'une de l'autre que le *Yama* ou Pluton Indou ne l'est du *Zeus* hellénique [4].

---

[1] Sahagun, *Hist. génér.,* liv. 3, chap. IV, pages 209 et 210.

[2] Voy. pages 238 et suiv. du T. V des *Actes de la Société philologique.*

[3] Mendieta, *Historia ecclesiastica indiana,* lib. 2, cap. V, page 82. Abbé Brasseur, *Histoire des Nations Civilisées,* etc. T. 1er, liv. 3, chap. 3, page 275 et chap. IV, pages 293 et suiv. — *Hist. de la Répub. de Tlaxallan* par Domingo Muñoz Camargo, trad. Ternaux-Compans, pages 146 et suiv. du T. 98 des *Nouvelles annales des Voyages* (Paris 1843).

[4] M. G. Brinton, *American Hero-Myths,* chap. III, § 3, pages 88 et suiv.

Digitized by Google

En tous cas, le triomphe des magiciens aurait eu pour conséquence l'exode des nations fixées en Tamoanchan. Guidés par Quetzalcoatl en personne, les Toltèques proprement dits formaient le premier ban de l'émigration. Avant de quitter Tullan, ils avaient eu soin d'enfouir une grande partie de leurs richesses, les emporter avec eux ne leur paraissant pas possible. Il se seraient rendus au pays fabuleux de Tlapallan au delà de la mer, et depuis l'on n'a point eu de leurs nouvelles. Néanmoins, quantité de vieillards, d'infirmes et même de jeunes gens, peu amis sans doute des longs voyages, restèrent à Tullan, qui ne fut pas complètement détruite. C'est de ces derniers, affirme Sahagun, que descendent les Mexicains modernes[1].

Dans un autre passage, notre auteur nous représente certaines tribus habitant le pays de Tamoanchan, à savoir les *Olmeca Uixtotin,* ainsi nommés d'après leur chef *Olmecatl Uixtotli,* se mettant en marche à la suite des fugitifs de Tullan, pour gagner les rives du golfe du Mexique. N'ayant pu s'embarquer, ils sont forcés de rester sur le bord de la Mer des Antilles. Leurs descendants sont les peuples appelés aujourd'hui *Anauaca Mixteca.* On leur devrait l'invention du *Pulqué* ou *Octli,* c'est-à-dire du vin de Maguey[2]. On voit que dans ce second récit, il n'est plus question du pays de Tlapallan de l'autre côté de la mer. C'est vraisemblablement là cependant qu'ils voulaient se rendre, puisqu'ils accompagnaient les Toltèques fugitifs.

Ici encore Sahagun donne des étymologies quelque peu fantaisistes. Le nom de Olmeca, Olmèques, ne vient sans doute pas de celui d'un chef. Il signifie simplement les habitants du pays *de l'Ulli* ou Gomme élastique. Nous verrons plus loin de quelle façon ce peuple accomplit sa migration. Quant au terme «Anauaca Mixteca», il paraît signifier simplement les «Mixtèques du bord de l'eau» et semblerait établir une certaine connexité entre les populations du littoral et les habitants de l'antique Mixtèque, le Mixtecapan, qui constitue la région Sud-Est de l'État moderne d'Oaxaca. On pourrait, il est vrai, supposer que ces deux mots doivent être séparés pour le sens et qu'ils veulent dire plutôt «Les

[1] Sahagun, *Hist. gén.*, liv. 10, chap. XXIX, pages 659 et 660.
[2] Ibid. § 12, pages 675 et 676.

Digitized by Google

gens du bord de l'eau, du littoral, en même temps que les peuples de la Mixtèque».

Le reste de l'émigration, après plusieurs années de règne à Tamoanchan, dit le savant missionnaire, se transporte à Xomiltepec[1], ou, pour nous exprimer plus correctement, à Xamiltepec, litt. «A la montague de briques». Une telle dénomination indique vraisemblablement l'existence dans l'endroit indiqué d'une pyramide en briques, soit cuites, soit plus probablement crues et séchées au soleil. Alcedo[2] mentionne deux localités ainsi appelées: la première, chef- lieu du district de même nom dans l'État d'Oaxaca, par le 16° 10' de latitude N. à 12 ou 15 lieues du Pacifique et à 90 lieues environ S.-O. de Mexico; la seconde dans l'ancien district de Tetetzinco, alcaldia mayor de Cohuatla, aujourd'hui partie sud de l'État de Puebla, se trouve par le 19°. 20' lat.N. à 25 lieues S. de Mexico.

L'abbé Brasseur assimile la cité dont parle Sahagun à la première de celles dont il vient d'être question[3] et nous ne demandons pas mieux que de nous ranger à son avis. Le vieux narrateur vient de nous parler à l'instant des peuples de la Mixtèque. Il est donc tout naturel qu'il mentionne une localité de cette province. Nous verrons toutefois que la région sus-nommée n'est guère sur le chemin des migrations qui traversèrent le Mexique.

Il faudrait donc reconnaître, ou bien que Sahagun a confondu l'une avec l'autre deux Pueblas du même nom, quoique situées dans des régions bien différentes, ou bien que l'établissement de Xamiltepec remonte à une période primitive beaucoup plus ancienne que les pérégrinations des Mexicains proprement dits. Cette dernière hypothèse nous paraît la plus acceptable et l'on exposera par la suite pour quels motifs.

Quoiqu'il en soit, le dieu des émigrants leur ayant prescrit de ne pas séjourner davantage en cet endroit, ils se rendent à Téotihuacan où a lieu l'élection des nouveaux commandants. Cette ville ayant été abandonnée à son tour, «chaque chef s'en allait, dit Sahagun, avec ceux qui par-

---

[1] Sahagun, *Hist. gén.*, ibid. page 675.

[2] Alcedo, *Dicc. geogr. hist.*, art. *Xamiltepec* et *Tetetzinco.*

[3] Abbé Brasseur, *Rech. sur les ruines de Palénqué,* chap. 8, page 79 (en note).

Digitized by Google

»laient sa langue, et plaçait à leur tête celui que chaque »bande reconnaissait pour son Dieu». En d'autres termes, chacune des tribus se trouvait, dans sa marche, précédée de l'idole du dieu qu'elle considérait comme son protecteur spécial. Des prêtres, appelés *Téo-tlamacazqui,* litt. *Dei bajulatores,* la portaient sur un brancard.

Au premier rang s'avançaient les Toltèques, ensuite venaient les Othomies qui, une fois arrivés à *Coatépec,* litt. «à la montagne des serpents», se séparèrent du gros de l'émigration. Leurs chefs les ayant conduits aux sierras de ce district, les décidèrent à y fixer leur demeure. La coutume persista, dit Sahagun, chez les descendants de cette tribu, d'offrir des sacrifices sur le sommet des montagnes dont ils habitaient les versants.

Le Coatepec dont parle ici Sahagun paraît différent de celui de Tullan, beaucoup plus rapproché de Mexico. Nous ne saurions, par contre, hésiter à l'assimiler avec la montagne du même nom placée par l'écrivain indigène Tezozomoc près d'un autre mont appelé *Texcaltépec,* litt. «à la Montagne du Miroir» ou mieux peut-être, «à la montagne de Tezcatlipoca», ou du «miroir enfumé».

En effet, le visage de l'idole figurant cette divinité paraît avoir été parfois couvert d'un masque d'albâtre fuligineuse. Un tel travestissement convenait bien sans doute au personnage le plus élevé de l'Olympe mexicain, au dieu invisible et inconnu qui, caché pour ainsi dire, au sein des phénomènes naturels, ne se manifestait que par ses actes.

C'est là, en tous cas, que se serait retirée, avec ses parents et amis, la magicienne *Malinaxochitl,* litt. «fleur de liane», sœur de Huitzilopochtli, après avoir été abandonnée sur le conseil même de ce Dieu, par le gros des émigrants. Le Mars du Mexique voulait la punir ainsi de sa cruauté et de sa conduite perverse. En tous cas, c'est sur cette montagne de Coatepec que la sanguinaire déesse donna le jour à *Cohuil,* lequel soumit à ses lois les Othomies habitants du pays[1]. Là se trouve le village actuel de San Pablo Coatépèque, placé par Alcedo non loin de la ville de Zitaquaro[2],

[1] Tezozomoc, *Histoire du Mexique* (Traduct. de Ternaux-Compans), T. 1er, chap. 2, pages 9 et 10 (Paris 1853).

[2] Alcedo, *Dicc. geogr. hist.,* art. *Coatepèque.*

Digitized by Google

à 7 lieues à peu près de Morelia, capitale de l'Etat de Michoacan, par les 19° 10' lat. N. et 102° long. O. Il ne faudrait pas d'ailleurs trop chicaner Sahagun non plus que Tezozomoc sur ce qu'ils nous représentent le pays comme occupé par les Othomies. C'est en quelque sorte un simple dialecte de leur langue, à savoir le Mazahua ou Mazahui qu'y parlent les indigènes. Ajoutons enfin que le San Pablo en question se trouve bien rapproché de la vallée de Toluca, séjour primitif des Matlatzincos ou Pirindas, autre nation très rapprochée, quoique l'on ait pu dire, par la langue et aussi sans doute par le sang, des véritables Othomies[1].

Du reste, le texte de Tezozomoc le démontre assez clairement: les tribus qui se fixèrent au Coatepec n'étaient pas plus des Othomies que les Francs du Ve Siècle n'étaient des Gallo-Romains. C'étaient, sans aucun doute, des Nahoas qui, ayant soumis à leurs lois des populations de la race Pirinda-Othomie finirent par adopter la langue des vaincus. Ainsi l'on a vu les compagnons de Clovis, les Goths, les Normands, mettre en oubli les dialectes germaniques que parlaient leurs ancêtres pour prendre celui des habitants des contrées subjuguées. La race Pirinda Othomie est sans aucun doute venue des régions situées au N.E. du plateau de Mexico, et cela à une époque antérieure aux migrations du Xe siècle; ce qui ne permet guère d'en douter, c'est que dans ces provinces se parlent encore certains dialectes incontestablement apparentés au Matlazinca ou Mazahua; citons par exemple le Pame ou Serrano, en vigueur dans certaines localités des États de Mexico, San Luis Potosi, Queretaro et Guanajuato[2], aussi bien qu'avec le Meco ou Jonas[3].

Quoiqu'il en soit, Sahagun nous représente les Toltè-

---

[1] *Sur la famille des langues Pirinda Othomé* (page 78 et suiv. des Mélanges de philologie et de paléographie américaines). Paris 1888.

«La parenté du Matlazinca avec l'Othomia a été contestée par Don »Fr. Pimentel (voy. Cuadro descript.) Toutefois les affinités tant »lexicographiques que grammaticales semblent si étroites qu'on ne »saurait guère, à notre avis, les expliquer autrement que par l'hypo»thèse d'une origine commune à attribuer à ces dialectes.»

[2] Orozco y Berra, *Geografia de las lenguas* etc. *de Mexico,* première partie, page 60 (Mexico, 1864).

[3] M. le doct. Brinton, *The Polysynthesis and incorporation as characteristics of american languages,* page 23 (Philadelphia 1885).

Digitized by Google

ques Mexicains ou Nahoas et autres peuplades en marche continuant leur exode, chaque bande se trouvant guidée par l'idole de sa déité protectrice: L'on ne se rappelle pas, toutefois, ajoute le narrateur, combien de temps dura leur pérégrination. Tout ce que nous savons, c'est qu'ils arrivèrent à un vallon resserré par des rochers, où ils pleurèrent leurs peines, car ils avaient eu beaucoup à souffrir de la fatigue, de la faim et de la soif. Là se trouvaient sept cavernes ou oratoires où nos pélerins établirent leurs lieux de prières et de sacrifices.

Nous reconnaissons ici sans conteste le fameux Chicomoztoc ou «Sept Cavernes» dont parlent si souvent les annalistes. Ce nom, il est vrai, a été appliqué parfois à des localités bien distinctes les unes des autres. On ne saurait douter néanmoins, lorsqu'il s'agit des migrations de la race Nahuatle ou Mexicaine vers l'Est qu'il ne désigne plus spécialement une région voisine de la vallée de Toluco, sinon cette vallée elle-même. Le pays des Sept Grottes se serait donc trouvé aux confins des Etats actuels de Michoacan ou de Mexico. Ajoutons enfin que Chicomoztoc mérite, comme aussi peut-être Tula ou Tullan, de passer plutôt pour une épithète que pour un nom propre.

La signification, on va le voir, est toute mystique. En effet, le nombre sept revêtait un caractère sacré aussi bien chez les Mexicains que chez les anciens Sémites. Souvent il convient de lui attribuer une valeur purement métaphorique. C'est ainsi qu'il est dit dans l'Évangile que l'on doit pardonner à son prochain *septante fois sept fois*[1]. Du reste, ne trouvons nous pas dans le Popol vuh, ou «livre sacré» rédigé en langue guatémalienne ou quichée, mais sous l'influence des idées propres à la branche Toltèque occidentale, le nom de deux chefs mythiques de Xibalba, *Hun-Camé,* litt. Un mort, «*semel defunctus*» et *Vukub-Camé,* «Sept morts» ou mieux: «Sept fois mort, le mort par excellence, celui qui est tout à fait mort»[2]. De même, les héros fabuleux du Guatémala ou plutôt de la nation

---

[1] *Les cités Votanides,* page 375 et suiv. du T. IV du *Muséon* (Louvain 1885).

[2] l'Abbé Brasseur de Bourbourg, *Pop. vuh,* 2e part., chap. 1er, page 73.

Digitized by Google

Cakgé[1], fils du dieu ou génie *Hunahpu*, s'appellent le premier *Hunhunahpu* (litt.) chaque *Hunahpu*, «une fois *Hunahpu*», et le second *Vukub hunahpu*[2], litt. «sept fois hunahpu, le véritable hunahpu»[3].

Quant au terme *Oztoc*, ou «grotte, caverne», nous n'hésitons pas à lui donner la valeur cachée de «berceau, lieu d'origine». En effet, une tradition répandue chez beaucoup de tribus des deux Amériques représentait l'espèce humaine comme originaire des entrailles de la terre et par suite comme issue d'un souterrain[4].

Il convient donc à notre avis de rendre figurativement Chicomoztoc ou «pays des Sept Cavernes» par «véritable lieu d'origine, patrie primitive». Nul besoin de recourir pour l'expliquer à la théorie émise par Sahagun et reprise ensuite par L. Angrand, à savoir que ce pays fut ainsi nommé à cause des sept temples ou chapelles souterraines qui s'y trouvaient. En un mot, pour les Nahoas, tout endroit où leurs tribus avaient fait une station un peu prolongée deve-

---

[1] *L'État et la cité de Xibalba,* page 243 et suiv. du *Compte rendu des séances de la Société de Géographie* (Paris 1886).

[2] Abbé Brasseur, *Pop. vuh,* 2e part., chap. 1er, page 69.

[3] L'abbé Brasseur traduit à tort *hunahpu* par «un tireur de sarbacane», c'est *pub* et non *pu* qui signifie *Cerbatana.* Ainsi que l'a fort bien établi L. Angrand (notes manuscr.), le terme quiché se doit rendre par *uno piloso* de la racine *Pu* «vello de los partes secretas» et indique le représentant du principe mâle par excellence. Ne disons-nous pas en français: «un homme à poil» pour un *gaillard,* «un homme à caractère mâle». Ou retrouve parfois le même personnage sous le nom de *Hunahpu utiuh,* litt: «celui qui a le poil de l'agouti», par opposition à *Hunahpu vuch,* litt.: «celui qui a le poil de sarigue». Cet animal appartient à l'ordre des didelphes ou marsupiaux et reçoit ses petits dans la poche de son abdomen, lorsqu'ils sont effrayés ou fatigués. Par suite il a été pris comme emblème du principe féminin. C'est sans doute en raison de sa fécondité comparable à celle du lapin que l'agouti est devenu le représentant du principe masculin (voyez *Pop. vuh,* 1ère part., chap. 2, page 18).

[4] Lewis and Clarke, *Travels on the source of Missouri,* ch. V., page 103 (London 1814).

M. Mathews, *Hidatsa (Minetare) Gramm., introd.,* page XVII (New-York 1873).

M. et Mme L. Aganizo, *Voyage au Brésil* (Trad. de M. F. Vogeli, chap. X, page 322. Paris 1869.)

De l'Origine souterraine de l'espèce humaine d'après diverses légendes américaines, page 225 et suiv. de «La Melusine», T. 1er (Paris 1878).

Digitized by Google

nait par là même un *Chicomoztoc*. N'était-ce pas là, en effet, que les vieillards avaient reçu la sépulture, que la nouvelle génération avait vu le jour? Il semblerait que nos émigrants aient fait un séjour assez long dans cette vallée où l'on nous les montre occupés à verser tant de larmes.

Ajoutons que ces appellations à sens mystérieux, ces métaphores à physionomie hiératique, si nous osons nous servir de cette expression, sont tout à fait dans le goût mexicain.

Rappellerons-nous ici que le nom de *Quetzalcoatl*, litt. «Serpent quetzal, serpent aux plumes vertes», revêtait pour les initiés le sens de ce «Beau-Jumeau»[1].

Quoiqu'il en soit, le seigneur parla en cet endroit aux Toltèques; c'était d'ailleurs pour leur ordonner de le quitter et de revenir à leur point de départ.

En effet, ceux-ci après avoir sacrifié se rendirent d'abord à *Tullantzinco*, litt. «Au véritable Tullan», puis à Tullan. Nous avons étudié la topographie de ces deux localités. Elles sont d'ailleurs assez peu distantes de la vallée de Toluca, et ce serait un motif pour nous de persister à identifier cette dernière avec la mystérieuse vallée des Sept grottes ou pays de Chicomoztoc. En tout cas, le point de départ que doivent regagner nos émigrants n'est évidemment pas le plus ancien de tous ceux dont on ait gardé le souvenir, à savoir les rives de la mer des Antilles. Il ne s'agit

---

[1] Coatl a la valeur propre de «Serpent» en Mexicain, mais il signifie également «Jumeau» par ce que dit Veytia, *Hist. ant.*, T. 10, cap. XIX, pages 192 et 193. Ce reptile était censé pondre ses petits par couples. Serait-ce en raison de quelque croyance de ce genre que l'on représente le bâton d'Esculape muni de deux serpents enroulés?

Quand au *Quetzal* ou *Pharomarus Mocinno* des naturalistes, c'est un oiseau habitant les forêts des régions les plus chaudes de la Nelle Espagne. Ses jeunes caudales d'un beau vert émeraude étaient fort recherchées des plumistes ou masaïstes en plume du Mexique. Ils en fabriquaient divers ornements fort recherchés, spécialement cette sorte de couronne appelée *Quetzal apanecayotl* et que le grand prêtre du dieu Huitzilopochtli seul avait le droit de porter.

Voy. M. le doct. E. Seler, *L'orfèvrerie des anciens mexicains*, etc., chap. 2, note 10, page 441 du *Compte rendu du Congrès* etc. *des Américanistes* (Paris 1892) et Mad. Zelia Nuttall, *Sur le Quetzal Apanecayotl*, ibid., page 453 et suiv.

Digitized by Google

que des régions formant le plateau d'Anahuac, c'est-à-dire le massif central du Mexique[1].

Ainsi qu'il sera dit plus loin, beaucoup d'autres tribus sortirent encore plus tard de cette même région des Sept grottes.

Ainsi, nous voyons après le départ des Toltèques, les *Michoaques* (Tarasques du Michoacan) se mettre en marche, à la suite d'*Amimitl,* leur chef. Ils gagnèrent ainsi les régions de l'Ouest où, dit notre auteur, ils habitent encore aujourd'hui. Toutefois, ces nouveaux émigrants n'auraient point quitté le pays des Sept Cavernes sans avoir, eux aussi, fait leurs offrandes aux dieux. Ce fut alors au tour des Nahoas de chercher un nouveau séjour. Ils étaient divisés en sept bandes ou tribus, à savoir les Tepaneca, Acolhuaca, Chalca, Uexotzinca, ou mieux Huexotzincas et Tlaxcalteca. Seuls, les Mexicas ou Mexicains proprement dits continuèrent à résider dans le pays des Sept Cavernes. Sur l'ordre de leur dieu, ils l'abandonnèrent enfin pour se diriger vers l'Ouest. Nos émigrants arrivent d'abord dans la province de Colhuacan (État de Mexico), et de là reviennent encore une fois sur leurs pas. Combien de temps, ajoute notre auteur, dura encore leur pérégrination après la sortie de Colhuacan, c'est là ce qu'on ignore absolument. Toutefois, le dieu leur aurait parlé en cet endroit, leur promettant de les guider vers leurs anciennes demeures. A partir de ce moment jusqu'à l'arrivée des émigrants à Mexico, l'itinéraire suivi par eux devait être clairement indiqué sur les mappes en caractères hiéroglyphiques dont un nombre assez considérable subsistait peut-être à l'époque où écrivait Sahagun. En bien des endroits, on repoussa ces traînards de Mexicains qui n'arrivaient dans la vallée d'Anahuac qu'après les autres tribus de même race. Ce qui est certain, c'est que dès ce moment, le récit de Sahagun concordera fort bien avec celui de la plupart des autres narrateurs. L'on voit les Mexicas passer successivement par le district de Tullan, sans doute le Tullan en Xocotitlan, un peu au Nord de Mexico. La station d'après est désignée du nom d'*Ichpochco,* litt. «A la jeune fille, à la vierge». Nous n'avons pu en déterminer

[1] Sahagun, *Hist. gén.,* liv. 10, chap. XXIX, page 677.

Digitized by Google

la situation d'une façon un peu précise. Ils parviennent ensuite à *Ecatepec,* ou *Ehecatepec,* litt. «A la montagne du vent». C'est le San Miguel d'Ecatepec actuel des cartographes. Bâti au pied d'une montagne qui ne le protège pas contre la violence de l'aquilon, ce pueblo se trouve à 67 lieues environ N.N.E. de Mexico. Il faut bien se garder de le confondre avec un autre village d'Ecatepèque, dans le Chiapas, lequel n'a visiblement rien à faire ici. Après cela, les émigrants atteignent la montagne de *Chiquiuhio,* tout près de la précédente et y séjournent quelque temps. Puis ils se rendent à *Chapultepec,* litt. «A la montagne de la sauterelle,» à environ une lieue $^1/_4$ de la capitale de la Nouvelle Espagne. Les derniers rois de Mexico s'y étaient construit, dit-on, un magnifique palais, et plus tard, les vice-rois avaient l'habitude de s'y arrêter quelque temps, alors qu'ils venaient prendre possession de leur gouvernement. A en juger par le récit de Sahagun, ç'aurait été la dernière station des Toltèques mexicains avant d'atteindre l'État où ils fondèrent la fameuse cité de Tenochtitlan.

Cette région se trouvait d'ailleurs comprise dans les limites du royaume tepanèque d'Azcaputzalco, dont les Mexicains restèrent quelque temps tributaires[1].

[1] Sahagun, *Hist. gén.,* liv. 10, chap. 29, § 12, page 768.

Digitized by Google

Affinités lexicologiques du Haïtien et du Maya

par

LÉON DOUAY

Depuis que nous avons envoyé au Congrès des Américanistes de Berlin nos premiers travaux linguistiques dont, par oubli, le compte rendu ne porte aucune trace, nos études n'ont fait que nous confirmer de plus en plus dans cette pensée: que de grandes affinités lexicologiques existent entre la famille maya-quiché, le haïtien, le paez, le kechua, l'aymara, et l'araucanien.

Peut-être de nouvelles recherches pourront-elles rattacher à ce groupe d'autres langues américaines et plus tard encore pourra-t-on chercher si elles ont des parentés hors du Nouveau-Monde.

Notre mémoire sur les affinités du maya et du haïtien paraît en désaccord avec certains travaux qui rapprochent ce dernier de la famille caraïbe. Cette contradiction n'est qu'apparente, car, sans affirmer que toutes les langues américaines sortent d'un tronc commun, on peut très bien dire qu'il y a en entre elles ce qu'en zoologie on appelle des passages. Aussi, malgré leur apparente diversité, peut-être arrivera-t on un jour à conclure, sinon à l'unité de leur origine, tout au moins que le nombre des familles linguistiques a été, jusqu'ici, excessivement exagéré par certains savants.

Dans nos travaux, nous avons traité, autant que possible, les langues américaines comme si elles étaient monosyllabiques, c'est-à-dire que nous avons, de préférence, cherché à expliquer le sens de chaque syllabe, car, à moins d'une parenté très proche, il faut se méfier des similitudes entre les mots polysyllabiques. Les monosyllabes mêmes étant souvent le

Digitized by Google

résultat d'une contraction, il faudrait, pour les langues à parenté éloignée, recourir aux radicaux.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le lexicologue doit tenir grand compte des lois compliquées qui ont présidé à la formation et à l'altération des mots américains ainsi que de la permutation très fréquente des lettres entre elles*.

Ce n'est point un retour en arrière que nous tentons. Depuis d'Orbigny, des savants l'ont dit avant nous: il ne faut point appliquer à la linguistique américaine les règles qui président à l'étude des langues indo-européennes.

Peut-être pourra-t-on relever des imperfections dans notre travail qu'une longue maladie nous a empêché de revoir, car nous sommes quelque peu comme un soldat désarmé qui assiste impuissant au combat. Aussi comptons-nous sur l'indulgence de nos savants confrères réunis à Stockholm.

Qu'importe du reste la valeur de notre œuvre, si un jour des esprits mieux doués que le nôtre mettent en relief la parenté de la plupart des nations civilisées d'avant Colomb et si la linguistique, plus probante que l'archéologie, parvient à relier leurs civilisations.

Ce jour-là l'Amérique aura retrouvé ses Aryas, reconstitué en partie son antique histoire et fait mieux connaître des aïeux dont elle a le droit d'être fière.

Nous nous estimerions heureux si nos travaux avaient apporté une pierre à l'édifice.

---

* Sans parler des voyelles et pour ne citer qu'un exemple, le ttch devient d'un côté ch, s ou z et de l'autre t.

Digitized by Google

Vocabulaire

Haïtien[1]	Maya
Ey — indique le dialecte de Boriquen (Porto-Rico).	
D — indique dialecte. ? indique le doute.	
ABO — maître, chef, supérieur[2].	AH — celui; POL, tête, chef; ou BO élève, grand.
AC — porc, cochon sauvage.	AC — porc, cochon sauvage.
AHICANO — aïeul.	AHI — commencement; CAH, terre ou CAN, ciel.
AKANI — ennemi.	AHUACUNAH, AKHANAL — ennemi.
AM ou AMA — eau ?	AM — ensemble; HA, eau.
AN — mâle, peuple, gens.	AC — peuple, gens.
ANA — fleur (kechua *antay*).	AN — qui supporte, soutient.
ANABORIA, NABORIA — serviteur, vassal.	AN — qui aide; ANAT, soutien, protection.
ANAKI — homme, ennemi (Ey).	
AREITI — chant historique (voir REITI).	AE[3] — parler, dire.
AT, ATA, ATU — un, seul, premier.	(voir nos Études étymologiques sur l'antiquité Américaine, pag. 15).
ATATU — armadille. Guarani tatú ¡sic!	

[1] Nous n'avons eu à notre disposition que le vocabulaire publié par l'abbé Brasseur (de Bourbourg).

[2] *Apv* et *Apu* ont la même signification en Kechua, Aymara et Araucanien.

[3] *Al* entre dans la composition du Kechua *harahui*, chanson.

Digitized by Google

Haïtien.	Maya.
BA — père, ancêtre.	BA — père, seigneur, ancêtre.
BABA — père (Ey).	BA — père, ancêtre.
BABIAYA — faisan.	BACH — espèce de faisan.
BAGNA — mer, eau.	BAK — ensemble ou BAK — contour et HA, eau.
BAL — chose flottante.	BALAL — se tordre, se retourner.
BALAHNA, BALANA — mer (Ey)[1].	
BANCEX — vent, souffle ?.	BAN, BANZAH — renverser des édifices.
BAO — musique, instrument.	
BATEI, BATO — jeu de balle[2].	BAT — raquette pour jouer à la balle.
BATOCO, BEORI — tapir[3].	BA — père, seigneur, TOCOY, désert.
BEHIQUE — maître, sorcier (D).	BE — être, vivre; IK, esprit.
BEI, BEIRA — être, celui qui est.	BE — être, vivre.
BI — vie.	BEEL — vie.
BIBI — mère (Ey).	BI — marcher, se mouvoir, être comme.
BO — ce qui est grand, élevé.	BO — élevé, haut.
BOA — habitation, demeure.	BOOY — ombre, protection.
BOHIO, BUHYO — hutte oblongue, lieu d'habitation.	BOH, BOL; — rond.
BOHU — ancien.	BO — haut; UCHI, anciennement.
BON — bon, doux.	
BOUCHI — Ile ou terre.	BU, BO, élève; HI, argile ou YO tout ce qui vit, et tout ce qui meurt.
BOYER — prêtre (D).	BO — élevé, haut / BOOY — protection } EZ, sorcellerie. BOBAT, BONAT — prophète.

[1] Voir page 25 nos Études étymologiques sur l'antiquité Américaine, Paris. Maisonneuve 1891.

[2] M. Brinton fait venir ce mot de l'arrouaque *ballatan*, rond.

[3] *Ba lam*, tigre, fantôme, en maya vient de *ba*, père, ancêtre et *lam*, s'enfoncer. *Beori* vient du haïtien *bei*, être, *so*, semblable, et *ri*, homme, peuple.

Digitized by Google

Haïtien.	Maya.
BU ou PU — couleur pourpre, écarlate.	PUYEM — rouge enflammé, PUY, teindre en rouge.
BUYA — chose bonne, esprit bon.	BU ou BO — haut, élevé.
BUREN — tourtière en terre cuite.	BOL — rond, arrondi.
BURON — requin.	BUL — noyer, submerger, VU, réunion, jonction.
CA[1] — terre, sol, sec.	CA — CAH — terre, sol, lieu.
CABUYA — sorte de lin; câble, corde.	KAAP — mettre des entraves, serrer.
CAÇIC ou CAÇIQUI — Roi, seigneur.	CAH — terre; TZIC[2] obéir, respecter. (D'après M. Brinton de l'arr. *kassiquon*, posséder une maison.)
CACO — cacao.	CĂCAU — noix de cacao.
CAIARIMĂ — fesses.	
CAIZEIMU — front, principe; nom d'une province.	
CAN — poisson, léger ?.	CĂY — poisson (dans les Guyanes on trouve *caa*, *cana*, poisson).
CANARI — vase pour l'eau fraîche.	CĂ — calebasse; HANAL, repas.
CANEY — hutte ronde.	CA — lieu; NAYOB — lit.
CANOE — barque.	KANAB, KANAH — mer. (D'après M. Brinton de l'arr. *kannoa*, canot.)
CARACOL — barbare, galeux.	KOL — écorcher.
CARI — homme[3] (D).	CAH — terre; LIO, avec.
CAUNA, CAONA — or pur.	NAAB — or fin. (D'après M.

[1] *Ca* parait avoir formé les mots *cabaico* (oignon), *cacabi* (manioc), *caco* (cacao), *cahoba* (acajou), *caico* (palmier), *caoban* (criba).

[2] *Tzic* a formé le quiché *Tziquin* (Popol Vuh) chef ou sacrificateur, le chibcha *Zipa* — roi, seigneur, et peut-être *Sciri*, titre des rois de Quito.

[3] *Cari* a la même signification dans d'autres langues (voir page 22 de nos Études étymologiques sur l'antiquité Américaine).

Digitized by Google

Haïtien.	Maya.
	Brinton de l'arrouaque *kaijaunan*, être précieux.)
CAYA, CAYO — île (*ca* «terre»).	CAYÉ — île. (D'après M. Brinton de l'arr. *cairi*, île.)[1]
CEMI, CHEMEN, ZEME, CIMI — génie, divinité, principe.	
CHALI — jardin (Ey).	CHACBIL — champ défriché ou CHHAAC — couper avec la hache.
CHEMI, CHEMIGNUM — génie, divinité, (D) sorte de petit quadrupède.	
CHI — actif, vif.	CHHIH — qui a crû, s'est augmenté.
CHICHA — boisson fermentée.	CHI — bouche; CHAACH — mâcher[2].
CHIUREA — sarigue.	CHI — bouche, ouverture; UCH — sarigue.
CHIVI — peuple, hommes ? (BI vie).	CHHIBAL[3] — lignage, génération (voir le Haïtien BI) ou CHE, bois (homme).
CHOHOBBA, COGIOBA, COHUBA — tabac en poudre.	KUTZ — tabac; HUCH; moudre.
CHOU — chaud, sec, fièvre, ardeur.	CHOCOU — chaud; CHAUIL, CHOCUIL, fièvre.
CHUC — prendre, saisir, tenir.	CHUC — prendre; saisir; poignet.
CIBA — pierre.	CHHIX — petite pierre; CEX, pierre.
CIBAYO — noix.	
CIBUCAN — sorte de sac.	
CO — sol, lieu fertile.	COL — culture, champ.
COA — fontaine.	— id. ; HA, eau.
COAI — lieu de plaisance.	

[1] L'analogie de *cayé* et *cairi* est à remarquer.

[2] Le mexicain *chicha*, cracher, vient du mot *chi*, bouche.

[3] *Chhibal* a formé le mot *Chibeha* et sa racine Maya est *chhe*, bois et *I*, germe, rejeton ou petit-fils de l'aïeule, ou *Ib*, fœtus. *Chhe* a formé le mot quiché, et les noms des tribus Araucaniennes.

Digitized by Google

Haïtien.	Maya.
COAIBAI, COYABA — demeure des ancêtres, nom du Paradis des Haïtiens.	
COBO, COHOBO — coquille, crabe.	
COCHI[1] — soleil (D).	KU, Dieu; KIN, soleil.
COHIBA, COHUBA — tabac.	KUTZ, tabac; HUCH, moudre.
COMEXEN, COMIZEN — sorte de petite fourmi.	COM, creuser; HEN, miner. HENHEN — sorte de petit moustique.
CON — nom d'une divinité antique[2].	KU — Dieu.
CONUCO — champ du manioc.	
CONI — tasse, moitié d'une calebasse.	CUP — gobelet; CHU, CUPCHI, calebasse.
COVA — grotte, caverne.	
CU — temple, lieu sacré ?.	KU — Dieu, KUNA, temple.
CUAC — manioc (D)[3].	KU — Dieu, ACH, abondance, union ?.
CUCHI — faucon.	CUTZ — nom générique du gibier ailé. CHHUY — épervier.
COCUYO — luciole.	COCAY, COCUY — luciole.
CUINIX — mouche.	
CUCI — ver (D).	
DACHA — je suis.	
DI — jour; actuel.	TICH — apparaître.
DUIHEYNIQUEN — fleuve; riche.	
DUPI — esprit (D).	
ECTOR — maïs à l'état laiteux.	

[1] Chi, chichi se retrouve dans beaucoup de langues avec la signification de lumière, de soleil, etc.

[2] Comme au Pérou (voir du reste pour tous les noms propres, nos Études étymologiques sur l'antiquité Américaine).

[3] On sait que les Haïtiens attribuaient une origine divine au Manioc.

Digitized by Google

Haïtien.	Maya.
EI ou TEI — existence, être.	
EL — fils, issu, sorti, surgi.	AL — enfant, petit d'un animal.
EYERI — homme à l'île de Boriquen; nom de peuple.	
FURACAN, HURECAN, UROGAN — tempête, ouragan.	
FURRIDI — nuageux, orageux.	
GOEIZ — esprit, âme de celui qui vit.	CO — contenir, être contenu; IK, esprit. (D'après M. Brinton de l'arr. *Akkuyaha*, esprit de l'animal vivant.)
GUA[1] — art. poss. et démonstratif, le, lui, celui-ci etc.	
GUA-CAÏARIMA — les fesses.	
GUA-IAC — bois saint, gaïac (IAC saint?)	
GUA-ILI — fils (au pluriel).	
GUA-MAONOCON — nom de Dieu (serait-ce pour désigner Jésus-Christ?).	
GUANARA — lieu retiré, retraite sacrée.	NAAL — divin.
GUANGUIO, GUANGUÁIO — sac à mettre du tabac.	
GUANI — quelqu'un ?.	UABAAX — quelqu'un.
GUA-NIN — bijoux d'un or inférieur.	MIN — diminuer, amoindrir. (D'après M. Brinton de l'arr. *Waikaijaru*, sale, sans prix.)
GUA-RA — place.	LA — lieu, place.
GUARAVARA, VARAVARA — guerre, armée.	
GUA-TIAO — frère.	

[1] Le Kechua *hua* a le même sens; voir page 23 de nos Études étymologiques etc.

Digitized by Google

Haïtien.	Maya.
GUEIO — herbe qui fait vomir et servait aux enchantements.	KU — Dieu.
GUEY — coquillage.	
HA — oui, certain.	— vraiment.
HABAO — bruit, musique.	AH — celui; BAT, frapper; BATEL, luttes ?.
HAGUAY[1] — lac.	HAA — eau; HACHU, bassin.
HAI — âpre, rude. HAÏTI — lieu âpre.	HA — râpe, étrille; I, pointe. TI — lieu. (D'après M. Brinton de l'arr. *aetti*, pierre.)
HAMAC — hamac.	KAN — hamac, lit; MAC, peuple, gens. (D'après M. Brinton de l'arr. *Hamaha*, litt. hamac.)
HAURACAN — tempête[2].	AHAU — prince; AK, éclair; CAN, ciel.
HENEQUEN — sorte de chanvre.	HENCEN — chanvre du Yucatan.
HICOTEA, ICOTEA — tortue.	COC — tortue.
HIO — lieu, pays, région.	
HIQUI — quoi ? dedans, intérieur.	HI — qui sait ?.
HITO, ITO — homme.	I — rejeton, germe (petit-fils de l'aïeule); TO, augmenté, grossé.
HOBIN — cuivre.	OB — tête de clou. (D'après M. Brinton de l'arr. *Kobin*, rouge.)
HU — haut, élevé.	UA, UAH — chose élevée, élever; BU, BO, élevé.
HUIHO, HUIOO — hauteur, élévation, montagne.	(quiché) HUYN, montagne. (D'après M. Brinton de l'arr. *aigumun*, en haut, au-dessus.)

[1] D'où peut-être *Paraguay*, de *para*, eau, rivière, le Paraguay prenant naissance dans des lacs intermittents.

[2] On trouve cette terminaison *can* dans *yacan*, saint.

Digitized by Google

Haitien.	Maya.
HUCTU — guerre.	HUC — ensemble; TOC, couteau, lance ou TUN, pierre.
HUIOU — soleil.	KU — Dieu; YO, tout ce qui vit et meurt ?.
HUNA — unique.	HUNAB — unique.
I — particule indiquant l'action, la vie.	I — embryon, pousse, rejeton.
IAIA, IAYA — terre.	
IBA — peuple, hommes.	I — germe, rejeton. BA — père, ancêtre.
ICAN, GUA-ICAN — poisson.	IIX — écailles de poisson.
ICOTA, ICOTEA — tortue.	
IEMAO — titre, ou nom de la divinité.	
IIELLA — titre de la divinité.	IL — pouvoir, puissance.
ILI — pluriel de EL, fils, rejetons.	I — rejeton; petit-fils de l'aïeule.
IMA — nourriture.	IM — four, mamelle.
IN — femme, femelle.	IX — signe du féminin ou IN, mon, mienne ou HICHNAB, devenir enceinte.
INACU — femme (Ey), voir IN.	KUN — le sexe de la femme.
INA — fruit.	
INRIRI — sorte d'oiseau.	
INUYA — femme (D).	
IO — Dieu, la vie par excellence.	YO — tout ce qui vit et meurt.
IOVANA, YOCAHUNA — titre de la divinité.	HUNAB — unique
IRACA — plante[1].	
IT, ITO — homme, mâle.	I — rejeton; TO, augmenté.
ITIHU, TIHU — haut, ancien, vieux.	(quiché) TIH — enseigner; grand, très.
IZI — œil.	ICH — œil.

[1] L'étymologie haïtienne est *i*, rejeton, *ra*, place, naissance, *ca*, terre.

Digitized by Google

Haïtien.	Maya.
LABUYU — peuple (Ey).	
LI — il, lui, elle.	
LIANI — femme (Ey).	LE — le, la, lui, elle. AN — qui aide.
MA-, GUA-MA, MAGUA — pois doux; non, ne.	MA — non.
MACA, MA-YANA — il n'y en a pas, il n'y est pas.	MA — non; CAAH, contenir, mettre.
MABUYA, MAPOIA — petit reptile fort commun; génie malfaisant; (BUYA — esprit bon).	MA — pas, non; BU, BO, élevé, haut.
MACA, MACACO — perroquet (Cuba); fontaine ?	
MACANA[1] — épée de bois dur.	MAZCAB — couteau, épée; MACH, saisir, prendre.
MAGUA — plaine, champ ? (ou chant?).	
MAGUACOCHIO — homme vêtu, *Espagnol* (COCHI soleil).	MA — pas, non.
MAGUEY — aloès, sorte de tambour de bois creux.	
MAHIZ — maïs.	
MAICA — bois (D).	
MAIOUAUAN — instrument de musique en forme de tambour.	
MAMA — mère.	
MAMANO — titre de la divinité (NO, noble).	
MAMEY — arbre et fruit du mamey.	
MANA — mouvement ?	MA — non; NA, proche.
MANAIA — couteau de pierre, arme.	MA — main; MANAK, bout, point.

[1] Ce mot existe aussi aujourd'hui dans le Kechua.

Digitized by Google

Haïtien.	Maya.
MAONOCON — titre de la divinité.	(Voir nos Études étymologiques, page 27).
MAROHU — nom d'une idole consacrée à la lune.	MAL — marque; peindre, U, lune.
M, MI — mon, mien.	
MINI — fontaine (D).	
MOMALU — sang (Ey).	
MONA — lune (Ey).	MO — loupe, excroissance; soulever en forme de boule; NAA, mère.
N, NI — le, la.	
NA — chose	NAH — surabondant; NAKIN, possesseur.
NABORIA — vassal, serviteur.	NAHIN — possesseur ou NA, maison.
NACAN — intérieur, le dedans.	NACH — loin, éloigné.
NAGUA — jupon.	NAK — ventre, panse. (D'après M. Brinton de l'arr. ANNAKU, le milieu.)
NAHE — rame (d'où canoé?).	NAB — paume de la main; HEB, tourner, aller autour.
NANICO — âme, cœur.	
NARA, GUA-NARA — lieu retiré; retraite, de côté.	
NARGUTI — aïeul (Ey).	NAAL — parent; KU, Dieu; TI, lieu.
NEKORA — lit.	
NI — chose, mon, mien, je.	IN — mon, mien, je.
NIANTI — insecte; petit (Ey).	
NIGUA — chique, puce pénétrante.	NEB — extrémité, pointe, ou NII, nez, pointe.
NIHUCTU — guerre (voir HUCTU).	
NIN, GUANIN — or bas.	
NIQUEN — rivière.	
NO — noble ?	NOH — grand; NOHLAIL, seigneurie.
NONUN — lune (NO, noble).	
NUCAY — or.	NUCANIL — qualité, perfection.

Digitized by Google

Haïtien.	Maya.
NUCU-CHILI — père (Ey).	NUCUH — puissance, autorité; CHILIL, augmenter.
O — particule indiquant la similarité.	OC — entrer, se changer, se métamorphoser.
OB — cuivre jaune ?	OB — tête de clou.
OCHI — tigre.	
OCON[1] — monde ? (voir CON).	OKOLCA — monde.
OPERITO — mort.	
OPIA OPOYEM — esprit, âme d'un mort Haïtien (Ey).	PIXAN — âme, esprit.
PAGAYA — rame.	PAX — briser, ouvrir; HA, eau ?
PARACA — perroquet.	
PIRAGUA — pirogue.	PÜL — recouvrir; HA, eau ?
PU — pourpre, rouge.	PUYEN — rouge coloré; PUY-PUY, très-rouge.
QUEYA — monde.	CE — uni, ensemble; coagulé.
QUIBEY[2] — violet, pourpre.	KIN — soleil; BE, BEIL, chemin, voie; ou KIKLIZ, qui est comme du sang.
QUIZQUI[3] — le tout, le monde, ancien nom de Haïti.	KIN-KIN — soleil; ou KITZ, bourgeon et KIN, soleil.
RA, GUARA — place, naissance.	LA — lieu, place, où on est.
RABU — fils; rejeton (Ey).	
RAQUI — pourpre.	LA — lieu, place; KIN, soleil.
RAHEN — fille (Ey).	
RALUA — GUA-RAHUA — vert, frais.	YAX — vert, frais.

[1] *Con* entre dans la composition de beaucoup de mots des langues de Costa-Rica et de l'Isthme, ainsi que des Guyanes avec la signification de terre, air, etc.; ici il signifie en Haïtien «Semblable à Dieu.»

[2] Si ce mot vient de soleil, on retrouve ici la forme *maya-kin*.

[3] Peut-être du quiché *Quiz* — tout.

Digitized by Google

Haitien.	Maya.
REITI, AREITI[1] — chant historique; danse.	
RI — mâle, homme, peuple (D).	
ROZI, BEROZI — amour, objet aimé.	LOH — qui a du prix; ZIK, naissance, origine; ou ɔIZ, péché de la chair.
SORAIA — occident, soleil couchant; soir.	
STARCI — étoile, chose flamboyante.	
TABACO — pipe à fumer, tabac.	
TAINO — noble, gentilhomme (voir NO).	TAC — ordre, classe.
TEI — (verb) être.	BE — être, vivre, marcher.
TEQUINA — maître, qui enseigne.	TEC — bâtir: KIN, soleil; nouvelle, nouveauté.
TI — lieu, à, dedans.	TI — lieu, à, dedans.
TIAO, GUATIAO — frère; bon.	
TIBURON — lieu où il y a des requins; voir TI et BURON.	
TIHUI — montagne.	TI — lieu; (quiché) HUYU, montagne.
TO — noble (D).	TOH — droit, juste; TOO, couvrir, protéger, aider.
TOA — sein, mamelle — grenouille ?	TO — grossi, augmenté.
TOCA — paix, repos.	CAH — terre.
TOCHETA — beaucoup.	TOCH — rempli démesurément; ET, accord, ressemblance.
TONA — sarigue (D).	
TUOB — cuivre (D) (voir OB).	

[1] Ressemble au Guarani *areté,* jour de fête.

Digitized by Google

Haïtien.	Maya.
TUREL[1] — ciel (EL — fils).	KUL — saint; OL, enfant; (ou quiché) TULUBA, dénuder, découvrir ce qui est caché.
TURERGUA — éclat, lumière.	
TUUNA[1] — bleu, azur.	KU — Dieu; HUNAH, mettre ensemble.
TUYRA — génie malfaisant; nom donné aux chrétiens espagnols.	KU — Dieu, IL puissance; mauvais??
UARAURA — guerre, armée.	UA — guidon?
UBEC — dessus, au-dessus.	UA — guidon, dressé, debout, ou NOHBAL, mis debout.
UMENA — rôdeur.	UM — autour, alentour.
XAUXAU — galette de cassave fine.	
XUZ — tout.	TUL — tout; XUL, terme, fin.
Y — sorte de plante qui purge.	
YAC, YACAN[2] — saint.	AH — celui; CAN, ciel.
YAGUA — vêtement.	(quiché) YAH — parties naturelles.
YARA — trou, creux.	(quiché) YALE — être inégal.
YARIMA — extrémité, guerre.	
YARUMA — canne, bambou.	HAL — bambou.
YMIZUI — froid.	ITZ — froid.
YOCAHUNA — titre de la divinité.	HUNAB — unique.
YUCA — blanc.	

[1] Nous n'avons pas pu trouver dans le Haïtien, la signification de *tu*, à moins que ce ne soit *to*, noble; si *tu* venait de *ku* on pourrait rattacher à cette dernière forme *Tupa*, Dieu en Tupi; en Haïtien *el* est »fils», ce qui ferait pour *Turel* «enfant de Dieu»; *na* est chose; *tuuna* serait donc «chose de Dieu», du soleil.

[2] On ne trouve la finale *Can* que dans *Nacan* «intérieur» et *Hamacan*, *Huracan* «tempête»; *ya* vient peut-être du quiché *ya*, offrir.

Digitized by Google

Haïtien.	Maya.
ZABANA, ZAVANA — plaine.	ZAB — crû, gonflé; ou ZAɔ, étendu, développé; et BAN[1] — renverser, démolir; répandre du grain, labourer.
ZAGAY — pique, bâton.	TZAK — hacher menu; couper.
ZECHOU — fièvre, chaleur, sécheresse (voir CHOU).	
ZEME, ZIMI, ZIRI — génie, idole.	(Voir nos Études étymologiques, page 28. D'après M. Brinton de l'arr. *semeti*, sorciers, devins).
ZIMU, CIMU — tête, sommet, principe.	ZIH — naissance, origine; MO, soulever en forme de boule.
ZINATO — fâché, irrité.	TZEEC — censurer, châtier, corriger.

[1] *Ban* a formé le k:a *pampa*, plaine, peut-être par réduplication. D'après M. Brinton, *zabana* vient de l'arr. *sallaban*, plat.

Digitized by Google

Contribution à l'étude des noms indigènes des métaux en Amérique

par

LÉON DOUAY

M. le Cte de Charencey a présenté au Congrès des Américanistes de Paris un intéressant travail sur «Les noms des métaux chez différents peuples de la Nouvelle-Espagne». Cette étude nous a confirmé dans une opinion que des recherches analogues avaient déjà formée chez nous et que nous allons exposer brièvement.

En paez (Cauca—Colombie), la finale du mot *gueyo* «or» vient de *yo* «eau»; mais cette langue ne nous donne point une étymologie rationnelle pour *gue*[1] que, dans nos recherches lexicologiques, nous avons pu traduire à différentes reprises par le maya *ku* «Dieu». La signification serait donc «eau divine».

La racine[2] du mot kechua *kkori* ou *kkuri*[3] «or» ne se trouve pas dans cette langue. Pour nous, ce mot vient du maya *ku* «Dieu» et de *lic* «en quoi, avec quoi». C'est-à-dire que, traduisant librement, *kkori* signifie «la matière divine.»

La syllabe initiale du kechua *kkollki* et de l'aymara *collque* «argent», dont nous ignorons également les étymo-

[1] En moguex, parent du pacz, *Cuay* signifie démon (Dieu).

[2] En fait on ne retrouve guère dans le kechua ses propres racines qu'il faut rechercher dans le maya.

[3] On retrouve le k:a kkori, dans beaucoup d'autres langues, sous la forme de *curicuri, caricoli, caracoli,* noms des ornements métalliques que les indigènes portaient lors de la conquête.

Digitized by Google

logies, vient pour nous du maya *cul* «fondement, assise»; et la finale, peut-être la contraction du kechua *killa*[1] «lune» ou du maya *kin* «soleil». Ce qui appuie davantage la première hypothèse, c'est que le mot k^a^ *akilla* «vase d'argent consacré à la lune» vient pour nous du maya *ah* «celui» (cela) et du k^a^ *killa* «lune». On obtiendrait ainsi: fondement, assise de la lune, ou plus douteusement, fondement, assise du soleil.

On sait du reste qu'au Pérou, l'or et l'argent étaient respectivement consacrés au soleil et à la lune.

Les racines du mot aymara *choque* ou *chuqui* «or» ne se retrouvent pas non plus dans cette langue qui les a empruntées rationnellement au maya *chun* «origine, principe»; faire, agir» et à *kin* «soleil». La signification de *choque* est donc: «origine, principe du soleil ou fait par le soleil[2].

En guarani *quarepoti* «or» viendrait, d'après le dictionnaire de Ruiz de Montoya, de *quara* «trou» et de *ytepoti* «scorie, métal». Il est à remarquer que la syllabe initiale de *quaraci* «soleil» vient également de *quara* avec la même signification de trou. Pour nous, *quara* vient d'un mot disparu du guarani *ku*[3] «Dieu» et de *ara*[4] «jour». *Quara* signifierait donc «le dieu du jour (le soleil)» et *quarepoti* «la scorie, le métal du dieu du jour».

Comme l'avait déjà fait ressortir le travail de M. de Charencey, on retrouverait ainsi, chez beaucoup de peuples du Nouveau-Monde, la tradition qui attribuait aux métaux une origine divine, fait qui constitue une preuve de plus de l'unité de beaucoup de croyances américaines.

---

[1] *Killa* ou *kiylla* vient de la famille maya quiché *kin, gih* soleil el du kechua *ylla* «éclat».

[2] Dans nos «Études étymologiques sur l'antiquité Américaine» (Paris, Maisonneuve 1891) on trouvera la confirmation de cette racine au mot «chuquivitu» d'où le soleil serait sorti.

[3] Voir même ouvrage, p. 16, nos recherches sur le mot Dieu. *Ku* peut-être se retrouve altéré dans *Tupa* (du maya *ku* «Dieu» et *ba* «seigneur, père, ancêtre»).

[4] On sait que l'oiseau appelé aza était le symbole du soleil chez certaines nations Américaines. Nous comptons publier une étude à ce sujet.

Digitized by Google

Contribution à l'étude du drame Kechua Ollantay

par

LÉON DOUAY

Bien des savants ont émis leur opinion sur l'Ollantay, mais aucun d'eux n'a pu donner une étymologie satisfaisante de ce mot qui ne leur paraît même pas appartenir au kechua. On a bien tenté, il est vrai, de le faire dériver de *Uillani* «raconter, répéter» mais les auteurs qui lui donnent cette racine, ne le font que sous toutes réserves.

Disons tout d'abord que les noms propres du fameux drame kechua paraissent plutôt symboliques qu'historiques.

L'héroïne s'appelle Cusi Coillur, l'Étoile du Plaisir (de *kusi* «plaisir» et *kkoyllur* «étoile») et sa fille Yma Sumac, Belle Petite Fille (de *ymilla* «petite fille» et *sumak* «belle»).

Les noms des autres personnages sont aussi significatifs.

Huilca Uma est le Chef des Prêtres (de *Huilka* «prêtre» et *uma* «tête»).

Urco ou Hurcu-Huaranko signifie Mille Mâles (de *Urku* «mâle» et *huarankka* «mille»).

Piqui Chaqui qui veut fouler aux pieds l'Inca, c'est le Pied Mou (de *chaqui* «pied» et *piqui* «mou»).

Rumi Nahui veut dire l'Œil de pierre (de *rumi* «pierre» et *nahui* «œil»).

Le nom de Hanco Allo est plus difficile à expliquer. *Allo* est sans doute la corruption du k^a^ *ayllu* «famille»; mais pour hanco nous ne trouvons dans cette langue que *hankku* «cru» («pas cuit»). Hanco huallo (ayllu?) était le nom d'une tribu antique. Ce mot viendrait-il de l'aymara *hankoûa* «blancheur» ou de *hanko* «boiteux»? On aurait ainsi la Famille Blanche ou Boiteuse.

Digitized by Google

Si les noms des personnages sont symboliques, celui du héros ne l'est pas moins.

La syllabe initiale vient du maya *ol* »cœur», mot qui a disparu du kechua.

An est la contraction du k^a *yana* «serviteur» (du maya *y* «avec» et *an* «qui aide»).

La finale *ta* signifie «attache» (du maya *tab*[1] «lieu, attache») qu'on retrouve dans le k^a *huata* «année» (ce qui est attaché) et dans *amauta*[2] (celui qui lie la corde).

Enfin la suffixe y est le signe du substantif.

Nous obtenons ainsi l'attache (l'histoire[3]) d'un serviteur du cœur.

Apu-Ollantay signifierait l'histoire d'un chef serviteur du cœur ou d'un chef des serviteurs du cœur (du k^a *apu* «chef»).

Conclusions.

Les noms des personnages de l'Ollantay démontrent qu'il n'est pas historique.

Si notre étymologie est exacte, elle implique que le drame kechua a été composé bien avant la conquête.

---

[1] On retrouve *tab* dans un certain nombre de mots araucaniens comme *thapel* «corde» et même dans quelques termes aymaras.

[2] Voir au mot *amauta* dans nos Études étymologiques sur l'antiquité américaine (Paris, Maisonneuve 1891).

[3] Cette signification appelle une autre discussion. Les quipos (d'après nos Études étymologiques: dire par la corde à nœuds) n'étaient-ils seulement qu'un moyen de comptabilité?

Digitized by Google

Ueber die Worte Anauac und Nauatl.

Nachträgliche Mittheilung

von

Dr. ED. SELER.

In einer Bemerkung zu meiner Arbeit über das Tonalamatl der Aubin'schen Sammlung[1] und in einem kleinen Artikel, den ich in den Verhandlungen des Pariser Amerikanisten Kongresses veröffentlichte[2], stellte ich die Behauptung auf, dass die übliche Verwendung des Wortes *Anauac* ins besondere zur Bezeichnung der zentralen Teile von Mexico, eine irrige und falsche sei und weder der ursprünglichen Bedeutung des Worts, noch dem Gebrauch, den die guten alten Autoren von demselben machen, entspreche.

Nauac heisst »am Rande» oder »nahe bei» — nicht »dentro ó en rededor», wie in der Historia apologetica des Las Casas[3] und in einer von Brinton angeführten Stelle, auf die ich noch zurückkomme, erklärt wird: — *quauh nauac* »am Rande des Waldes» *à nauac* »am Rande des Wassers» *nocalnauac* »in der Nähe meines Hauses». *Nauac-altepeuaque* werden in einem aus der Zeit des Vizekönigs Antonio de Mendoza stammenden Grundbuche des Dorfes Ocoyacac[4] — nicht die Bewohner der umliegenden Ortschaften, sondern die an einer bestimmten Stelle an die Flur von Ocoyacac grenzenden Bewohner des Dorfes S. Maria Tepexoyocan genannt[5].

Mit dieser ursprünglichen und allgemeinen Bedeutung des Wortes *anauac* steht in engstem Zusammenhang die

[1] Compte rendu VII. Session Congrès international des Américanistes Berlin 1888, p. 669. Anm.

[2] Compte rendu VIII. Session Congrès internat. Améric. Paris 1890, p. 586, 587.

[3] Cap. 175.

[4] MS der Königlichen Bibliotek in Berlin.

[5] *titocoaxochnamique yn campa motenehua tlilzoquipan yn nahuac altepehuaque xanta malietzin tepexoyucan.* In Tlilzoquipan grenzen wir an die Bürger des benachbarten Dorfes Santa Maria Tepexoyocan.

Digitized by Google

besondere technische Bedeutung, die das Wort in dem mexikanischen Sprachgebrauch, wie er in dem Geschichtswerk des P. Sahagun, in den Anales de Quauhtitlan, Anales de Chimalpain u. a. vorliegt, erhalten hat. Die Mexikaner bezeichneten nämlich damit die heissen, an allerhand tropischen Produkten reichen Küstengebiete des Nord- und Südmeers, die Länder an der Golfküste und an der pazifischen Küste, und zwar insbesondere die Gebiete, wohin von den mit Mexico verbündeten Städten des Hochlandes aus die grossen Handelsexpeditionen unternommen wurden, die in dem 9. Buche des Geschichtswerkes des P. Sahagun eingehend beschrieben werden.

Der besondere technische Gebrauch des Wortes *Anauac* in diesem Sinne ist durch zahllose Beispiele zu belegen: —

Im vierten Paragraphen des 12. Kapitels des 11. Buches nennt Sahagun die »Provinzen, die gegen Süden in der Nähe des Meeres[1] hier in Neuspanien gelegen sind. Man nennt sie *Anauaca-tlalli* (Land der Anauaca). Es ist ein felsiges Land, reich an Gold, an Schmucksachen und andern Producten».

Im 5. Paragraphen des 1. Kapitels desselben Buches spricht er von den Affen. Er sagt: — »es giebt ihrer viele in diesem Lande. Sie leben in dem Gebiet, welches man *Anauac* nennt, und welches im Osten von Mexico gelegen ist.

Im vierten Kapitel des neunten Buches berichtet er, dass die Kaufleute der Städte, die mit dem mexikanischen König verbündet waren, und das Privileg hatten, sich an den Handelsexpeditionen nach Anauac zu beteiligen, diese Züge immer in grösserer Zahl unternahmen[2]. Und zwar gingen sie in geschlossenem Zuge bis *Tochtepec*. Dort wurden zwei Kolonnen aus den Kontingenten der verschiedenen Städte gebildet. Die eine derselben ging nach *Anauac Ayotlan*, die andere nach *Anauac Xicalanco*[3].

---

[1] »A la parte del Sur, cerca de la mar...»

[2] *çan mochipa yn uicalhuan mochiuhtinenca* »sie gingen immer in Begleitung».

[3] *ynihquac iye ompeua anauac puchteca, oncan moxelouaya in tochtepec centlamantli ompa calaquia in anauac ayotlan. no centlamantli ompa calaquia in anauac xicalanco.* »Wenn die Kaufleute nach Anauac aufbrachen, so trennten sie sich in Tochtepec. Ein Teil ging nach Anauac

Digitized by Google

Was nun die Bedeutung der hier angeführten Namen angeht, so ist *Anauac Ayotlan* die pazifische Küste der Gegend von Tehuantepec. Das ist bestimmt gesagt in dem zweiten Kapitel desselben Buches der Geschichte des P. Sahagun. Es heisst daselbst: —

»Zur Zeit als König Auitzotzin in Mexico regierte, begaben sich die Kaufleute von Tlatelolco in das Gebiet von *Ayotlan* in *Anauac*. Man schloss sie dort ein. Vier Jahre hindurch waren sie in dem Orte Quauhtenanco belagert. Man griff sie an. Es bekriegten sie die Leute von *Tequantepec, Izuatlan, Xochtlan, Amaxtlan, Quatzontlan, Atlan, Omitlan, Mapachtepec* — alles sehr grosse Städte». Die hier genannten, als zu Ayotlan gehörig bezeichneten Städte lagen alle, wie sich im einzelnen nachweisen lässt, im Osten und Westen des an erster Stelle genannten Tehuantepec, bis nach Soconusco hinein. Der Fluss von Ayotlan wird noch in später Zeit als die Westgrenze der Jurisdiction von Soconusco angegeben[1].

Wie nun über Anauac Ayotlan nicht der geringste Zweifel bestehen kann, so ist ebenso sicher, dass mit *Anauac Xicalanco* die südlichen Teile des heutigen Staates Vera Cruz und die Küstengebiete von Tabasco, also die Länder an der Golfküste gemeint sind. Noch heute liegt dort, am westlichen Gestade des Kanals, der in die Laguna de Términos führt, ein Ort namens *Xicalanco*. Motolinia, und nach ihm Mendieta und Torquemada, geben an, dass an der Küste des Nordmeers, etwas über Coatzacualco hinaus, ein Ort namens *Xicalanco* liege, — »wo viel Verkehr stattfand, weil dort die Kaufleute aus den verschiedenen Gebieten und von weit her zusammenkamen, um ihre Producte auszutauschen[2]». Und Bischof Landa berichtet, dass im Westen von Yucatan *Xicalango* und *Tabasco* gelegen seien, »welche derselben Provinz angehörten[3].

Ayotlan; der andere nach Anauac Xicalanco.» — Über die Bildung der zwei Kolonnen aus den verschiedenen Kontingenten vgl. das an der Stelle im Text des Kapitels Folgende.

[1] Herrera, Descripcion de las Indias Occidentales, p. 26.

[2] Motolinia, Epistola Proemial; — Mendieta, Historia Ecclesiastica Indiana, 2, cap. 33; — Torquemada, Monarquia indiana, I, cap. 12.

[3] »que es una mesma provincia.»

Digitized by Google

Die Stadt *Tochtepec* endlich, wo sich die beiden Karawanen trennten, ist ohne Zweifel das von Torquemada[1] als ehemals den Herren von Couaixtlauacan tributpflichtig angegebene heutige Tuxtepec, am Flusse von Quiotepec und Papaloapan, an den Grenzen der Mazateca und der den Mexikanern seit früher Zeit tributpflichtigen Chinanteca. Von hier führt in der That einerseits die Hauptstrasse nach dem südlichen Vera Cruz und nach Tabasco. Andrerseits ein Weg über die Berge nach dem Thal von Villa Alta, der jenseits Oaxaca die grosse Strasse nach Tehuantepec erreicht. Es war das ein Weg, der etwas östlich von dem heutigen Hauptverkehrswege verlief und die Hauptzentren der zapotekischen Macht, — Zaachilla oder Teotzapotitlan im Thal von Oaxaca und Tototepec an der pazifischen Küste — bei Seite liess.

Die in der oben angeführten Stelle des 9. Buches des Sahagun enthaltenen Angaben sind also durchaus präcis und in keiner Weise misszuverstehen. Was sie uns lehrten, das ergiebt sich mehr oder minder bestimmt aus *allen Stellen*, wo in dem Werke des P. Sahagun von *Anauac* die Rede ist.

P. Sahagun ist aber durchaus nicht der einzige Autor, der das Wort *Anauac* in diesem bestimmten technischen Sinne gebraucht. Mit Rücksicht auf eine unten zu besprechende Stelle ist es mir erfreulich, anführen zu können, dass auch Chimalpain Quauhtleuanitzin das Wort genau in demselben Sinne verwendet. Er berichtet, dass im Jahre 1504 der Handel in Mexico einen besonderen Aufschwung nahm, indem es den mexikanischen Kaufleuten gelang, Anauac zu erreichen und von dort verschiedene Arten von Papageien — (d. h. wohl Papageienfedern, für Federschmücke und Federarbeiten) — auf den Markt zu bringen[2].

In ähnlicher Weise gebraucht auch Tezozomoc das Wort

---

[1] Monarquia Indiana, 2, cap. 48.

[2] Anales de Don Domingo Francisco de San Anton Muñon Chimalpahin Quauhtlehuanitzin, ed. Rémi Siméon (Paris 1889), p. 174. Die Worte *ynic Anahuac [ona] cia Mexica pochteca ynic ompa quin hu[a]lnamacaya cochome tozn[ene]* übersetzt Rémi Siméon absurder Weise: »les marchands mexicains allaient dans l'Anahuac et y vendaient des perroquets parleurs». In Anauac Papageien verkaufen, das hiesse in der That »Eulen nach Athen tragen», *ual-namaca* heisst »herkommen und verkaufen», d. h. von dort auf den Markt bringen. Hätte der Verfasser angeben wollen, dass die Mexikaner dorthin Papageien verkauften, so hätte er *quim-on-namaca-ya* sagen müssen.

Digitized by Google

Anauac. In dem Kriege mit Matlatzinco ermutigt der mexikanische General vor der Schlacht seine Truppen, indem er ihnen vor Augen führt, wie viele Stämme sie schon bekriegt und unterworfen hätten, und dass sie schon bis zu der Küste des grossen Meeres vorgedrungen seien — *ilhuica-atentli anahuaque* »an den Rand des Himmelswassers» (so nennen die Mexikaner das Meer), — »zu den Leuten von Anauac[1]».

Torquemada gebraucht, an verschiedenen Stellen, *Anauac* genau in der gleichen Weise. Die in Poyauhtlan ansässigen Teochichimeca erhalten von ihrem Gott Camaxtli das Orakel: — *oncan tonaz oncan tlahuiz, oncan yazque, ayamo nican,* »wo die Sonne scheint, wo es Tag wird, dorthin sollt ihr gehn, hier sollt ihr nicht bleiben». Und gehorsam dem Befehl, benachrichtigen sie ihre Nachbarn, die Leute von Tetzcoco, dass sie vorwärts gehn wollten, bis dahin, wo die Sonne aufgeht, bis *Teotlixco Anahuac* d. h. — wie Torquemada übersetzt — »bis zu dem Ende des Landes, bis zur Küste des Meers[2]».

Von König Axayacatl erzählt Torquemada, dass er seine Regierung gleich damit begann, das Land zu durchstreichen, und, *weil er die in der Nachbarschaft gelegenen Gebiete schon unterworfen hatte, so durchzog er Anauac* und besiegte die *Cuetlachteca* und begab sich weiter zu den *Xochitepeca,* die er ebenfalls besiegte . . .»[3] — dass hier Anauac wiederum das Küstenland bedeutet, ist klar. Denn die Cuetlaxteca (das ist die korrektere, übrigens unwesentlich abweichende Schreibweise) waren die Bewohner der Provinz Cotastla, zwischen Orizaba und Vera Cruz und der Küste unmittelbar im Süden von Vera Cruz.

Und mit diesem besonderen Sinn des Wortes *Anauac* stehen vollkommen in Einklang die Ableitungen: *anauacatl* »der Bewohner von Anauac» *anauaca-tlalli:* »Das Land der Anauaca». Als Motecuhçoma, damals noch nicht König, sondern Obergeneral der Mexikaner, in das zapotekische Küstengebiet vorrücken will, halten ihn die Kaufleute ab, indem sie ihm vorstellen: — »das gesammte Gebiet der Anauaca ist

---

[1] Tezozomoc, Crónica Mexicana, cap. 48.

[2] Monarquia Indiana, 3, cap. 10. — Wörtlich heisst *teotl ixco anauac* »im Angesicht des Gottes (der Sonne)», »am Rande des Wassers».

[3] Monarquia Indiana, 2, cap. 58.

Digitized by Google

jetzt beruhigt, nicht mehr sind unsere Feinde die Zapoteken, die Anauaca»[1].

Im Wörterbuch von Molina finden wir die Vokabel *anauacayotl,* wörtlich »den Anauaca zugehörig», das ist nicht etwa übersetzt mit »mexikanische Dinge», oder »was dem hiesigen Lande angehört», sondern mit — »cosas que se traen de tierras comarcanas». Also Handelswaare, was nicht hier erzeugt wird, sondern was aus dem Nachbargebiet (d. i. dem Küstenlande) nach der Hauptstadt gebracht wird.

In dem 20. Kapitel des 8. Buches beschreibt Sahagun das Haus — *mixcouacalli* genannt —, in welchem die zu dem mexikanischen Hofe gehörigen Tänzer und Sänger wohnten, und die Instrumente und die Tanzgarderobe aufbewahrt wurden. Und — heisst es dann weiter, wenn sie einen *uexotzincayotl,* einen Tanz der *Uexotzinca,* aufführen sollen, so ziehen sie sich an, wie die Uexotzinca und ahmen mit dem Gesang die Sprache derselben nach, und ihren Schmuck und ihre Waffen. Und ebenso, wenn sie den *anauacayotl* aufführen sollen, den Tanz der *Anauaca,* so ahmen sie die Sprache der Anauaca nach und ihren Putz und ihre Waffen. Wenn sie einen *Cuextecayotl* aufführen sollen, den Tanz der *Cuexteca* oder Huaxteca, so ahmen sie die Sprache derselben nach, tragen eine Federkrone, gelbes Haupthaar, eine Maske mit einem halbmondförmigen Nasenpflock, mit spitzen Zähnen und deformierter Stirn. Und so bei den übrigen Tänzen.

In der Einleitung zu seiner Ausgabe altmexikanischer Gesänge[2] erwähnt Prof. Brinton diese Tänze und erklärt:

---

[1] Sahagun, 9, cap. 2. — *In aocac toyaouh mochiuh in tzapotecatl in anauacatl.*

[2] Ancient Nahuatl Poetry. Library of American Aboriginal Literature, Vol. VII, Philadelphia 1887. — Durch die Herausgabe dieser Gesänge hat sich Prof. Brinton ein grosses Verdienst erworben. Und die Einleitung, die er dazu schrieb, enthält alle wünschenswerte Information über diesen Zweig der Literatur. Zu bedauern ist aber, dass Prof. Brinton es unternahm, eine Übersetzung zu liefern, die bei dem absoluten Mangel an Vorarbeiten, bei unserer geringen Kenntniss der anderweitigen altmexikanischen Literatur, naturgemäss nur eine sehr unvollkommene sein konnte, und in der That in sehr vielen Fällen geradezu irreleitend ist. Es ist ja schwer, das im Einzelnen nachzuweisen, weil jedes einzelne Gedicht das sorgsamste Studium, unter eingehender Vergleichung anderer Stellen, erfordert. In vielen Fällen liegen aber die Irrtümer klar zu Tage. So z. B. in den beiden letzten Strophen

Digitized by Google

»*anahuacayotl,* ein Gesang von *Anahuac,* d. h. einem Lande am Wasser, — entweder das Thal von Mexico, oder die Küsten des Oceans».

Es ist aber klar, dass für die Leute von Mexico keine Veranlassung vorlag, ihre eigenen Landsleute und Nachbarn, die ihnen sehr bekannten und in Sprache, Sitte und Tracht mit ihnen übereinstimmenden Anwohner der Seen von Tetzcoco und Xochimilco »in der Sprache und in der Tracht» zu imitieren. Augenscheinlich handelt es sich um *fremde* Völker, die in dem mimischen Tanze vorgeführt wurden, und gleichzeitig um solche, über welche die Mexikaner Siege erfochten hatten. Denn diese Tänze waren sicher keine blosse platonische Vorführung fremder Sitten und Völker, sondern erneute Aufführung eines Triumphfestes über besiegte Feinde. Solche fremde Feinde waren die Uexotzinca, die in ihrer Hauptmasse unzweifelhaft wohl ein fremdes otomitisches Bevölkerungselement darstellten, und die in dem Codex Telleriano Remensis mit riesigen schweinshauerartig gekrümmten Lippenpflöcken gezeichnet sind. Fremdartige und feindliche Völker waren in hohem Maasse die Huaxteken, wie ja das schon aus der obigen Beschreibung ihrer Maske hervorgeht. Und fremde feindliche Völker sind auch unter den Anauaca, die im Tanz vorgeführt wurden, gemeint. Es ist ganz und gar nicht daran zu zweifeln, das es die Bewohner der fernen Küstengegenden waren, nach denen die grossen Handelsexpeditionen von den Städten der Hochlandes aus unternommen werden.

Eine Wortform existiert nun noch, anscheinend eine

---

des Liedes XXV (Ancient Nahuatl Poetry p. 122), wo der Text einfach lautet: — »die am Vulkan von Orizaba (wörtlich »an den rauchenden Strömen») wohnen, wurden besiegt. Desgleichen die Leute von Xochitlan. Die Leute von Amaxtlan weinten. Die Leute von Tchuantepec weinten». — Über die Leute von Orizaba sowohl, wie über die von Xochitlan, Amaxtlan, Tehuantepec erfochten die Mexikaner berühmte Siege. Und wir haben die Namen in der oben von uns angeführten Stelle aus Sahagun Buch 9, Cap. 2, schon angetroffen. Prof. Brinton aber korrigiert amaxtlan in amoxtlan und übersetzt: — »The smoking stars gather together against it, the one who cares flowers is about to be destroyed. — He who cared for books wept, he wept for the beginning of the destruction».(!) — Also nicht einmal Tehuantepec hat Brinton hier erkannt! Eine Übersetzung, bei der solche Irrtümer möglich sind, ist nicht förderlich, sondern schädlich und wäre besser unterblieben.

Digitized by Google

Ableitung von Anauac, der eine allgemeine Bedeutung zukommt. Das ist das Wort *cemanauac* oder *cemanauatl,* das im Sinne von »Welt» »die ganze bekannte Erde» gebraucht wird. So ist es im Molina angegeben. Und so vielfach auch namentlich in der reichen kirchlichen Literatur, die sich infolge der Arbeit der ersten christlichen Mönche entwickelte. Besondere Beispiele brauche ich dafür nicht anzugeben, sie sind unschwer aus der Literatur zusammenzustellen. Da nun aber das was die Spanier, als sie nach Mexico kamen, das Land »Neuspanien» nannten, die ganze den Mexikanern bekannte Erde darstellte, so wäre man im Recht gewesen, wenn man gesagt hätte, die alten Mexikaner hätten für »Neuspanien» — das ist das, was wir heute das Land Mexico nennen würden — das Wort *cemanauac* gehabt. Und das giebt in der That auch Tezozomoc in dem 10. Kapitel seiner Crónica mexicana an, indem er sagt: — Die neue Welt hier, die damals (vor der Ankunft der Spanier), *Zemanahuac tenuchca tlalpan* — d. h. »cemanauac das Land der Tenochca (der Bewohner der Stadt Mexico) — genannt wurde».

Die eigentliche Bedeutung des Wortes cemanauac ist mir lange Zeit nicht recht klar gewesen. Leitet man es von *a-nauac* »am Wasser» ab, so ist es gewissermassen verwunderlich, dass man die ganze bekannte Erde, die ja Hochland und Tiefland, die wasserlose Steppe und die Ufer der Seen und der Meere umschloss, »das ganze Küstenland» genannt haben sollte. Der Schwierigkeit suchen Las Casas und der Autor einer Stelle, die von Brinton als dem I. Traktat des Geschichtswerkes Motolinia's angehörig bezeichnet wird[1], dadurch zu entgehen, dass sie *anauac* mit »das von Wasser umschlossene», also *cemanauac* mit »das ganze vom Meer umspülte Gebiet» erklären. Das widerspricht aber, wie ich hier wiederhole, und wie ich oben mit Beispielen

[1] Prof. Brinton sagt: — »It appears to me, that Dr. Seler cannot have carefully read the passage in Motolonia's History to which he refers» und führt dann eine Stelle an, die eine Erklärung von *cemanauac* wesentlich im Sinne der von mir oben angeführten Stelle aus der Historia Apologetica des Las Casas enthält. Diese Stelle, die Brinton mit den Worten einführt: — »I translate it from the first Treatise of Motolinia's History» — findet sich gar nicht im Motolinia! Ich aber habe mich ausdrücklich nur auf Stellen bezogen, deren es mehrere im Motolinia giebt, wo Motolinia *Anauac* als Name für »*Nueva España*» gebraucht.

Digitized by Google

belegt habe, der Bedeutung der Worte *nauac* und *anauac, anauac* heisst »am Wasser» und *nicht* »im Wasser». Das was vom Wasser umflossen wird, was insuläre Lage hat, hiess im Mexikanischen *a-pan-ca a-nepantla-ca* »im Wasser» oder »in der Mitte des Wassers sich befindend».[1]

Ich möchte zunächst hervorheben, dass während das Land *Anauac* »am Wasser» — das Küstenland, wie ich nachgewiesen habe, — jederzeit und ausschliesslich so, mit dem Lokativsuffix *-c,* niemals in der Form *Anauatl,* mit dem so zu sagen Artikel *-tl* angegeben wird, neben *cemanauac* die andere Form *cemanauatl* existiert. Das muss einen schon irre machen an einer Ableitung des einen von dem andern. Nun habe ich aber eine Stelle gefunden, wo statt cemanauatl eine mit dem Possessivpräfix versehene Form gebraucht ist, und in dieser schiebt sich das Possessivpräfix zwischen das *a-* und das *naua.* Es ist damit deutlich gesagt, dass hier ganz andere Wortstämme und eine ganz andere Wortbildung vorliegt, als in dem Wort Anauac. Die Stelle findet sich in einem Dokument, das, wie es scheint im Jahre 1539 geschrieben ist und eine Art Grundbuch des Dorfes Santa Izabel *Tula* bei Tepeyacac, im Norden der Stadt Mexico, darstellt, und von dem eine Abschrift sich in der Königlichen Bibliotek zu Berlin befindet. Ich führe die Stelle an, weil sie interessant und characteristisch ist, und weil sie für diese Frage entscheidend ist: —

ynican, altepetl Mexico ttenoch, titlan, Ueuetlatoloyan,
tecpan Atzacualco, yana chalmecapan yhuan —
yn zihuatecpan, yn tlacohcalco, yn oncan tlalmazehuaco,
tlatzonilpico, toltzalan, acatzalan, xiuhcoyolapan,
nauhcalpoltin, *Zematonahua* otlapepetlaque Mexica, —

d. h.

»Hier, in der Stadt Mexico Tenochtitlan, dem alten Herrschaftsitz,
tecpan Atzacualco, Chalmecapan, Ciuatecpan, Tlacochcalco,
die vier Stämme, die zwischen den Binsen, zwischen dem Rohr,
an dem rauschenden blauen Wasser Land angewiesen erhielten,
die in der ganzen Welt sich Bahn brachen, die Mexikaner — »

Wie sind nun diese Worte *cematonaua* und *cemanauatl* zu deuten? Läge das Letztere allein vor, so wäre das ein-

[1] Vgl. Molina, Vocabulario I s. v. »isla».

Digitized by Google

fachste an das Wort *anauatl* »Ring» zu denken, das weiter unten näher besprochen werden wird. Dem widerspricht aber die Form mit dem eingeschobenen Possessivpräfix. *Tonaua* kann kaum etwas anderes als »unsere Naua» bedeuten. Dann wäre *cemanauatl* »alle Naua». Und so käme es in der That darauf hinaus, dass wenigstens in *cemanauac* — wenn auch nicht in *anauac* (in dem gebräuchlichen Sinne) das Wort *nauatl,* was ich unten noch zu besprechen haben werde, enthalten ist. Ich bin der Ansicht, dass *cemanauatl* eigentlich *cem-an-nauatl* geschrieben werden muss, wo ich *an* als archaïstische Form für das demonstrative *in* auffasse[1]. Unter *Nauatl* und in der Mehrheit *Naua* oder *Nauatlaca* verstanden die alten Mexikaner diejenigen Stämme, die auch mexikanisch, d. h. einen den Mexikanern verständlichen Dialekt sprachen. Wenn also, wie nach dem oben Auseinandergesetzten mir wahrscheinlich geworden ist, die Mexikaner die ganze bekannte Erde einfach die »Gesammtheit der Naua», oder »das gesammte Gebiet, wo die Naua wohnen», nannten, so beruht das eben auf einer geringschätzigen Ignorirung der fremden Völker und auf einer Überhebung, der zufolge sie ja auch, wie aus der oben angeführten Stelle der Cronica mexicana des Tezozomoc ersichtlich ist, die ganze bekannte Erde, die für sie in Betracht kommende Welt, als *tenuchca tlalpan,* das Land der Tenochca, d. h. »das den Bewohnern der Stadt Mexico unterworfene Gebiet» bezeichneten.

Wie das Wort *cemanauac* gebrauchen nun aber Motolinia und Las Casas, und nach ihnen Mendieta, Ixtlilxochitl und Torquemada an einigen Stellen, z. T. solchen, die von genannten Autoren entlehnt sind, das Wort *Anauac.* Wenn Cemanauac das gesammte Gebiet bedeutet, wo die Naua wohnen oder etwa gar nur »der gesammte Ring» »die gesammte Scheibe» bedeutet, so wäre es von vornherein denkbar — und in diesem Punkte rectificiere ich meine früheren Auslassungen, — dass auch *Anauac* allein diesen Sinn haben könnte. Nur dürfte es dann nicht, wie von den genannten Autoren geschieht mit »am Wasser» oder gar »umgeben

[1] Vgl. z. B. in dem Gesang an Tlaloc: *amapanitla annauhcampa ye moquetzquetl.* Glosse: *amapanitl nauhcampa omoquequetz.* — Ebenso im 2. Verse: — *ahuia an neva ya niyocoloc.* Glosse: *ynehuatl ni tlalloc oniyoculoc.*

Digitized by Google

vom Wasser» erklärt werden, sondern würde vielmehr »das Land wo die Naua wohnen» oder »der Ring» bedeuten. Auch würde es dann vermutlich etwas anders gesprochen werden müssen, als das *Anauac,* das wie ich oben nachgewiesen habe, die Küstengebiete bezeichnete. In letzterem Worte ist das Anfangs-*a,* unzweifelhaft ein *langes.* In Anauac »das Land der Naua» würde das Anfangs-*a* ein *kurzes* sein müssen. Angesichts der Thatsache indess, dass im Sahagun und in den andern alten mexikanischen Texten das Wort *Anauac* in diesem Sinne nirgends vorkommt — abgesehen von der einen von Brinton angezogenen Stelle, auf die ich unten noch zu sprechen komme — dass die Autoren, die Anauac für Neuspanien setzen, das Wort Anauac thatsächlich falsch erklären, und dass eine Verwechselung mit *cemanauac,* welches wirklich im Sinne von Neuspanien gebraucht wird, nahe lag, glaube ich noch immer zögern zu müssen, den von Motolinia gebrauchten Ausdruck für richtig zu halten.

Sollte aber auch wirklich Motolinia damit Recht behalten, so ist doch ganz gewiss nicht daran zu denken, dass das Wort ursprünglich bloss das seenreiche Hochthal von Mexico bezeichnet habe, und erst später der Begriff verallgemeinert, das Wort zur Bezeichnung des ganzen Landes gebraucht worden sei. Denn davon findet sich weder in den Texten, noch in den andern genannten Autoren, Motolinia und seiner Gruppe, eine Spur.

Im Gegenteil Torquemada, Las Casas, Mendieta und die andern alten Autoren sagen deutlich, es wäre das Land so genannt worden, »weil es von den Wassern der *beiden Meere* bespült sei, und weil viele seiner Bewohner längs des Meeres und an seinen Ufern wohnen». Dass Anauac das Land an den Hochlandseen sei, ist erst eine Erfindung Clavigero's, oder seiner Vorgänger und Lehrer. Jener sagt allerdings ausdrücklich, dass der Name Anauac ursprünglich allein dem Thal von Mexico beigelegt worden sei und zwar deshalb — »weil seine Hauptorte und Städte auf kleinen Inseln und an den Gestaden der beiden Seen gegründet worden seien» — und in einer Anmerkung fügt er hinzu, dass Anauac »am Wasser» (presso all'acqua) bedeute, und dass davon die Namen *Anahuacatlaca* oder *Nahuatlaca* abgeleitet scheinen, unter welchen die kultivierten Nationen bekannt gewesen seien, die an den Ufern des Sees von Mexico wohnten».

Digitized by Google

All diese Behauptungen aber sind Fictionen, sind Conjectur, sind Folgerungen aus der Bedeutung »am Wasser», die man dem Worte *Anauac* beilegen zu müssen glaubte, und haben, wie gesagt, weder in den alten Texten, noch in den alten Nachrichten irgendwelche Stütze. Clavigero hat lange Zeit, allerdings sehr unberechtigter Weise, eine grosse Autorität gehabt. Und so haben Buschmann, Brinton, Rémi Siméon und viele andere die obigen Behauptungen von Clavigero gläubig nachgeschrieben, obwohl sie wussten oder wissen mussten, dass die alte Autorität des P. Sahagun, der von dem edlen Clavigero vielfach geplündert, aber nirgends genannt ist, das Wort Anauac *nur* in dem ganz andern Sinne von »Küstenland» kennt.

Ich komme nun zu der Stelle die Prof. Brinton in seiner Broschüre »On the words 'Anahuac' and 'Nahuatl'», als schwerwiegendstes Argument verwendet. Sie ist in den schon oben einmal erwähnten von Rémi Siméon herausgegebenen Annalen des Chimalpain Quauhtleuanitzin enthalten. Chimalpain gehörte einer vornehmen Familie der Landschaft Chalco an, und seine Annalen behandeln die Geschichte dieser Landschaft. Unter dem Jahre 1407 berichtet Chimalpain, dass das Land Amaquemecan Chalco unter die Botmässigkeit des Königs Uitziliuitl von Mexico geriet. Unter dem Schutze der Mexikaner regieren Magazinsverwalter *(cuezconpixque)* das Land, — wie es scheint, unter den Landeseingeborenen ausgewählte Beamte, die den Tribut zu erheben und nach Mexico abzuführen hatten. Die eigentlichen Herren des Landes, die dem Schwert der Mexikaner entronnen, flüchten ausser Landes. Als nun im Jahre 1410 Quetzalmaçatzin, der Chichimekenfürst[1], der Herr von Itztlacoçauhcan-Amaquemecan-Chalco, in der Verbannung starb, sein kleiner Sohn nur, indem man ihn in dem Hause eines Getreuen verborgen hielt, vor der Ermordung behütet werden konnte, da, heisst es, — »entbrannten in Zorn die Fürsten der Chololteca, die von Totomiuacan[2], die der Tlaxcalteca, der Tliliuhquitepeca,

[1] *Chichimeca tecuhtli:* ein Titel, der augenscheinlich mit der Regentenwürde über diesen Teil der Landschaft Chalco verknüpft war. Brinton sagt: — »the chief of the Mexi Quetzal Mazatzin». — Das ist ein Unding, die Chalca und die Mexitin oder Mexikaner hatten nichts mit einander zu thun.

[2] Brinton sagt, der Übersetzung Rémi Siméon's folgend: »the Chololtecs of Totomihuacan». Cholula war eine im Westen des heutigen Puebla, Toto-

Digitized by Google

die von Uexotzinco, die der Quauhquecholteca, die von Itztzocan Tetzcoco, Xochimilco, Totollapan, Quauhnauac, Colhuacan, Tollocan, Azcapotzalco, Tenanyocan, Quauhtitlan, Teocalhuiacan, Matlátzinco, Maçauacan, Xiquipilco. Sie sprachen: — Lasst uns eine Verabredung treffen mit einander gegen den Mexikaner. Lasst uns ihm Krieg ansagen. Wie konnte es geschehen, dass er die Fürsten von Chalco verjagte? Ist nicht der Chalcatl unsere Mutter, unser Vater (d. h. unser Berater, unser Beschützer)? — Mit diesen Worten schlossen einen Bund von überallher die Fürsten der Anauaca *(yn nohuian tlahtoque Anahuaca)*». — Auch in der folgenden weiteren Beschreibung des Verlaufs dieser Angelegenheit werden die hier in Action gegen Mexico tretenden Fürsten *tlahtoque yn Anahuaca* oder *yn Anahuaca tlahtoque* »die Fürsten der Anauaca» genannt.

Diese eine Stelle hat in der That den Anschein, als ob hier unter Anauac das ganze Land Mexico, und insbesondere die zentralen Teile desselben verstanden werden müssten. Denn alle die genannten Städte liegen teils im Hochthal von Mexico selbst, teils in den Hochlandgebieten im Osten und Westen desselben. Prof. Brinton konnte also wohl der Meinung sein, dass diese eine Stelle die Frage entscheide. Ich bin indess der Ansicht, dass, wo wir es mit isolierten Vorkommnissen zu thun haben, — und ein solches liegt hier vor, — man vorsichtig sein und zunächst erst einmal untersuchen muss, ob diese Stelle nicht doch noch eine andere Erklärung zulässt. Das letztere scheint mir in der That der Fall zu sein. Ich muss indess, um das zu begründen, etwas weiter ausholen.

Im Anfang seiner VII. Relation giebt Chimalpain einen interessanten Bericht über die Bevölkerungselemente der Landschaft Tlalmanalco Chalco. Er unterscheidet ein ursprüngliches (chichimekisches) Element und ein späteres eingewandertes nicht chichimekisches. Unter den ersteren werden

---

miuacan eine im Osten des heutigen Puebla gelegene Stadt, und beide Städte sind durch eine erkleckliche Anzahl von Leguas getrennt. Die Chololteken von Totomiuacan ist also gerade so, als wenn man sagen wollte die Newyorker von Philadelphia. Das Gleiche gilt für die beiden Städte Tliliuhquitepec und Uexotzinco, aus denen Brinton (nach Rémi Siméon) »the Tliliuhquitepecs of Huexotzinco» machte.

Digitized by Google

an erster Stelle genannt die Stämme der *Acxoteca* und *Mihuaque,* diese — »waren die ersten, die in Tlalmanalco Chalco Land angewiesen erhielten, dort ein definitives Regiment einsetzten und Spuren von sich hinterliessen[1]». Nächstdem die *Tlaltecahuaque, Conteca* und *Tlailotlaque.*

Erst nach diesen vier wäre in dem Lande ein fünfter Stamm, die *Nonoualca Teotlixca Tlacochcalca* erschienen, die nicht Chichimeken, sondern *tecpantlaca* »Palastbewohner», fürstliche Vasallen genannt worden seien, weil sie die Diener, die Vasallen des Idols, des roten Tezcatlipoca *(tlatlauhqui Tezcatlipoca),* das sie mit sich führten, gewesen seien. Diese Tlacochcalca wären anfangs ein unbedeutender Stamm gewesen, dem man (in den unfruchtbaren Landstrecken) am Ufer des Sees, in Chalco Atenco gestattet hätte, sich anzusiedeln. Darnach aber hätte Tezcatlipoca den »bunten Regen» *(tlacuilolquiauh)* geschickt, womit eine vier Jahre andauernde Hungersnot verbunden gewesen sei. In Folge dessen hätten die vier in Tlalmanalco angesiedelten Stämme ihr Land von den Tlacochcalca (den Besitzern des mächtigen Idols, das diese Hungersnot verursachte), zu Lehen genommen[2], und die Fürsten der Tlacochcalca als ihre Herren anerkannt. Und die letzteren wären der Stamm, der jetzt als Tlalmanalca Chalca bekannt ist[3]. Von diesen Nonoualca-Teotlixca-Tlacochcalca, die also das Fürstengeschlecht in der Landschaft Chalco waren, giebt Chimalpain ausdrücklich an, dass sie aus *Nonoualco* oder *Tlapallan* gekommen seien, das ist das rote Land, das Land des Ostens, wo die Sonne aufgeht, — das *Teotlixco Anauac,* das in der oben angeführten Stelle des Torquemada genannt ist. Und er erzählt in detaillierter

---

[1] *yehuantin achtopa otlalmacehuaco, otlatzonilpico, otlacxipetlaco yn oncan Tlalmanalco Chalco.* — Rémi Siméon übersetzt: »qui les premiers vinrent faire leur dévotion, lient leurs cheveux et marchent nu pieds à Tlatmanalco-Chalco». Hier liegt eine Verwechselung von *tlamaceua* und *tlalmaceua* vor. Ersteres kann allerdings mit »faire sa dévotion» übersetzt werden. *Tlal-maceua* heisst aber: »mit Land begnadet werden». Im Titulo de las Tierras de Santa Izabel Tula (MS. Königl. Bibl., Berlin) wird es synonym mit *tlalmaco* »mit Land beschenkt werden» gebraucht.

[2] *tepal onmotlallique* wörtlich: »siedelten sich durch die Gnade eines Fremden an» = nahmen ihre Ansiedelungen als Lehen von einem andern an.

[3] *in motenehua y Nonohualca in Teutlixca, Tlacochcalca, yye motenehua axcan Tlalmanalca Chalca.*

Digitized by Google

Weise, wie sie von dem Ufer des Meeres erst nach Tollan und dann über Chapoltepec und Itztapalapan nach Chalco gewandert seien.

In ähnlicher Weise erzählt eine mit Nauatl Text versehene Bilderschrift der Aubin-Goupil'schen Sammlung, die in dem Atlas Goupil-Boban als »Historia Tolteca-Chichimeca» aufgeführt ist, dass Icxicouatl und Quetzalteueyac, die die Gründer und Kulturheroen, die ersten der Stammfürsten von *Cholollan* waren[1], zu einer bestimmten Zeit von *Nonoualco* aufgebrochen seien. In Colhuaca tepec-Chicomoztoc hätten sie die 8 Stämme der Chichimeken angetroffen[2], und seien dann weiter nach *Tollan* gezogen, von wo aus sie ihre späteren Wohnsitze erreichten. Also auch dem Fürstengeschlecht von Cholollan wurde ein Ursprung aus dem Osten, aus Nonoualco, den fremdsprachlichen Ländern der Golfküste zugeschrieben.

Fragen wir nun, was das für ein Bevölkerungselement war, das die mächtigen Idole zu seiner Verfügung hatte, und das den wichtigen Zentren von Cholollan und Chalco seine Fürsten gab, so kann ich darauf allerdings nur mit einem Namen antworten, und noch dazu einem Namen, der eine Legion noch ungelöster Fragen in sich birgt. Es ist der Name der *Tolteken*. Der Gott der Tolteken war es, Quetzalcouatl, der aus seinem Reiche vertrieben, sich nach Osten wandte, bis an die Meerküste wanderte, und dort in *Tlapallan*[3] dem Rotlande — oder in Tlillan Tlapallan, wie es in den Anales de Quauhtitlan heisst, verschwand. Und von den Tolteken heisst es, dass sie sich zerstreuten und die einen nach den Ländern des Nordens (an das Nordmeer), die andern nach denen des Ostens (an die Küste des Südmeers) zogen, und dass sie — »*Campech* und *Quauhtemala* kolonisierten, wie aus den Geschichtsbüchern der Acolhua, d. h. aus Bildern und Zeichen, mit denen die hiesigen Eingebornen schrieben, zu entnehmen ist[4]».

Ich kann in diesem Zusammenhang nicht unterlassen,

---

[1] Das wissen wir, ausser aus dieser Handschrift, auch aus dem 11. Kapitel des 3. Buches von Torquemada's Monarquia Indiana.

[2] Die Leute von Quauhtinchan, die Moquiuixca, die Totomiuaque, die Acolchichimeca, Tzauhcteca, Zacateca, Texcalteca und die Leute von Malpan.

[3] Sahagun 10, cap. 29, § 1.

[4] Torquemada, Monarquia Indiana 1, cap. 14.

Digitized by Google

noch eine Stelle aus den Anales de Quauhtitlan anzuführen, weil sie uns unmittelbar zu dem Namen bringt, mit dem diese Auseinandersetzungen sich beschäftigen. Die Anales de Quauhtitlan berichten, dass die nach dem Zusammenbruch des Reiches von Tollan sich zerstreuenden Tolteken unter anderm *Quauhtitlan* und *Azcapotzalco* passieren, und dass sie an letzterem Orte zwei alte Tolteken, namens Xochiololtzin und Coyotzin zurückliessen. Von dort zogen sie weiter nach Chapoltepec, Uitzilopochco, *Colhuacan* und weiter nach Tlapechuacan, Quauhtenco. »Und als sie weiter zogen und weiter vordrangen, liessen sich einige von ihnen in den Städten *Cholollan* Teohuacan, Cozcatlan, *Nonoualco,* Teotitlan, Couaixtlauacan, Tamazolac, Copilco, Topillan, *Ayotlan,* Mazatlan — *überall in den Ländern der Anauaca* nieder, *wo sie noch heute wohnen*».[1]

Ich kehre zu der vorliegenden Stelle aus den Anales de Chimalpain zurück. Es unterliegt mir gar keinem Zweifel, dass der Bund der Anauaca tlahtoque, die zu Gunsten der Fürsten von Chalco intervenierten, die Herrschaften toltekischer Descendenz bezeichnen sollte. Denn an der Spitze stehen, und als solche unzweifelhaft in erster Linie in Betracht kommen, die *Chololteca,* die gewissermassen die Tolteken κατ' ἐξοχήν sind. In Cholula stand das im ganzen Lande berühmte Heiligtum Quetzalcouatl's, des Gottes der Tolteken. Und in allen Berichten wird hervorgehoben, dass die Tolteken in Cholollan eine ihrer Hauptstationen machten. Aber auch unter den andern an der Stelle genannten Städten finden sich verschiedene, die in bestimmte Beziehung zu den Tolteken gebracht werden. So Colhuacan und Azcapotzalco. Und von beiden wissen wir, dass ein ausgesprochener Antagonismus zwischen ihnen und den Mexikanern bestand. Das *nohuian anahuaca tlalli* aber, in dem sich die Tolteken niederliessen, ist die direkte Entsprechung der *nohuian tlahtoque Anahuaca,* die zu dem Bund gegen Mexiko zusammentraten. Das *nohuian anahuaca tlalli* aber ist vom Ende einer Route gesagt, die vom Hochlande nach der Küste führt, nach der Küste, wo in historischer Zeit die Hauptmasse der Tolteken sitzen sollten. Wenn das Fürstengeschlecht in Tlalmanalco-Chalco

[1] *yn yc nohuian anahuaca tlali ypan motlalito yn axcan ompa onoque.*

Digitized by Google

als *Teotlixca-Nonoualca* bezeichnet werden konnte, wenn auch von den Gründern von Amaquemecan gesagt wurde, dass sie ebenfalls *Nonoualca* seien[1], so werden auch die Fürsten von Cholula, und desgleichen die der Chalca, und vielleicht noch manche andere, *Anauaca tlahtoque* genannt werden können, ohne dass man deshalb daraus folgern müsste, dass Anauac irgend etwas anderes als »Küstenland» bezeichnet. Denn *Teotlixco, Nonoualco* und *Anauac* = »Küstenland» sind korrelate Begriffe. Es ist die Gegend, wo in historischer Zeit die Tolteken wohnten, wohin man deshalb in prähistorischer Zeit sie auswandern liess. und woher man — vermöge eines in primitiven Berichten häufig gemachten circulus vitiosus — auch diejenigen kommen liess, denen man toltekische Abkunft zuschrieb.

Ich glaube, diese Auseinandersetzungen werden genügen nachzuweisen, dass die oben angeführte Stelle, die Prof. Brinton als für die herkömmliche Auffassung von Anauac entscheidend hielt, sehr wohl noch eine andere Erklärung zulässt. Ich meine, es hängt von dem Gewicht der Gründe ab, die man sonst ins Feld führen kann, ob man sich für die eine oder andere Ansicht entscheidet. Und da ist, meiner Ansicht nach, die Autorität Sahagun's vorläufig noch als massgebend zu betrachten. Ich bin mir indess sehr wohl bewusst, dass unsere Kenntniss der altmexikanischen Literatur noch eine sehr mangelhafte ist. Und niemand kann wissen, ob in der Beziehung uns nicht noch merkwürdige Überraschungen bevorstehen. Sollten sich andere Stellen finden, die für den von Motolinia eingeführten Gebrauch von Anauac sprechen, so müssten wir eben annehmen, dass in den Gegenden, wo Motolinia hauptsächlich lebte und lehrte und wo er sein Mexikanisch lernte[2], — als solche käme namentlich Tlaxcallan und das Gebiet von Teohuacan in Betracht

[1] Chimalpain, pag. 48.

[2] Prof. Brinton insinuiert mir, ich hätte die Meinung ausgesprochen — that the worthy Father Motolinia was not much richer in his knowledge of the Nahuatl tongue than he was in name or in worldly goods. — Ich glaube nicht, dass an irgend einer Stelle meiner kurzen Auseinandersetzungen ein solches wegwerfendes Urteil über den Mönch zu entnehmen ist, dem ich zwar die von ihm geübte Bilderzerstörerei schwer anrechne, der aber von dem alten Mexico unendlich viel mehr wusste als die Gesamtheit der modernen Archäologen diesseit und jenseit des Ozeans.

Digitized by Google

— das Wort *Anauac* in einem Sinne gebraucht worden sei, für welchen man in der Haupstadt Mexico das Compositum *cemanauac* verwendete. Und es würde im Übrigen auch nicht sehr verwunderlich erscheinen, wenn Chimalpain, der dem Stamm der Chalca angehörte, die mit den Chololteca in engster Beziehung standen, das Wort in gleichem Sinne gebrauchte. Zeigt er doch auch sonst hier und da sprachliche Eigenheiten, die dem Dialekt der Haupstadt fremd sind[1]. Aber auch in diesem Falle müsste *Anauac* in gleicher Weise wie *cemanauatl* interpretiert werden. Es würde also »das Land der Naua» bedeuten». Und von einem Anauac, das ursprünglich und zuerst ein Name für das Seengebiet des Thals von Mexico gewesen, und nachher erst auf das ganze Land ausgedehnt worden sei, kann auch in diesem Falle keine Rede sein[2].

Ich kann nun diese etwas lang geratenen Auseinandersetzungen nicht schliessen, ohne auf die Bedeutung des Wortes *Nauatl* und seine Etymologie zu sprechen zu kommen, weil Prof. Brinton sie zum Eckstein seiner in der oben angeführten Broschüre vorgetragenen Ansichten gemacht hat.

Was den Sinn und die Verwendung des Wortes *Nauatl* bzw. der Mehrheit *Naua-tlaca* als ethnische Bezeichnung angeht, so hat das Prof. Brinton nicht ganz richtig angegeben. Zunächst hat er die Stelle im Torquemada, die er anzieht, augenscheinlich nicht verstanden oder nur flüchtig gelesen. Er thut darum auch dem Autor bitter unrecht, wenn er sagt: — »the Franciscan Torquemada muddles the matter somewhat, as he often does, having the impression that the *Nahuatlaca* were confined to the valley of Mexico». — Ganz das Gegenteil sagt Torquemada. Und seine Ausführungen sind nicht nur durchaus klar und kaum misszuverstehen, sie sind auch lehrreich für die ganze in Frage stehende Angelegenheit, dass ich nicht anstehe, sie zum Ausgangspunkte meiner Betrach-

---

[1] z. B. in dem Gebrauch des Zeitworts *eco* für »ankommen», das nach Carochi Paredes dem Mexikanisch der Tierra caliente angehört.

[2] Die Brinton'sche Argumentation — »There is certainly no reason why *Anahuac* in its ordinarily sense of »near the water» or »the waterside» should not have been applied to the land about the lakes in the valley of Mexico from the first moon in which a Nahuatl speaking came into the valley» — kann doch kaum ernsthaft genommen werden.

Digitized by Google

tungen zu machen. Torquemada erzählt in dem betreffenden Kapitel (dem 10. des dritten Buches), dass ein Teil der Teochichimeca, des Stammes, der nachmals die Stadt Tlaxcallan gründete, bis nach *Tollantzinco* und *Quauhchinanco,* d. h. über Pachuca hinaus bis an die Grenzen von Meztitlan und an die Sierra vorgedrungen seien. Torquemada spricht seine Ansicht aus, — eine Ansicht, der man freilich nicht durchaus beizupflichten braucht, — dass diese Teochichimeca dem Stamme angehört hätten, den man zu seiner Zeit (wie auch heute noch), als *Otomi* bezeichnete. Und er fährt dann fort, diese beiden Sprachen, das Otomi und *die Sprache, die wir gewöhnlich als Mexikanische bezeichnen*[1], seien beide in der Stadt Tollantzinco vertreten gewesen, die Nordhälfte der Stadt, *Tlaixpan* und einige an dieser Seite gelegene, von Tlaixpan abhängige Dörfer, seien von Otomi, die Südhälfte der Stadt, *Tlahtocan* sei von Mexikanern, Acolhua, Tetzkokanern bewohnt gewesen. Die *Nauatlaca, welche die Sprache sprechen, die wir Mexikanisch nennen,* hätten *denselben Dialekt und dieselbe Aussprache wie die Leute von Tetzcoco* gehabt. Von Tetzcoco aus zöge sich dieser Dialekt über Otompan, Teotiuacan, Cempouallan, Tziuinquillocan bis nach Tollantzinco und Quauhchinanco und weiter bis an die Sierra. In allen den genannten Städten habe es überall zwei besondere Abteilungen gegeben, deren eine von *Nauatlaca* oder Acolhua, deren andere von *Otomi* oder Chichimeken gebildet gewesen sei.

Torquemada bezeichnet also hier als *Nauatl,* als Sprache der *Nauatlaca,* das gewöhnliche Mexikanisch der Landschaft Tetzcoco und der nördlich und östlich davon bis an die Sierra, den Abfall des Hochlandes, sich erstreckenden Gebiete, wo Mexikaner untermischt mit Otomi wohnten. Er sagt nicht »die Nauatlaca hätten dieselbe *Sprache* wie die Tetzkokaner gehabt, sondern denselben *Dialekt,* dieselbe *Aussprache*» (»lenguage y pronunciacion»). Es ist also klar, dass er hier einen Provinzdialekt, ein Vulgärmexikanisch bezeichnen will.

Dass unter *nauatl* oder *naua-tlatolli* »Sprache der Naua» ein solches Vulgärmexikanisch zu verstehen ist, ist ja auch

[1] la (lengua) que comunmente llamamos Mexicana.

Digitized by Google

in den Mitteilungen Sahagun's ausdrücklich gesagt. Und Sahagun ist nicht ein »Spanish historian», wie Prof. Brinton wunderbarer Weise glauben machen will. Alles was der P. Sahagun mitzuteilen weiss, hat er aus dem Munde der Indianer erfahren und nach den Mitteilungen der Indianer in ihrer Sprache, d. h. mexikanisch, niederschreiben lassen. Wir danken es dem P. Sahagun, dass wir allerdings nicht in Druck, aber in Handschrift, auch nicht in gutem Nauatl, sondern in gutem Mexikanisch aber jedenfalls »written down by a native in the sixteenth century»[1] vorliegend haben, was dessen Vorfahren unter den *Naua* verstanden. Er sagt ausdrücklich und klar:[2]

In Naua yehuantin yn navatlatolli yc tlatva
ym achi mexicatlatoa
ym maca nel iuh tlanqui
ym maca nel iuh quizqui
ym aço quenin contlatlalia,

d. h.

»Naua sind diejenigen, die die Naua Sprache sprechen, die nur ein wenig Mexikanisch sprechen, es nicht ganz so vollendet, es nicht ganz so bis zum Äussersten, sondern nur ungefähr zum Ausdruck bringen[3].»

Dass das Nauatl von dem Mexikanischen zu unterscheiden sei, hat ja auch Orozco y Berra in seiner Geografia de las Lenguas schon längst festgestellt. Er sagt (l. c. p. 9): — »das Mexikanische und das Nauatl wurde von den Personen, die in der Sache Bescheid wussten (las personas entendidas) *niemals* verwechselt. Beweis dafür ist, dass es in der hand-

[1] Die oben angeführten Worte gebraucht Brinton in seiner Broschüre mit Bezug auf die Schriften Chimalpain's. Chimalpain schrieb aber nicht im 16., sondern erst im 17. Jahrhundert, da er erst im letzten Drittel des 16. Jahrhunderts (1579) geboren wurde, und seine Mitteilungen bis auf das Jahr 1612 sich erstrecken.

[2] Sahagun 10, cap. 29, § 3. MS. Academia de la Historia, fol. 180.

[3] Prof. Brinton scheint dem P. Sahagun eine Inconsequenz oder einen Widerspruch nachweisen zu wollen, indem er sagt, der Pater erklärte als Naua einmal die, welche das Mexikanisch nicht ganz richtig sprächen, das andere Mal die, welche es »clearly» — d. h. »a dialect superior to that of the Mexicans»! — sprächen. Hier hat Prof. Brinton das »hablaban claro la lengua Mexicana» arg missverstanden. Denn letzteres kann doch unter keinen Umständen anders übersetzt werden, als »sie sprachen eine den Mexikanern verständliche Sprache» »ein *noch verständliches* Mexikanisch».

Digitized by Google

schriftlichen Notiz des Erzbisthums Mexiko (einem von dem Erzbischof Fr. Alonso de Montúfar an König Philipp II gesandten Berichte) von dem Mexikanischen genau unterschieden wird, indem darin (neben den mexikanischen) diejenigen Dörfer aufgezählt werden, in welchen *im Jahre 1579 noch Nauatl gesprochen wurde.*

Prof. Brinton führt für seine gegenteilige Ansicht »that very respectable Authority», Geronimo de Mendieta an. Ich zweifle aber, ob Mendieta's Worte so zu verstehen sind, wie Brinton sie deutet. Sein Hauptgewährsmann wenigstens, den Mendieta an vielen Stellen einfach kopiert, Fray Toribio de Benavente Motolinia scheint, wenn man seine Worte genau nimmt, durchaus nicht in dem Brinton'schen Sinne zu sprechen. Motolinia stellt fest[1], dass in dem Gebiete von Tlaxcallan die Hauptsprache *Nauatl,* und neben diesem die zweite Hauptsprache *Otomi* gewesen sei, und nur in einem Barrio eine dritte Sprache, die der *Pino-me* gesprochen wurde. Das stimmt genau zu den Angaben, die wir im Torquemada und anderwärts finden. Und wenn Motolinia dann[2] erzählt, dass die »Nahuales» dieselbe Sprache gehabt hätten, wie die Mexikaner, und dass auch sie wie die Mexikaner aus dem Nordwesten gekommen seien, so kann man auch das ohne weiteres zugeben. Denn derselben *Sprache* gehörten ohne Zweifel das Mexikanische und das Nauatl an, aber es waren verschiedene *Dialekte.* Und jedenfalls *unterscheidet* hier auch Motolinia zwischen den Mexikanern und den Nahuales. Und ebenso an einer andern Stelle[3], wo er erklärt, dass die Sprache der Mexikaner, die der Nahuales sei.

An keiner Stelle sagt er, dass die Mexikaner zu den Nahuales *gehörten.* Und wenn er endlich (Epistola Proemial p. 12) sagt, dass die Nahuales die hauptsächlichste Sprache und die hauptsächlichste Nation Neuspaniens gewesen seien, so kann man sich auch damit einverstanden erklären. Denn das Provinzmexikanisch hatte ohne Zweifel eine weit grössere Verbreitung als der hauptstädtische Dialekt, der von den Mönchen zur Schriftsprache erhoben wurde. Es findet sich bekanntlich auch, z. T. mit denselben dialektischen Abwei-

[1] Tratado III, cap. 16.
[2] Espistola Proemial, p. 11.
[3] Tratado III, cap. 8.

Digitized by Google

chungen (*t* für *tl* u. a.) in Guatemala und San Salvador und im fernen Nicaragua.

Was nun Mendieta angeht, so sind seine Worte — los mexicanos y los demas participan su lengua (que llaman *nahuas*) — zunächst auch nur in dem Sinne zu verstehen, dass er die Mexikaner von den Naua zwar unterscheidet, aber beiden die gleiche (oder ähnliche) Sprache zuschreibt. Und wenn er an einer andern Stelle — »los mexicanos ó *nahuales*» nennt, so ist das vielleicht nur eine Ungenauigkeit des Ausdrucks. Unzweifelhaft in dem Brinton'schen Sinne spricht nur der Autor des Codex Ramirez, der unter den 7 Stämmen der *Nahuatlaca* die aus Chicomoztoc zogen, auch die Mexikaner nennt. Sehen wir aber näher zu, so finden wir, dass dieser Autor die Feststellung, die Motolinia und Torquemada für Tlaxcallan und die nördlich davon gelegenen Gegenden machten, einfach auf ganz Neuspanien, einschliesslich das engere Gebiet von Mexico, übertrug. Für Tlaxcallan und die nördlich davon gelegenenen Gegenden war diese Feststellung augenscheinlich correct. Aber dass man in ganz Neuspanien nicht bloss von den zwei Nationen der Nauatlaca und der Otomi reden könne, das sollten diejenigen wissen, die als »personas entendidas» gelten wollen. Ich zweifle, ob wir in dem Autor des Codex Ramirez eine indianische Autorität vor uns haben. Der dilettantische Eifer, mit dem er jedes mexikanische Wort erklärt, lässt eher auf einen Schriftsteller schliessen, wie Duràn es war, der ja seine grossen Verdienste hat, der aber keine ungetrübte Quelle ist.

In dem Abschnitt, wo Sahagun von den Naua im Besonderen handelt[1], hat sein Gewährsmann, wie es scheint, bestimmte Gruppen von Stämmen im Auge. Er nennt aber keine Namen. Eine nähere Characterisierung wird nur dadurch gegeben, dass er sagt: — »Diese Leute, wird erzählt, nennen sich auch Chichimeca mochanecatoca, d. h. *Tolteken*. Man sagt, die Tolteken liessen sie einzeln an den verschiedenen Punkten zurück, als sie wegzogen, als Topiltzin Quetzalcouatl im Wasser verschwand, als er schon seinen Wohnsitz in dem Rotlande (Tlapallan), in dem Feuerlande (Tlatlayan) nahm». — Dass die Naua die im Lande zurückgebliebenen

[1] Sahagun, Buch 10, cap. 29, § 3.

Digitized by Google

Tolteken seien, wird von Sahagun auch an andern Stellen angegeben. Und diese Ansicht erhält ein gewisses Relief dadurch, dass auch die Naua als reich, als betriebsame und kluge Kaufleute, geschickte und kunstfertige Handwerker, gottesfürchtige und fügsame Leute beschrieben werden. Und auch in dieser Angabe steht Sahagun nicht allein. In der Bilderschrift der Aubin-Goupil'schen Sammlung, die ich oben schon einmal zitiert habe, wird an einer Stelle[1] erzählt, dass die Chichimeken von Totomiuacan und Quauhtinchan einen Sieg über gewisse Feinde der Tolteken (oder des toltekischen Gründers) von Cholollan erfochten, wodurch sie befreiten *yn navatl yn toltecatl yn icxicovatl yn quetzalteveyac* »den Naua, den Tolteken, Icxicouatl, Quetzalteueyac« u. s. w. Also auch diese Handschrift identifiziert die Naua mit den Tolteken, insbesondere den im Hochlande zurückgebliebenen Tolteken, wozu an erster Stelle die Gründer von Cholollan gerechnet wurden.

An andern Stellen scheint der Gewährsmann Sahagun's dem Worte *Naua-tlaca* einen etwas allgemeineren Begriff oder eine bestimmtere Definition zu geben. In dem letzten Paragraphen desselben Kapitels[2], der von den Mexikanern handelt, erwähnt er als Naua-tlaca einmal die Stämme der Tepaneca, Acolhuaque, Chalca, Uexotzinca, Tlaxcalteca, und das andere Mal eine grössere Liste, die folgende Stämme umschliesst: — 1) Tepaneca, Acolhuaque, Chalca, das sind Stämme, die im Hochthal von Mexico wohnen, 2) die südwestlichen Stämme *(tonayan-tlaca)* das sind die Tlalhuica und Couixca, 3) die *tlateputzca*, die Stämme die hinter der Sierra wohnen. Das sind die Uexotzinca und Tlaxcalteca. Und diesen schliesst er noch die »andern Nauatlaca« an *(yvan in occequintin navatlaca)*. — Aber auch hier sind die Mexikaner ausdrücklich von den Nauatlaca ausgeschlossen, werden *neben* den Nauatlaca besonders aufgeführt.

Schon diese Sachlage lässt die sonderbare Etymologie, die Brinton von dem Worte *Nauatl* giebt, etwas bedenklich erscheinen. Wenn Nauatlaca wirklich »the Superior People« »the Commanding People« bedeutete, so müsste man doch vermuten, dass so in erster Linie sich die Mexikaner selbst, die wirklichen Herrscher des Landes, genannt hätten. Die

[1] Atlas Goupil-Boban, Pl. 49.
[2] Sahagun 10, cap. 29, § 12.

Digitized by Google

Brinton'sche Erklärung ist aber ganz entschieden irrig und beruht, wenn ich mich nicht täusche, auf einem Missverständniss nicht einmal irgend welchen mexikanischen, sondern eines spanischen Ausdrucks. Brinton übersetzt nach Molina's Vocabulario: — *nauatl* »something that sounds well, as a bell, etc. or, an accomplished man». In dem Spanischen des Molina steht: — »cosa que suena bien, como campana etc., ó hombre *ladino*». Brinton übersetzt also ladino mit »accomplished man», bzw. mit »able, astute» und kommt dann mittels der Bacon'schen Maxime »Knowledge is Power» dazu, Naua-tlaca als die Herrscher zu erklären. Nun hat zwar ladino in dem modernen Spanisch der Pyrenäenhalbinsel die Bedeutung »durchtrieben» »schlau». Bei den alten Schriftstellern, und insbesondere in Amerika, bedeutet das Wort einfach den »der eine fremde Sprache spricht». Es wird insbesondere heutzutage von den Indianern oder den Mischlingen gesagt, die spanisch sprechen. Wurde aber in alter Zeit auch von den Indianern gesagt, die mexikanisch sprachen, wofür unten in der Anmerkung[1] verschiedene Beispiele gegeben sind. *Ladino,* als Übersetzung von *nauatl* bedeutet daher weiter nichts als einen *Fremden der mexikanisch spricht,* einen *Nichtmexikaner, der mexikanisch spricht,* und dass das die eigentliche Bedeutung des Wortes *Nauatl* als *Volksname* ist, habe ich mich oben bemüht nachzuweisen.

Prof. Brinton geht aber tiefer. Er führt aus verschiedenen Maya Dialekten, sowie aus dem Zapotekischen, eine Anzahl Beispiele an, die in extenso in einer zweiten von

[1] »Estos dichos Tultecas eran *ladinos en la lengua mexicana,* aunque no la hablaban tan perfectamente como ahora se usa» (Sahagun 10, cap. 29, § 3).

Los habitantes del pueblo de Santiago Ocoroni — la lengua es propia y distinta de los demas, si bien todos por lo general son *muy ladinos* y *hablan comunmente la lengua mexicana.*

(Relacion de las Misiones que la Compañia de Jesus tiene en el reino y provincia de la Nueva Vizcaya en la Nueva España hecha en el año de 1678.

Zitiert in Orozco y Berra, Geografia de las Lenguas etc., p. 36.)

En S. Ignacio de Nio, la lengua es distinta y particular que llaman Nio, aunque *todos generalmente hablan la lengua mexicana* y *muchos la castellana,* por estar *sobremanera ladinos.* ibid.

La gente de Mocorito y Bacuburito era *ladina,* y aunque de cuatro parcialidades y distintas lenguas que ya pocos conservan, congregados todos *hablan en lengua mexicana* corriente entre si.

Digitized by Google

ihm verfassten Broschüre über den Nagualismus zusammengestellt sind, aus denen hervorgehen soll, dass aus einer Wurzel *na*, die »wissen» bedeutet, und die am reichsten im Zapotekischen entwickelt ist, einerseits die verschiedenen Mayaausdrücke für »weise» und »gross» (wofür Brinton noch den Mittelbegriff »skillful» annimmt), anderseits die mexikanischen Ausdrücke, die von dem Thema *naua* abgeleitet sind, und das mystische *naual* entstanden sein sollen. Ich will nun Versuchen, die Radikale dieser drei Sprachfamilien mit einander in Zusammenhang zu bringen, ihre Berechtigung nicht abstreiten. Ich gestehe frei, dass ich selbst dazu mitunter die Anwandlung gespürt habe. Aber ich meine, dass erstens zwischen *na* und dem Thema *naua* — oder wie man, vielleicht richtiger, mit unsern deutschen Lettern schreiben müsste, *nawa* — noch ein Unterschied besteht, und dass man die mexikanische Entsprechung des zapotekischen und Maya *na* weit eher in *mat* zu suchen haben wird. Und zweitens kann ich, mit bestem Willen, in den Ableitungen von dem mexikanischen Thema *naua* etwas wie »wissen» absolut nicht erkennen. Ich glaube, es lässt sich eine Grundbedeutung für *naua* angeben, die viel konkreter ist, die *alle* Ableitungen genügend erklärt, und für die sich auch in den bildlichen Darstellungen des Stammes und seiner Ableitungen eine Stütze findet. Das ist »*Mund, runde Öffnung, Ring*». Es giebt nämlich ein Paar Worte, die ich bisher noch nicht erwähnt habe, und die mir diese Bedeutung nahe legen.

MS. Bibl. Palacio.

MS. Bibl. Laur.

Fig. 1.

Das eine ist das Wort *anauatl*. Damit ist im Sahagun, Manuskript der Biblioteca del Palacio ein Schmuck bezeichnet, den der Gott *Painal* auf der Brust trägt, und den ich in Fig. 1 wiedergegeben habe. Er ist in der Beschreibung als

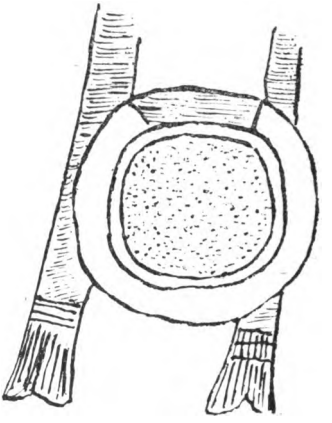
Digitized by Google

Cod. Laud. 11.

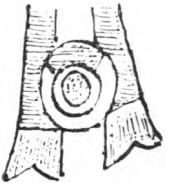
Codex Ramirez.

Cod. Vat. B, 18.

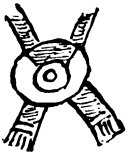
Cod. Borgia, 18.



Cod. Borgia, 22.



Cod. Borgia, 20.



Cod. Borgia, 27.

Cod. Vat. B, 18.

Cod. Fejérváry, 3.

Cod. Fejérváry, 19.

Cod. Fejérváry, 5.

Cod. Fejérváry, 21.

Fig. 2.

Digitized by Google

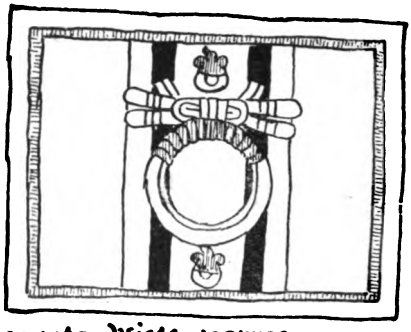
»goldener» bezeichnet, ist aber, wie aus der Farbengebung ersichtlich, ein aus einer weissen Substanz, vermutlich aus Muschelschale, geschliffener Ring, der nur eine ringförmige Goldplattierung trägt. An seiner oberen Seite ist er, zum Zwecke der Befestigung an einem Halsriemen mit Leder umwickelt; von dem in der Zeichnung der Handschrift der Biblioteca del Palacio drei Schleifenenden herunterhängen, — alles dieses mit der konventionellen Farbe des Leders, d. h. rot gemalt. Das ganze Schmuckstück erinnert auffallend an die grossen Ringe aus Muschelschale, die noch heute bei den Eingeborenen Neuguineas als Brustschmuck getragen werden. In dem Kapitel des Sahagun Manuskripts, dem ich die Zeichnung und das Wort entnahm, wird nur dem Gott Painal, der in besonders reicher königlicher Tracht erscheint, dieser Schmuck zugeschrieben. Er findet sich aber auch anderwärts, insbesondere bei Tezcatlipoca, und auch bei andern Göttern. In Fig. 2 habe ich die hauptsächlichsten Formen aus den Bilderschriften zusammengetragen. Besonders schön und characteristisch ist dieses Schmuckstück aber in der Bilderhandschrift der Biblioteca nazionale in Florenz gezeichnet, die von Frau Nuttall in Facsimile herausgegeben werden wird. Vgl. Fig. 3. Der Ring aus Muschelschale, mit seiner Lederumwickelung an der obern Seite, ist hier als Muster auf drei Mänteln angegeben, deren einer als »manta de plumage culebra» angegeben wird, d. h. wohl mit Quetzalcouatl Muster, während der zweite die merkwürdige Bezeichnung »manta de siete parras» trägt. Hier ist vielleicht *chicome quiauitl,* anstatt chicomecaquauitl zu lesen. Ausser dem anauatl ist darauf noch die durch abgerundete Enden ausgezeichnete Kopfschleife Quetzalcouatl's angegeben. Der dritte Mantel endlich wird, weil ausser dem anauatl noch ein Lippenpflock darauf gezeichnet ist, als »Mantel des gekrümmten Lippenstabes» bezeichnet[1].

Das Wort *anauatl* kommt noch in einer Zusammensetzung vor, als *tecpil-anauatl* »Fürstenring», was wir wohl mit »kostbare Scheibe», »kostbarer Ring» übersetzen können. In dem Kalender der Pipiles von Guatemala wird damit das

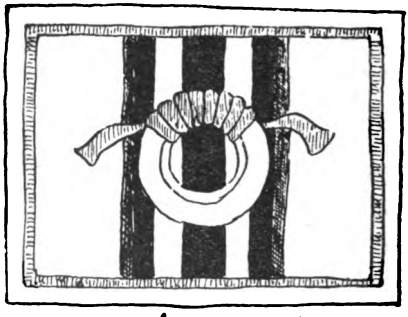
[1] »manta de tezcanicuyly» — soll, heissen tez-çaca-necuilli d. i. *tenzaca necuilli.*

Digitized by Google

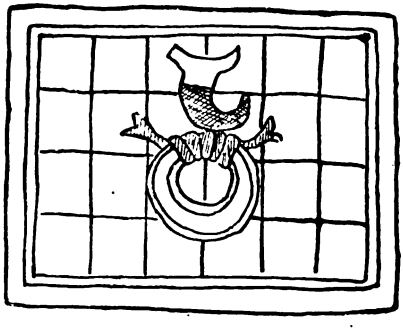
17. Tageszeichen bezeichnet, welches bei den Mexikanern den Namen *olin*, d. i. »rollende Kugel», »rollende Scheibe» trägt.



manta de siete parras.



manta de plumaje culebra



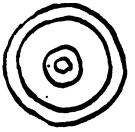
manta de tezca ni cuy ly.

Fig. 3. — (2/3).

Digitized by Google

Die Bedeutung von runder Gegenstand tritt auch in dem abgeleiteten Worte *anauayô* »was anauatl hat» hervor. Der Schild Xipe's wird so bezeichnet, der in der That mit Ringen, mit konzentrischen Kreisen auf seiner Oberfläche versehen ist. (Vgl. Fig. 4.) In einer Parallelstelle wird der Schild Xipe's *tlauh-teuilacachiuhqui* d. h. »mit Kreisen aus rosa Federn versehen» bezeichnet.

Eine etwas allgemeinere Bedeutung, die von »runder Gegenstand» scheint in dem Worte *n-anauh* vorzuliegen, welches Molina mit »mi mercaderia», d. h. wohl »mein Waarenbündel», übersetzt. Auch in dem Intensivum *nanauatl*,



Sahagun MS.

Fig. 4.

welches »bubas» bedeutet, scheint die allgemeinere Bedeutung »runder Gegenstand» angenommen werden zu müssen. Dagegen liegt die Bedeutung »Ring» unzweifelhaft wieder vor in *naua* »einen Ring schliessen, tanzen» und in *naua-tequi* »Jemanden umarmen».

Die Bedeutung »Ring» liegt schliesslich auch einer Hieroglyphe zu Grunde, die ich in Fig. 5 wiedergegeben habe, durch welche in der Handschrift II der Alexander von Humboldt'schen Sammlung ein Mann namens *Anauacatzin* bezeichnet wird. Um Missverständnissen vorzubeugen, mache ich darauf aufmerksam, dass die mexikanischen Hieroglyphen gewissermassen Rebus sind, die vielfach nur den Laut, nicht immer den eigentlichen Sinn der in dem betreffenden Namen enthaltenen Elemente wiedergeben. *Anauacatzin* bedeutet »der Herr aus dem Küstenlande», »der Herr am Wasser». Das ist in der Hieroglyphe nicht zum Ausdruck gebracht. Es war wohl auch schwer das »am» »nahe am» in irgend einem Bilde zum Ausdruck zu bringen; der Mexikaner begnügte sich daher die in dem Worte enthaltenen Elemente zu bezeichnen. So malte er das Wasser und malte

Digitized by Google

es in irgend einer Form, die den Sinn des dem Verhältnisswort *nauac* zu Grunde liegenden Stammwortes *nauatl* zum Ausdruck brachte. *Nauatl* kann nun entweder heissen »Ring» (wie die obigen Beispiele beweisen), es kann aber auch heissen »Sprache». So malte der Mexikaner, um das Wort *Anauacatl* zu bezeichnen, entweder einen Ring aus Wasser — so in der Figur 5 —, oder Wasser in der Gestalt des herkömmlichen Zeichens für Sprache oder Hauch, des blauen sich einrollenden Züngelchens — wie man gewöhnlich sagt — richtiger der blauen (d. h. unsichtbaren, durchsichtigen) Hauchwolke, die aus dem Munde hervorkommend sich kräuselt, wie die von dem brennenden Gegenstande sich erhebende sich kräuselnde sichtbare dunkle Rauchwolke. So in der

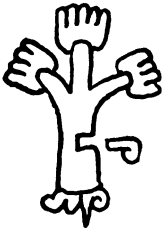
Codex Humboldt.

Fig. 5.

MS. No. 3. Bibl. nat. Paris.

Fig. 6.

Figur 6, die in einer Liste der Bürger des Barrio Contlan von Almoyauacan einen Mann namens *Juan Anauacatl* be-



Cod. Mendoza, 24.1.

Fig. 7.

Cod. Aubin.

Fig. 8.

zeichnet. (Vgl. die Fig. 7 und 8, Hieroglyphen der Stadt Quauhnauac, ein Name der eigentlich »am Walde» bedeutet,

Digitized by Google

aber in der Hieroglyphe durch einen Baum mit einer Mundöffnung und dem Zeichen der Rede davor wiedergegeben wird.)

Weder diese Hauptbedeutung »Ring» noch die Bedeutung des Verhältnisswortes *nauac* ist durch die Brinton'sche Suggestion zu erklären. Und auch die Bedeutung »Sprache», die das Wort *nauatl* unzweifelhaft hat, und die Ableitungen *nauati* sind nur sehr gewaltsam aus dem Brinton'schen »wissen» abzuleiten. Die Brinton'sche Conjectur muss daher als den Thatsachen nicht entsprechend bezeichnet werden. Mir aber liegt nunmehr die Aufgabe ob, den Beweis zu führen, dass die von mir angenommene Grundbedeutung die verschiedenen Anwendungen des Wortes und seiner Ableitungen erklärt. Und dieser Nachweis, glaube ich, ist nicht schwer.

Wenn die Grundbedeutung von *nauatl* »Mund» oder »runde Öffnung» ist, so ergiebt sich dadurch die andere »Ring» von selbst. Aber auch die des Verhältnisswortes *nauac* folgt dann ohne Schwierigkeit. Es bedeutet »an der Lippe» »am Rande». Wir haben hier denselben Übergang vor uns, der in dem Stamme *ten* vorliegt. *teni* heisst im Cahita, *tenni-ti* im Cora »Mund», *ten-tli* im Mexikanischen »Lippe», *a tenco* (am Munde des Wassers) »an der Lippe, am Rande des Wassers» ist ein Synonymum von *anauac*.

Aus der Grundbedeutung »Mund» ergiebt sich ohne jegliche Schwierigkeit auch die von »Sprache», die in dem Stammwort *nauatl* und in zahlreichen seiner Ableitungen, wie auch in den obigen Hieroglyphen Fig. 7 und 8 vorliegt. Zu diesen Ableitungen von dem Begriffe »Sprache» gehört auch das Wort *nauatl* »ladino», d. h. »der unsere Sprache spricht», das zum Volksnamen geworden ist, und *naua-tla-tô* »in der Sprache sprechend» für Dolmetscher. Durch einen ähnlichen Begriffsübergang wird im Spanischen ein Dolmetscher, »*lengua*» d. h. Zunge genannt.

Aus dem Begriff Sprache hat sich dann weiter der Begriff entwickelt, auf den sich Brinton besonders beruft, der von »Befehlen». Wir brauchen keine Bacon'schen Maximen, um zu verstehen, dass ein Wort, das »Sprechen» bedeutet, die weitere Bedeutung »Befehlen» erhielt. Dieselbe Begriffsentwickelung liegt, wie seit langer Zeit bekannt, auch bei einem andern mexikanischen Thema vor: *ìtoua* und *tlàtoua*

Digitized by Google

heisst »sprechen», *tlàtô* oder *tlàtouani* der »Herrscher» *tlatocayô*, »der einen König hat», *tlatocayotl* »Herrschaft».

Es bleibt nun noch das mystische Wort *naualli*. Brasseur de Bourbourg und Brinton leiten es aus dem Qu'iche-Cakchiquel ab und erklären, es bedeute »Kenntniss, insbesondere mystische Kenntniss, Gnosis, Kenntniss der verborgenen Qualitäten der Natur und deshalb, wie leicht begreiflich, auch Zauberei und Magie[1]». Dem schliesst sich Stoll an, der das Wort ebenfalls als ein Verbalnomen vom Stamme *na* »wissen, verstehen» ausgibt[2]. Diese Erklärung ist möglich und sogar verlockend. Denn derselbe Begriffsübergang liegt z. B. in der Mayasprache von Yucatan thatsächlich vor, wo *naat* gleichzeitig »Verständniss, Talent, verstehen» und »Wahrsager, wahrsagen» bedeutet. Und dass das Wort nicht nur die Zauberkunst, sondern auch den Zauberer bedeutet, könnte man sich dadurch erklären, dass *naual* elliptisch für *naual-winic* gesetzt ist. Indess wäre es schon einigermassen auffallend, dass, während der Stamm *na* in allen Mayasprachen vorhanden ist, gerade die Quiche-Form bezeichnend geworden und auch in das Mexikanische übergegangen sei. Der Gang der Entlehnung ist sonst gerade ein umgekehrter. Ich erinnere an *tepeuh* »Herr», an *achcayupil* = mexik. *ichca-uipilli* »Wattenpanzer»[3], an »el gran padre *Nacxit*», gleich dem *Nacxitl Topiltzin* der mexikanischen Gesänge, u. a. m. Auch sind ja gerade die Quiche niemals mit den Mexikanern des Hochlandes in direkte Berührung gekommen. Ich bin daher immer eher geneigt, an einen mexikanischen Ursprung des Wortes *naual* zu denken. Der mexikanische Sprachgebrauch kennt das Wort als Kunst überhaupt nicht. Im Mexikanischen bezeichnet das Wort den Mann, nicht die Zauberei, sondern den Zauberer. Als mexikanisches Wort betrachtet würde *naualli* eine passive Form sein und würde sich ungezwungen von

---

[1] Brinton, Nagualism. A Study in Native American Folklore and History. Philadelphia 1894, pag. 56 und Anmerkung daselbst.

[2] Stoll, »Guatemala» p. 238 und Suggestion und Hypnotismus in der Völkerpsychologie» p. 215.

[3] Brinton, »The Annals of the Cakchiquels», Vocabulary, gibt eine absurde Etymologie aus dem Cakchiquel: *ach* »united», *cay* »two», *uopih* »to wound with a lance», und erklärt das Ganze als »a two pointed lance».

Digitized by Google

dem Thema *naua* »sprechen» ableiten, wenn wir »sprechen» in dem besondern Sinne von »verwünschen» »versprechen» »durch Zauberspruch in eine andere Form bannen» auffassen. Denn ein anderer zu sein, als er scheint, das ist eine der hauptsächlichsten Qualitäten der Zauberer, und eines ihrer Hauptkunststücke ist, sich in die Gestalt eines Thieres, eines Jaguars, einer Schlange, oder gar in die Gestalt einer Sache, eines Haufen Bluts u. dgl. zu verwandeln. *Ru naual ru halebal*, »sein naual, seine Kunst sich zu verwandeln» stehen in den Cakchiquel-Annalen als Synonyme neben einander. Die Bedeutung »verkleidet, maskirt, heimlich» für *naual* liegt im Mexikanischen in zahlreichen Verbindungen vor. *Ni-no-naual-latia* heisst nicht sich durch Zauberei verbergen, sondern »sich verkleidet verbergen um zu spionieren» (»esconderse para acechar», Molina). Die *naual-oztomeca* sind nicht die Zauberer-Kaufleute, sondern die verkleideten Kaufleute, die Krieger, die als Kaufleute verkleidet in das fremde Land gehn, um die Schwächen desselben zu erspähen. So ist auch *i-xiuh-coa-naual* der Götter Xiuhtecutli und Uitzilopochtli nicht mit dem farblosen Worte »sein Feuerschlangenzauber», sondern mit »seine Feuerschlangenverkleidung» »seine Feuerschlangenmaske» zu übersetzen. Eine solche tragen die beiden Götter in der That als ihre Devise auf dem Rücken». Und auch die technische Bedeutung des Wortes *Nagual* in dem Aberglauben der spätern Zeiten ist am ehesten zu verstehen, wenn man *naual* als »andere Form» auffasst, als dasjenige Thier oder diejenige Sache, die im Wesen mit dem betreffenden Menschen eins ist, deren Tod oder Verletzung daher auch Tod oder Verletzung des betreffenden Menschen zur Folge hat. Die mexikanische Etymologie erklärt daher den Gebrauch des Wortes *naual* in allen seinen Wandelungen, die Quiche Etymologie nicht.

---

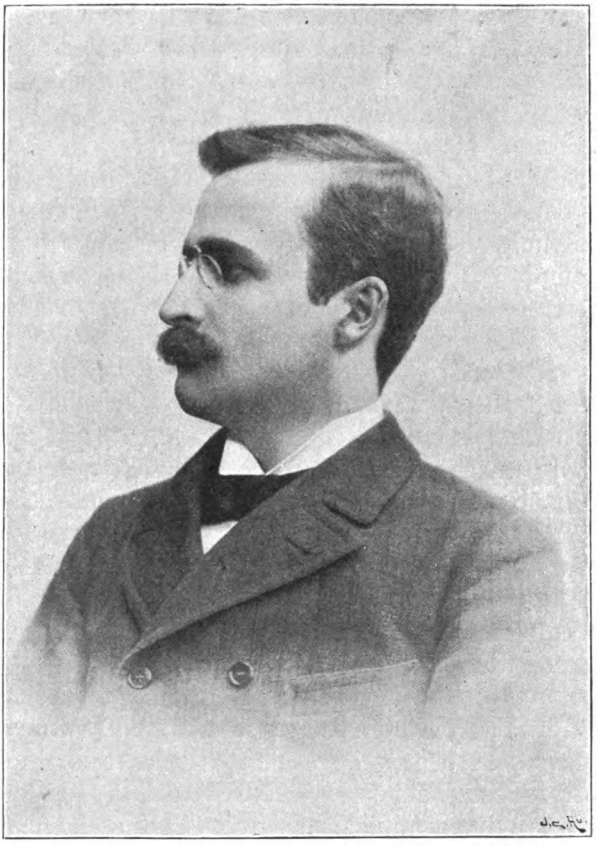
[1] Brinton führt übrigens in seiner Liste zapotekischer Worte, in denen der Stamm *na* »wissen» enthalten sein soll, auch die Worte *na-lii, na-ciña na-yaa, na guii* auf. Hier ist aber *na-* ein Adjectivpräfix neutraler oder passiver Verben! Vergleiche *t-ati-a* »sterben», *n-ati* s. *na-ati* »tot; *ti-yobi* »rund sein», *na-yobi* »rund». Auch in den Bedeutungen, die Brinton gibt, greift er fehl. Denn das »gentileza» und »gentil hombre», womit das zapotekische *na-yaa na-guii* erklärt wird, heisst nicht »superiority» und »superior man», sondern einfach »niedlich, hübsch, schön»!

Digitized by Google

Und das ist das Entscheidende. Eine Wurzel *na* »wissen» ist in den Maya Sprachen, und auch im Zapotekischen[1] thatsächlich vorhanden. Und *nao* oder *nau* sind der Quiche Sprachfamilie eigenthümliche erweiterte Formen dieser Wurzel. Aber im Mexikanischen ist weder eine Wurzel *na*, noch ein *nau*, noch gar ein *naua*, dieser Bedeutung nachweisbar. Der ganze Aufbau von Folgerungen und geistreichen Betrachtungen, den Brinton auf diese Voraussetzung gründet, fällt daher in sich zusammen.

Zum Schluss meiner Ausführungen erlaube ich mir noch eine allgemeine Bemerkung. In der Vorrede zu den von ihm herausgegebenen altmexikanischen Gesängen empfiehlt Prof. Brinton das Studium des Altmexikanischen, da es eine *leichte* Sprache, leichter z. B. als das Deutsche für einen Engländer, sei. Ich glaube, hier hat Prof. Brinton das »Kennen» einer Sprache etwas leicht genommen. Gewiss ist, dass die grammatischen Regeln dieser Sprache unschwer erlernt werden. Denn es ist eine klare und durchsichtige und sehr logische Sprache. Aber die Grammatik ist nicht die Sprache. Die Grammatik ist nur die Form. Das Wesen der Sprache sind die Begriffe, die in ihr zum Ausdruck kommen, der Geist des Volkes, das die Sprache spricht. Der Engländer, der deutsch lernen will, hat nur die grammatischen Schwierigkeiten zu überwinden. Der Geist der deutschen Sprache, die Gesamtheit der Anschauungen, die in ihr zum Ausdruck kommen, ist seinem Geiste vertraut. Ganz anders stehen wir einer indianischen Sprache, insbesondere der der hochzivilisierten Mexikaner, gegenüber. Diese Sprachen werden wir erst anfangen zu kennen, wenn wir die Gesamtheit ihrer Verhältnisse, ihre vernünftigen und abergläubischen Vorstellungen, ihre religiösen, politischen und familiären Anschauungen, ihr ganzes Denken und Empfinden wirklich kennen. Und bis dahin hat es noch gute Wege. Gerade das Buch, zu dem Prof. Brinton jene Vorrede schrieb, ist ein Beweis, wie sehr — ich sage nicht etwa bloss Prof. Brinton, sondern wir alle, in Bezug auf die Kenntniss des Mexikanischen, noch in den Kinderschuhen stecken.

Digitized by Google



Gustaf Nordenskiöld.

Although two years have already passed since the young man whose sympathetic features are here reproduced was so untimely harvested by the grim reaper, still a few words to his memory may not be out of place in the report of the tenth international Americanist Congress held in Sweden. Gustaf Nordenskiöld's contributions to the proceedings during this congress were among the most important, and his book on his own researches on American soil will always possess a substantial value and insure his name an esteemed place in the ranks of Americanists.

Digitized by Google

Gustaf Erik Adolf Nordenskiöld was born in Stockholm, June 26, 1868, and was son of the renowned Arctic explorer, Baron Adolf Erik Nordenskiöld and Anna Maria Mannerheim, daughter to the eminent Finnish entomologist Count Carl Mannerheim. Thus he received, at an early age, impulses for scientific research, and it was quite natural that these impulses should lead him into the entomological and mineralogical line. Of these two branches, the latter soon gained the supremacy and bid fair to become the chief study of his life. After matriculating at the age of nineteen, he became candidate for the bachelor's degree in 1889, the following year he went to Spitzbergen for geological and mineralogical research, together with two other young men of his own age, one of whom was J. A. Björling, who afterwards met his death under such sad circumstances while on a journey of research in Smith Sound. Even at this early date, the disease of the lungs manifested itself which was afterwards to bring his life to such a premature end. He therefore went to Berlin the next winter to seek a remedy, like so many others, in the treatment with the Koch lymph, then so renowned, and the result really seemed favourable.

After undergoing this treatment, he took a journey of recreation to Italy, which led to a planned journey around the world, and from Italy he went *viâ* Paris to North America, where a mere accident was destined to change his plans and lead him into ethnographical research, to which he had hitherto given little attention.

At a railway-station in Colorado, he happened to catch sight of some finds from the cliff-dwellings in the neighbourhood, which so deeply interested him that he decided to visit the place where they had been discovered, namely, the cliff-dwellings in the Mesa Verde Cañons. With the resoluteness which was peculiar to him in entering into whatever he regarded to be a new opening for research, he began here, with the assistance of two sons of a farmer by the name of Wetherill who were already well acquainted with these remarkable ruins, a series of surveys which occupied all his time during the summer and autumn of 1891. It was then that he became Americanist. The researches made by him and his assistants were done with the utmost

Digitized by Google

care, and may be advantageously compared with those made in other places by professionals in American research. The eminent results of his investigations were rendered all the more valuable by his being an unusually skilfull photographer. Thanks to this qualification, his great work, *The Cliff Dwellers of the Mesa Verde, Southwestern Colorado; their Pottery and Implements* (Stockholm, P. A. Norstedt & Söner, 1893), was rendered a beautiful pictorial work. No expense was spared. The beautiful photographs taken on the spot were reproduced in phototypes by *Librairies-Imprimeries Réunies of Paris* and in autotypes by *Angerer & Göschl* of Vienna, the pictures of the finds themselves being for the most part made in phototypes by *Westphal,* of Stockholm. The work is remarkable for a calm and critical treatment of the rich supply of material. It is, in short, a book which is indispensable for everyone who works in this branch of the cultural history of America.

The rich collections were exhibited at the Columbus Jubilee Exhibition at Madrid in 1892. Unfortunately enough for Swedish research, these collections did not remain in Sweden. They were bought by the Finnish physician, Dr. Antell, who, to be sure, is said to have expressed an intention to donate them to the Swedish State, but whose sudden death brought this intention to naught. They consequently fell to the Helsingfors University.

At the congress whose proceedings are here recorded, Nordenskiöld gave an exhaustive account of the researches afterwards made by the Wetherill brothers. Unfortunately both the notes to this lecture and the letters from the Wetherill brothers on which it was founded have been lost since the death of Nordenskiöld, and in spite of energetic search, no traces of them have ever been found. The severe relapse of his old sickness which occurred soon after this congress frustrated in the last moment his plans for a journey to Egypt, where he hoped to regain health and strength during the winter, and after a prolonged struggle led to his death. This may explain how these papers could get so mislaid as to defy all exertions for their discovery. The unabated efforts of his relatives to save his precious life necessarily forced all other interests into the background.

Digitized by Google

In the Spring of 1895, he had become exceedingly weak. He then insisted on being taken up to Jemtland, where he had previously been much benefited. Accompanied by his parents and his young wife, he set out on this long journey, but his strength was now exhausted, and just after his arrival to the destination of his journey, on June 6, 1895, he died in the railway-carriage.

A life was now ended which, in many respects, had been so fortunate, and which gave such brilliant hopes for the advancement of science.

The work which he accomplished in mineralogy and geology come just as little within the scope of our researches as his careful and very extensive study of the crystalline structure of the snow, aided by his eminent photographic skill, which occupied the last years of his life. His work in cultural research was only a side-issue of his prolific intelligence which so strongly tended towards researches in natural science, but it is a question whether this very side-issue is not the strongest and most durable of all his work and just that which will longest preserve and hand down his memory to posterity. It is, meanwhile, as an Americanist cultural researcher that his memory belongs to us, and it is as such that it has here been held forth. Surely, many of those partaking in the Stockholm congress remember with sympathy the sedate and somewhat diffident young man.

Honor be to his memory!

Hjalmar Stolpe.

Digitized by Google

P. S.

RÉCEPTIONS, FÊTES ET EXCURSIONS

Nous ne saurions clore le Compte rendu officiel du Xe Congrès des Américanistes à Stockholm, sans rappeler au moins en quelques mots les fêtes auxquelles les Congressistes ont été conviés pendant la session.

Le soir même de l'ouverture du Congrès, une centaine de membres furent invités à bord de la *Victoria* à une charmante excursion dans l'archipel de Stockholm, et les heures s'écoulèrent rapides autant que délicieuses à Vaxholm, où l'on eut plaisir à renouveler ou à nouer connaissance avec les savants représentants de l'américanisme.

Le lendemain, le Dr Arthur Hazelius, l'infatigable autant qu'éclairé fondateur et directeur du Musée ethnographique du Nord, avait organisé une «fête nationale» au musée en plein air, Skansen. Là, du haut du «Rocher aux rennes», le baron Nordenskiöld souhaita chaleureusement la bienvenue aux Congressistes, qui se promenèrent émerveillés dans ce parc où tout est consacré à la vie, aux mœurs et coutumes des peuples scandinaves. Quelques-uns gravirent les degrés de la tour de *Bredablick* et admirèrent le panorama splendide qui se déroule aux regards; d'autres examinèrent avec une vive curiosité les cabanes authentiques de paysans de différentes provinces; d'autres enfin s'arrêtèrent devant les nombreux spécimens de la faune et de la flore suédoises, que le Dr a su rassembler avec une persévérance et un talent sans égal. Puis tout le monde se réunit pour assister à des danses et à des jeux nationaux, exécutés en costumes suédois

Digitized by Google

aux sons d'une excellente musique militaire ou se répandit dans les nombreuses allées du parc, éclairées *à giorno,* et la fête se termina par une retraite aux flambeaux et un feu d'artifice.

Le dimanche fut consacré, dans la matinée, à la ville d'Upsala, où l'on visita la cathédrale, l'université, la bibliothèque, le jardin botanique, etc. Le soir, on se rendit en bateau à vapeur à Saltsjöbaden en passant par le détroit de Skuru; sur tout le parcours les Congressistes furent l'objet d'ovations spontanées de la part des Stockholmois en villégiature. Après le souper un train spécial ramena les Congressistes à Stockholm.

Le lundi, l'auguste protecteur du Congrès, S. M. le Roi avait invité tous les membres du Congrès à une soirée en son château de Drottningholm. A six heures, les membres du gouvernement, les membres du corps diplomatique, de grands dignitaires de la Cour, de hauts fonctionnaires de l'État, et tous les Congressistes, au nombre de 400 environ, montèrent à bord de trois vapeurs mis gracieusement à leur disposition et au bout d'une demi-heure arrivèrent à la résidence d'été de S. M. Une garde d'honneur, en costume de trabans de Charles XII et immobile comme des statues, faisait la haie dans le vestibule et le grand escalier du château. Le premier Maréchal de la Cour, le Comte A. de Rosen, reçut les invités à l'entrée des salons et bientôt S. M. le Roi et S. A. R. le Prince Royal apparurent dans la Salle des Contemporains et se mirent à s'entretenir avec la plus grande courtoisie avec les Congressistes. Pendant le souper qui fut servi ensuite, le Roi daigna boire au succès et à la prospérité du Congrès, et le président, M. le prof. Virchow, se fit l'interprète des Congressistes en remerciant S. M. d'avoir donné tant de marques de bienveillance au Congrès et en particulier d'avoir bien voulu l'honorer de sa présence. Il termina en proposant un toast en l'honneur de S. M. le Roi et tous les convives s'y associèrent de grand cœur. On descendit ensuite sur la terrasse, où le Roi et le Prince Royal ne cessèrent de s'entretenir avec les Congressistes, jusqu'à ce que le signal du départ se fît entendre. Au moment où les bateaux quittèrent l'embarcadère, la façade du château et tout le long des rives s'illuminèrent de

Digitized by Google

mille feux de Bengale, qui donnèrent un aspect féerique à tout ce paysage enchanteur. Aussi l'enthousiasme ne connut-il plus de bornes, et cette fête royale restera-t-elle toujours dans le souvenir de ceux qui ont eu le privilège d'y prendre part.

Le mardi, les membres suédois du Congrès donnèrent en l'honneur de leurs collègues étrangers un banquet dans la grande salle des fêtes de Hasselbacken. Au dessert, la série des toasts fut ouverte par M. le baron Tamm, président d'honneur du Congrès, qui souleva un tonnerre d'applaudissements en portant la santé de S. M. le Roi. M. le baron Nordenskiöld rappela les jours mémorables passés à Huelva lors du Congrès des Américanistes et leva son verre en l'honneur de l'Espagne et de sa noble Reine, à quoi le ministre d'Espagne à Stockholm, M. le Marquis de Prat de Nantouillet, répondit par un toast en l'honneur de la Suède. Nous n'en finirions pas, si nous voulions énumérer toutes les allocutions qui furent prononcées et trouvèrent un si vif écho dans tous les cœurs.

Toutes ces réunions, on peut le dire sans crainte d'être démenti, portèrent le cachet de la plus grande cordialité et nous sommes assurés qu'elles n'ont pas peu contribué au succés du Xe Congrés des Américanistes réunis à Stockholm en 1894.

En terminant, nous nous garderons d'oublier les intéressantes visites que les Américanistes ont faites, dans l'intervalle des séances, entre autres au Musée historique de l'État, dont les collections des temps préhistoriques en Suède ont excité leur vive admiration, et au Musée d'Ethnographie qui fait partie du Muséum, où la section des antiquités américaines a été très remarquée.

Digitized by Google

LISTE DES OUVRAGES PRÉSENTÉS AU CONGRÈS.

Par les auteurs:

BRINTON, DANIEL G. *The written language of the ancient Mexicans.* Repr. from Trans. Amer. Philos. Soc. Vol. 17. Philadelphia 1892. in-4to.

— *Further notes on the Betsya dialects.* Repr. from Proc. Amer. Philos. Soc. Vol. 30. Philadelphia 1892. in-8vo.

— *Further notes on the Fuegian languages.* Repr. from Proc. Amer. Philos. Soc. Vol. 30. Philadelphia 1892. in-8vo.

— *Studies in South American native languages.* From MSS. and rare printed sources. Philadelphia 1892. in-8vo.

— *The native Calendar of Central America and Mexico.* A Study in Linguistics and Symbolism. Philadelphia 1893. in-8vo.

— *On an "Inscribed Tablet" from Long Island.* The Archæologist. Vol. 1 N° 11. Waterloo, Indiana, 1893. in-8vo.

— *Nagualism:* A Study in Native American Folklore and History. Philadelphia 1894. in-8vo.

— *On the words "Anahuac" and "Nahuatl".* S. a. & l. in-8vo.

FÖRSTEMANN, E. *Zur Entzifferung der Mayahandschriften.* — IV. — Blatt 24 der Dresdner Mayahandschrift. Dresden 1894. in-8vo.

NUTTALL, ZELIA, *Note on the ancient Mexican Calendar System.* Communicated to the tenth Internat. Congress of Americanists, Stockholm, 1894. — Dresden 1894. in-8vo.

Digitized by Google

STEINEN, K. VON DEN, *Unter den Naturvölkern Zentral-Brasiliens.* Reiseschilderung und Ergebnisse der Zweiten Schingú-Expedition 1887—1888. Berlin 1894. in-8vo.

STOLPE, HJALMAR, *Det tyska Antropologiska Sällskapets 24de årsmöte i Göttingen och Hannover den 5—9 Aug. 1893.* — Ymer. Stockholm 1894. in-8vo.

Par le Dr RICHARD ANDREE et FRIEDR. VIEWEG & SOHN:

»*Globus*», Bd LXVI, N° 6. 1894.

Dem Zehnten Amerikanisten-Congresse, Stockholm 3. bis 8. August 1894, dargebracht von Redaction und Verlagshandlung des »Globus». Braunschweig 1894. in-4to.

Par le baron C.-E.-B. TAUBE, Archiviste:

HERMELIN, S. G. Berättelse om Nordamerikas Förenta Stater 1784. Bref till Kanslipresidenten. Stockholm 1894. in-8°. Édité par le donateur.

Par L'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DANOIS:

Flateyjarbok [Reproduction photo-lithographique des pages concernant la découverte de l'Amérique au XIme Siècle par les Scandinaves, publiée par la Section topographique de l'État-Major Général Danois.] Kjøbenhavn 1893. in-fol.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Page

Avant-Propos V
Comité d'Organisation IX
Délégués des gouvernements et des Sociétés Savantes X
Liste des membres XI

SÉANCE D'INAUGURATION.

Discours d'ouverture du Gouverneur de la Ville de Stockholm M. le baron TAMM 1
Élection des Membres du Bureau 2
Élection des Membres du Conseil 3

PREMIÈRE SÉANCE ORDINAIRE.

Die Kulturentwicklung Amerikas im Vergleich mit derjenigen der alten Welt. — M. MONTELIUS 1
Discussion: M. SELER 7
Ueber die sociale Stellung des Khapak Inca. — M. SELER 9

DEUXIÈME SÉANCE ORDINAIRE.

Allocution de M. LE DUC DE LOUBAT 20
Communication du Secrétaire général M. BOVALLIUS 20
Communication de M. EHRENREICH 21
Recherches nouvelles dans les ruines et les tombeaux de Mesa Verde. — M. GUSTAVE NORDENSKIÖLD 24
Discussion: M.M. SELER, RETZIUS, VIRCHOW 24
The words "anahuac" and "nahuatl". — M. BRINTON 28
Discussion: M. SELER 36

TROISIÈME SÉANCE ORDINAIRE.

Ueber neue Gräberfunde aus Südamerica. — M. VIRCHOW 38
Sur la disparition des Cliff-dwellers. — M. CHARNAY 52
À la mémoire de Mad. Mary Hemenway. — Madame NUTTALL 57
L'ancien Calendrier Mexicain. — Madame NUTTALL 58
Ueber Goldfunde aus Columbien. — M. SELER 62
Communication de M. TELGE 66
Discussion: M.M. SELER, RETZIUS 68
Communication de M. VIRCHOW 68

Digitized by Google

QUATRIÈME SÉANCE ORDINAIRE.

Page
Allocution de M. Sommier 69
Communication de M. Hildebrand 69
Communication de M. Boutroue 75
Discussion: M.M. Dognée, Sommier 78
Communication de M. Tamm 78
Studies in American Ornamental Art. — M. Stolpe 79
Discussion: M.M. Sommier, von den Steinen 113
The Indians of North-Western Mexico. — M. Hartman 115
Discussion: M. Seler 136
Communication de M. Sommier 136

SÉANCE DU CONSEIL GÉNÉRAL.

Discussion: M.M. Tamm, Bovallius, A.-E. Nordenskiöld, Tamm, Virchow, duc de Loubat, Charnay, duc de Loubat, Virchow, duc de Loubat, Tamm, duc de Loubat, Tamm, Virchow, duc de Loubat, Virchow, Tamm, duc de Loubat, Tamm 137

CINQUIÈME SÉANCE ORDINAIRE.

Communication de M. Tamm 141
Communication de M. Seler 141
Communication de Mad. Nuttall 142
Von den Südseefahrten der Franzosen im Anfang des 18. Jahrhunderts. — M. Dahlgren 142
Communication de M. Tamm 145
Discussion: M.M. Baz, Tamm . . . . . .
Communication de M Seler 147
Allocution de M. Tamm 147
Allocution de M. Virchow 148

ANNEXES.

On the affinities of the Otomi language with Athabascan dialects. — M. Daniel G. Brinton 151
L'Historien Sahagun et les Migrations Mexicaines. — M. le Cte de Charencey 163
Affinités lexicologiques du Haïtien et du Maya. — M. Léon Douay . . 190
Contribution à l'étude des noms indigenes des métaux en Amérique. — M. Léon Douay 207
Contribution à l'étude du drame Kechua Ollantay. — M. Léon Douay 209
Ueber die Worte Anauac und Nauatl. Nachträgliche Mittheilung. — M. Ed. Seler 211

Gustaf Nordenskiöld. Biographical Notice. — M. Stolpe 245

Réceptions, Fêtes et Excursions 249

Livres présentés au Congrès 252

Digitized by Google

LISTE DES AUTEURS.

Baz 137, 146, 147.
Bovallius 20, 28, 137.
Brinton 28, 151.
Boutroue 75.

Charencey (Comte de) 163.
Charnay 52, 138.

Dahlgren 142.
Dognée 78.
Douay 191, 193, 207, 209.

Ehrenreich 21.

Hartman 115.
Hildebrand 69.

Loubat (Duc de) 20, 24, 138, 139, 140.

Montelius 1.

Nordenskiöld, A.-E. (Baron) 137.
Nordenskiöld, Gustave 24.
Nuttall 57, 58, 142.

Retzius 25, 68.

Seler 7, 9, 24, 36, 62, 68, 136, 141, 211.
Sjögren V.
Sommier 69, 78, 113 (136).
von den Steinen 113.
Stolpe 79, 245.

Tamm (Baron) 1, 2, 61, 78, 137, 139, 140, 141, 142, 145, 147.

Telge 66.

Virchow 27, 38, 68, 138, 139, 140, 148.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

TOZZER LIBRARY
3 2044 042 204 792

This book is not to be
taken from the Library

Digitized by Google

Digitized by Google